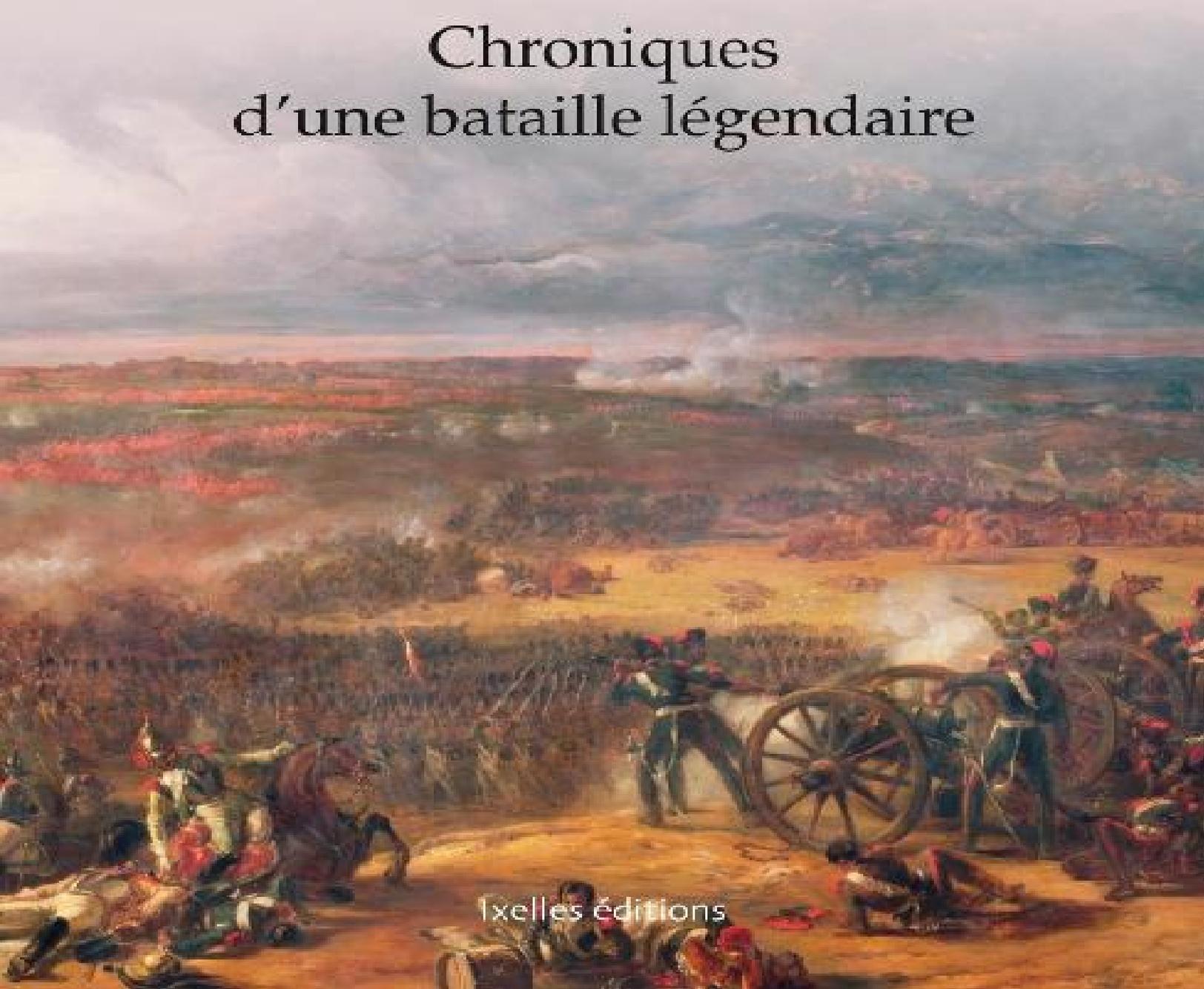


Bernard
Cornwell

WATERLOO

Chroniques
d'une bataille légendaire



Ixelles éditions

Bernard Cornwell

Waterloo

Chroniques d'une bataille légendaire

Ixelles éditions

À Will et Anne Cleveland,

Couverture : O. Frenot
Illustration : © Heritage Images/Leemage
Traduction : Christophe Billon
Un ouvrage réalisé sous la direction de Sophie Descours

1^{re} publication en anglais par HarperCollinsPublishers Ltd sous le titre : *Waterloo: The History of Four Days, Three Armies and Three Battles*
© Bernard Cornwell, 2014
Cartes : Martin Brown

Pour l'édition française, © 2015 Ixelles Publishing SA avec l'autorisation de HarperCollinsPublishers Ltd
Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés pour tous pays.

ISBN ePub : 978-2-87515-519-1
ISBN 978-2-87515-248-0
D/2015/11.948/248
Dépôt légal : 1^{er} trimestre 2015

E-mail : contact@ixelles-editions.com
Site Internet : www.ixelles-editions.com



Avant-propos

Pourquoi un livre de plus sur Waterloo ? C'est une bonne question. Les récits sont en effet légion, car il s'agit de l'une des batailles les plus étudiées et commentées de l'histoire. À la fin de cette effroyable journée de juin 1815, tous ceux ayant pris part et survécu au massacre savaient qu'ils avaient vécu un événement spécial et crucial qui allait faire l'objet de centaines de mémoires et de lettres. Cependant, le duc de Wellington avait assurément raison de dire qu'un homme pourrait tout aussi bien raconter l'histoire d'un bal qu'écrire l'histoire d'une bataille. Tous les participants à un bal ont chacun un souvenir et une perception différents de l'événement. Certains sont contents, d'autres déçus, mais comment espérer faire un récit cohérent et précis de ce qui est arrivé, quand, à qui et de quelle manière, au beau milieu de ce tourbillon musical, de la ronde des robes et des flirts ? Mais Waterloo fut l'événement décisif du début du XIX^e siècle et nombre d'hommes et de femmes ont depuis tenté d'en fournir un récit cohérent.

Il existe un consensus sur un point. Napoléon attaqua le flanc droit de Wellington afin d'attirer les troupes de réserve de ce dernier dans cette zone du champ de bataille, puis lança un assaut d'envergure sur le flanc gauche du duc. Cet assaut se solda par un échec. L'acte II est l'attaque massive de la cavalerie sur le centre droit de Wellington et l'acte III, alors que les Prussiens entrèrent en scène sur la gauche, est le dernier assaut désespéré de la Garde impériale vaincue. À ces événements s'ajoutent les attaques secondaires de Hougoumont et la chute de la Haie Sainte. Si cette trame a ses mérites, la bataille fut bien plus complexe que ce simple raccourci. Pour les hommes qui y prirent part, elle ne fut ni simple ni explicable, et l'une des raisons pour lesquelles j'ai écrit ce livre est d'essayer de montrer ce qu'ont ressenti les acteurs sur le champ de bataille en ce jour plein de confusion.

Les survivants seraient certainement perplexes de s'entendre dire que Waterloo ne fut pas si importante, que si Napoléon l'avait emporté, il se serait malgré tout retrouvé face à des ennemis irrésistibles qui auraient précipité sa défaite. Même si l'on n'en est pas absolument sûr, c'est probablement vrai. Si l'Empereur avait pris le Mont-Saint-Jean et contraint Wellington à battre précipitamment en retraite, il aurait quand même dû

affronter les redoutables armées autrichienne et russe qui marchaient vers la France. Mais ça ne s'est pas déroulé ainsi. Napoléon fut stoppé à Waterloo, événement qui donne toute son importance à la bataille. Il s'agit d'un tournant de l'histoire, et dire que la situation aurait évolué défavorablement de toute façon n'est pas réduire l'importance de cette bataille au moment où elle s'est déroulée. Certaines batailles ne changent rien, alors que Waterloo a presque tout changé.

L'histoire militaire peut porter à confusion et troubler les esprits non militaires. J'ai essayé de limiter les sources de confusion, même si je l'ai moi aussi semée en utilisant les termes « bataillon » et « régiment » pour désigner le même concept, alors que ce n'est pas le cas dans la réalité. Le régiment était une unité administrative de l'armée britannique. Certains régiments étaient constitués d'un seul bataillon, la plupart en avaient deux et quelques-uns trois, voire plus. Il était extrêmement rare que deux bataillons britanniques du même régiment combattent ensemble lors d'une campagne. À Waterloo, ce fut uniquement le cas pour deux régiments. Le 1^{er} Régiment des Foot Guards disposait de ses 2^e et 3^e Bataillons, tandis que les 95^e Rifles en avaient trois sur place. Tous les autres bataillons étaient les seuls représentants de leur régiment respectif. Par conséquent, lorsque je fais référence au 52^e Régiment, il s'agit du 1^{er} Bataillon de ce régiment.

Les trois armées présentes à Waterloo étaient divisées en corps. Ainsi, l'armée de Wellington, composée de Britanniques et de Néerlandais, était dotée de quatre corps (deux corps d'infanterie, un corps de réserve et un corps de cavalerie), l'armée prussienne également, et l'armée française de six corps d'infanterie et de quatre corps de cavalerie de réserve et de la Garde impériale. Un corps comprenait entre 10 000 et 30 000 hommes, voire plus. Destiné à être indépendant, il était capable de déployer sa cavalerie, son infanterie et son artillerie. Ensuite, un corps était constitué de divisions. Ainsi, le I^{er} Corps d'armée français était doté de quatre divisions d'infanterie comprenant chacune entre 4 000 et 5 000 hommes, alors qu'une division de cavalerie comptait simplement un peu plus de 1 000 hommes. Chaque division bénéficiait de sa propre unité de soutien d'artillerie. Une division pouvait comprendre des brigades. Ainsi, la 2^e Division d'infanterie du I^{er} Corps d'armée était dotée de deux brigades, l'une disposant de sept bataillons et l'autre de six. Les bataillons étaient composés de compagnies. Un bataillon français avait six compagnies, contre dix pour un bataillon britannique. Le terme qui revient le plus souvent dans le présent ouvrage est

celui de bataillon (appelé parfois régiment). À Waterloo, le plus grand bataillon d'infanterie britannique avait plus de 1 000 hommes, alors que l'effectif moyen d'un bataillon, dans les trois armées, était d'environ 500 hommes. Donc, en bref, la hiérarchie était la suivante : armée, corps, division, brigade, bataillon, compagnie.

Certains lecteurs s'offenseront peut-être de voir que j'ai utilisé l'expression « armée anglaise », alors qu'il s'agit de l'armée britannique, mais je l'ai reprise uniquement lorsqu'elle figurait dans les sources originales (qui préféraient l'adjectif « anglais » à l'adjectif « britannique »). L'armée anglaise n'existait pas en tant que telle, mais l'expression s'employait couramment au début du XIX^e siècle.

Les batailles des 16 et 18 juin 1815 ont contribué à créer une magnifique histoire. L'histoire est rarement gentille avec les romanciers historiques, ne leur offrant pas une action bien définie avec des personnages exceptionnels évoluant sur une période clairement délimitée. Nous sommes donc contraints de manipuler l'histoire pour que nos intrigues fonctionnent. Cependant, quand j'ai écrit *Sharpe's Waterloo*, mon intrigue s'est presque retrouvée engloutie par la grande histoire de la bataille proprement dite. Dans la mesure où il s'agit d'une grande histoire, non seulement en raison des combattants y ayant participé, mais également grâce à sa forme, c'est un véritable récit à suspens. J'ai beau avoir lu des quantités de récits de cette fameuse journée, la fin continue de me tenir en haleine. La Garde impériale invaincue grimpe jusqu'à la crête, où les forces meurtries de Wellington sont presque parvenues au point de rupture. À l'est, les forces prussiennes s'en prennent au flanc droit de Napoléon, mais si la Garde parvient à enfoncer les troupes de Wellington, Napoléon aura le temps de s'occuper des soldats de Von Blücher en passe d'arriver. Cette journée est pratiquement la plus longue de l'année et il reste deux heures de lumière, soit assez de temps pour anéantir une, voire deux armées. Nous savons certes comment cela a fini, mais, comme pour toute bonne histoire, un peu de répétition ne fait pas de mal.

Voici donc de nouveau l'histoire de cette bataille.



Préface

À l'été 1814, Monsieur le duc de Wellington partit de Londres à destination de Paris, où il devait prendre ses fonctions d'ambassadeur de Grande-Bretagne alors que Louis XVIII venait d'accéder au trône de France. On aurait pu s'attendre à ce qu'il prenne l'itinéraire le plus court entre Douvres et Calais, mais le HMS *Griffon*, brick de la Royal Navy à bord duquel il se trouvait, lui fit emprunter la mer du Nord jusqu'à Bergen-op-Zoom. Il rendit visite au tout nouveau royaume des Pays-Bas – curieuse invention –, mi-français et mi-néerlandais, mi-catholique et mi-protestant, qui se trouvait au nord de la France. Les troupes britanniques prirent place au sein de cette nouvelle nation comme garantes de son existence et le duc se vit prié d'inspecter les défenses le long de la frontière française. Il était accompagné de Guillaume, âgé de 23 ans, prince de ce nouveau royaume qui, puisqu'il avait servi sous les ordres du duc lors de la guerre de la Péninsule, s'estimait doté d'un certain talent militaire. Le duc passa une quinzaine de jours à inspecter la région limitrophe, suggérant de restaurer les fortifications de quelques villes, mais il est toujours difficile de croire qu'il prenait très au sérieux la perspective d'une nouvelle guerre contre les Français.

Après tout, Napoléon avait perdu et s'était retrouvé exilé sur l'île d'Elbe. La France était de nouveau une monarchie. Les guerres étaient terminées et, à Vienne, les diplomates étaient en train de rédiger le traité qui allait redessiner les frontières de l'Europe afin de s'assurer qu'aucun autre conflit ne vienne ravager le continent.

Et l'Europe avait subi des ravages. L'abdication de Napoléon avait mis fin à vingt et un ans de guerres ayant débuté après la Révolution française. Les anciens régimes européens, à savoir les monarchies, avaient été horrifiés par les événements de France et choqués par les exécutions de Louis XVI et de Marie-Antoinette. Craignant que les concepts de la Révolution ne se propagent dans leur propre pays, ils étaient entrés en guerre.

Ils s'étaient attendus à une victoire éclair sur les armées en haillons d'une France révolutionnaire, mais s'étaient en fait engagés dans un conflit mondial au cours duquel Washington et Moscou furent brûlées. On s'était battu en Inde, en Palestine, dans les Caraïbes, en Égypte et en Amérique du Sud, mais

c'est l'Europe qui avait souffert le plus. La France avait survécu à l'attaque initiale et c'est du chaos de la Révolution qu'avait émergé un génie, un chef militaire, un empereur. Les armées de Napoléon avaient taillé en pièces les Prussiens, les Autrichiens et les Russes, avaient progressé de la Baltique aux côtes du Sud de l'Espagne et les frères ineptes de l'Empereur avaient été mis sur les trônes de la moitié de l'Europe. On avait dénombré des millions de morts, mais, deux décennies plus tard, tout était terminé et le seigneur de la guerre était en prison.

Napoléon avait dominé l'Europe, mais il demeurait un ennemi qu'il n'avait jamais affronté ni donc battu, le duc de Wellington, dont la réputation militaire le situait juste derrière Napoléon. Né Arthur Wesley, quatrième fils du comte et de la comtesse de Mornington, sa famille appartenait à l'aristocratie anglo-irlandaise et Arthur passa la plus grande partie de sa jeunesse en Irlande, son pays de naissance, même s'il étudia surtout à Eton, où il n'était guère heureux. Il était le désespoir de sa mère Anne. « Je ne sais quoi faire de mon maladroit de fils », se plaignait-elle. Comme pour nombre de jeunes fils de la noblesse, la réponse était de faire en sorte qu'il devienne officier dans l'armée. C'est ainsi que débuta une carrière extraordinaire, Arthur le maladroit se découvrant un don pour les affaires militaires. L'armée détecta et récompensa ce talent. Il commença par prendre la tête d'une armée en Inde qui le vit décrocher toute une série de victoires stupéfiantes, puis fut rappelé en Grande-Bretagne, où on lui confia le petit corps expéditionnaire chargé d'empêcher les Français d'occuper le Portugal. Cette petite armée devint une force redoutable qui libéra le Portugal et l'Espagne et envahit le Sud de la France. Il avait enchaîné les victoires. Arthur Wellesley (la famille avait changé de nom) était devenu le duc de Wellington, désormais considéré comme l'un des deux plus grands soldats de sa génération. Alexandre I^{er}, le tsar de Russie, devait le surnommer « le vainqueur du vainqueur du monde », le vainqueur du monde étant bien entendu Napoléon. Et, en vingt et un ans de guerres, le duc et l'Empereur ne s'étaient jamais affrontés.

Le duc était constamment comparé à Napoléon, mais quand, en 1814, on lui demanda s'il regrettait de ne s'être jamais mesuré à l'Empereur sur un champ de bataille, il répondit : « Non et j'en suis très heureux. » Il méprisait l'homme mais admirait le soldat, estimant que la présence de l'Empereur sur un champ de bataille valait celle de 40 000 hommes. Et, contrairement à Napoléon, le duc de Wellington, n'avait jamais perdu une bataille. Mais affronter l'Empereur pourrait fort bien signifier l'interruption de sa

formidable série de victoires.

Cependant, à l'été 1814, on pouvait pardonner au duc de penser que ses jours de combattant étaient comptés. Il se savait bon stratège militaire mais, contrairement à Napoléon, il n'avait jamais pris grand plaisir à livrer bataille. La guerre était une regrettable nécessité à conduire avec efficacité, mais dont l'objectif était la paix. Il était désormais diplomate et non général, même si certaines habitudes ont la vie dure. Lorsqu'il parcourut le royaume des Pays-Bas en compagnie de son entourage, il ne put s'empêcher de remarquer de nombreux sites qui constituaient de « bonnes positions pour une armée », dont une vallée qui, aux yeux de la plupart des gens, n'était qu'une étendue insignifiante de terres cultivées. Il avait toujours eu l'œil pour repérer les terrains favorables, pour sentir si les pentes, vallées, cours d'eau et zones boisées étaient susceptibles d'aider ou de handicaper un officier à la tête de troupes. Et cette position située au sud de Bruxelles attira son attention.

C'était une vallée particulièrement large aux pentes peu prononcées. Une petite taverne, la Belle Alliance, était située sur la crête du flanc sud de la vallée, laquelle, avec ses 30 mètres de haut, était plus imposante que celle du flanc nord, même si la pente y était douce. Les deux crêtes n'étaient pas parallèles, elles étaient même proches l'une de l'autre par endroits. Sur la portion de la route permettant d'aller vers le nord, les deux crêtes n'étaient séparées que de 1 000 mètres, par des terres cultivées. Et quand le duc vit cette vallée à l'été 1814, il repéra les champs de seigle d'une hauteur très respectable de chaque côté de la route, laquelle était empruntée par des chariots transportant du charbon provenant des mines implantées autour de Charleroi jusqu'aux habitations de Bruxelles.

Le duc vit bien plus que cela. Cette route était l'un des principaux itinéraires reliant la France à Bruxelles. Par conséquent, si une guerre devait de nouveau éclater, les forces d'invasion pourraient l'emprunter. Une armée française se dirigeant vers le nord en prenant cette route franchirait la crête sud à proximité de la taverne et aurait devant elle cette large vallée. Et elle verrait la crête nord, même si l'appeler crête est un bien grand mot. Elle aurait sous les yeux cette route rectiligne qui descend en pente douce jusque dans la vallée, puis remonte, tout aussi en douceur, au milieu des cultures, jusqu'à la crête nord. Considérez cette crête comme un mur doté de trois bastions. À l'est se trouvait un village dont les maisons de pierre entouraient une église. Si les soldats occupaient ces maisons et les fermes les plus éloignées du village, on aurait toutes les peines du monde à les déloger.

Derrière ces maisons de pierre, le terrain était plus accidenté, les collines plus raides et les vallées plus profondes, rendant plus difficile toute manœuvre pour les soldats. Le village constituait donc une sorte de forteresse à l'est de la crête. Au centre de celle-ci, à mi-pente, se trouvait une ferme, la Haie Sainte. La maison, les granges et la cour étaient entourées d'un grand mur, l'ensemble imposant étant fait de pierres. La Haie Sainte empêchait toute attaque par la route, tandis qu'à l'ouest se trouvait une grande maison dotée d'un jardin entouré d'un mur, le château d'Hougoumont. La crête nord constituait donc un obstacle avec trois bastions : le village, la ferme et le château. Si une armée en provenance de France souhaitait prendre Bruxelles, cette crête et ces bastions seraient là pour bloquer toute progression. L'ennemi avait alors deux options : s'en emparer ou les ignorer, mais, dans ce cas, ses troupes seraient coincées entre ces bastions et, en attaquant la crête nord, elles se retrouveraient prises entre deux feux.

Les envahisseurs pourraient voir la crête et ses bastions, mais l'invisible était tout aussi important, à savoir ce qui se trouvait derrière la crête nord. Les cimes des arbres de la campagne située derrière étaient visibles, mais pas le terrain proprement dit, et si cette armée française décidait d'attaquer sur cette crête nord, elle ne saurait pas ce qui se tramait sur cette pente dissimulée. Est-ce que les défenseurs faisaient mouvement pour renforcer le flanc opposé ? Est-ce qu'une attaque était en cours de préparation ? Est-ce que la cavalerie attendait là hors de vue ? Cette crête n'était certes pas très élevée et la pente s'avérait plutôt douce, mais cette configuration était trompeuse, offrant aux défenseurs un énorme avantage. Il était toujours possible que l'ennemi ne soit pas des plus obligeants et lance une simple attaque frontale. Il pouvait essayer de contourner le flanc ouest de la crête, zone où le terrain était plus plat, mais le duc imprima néanmoins mentalement la topographie des lieux. Pourquoi ? D'après ce qu'il savait, à l'instar de toute l'Europe, les guerres étaient terminées. Napoléon était en exil, les diplomates en train de codifier la paix à Vienne, mais le duc tint à mémoriser l'endroit, où une armée d'invasion en provenance de France et ayant pour objectif Bruxelles rencontrerait les pires difficultés. Ce n'était pas le seul itinéraire d'invasion possible, ni la seule position de défense repérée par le duc lors de ses deux semaines de reconnaissance, mais cette crête et ses bastions barraient la route susceptible d'être empruntée par les Français.

Le duc poursuivit sa chevauchée, passa la Haie Sainte pour tomber sur un carrefour au sommet de la crête et, juste derrière, sur un petit village. Si le

duc avait demandé le nom de l'endroit, on lui aurait répondu Mont-Saint-Jean, ce qui était assez drôle car ce mont n'était rien d'autre qu'un petit relief au milieu des grands champs de seigle, de blé et d'orge. Au nord du village, la route pénétrait dans la grande forêt de Soignes et, un bon kilomètre plus haut, se trouvait une petite ville, elle aussi quelconque, malgré une jolie église à coupole et de nombreuses auberges pour les voyageurs fatigués et assoiffés. En 1814, la population de cette ville était inférieure à 2 000 personnes, même si elle avait perdu au moins 20 jeunes hommes lors des longues guerres, tous combattant pour la France puisqu'il s'agissait d'une province belge francophone.

Nous ignorons si le duc s'est arrêté dans cette petite ville à l'été 1814. Nous savons par contre qu'il a repéré le Mont-Saint-Jean, mais quid de la ville rurale avoisinante avec sa jolie église et ses nombreuses auberges ? Cet endroit l'a-t-il marqué ?

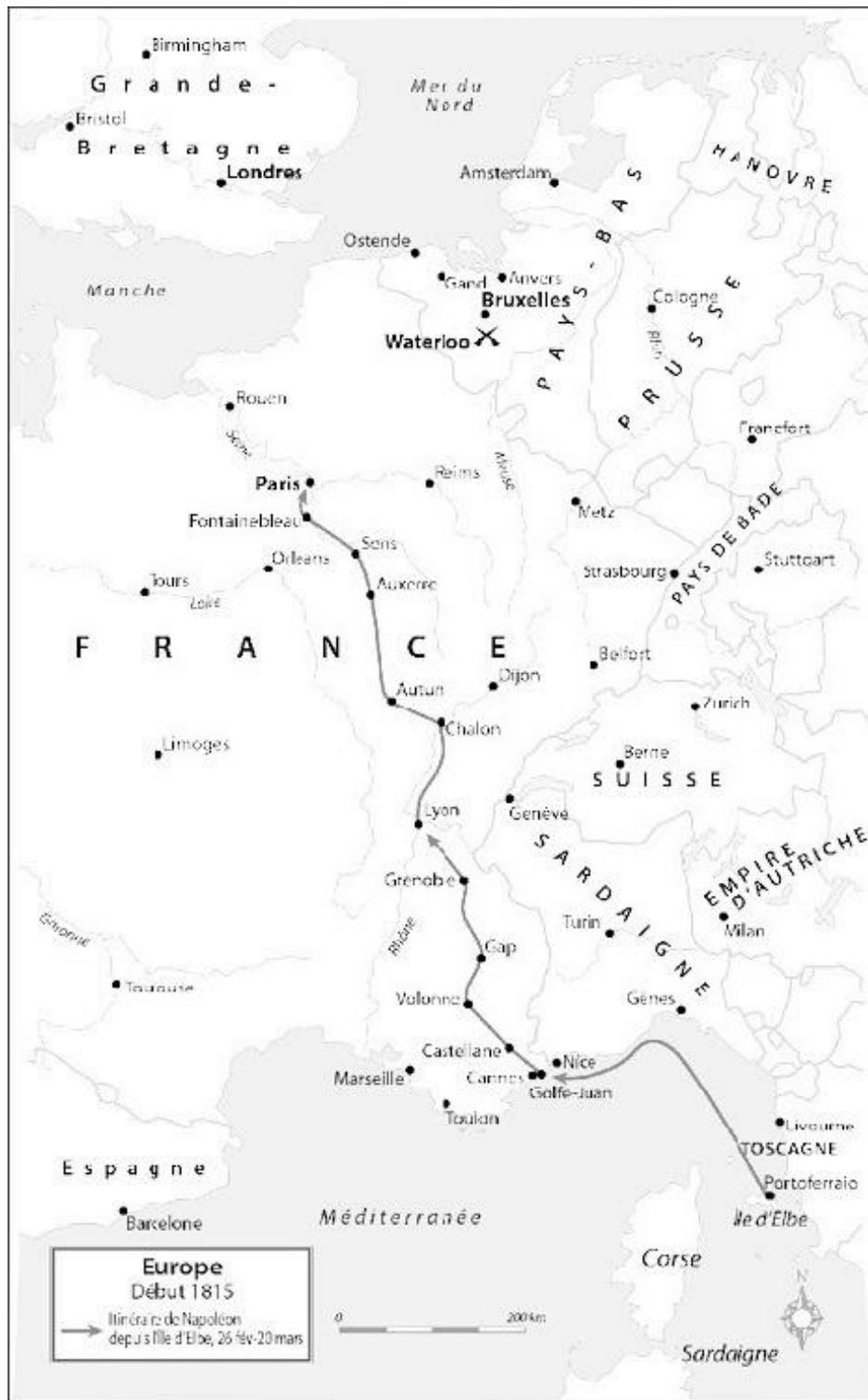
Il n'allait pas tarder à rester ancré dans son esprit.

Cet endroit s'appelait Waterloo.



1

**Excellente nouvelle !
Nap est revenu en France, hurrah !**



« Eh, mon île est bien petite ! »¹ déclara Napoléon en se retrouvant souverain d'Elbe, minuscule île située entre la Corse et l'Italie. Il avait été empereur de France, régnant sur 44 millions de personnes, et voilà qu'en 1814 il gouvernait un territoire de 222 km² et de 11 000 sujets. Il était cependant

déterminé à être un bon souverain et, dès son arrivée, il publia toute une série de décrets visant à réformer l'industrie minière et l'agriculture de l'île. Peu de choses échappaient à son attention. « Témoigner mon mécontentement à l'intendant sur la malpropreté des rues », écrivit-il.

Ses plans allaient bien au-delà du nettoyage des rues. Il souhaitait faire construire un hôpital, des écoles et des routes, mais l'argent manquait. En France, la monarchie restaurée avait accepté de verser à Napoléon une subvention de 2 millions de francs par an, mais il devint très vite clair que cet argent n'arriverait jamais. Et, sans argent, impossible d'avoir de nouveaux hôpitaux, écoles et routes. Frustré par cette situation, l'Empereur se mit à bouder, passant ses journées à jouer aux cartes avec les membres de sa suite, sachant pertinemment que des navires de guerre britanniques et français surveillaient la côte de l'île d'Elbe pour être certains qu'il ne quitterait pas ce royaume de Lilliputiens.

L'Empereur s'ennuyait. Sa femme et son fils lui manquaient, tout comme Joséphine, dont la nouvelle de la mort le rendit inconsolable. Pauvre Joséphine, avec ses dents noires, ses manières languissantes et son corps souple, femme adorée de tous les hommes qui la rencontraient, qui trompait Napoléon mais était systématiquement pardonnée. Il l'aimait, bien qu'ayant divorcé d'elle pour des raisons de dynastie. « Je n'ai pas passé un jour sans t'aimer », lui écrivit-il après sa mort comme si elle était toujours vivante. « Je n'ai pas passé une nuit sans te serrer dans mes bras... jamais aucune femme n'a été aimée avec une telle dévotion ! »

Il s'ennuyait et était en colère. Cette colère était dirigée contre Louis XVIII qui ne lui avait pas versé la subvention convenue et il était furieux contre Talleyrand, autrefois son ministre des Affaires étrangères, qui négociait désormais pour la monarchie française au Congrès de Vienne. Rusé, intelligent et fourbe, Talleyrand mettait en garde les autres émissaires européens contre le danger de garder Napoléon sur une petite île de la Méditerranée si proche de la France. Il souhaitait que l'on envoie l'Empereur bien plus loin, dans un endroit reculé comme les Açores ou, mieux encore, dans une île des Caraïbes touchée par la fièvre jaune, voire sur un minuscule site au beau milieu d'un océan lointain, comme Sainte-Hélène.

Talleyrand avait raison, contrairement au commissaire britannique envoyé sur Elbe pour avoir l'Empereur à l'œil. Sir Neil Campbell croyait que Napoléon avait accepté son sort et l'écrivit même à Lord Castlereagh, le ministre des Affaires étrangères britannique. « Je commence à penser, lui

indiqua-t-il, qu'il s'est résigné à accepter son exil. »

L'Empereur était tout sauf résigné. Il suivait ce qui se passait en France et remarquait que la monarchie restaurée provoquait un certain mécontentement. Le pays était accablé par le chômage, le prix du pain avait flambé et les gens qui avaient salué l'abdication de l'Empereur avec soulagement regrettaient son régime. C'est ainsi qu'il se mit à échafauder des plans. On l'avait autorisé à disposer d'une très modeste marine, incapable de menacer les navires français et britanniques qui le gardaient. Mi-février 1815, il ordonna que l'on fasse accoster au port *L'Inconstant*, le plus grand de ses bricks. Il donna l'ordre « qu'on refasse son carénage et qu'on y fasse tout ce qui est nécessaire pour qu'il puisse tenir la mer. Il sera peint comme un brick anglais. Je désire que, du 24 au 25 février, il soit en rade et prêt comme il est dit ci-dessus ». Il ordonna également l'affrètement de deux autres gros navires. Il avait été autorisé à emmener 1 000 soldats sur l'île d'Elbe, dont 400 anciens membres de sa Garde impériale et un bataillon de lanciers polonais. C'est avec ces troupes qu'il allait essayer d'envahir la France.

Et Sir Neil Campbell ne soupçonnait rien. C'était un honnête homme âgé de 39 ans en 1815, qui avait mené une brillante carrière militaire, qui avait failli se terminer en 1814 lorsqu'il fut nommé attaché militaire auprès de l'armée russe envahissant la France. Il avait survécu à des batailles en Espagne mais, à Fère-Champenoise, il fut pris à tort pour un officier français par un cosaque trop enthousiaste et grièvement blessé.

Il se remit de ses blessures et fut nommé commissaire chargé de la surveillance de l'Empereur Napoléon, souverain de l'île d'Elbe. Lord Castlereagh insistait sur le fait que Sir Neil n'était pas le geôlier de l'Empereur, mais une partie de sa mission consistait bien évidemment à le surveiller de près. Et pourtant, Campbell s'était laissé endormir et, en février 1815, pendant que *L'Inconstant* était repeint comme un navire britannique, il dit à l'Empereur qu'il devait se rendre en Italie afin de consulter son médecin. C'était peut-être vrai, mais il n'en demeure pas moins que la Signora Bartoli, maîtresse de Sir Neil, vivait à Livourne, qui était justement sa destination.

L'Empereur souhaita bon voyage à Campbell et lui dit qu'il espérait le voir de retour d'ici la fin du mois car la princesse Borghèse donnait un bal. Campbell promit qu'il ferait son possible pour être présent. La princesse Borghèse était la séduisante sœur de Napoléon, l'adorable Pauline, qui avait rejoint son frère en exil. L'indigence l'avait forcée à vendre sa grande maison

de Paris, achetée par le gouvernement britannique pour en faire son ambassade. C'est ainsi qu'elle avait été pendant cinq mois la demeure du duc de Wellington, nommé ambassadeur de Grande-Bretagne à la cour de Louis XVIII. Cette demeure de la rue du Faubourg-Saint-Honoré est un joyau qui demeure aujourd'hui l'ambassade de Grande-Bretagne.

Campbell se rendit à Livourne à bord du *Partridge*, brick de la Royal Navy habituellement affecté au blocage du principal port de l'île d'Elbe. Le *Partridge* étant parti, l'Empereur put mettre son plan à exécution. Le 26 février, sa flottille mit le cap vers la France, Napoléon disposant à ses côtés de 1 026 hommes, de 40 chevaux et de 2 canons. Le voyage dura deux jours et, le 28 février, l'Empereur revenait en France. Il était à la tête d'une minuscule armée, mais animé d'une confiance totale. « J'arriverai à Paris sans tirer un coup de fusil », dit-il à ses hommes.

La paix était terminée, emportée par un coup de tonnerre.

* * *

Pendant l'hiver 1814-1815, de nombreuses Parisiennes portaient des robes de couleur violette. Ce n'était pas une simple mode, mais le signal que le violet allait revenir au printemps. Ce violet, c'était Napoléon. Sa bien-aimée Joséphine était habillée en violet pour leur mariage et il lui envoyait un bouquet de ces fleurs le jour de leur anniversaire de mariage. Avant son exil sur l'île d'Elbe, il avait dit qu'il se montrerait aussi modeste que le violet. À Paris, tout le monde connaissait la signification du violet et si, dans un premier temps, les Français avaient été soulagés de voir l'Empereur détrôné et les longues guerres destructrices terminées, ils furent très vite mécontents de cette monarchie restaurée à la tête de laquelle se trouvait un Louis XVIII terriblement obèse, rapace et impopulaire.

Puis le violet fit son retour. La plupart des gens s'attendaient à ce que l'armée royaliste vainque rapidement les forces ridiculement modestes de Napoléon, mais les soldats du roi désertèrent en masse pour rallier l'Empereur et, en l'espace de quelques jours, les journaux titrèrent de manière spirituelle sur son périple triomphal. Il en existe différentes versions :

Le monstre s'est évadé de son lieu d'exil.

L'ogre corse a abordé au cap Juan.

Le tigre s'est montré à Gap.

Le monstre s'est vraiment avancé jusqu'à Grenoble.

Le tyran est maintenant à Lyon.

L'usurpateur s'est risqué à avancer à soixante heures de marche de la capitale.

Bonaparte avance à marches forcées, mais il est impossible qu'il atteigne Paris.²

L'Empereur se rendra aux Tuileries aujourd'hui.

Sa Majesté l'Empereur s'adressera à ses fidèles sujets demain.

Sa Majesté l'Empereur, Napoléon Bonaparte, avait 46 ans lorsqu'il entra dans le palais des Tuileries, où une foule enthousiaste attendait depuis des heures son arrivée. Le roi, le gros Louis XVIII, avait fui Paris pour se rendre à Gand, dans le royaume des Pays-Bas. Le tapis de sa salle de trône abandonnée affichait des couronnes brodées. Quelqu'un parmi la foule en train d'attendre frappa du pied avec dédain l'une des couronnes, faisant ressortir une abeille tissée. L'abeille était l'un des symboles de Napoléon et la foule enthousiaste se mit à genoux pour arracher les couronnes, redonnant ainsi au tapis sa splendeur impériale d'antan.

C'était maintenant le soir et la foule entendit la clameur se rapprocher, puis le bruit des sabots dans la cour des Tuileries. L'Empereur se présenta enfin et fut soulevé, puis porté jusqu'à la salle d'audience par l'escalier d'honneur. Un témoin révèle qu'« il avait les yeux fermés et les bras tendus devant lui comme un aveugle, seul son sourire trahissant le bonheur qu'il ressentait ».

Quel voyage ! Pas simplement depuis l'île d'Elbe, mais depuis sa naissance peu prometteuse en 1769 (la même année que le duc de Wellington). Il fut baptisé Napoleone Buonaparte, nom qui révélait ses origines corses. Sa famille, qui revendiquait une lignée noble, était pauvre et le jeune Napoleone traînait avec ces Corses qui complotaient pour leur indépendance et envisageaient même de rejoindre la Royal Navy de Grande-Bretagne, le plus redoutable ennemi de la France. Lui choisit d'émigrer en France, francisa son nom et entra dans l'armée. En 1792, il était lieutenant et, un an plus tard, à l'âge de 24 ans, général de brigade.

Une toile du jeune Napoléon traversant le col du Grand-Saint-Bernard lors du début de la campagne d'Italie le fit devenir célèbre du jour au lendemain. Elle est l'œuvre de Jacques-Louis David et représente Napoléon sur un cheval qui se cabre. Tous les éléments de ce tableau évoquent le mouvement. Le cheval se cabre, bouche ouverte, yeux grands ouverts et crinière au vent. Le ciel est orageux et la cape du général, d'une couleur tourmentée, bat au

vent. Mais, au centre de cette toile à l'atmosphère frénétique, se trouve le visage de Napoléon exprimant une grande tranquillité. Il a l'air maussade, ne sourit pas, mais semble surtout très calme. Il exigea que le peintre le peigne ainsi et David représenta un homme très à l'aise au milieu du chaos.

L'homme que l'on porta dans l'escalier des Tuileries n'était plus ce jeune héros à l'allure d'idole possédée. En 1814, le beau jeune homme mince avait disparu pour laisser place à un personnage bedonnant aux cheveux courts, au teint cireux et aux tout petits pieds et mains. Il n'était pas grand, 1,68 m, mais envoûtait toujours les gens. C'était l'homme qui avait dominé toute l'Europe, s'était forgé puis avait perdu un empire, qui avait redessiné les cartes, refait la constitution et réécrit les lois françaises. Il était extrêmement intelligent, avait l'esprit vif, s'ennuyait facilement mais se vengeait rarement. Le monde ne reverrait plus un individu de cette trempe avant le ^{xx}e siècle, mais, contrairement à Mao, Hitler ou Staline, Napoléon n'était pas un tyran meurtrier, bien qu'ayant lui aussi changé le cours de l'histoire.

C'était un administrateur d'exception, mais ce n'était pas l'empreinte qu'il souhaitait laisser, car il était avant tout un chef militaire. Son idole était Alexandre le Grand. Au milieu du ^{xix}e siècle, en pleine guerre de Sécession, Robert E. Lee, le grand général de l'armée des États confédérés, regardait ses troupes exécuter une manœuvre magnifique et décisive et dit : « C'est une bonne chose que la guerre soit si horrible, car nous risquerions de ne plus pouvoir nous en passer. » Napoléon ne pouvait plus s'en passer, tellement il l'aimait. C'était peut-être son amour numéro un, car elle alliait l'excitation avec la prise de risque extrême et avec la joie de la victoire. Il avait l'esprit acéré d'un grand stratège, mais quand il avait fait avancer ses hommes et que l'ennemi était débordé, il exigeait encore de ses hommes d'énormes sacrifices. Après Austerlitz, alors que l'un de ses généraux se lamentait de voir les Français morts sur le champ de bataille gelé, l'Empereur rétorqua qu'« une nuit de Paris suffirait à renflouer ces troupes ». Quand Metternich, l'intelligent ministre des Affaires étrangères autrichien, proposa, en 1813, à Napoléon des conditions de paix honorables et lui rappela ce qu'un refus entraînerait en termes de pertes humaines, l'Empereur lui répondit avec mépris qu'il sacrifierait volontiers un million d'hommes pour aller au bout de ses ambitions. La vie de ses soldats importait peu à Napoléon, mais ses hommes l'adoraient car il était d'une grande simplicité avec eux et leur témoignait de l'empathie. Il savait leur parler, plaisanter avec eux et les stimuler. Si ses soldats avaient de l'adoration pour lui, en revanche ses

généraux le craignaient. Le maréchal Augereau, mal embouché et intraitable en matière de discipline disait : « Ce petit bâtard de général me fait peur » ; et le général Vandamme, un dur à cuire, dit qu'il « tremblait comme un enfant » lorsqu'il s'approchait de Napoléon. Pourtant, Napoléon les mena tous à la gloire, qui était une véritable drogue pour lui. Et, dans sa quête de gloire, il rompit les traités de paix les uns après les autres et ses armées marchèrent sous les étendards arborant l'Aigle de Madrid à la mer Rouge, en passant par Moscou et la Baltique. Il stupéfia l'Europe par ses victoires telles qu'Austerlitz et Friedland, mais mena également sa Grande Armée au désastre dans la neige russe. Même ses défaites avaient ce côté gargantuesque.

Il savait qu'il devait reprendre sa marche en avant et envoya des signaux de paix aux autres puissances européennes, disant qu'il était rentré en France pour répondre à la volonté du peuple, n'était animé d'aucune velléité agressive et que, s'ils acceptaient son retour, il vivrait en paix. Mais il savait que ces tentatives d'ouverture seraient rejetées.

Les Aigles allaient donc de nouveau prendre leur envol.

* * *

Le duc de Wellington risquait sa vie. Le nommer ambassadeur de Grande-Bretagne en France n'était peut-être pas la décision diplomatique la plus pertinente prise par le gouvernement britannique alors que Paris grouillait de rumeurs sur des tentatives d'assassinat imminentes. À Londres, le gouvernement souhaitait que le duc quitte Paris, mais il refusa car cela risquait de passer pour de la lâcheté. Puis vint l'excuse idéale. Lord Castlereagh, le ministre des Affaires étrangères et négociateur en chef britannique au Congrès de Vienne, fut rappelé de toute urgence à Londres et le duc fut nommé à sa place. Personne ne pouvait décrire cette disposition comme une fuite éhontée face au danger car il s'agissait véritablement d'une promotion. Le duc se joignit donc aux diplomates qui tentaient laborieusement de redessiner la carte de l'Europe.

Et pendant qu'ils discutaient, Napoléon prit la poudre d'escampette.

Le comte Metternich, ministre des Affaires étrangères autrichien, froid, intelligent et séduisant, était peut-être le diplomate le plus influent présent à Vienne. Le 6 mars 1815, il s'était couché très tard, car une réunion des plénipotentiaires les plus éminents avait duré jusqu'à 3 heures du matin. Il était fatigué et donna donc pour instruction à son valet de ne pas le déranger. Mais ce dernier réveilla malgré tout le comte à 6 heures car un messenger était

arrivé avec une dépêche expresse, dans une enveloppe sur laquelle était écrit « URGENT » et « De la part du consulat impérial et royal de Gênes ». Le comte, croyant peut-être qu'un consulat de seconde zone tel que celui-ci ne pouvait rien transmettre de vital, mit l'enveloppe sur sa table de chevet et tenta de se rendormir. Finalement, vers 7 h 30, il brisa le cachet et lut la dépêche, dont le contenu était très bref :

Le commissaire anglais Campbell vient d'entrer dans le port en demandant si quelqu'un avait vu Napoléon à Gênes, dans la mesure où ce dernier a disparu de l'île d'Elbe. S'étant vu répondre par la négative, la frégate anglaise va prendre la mer sans tarder.

Il peut sembler étrange que Sir Neil Campbell soit allé chercher Napoléon en Italie plutôt qu'en France, mais tout le monde estimait que, si l'Empereur débarquait en France, il serait rapidement capturé par les forces royalistes. Le duc de Wellington se souvint que, « pour tout le monde, qu'il ait pris pour destination la France était hors de question, car il était certain qu'il se ferait massacrer par les gens. Je me souviens très bien des paroles de Talleyrand : "Pour la France ? Non !" » Il semblait bien plus plausible qu'il se rende en Italie, surtout parce que son beau-frère, Joachim Murat, était roi de Naples. Murat, qui devait son trône à la générosité de Napoléon, avait conclu de son côté une paix avec les Autrichiens, mais avait pris conscience que le Congrès de Vienne allait très certainement le dépouiller de son royaume sans importance. Dès qu'il apprit l'évasion de Napoléon, il changea de nouveau de camp en attaquant les Autrichiens, aventure qui fut un échec retentissant et qui finit par le conduire devant un peloton d'exécution.

Naturellement, Napoléon se rendit bien en France, mais, pendant plusieurs jours, les diplomates réunis à Vienne furent incapables de le localiser précisément, sachant uniquement qu'il était dans la nature. Le Congrès, qui avait tergiversé, lanterné, trépingné et débattu, prit soudain une décision. Metternich se souvint ainsi que « la guerre fut décidée en moins d'une heure ». Cette promptitude fut possible car presque tous les personnages influents, les décideurs, étaient présents à Vienne. Le roi de Prusse, l'empereur d'Autriche, le tsar de Russie, tous étaient là, et la réapparition de Napoléon les galvanisait. Ils ne déclarèrent pas la guerre à la France car, pour les puissances présentes à Vienne, la France demeurait une monarchie dirigée par Louis XVIII, mais à un homme, Napoléon.

Quatre pays, la Russie, la Prusse, l'Autriche et la Grande-Bretagne, se mirent d'accord pour lever une armée de 150 000 hommes. Ces armées devaient converger vers la France. La Grande-Bretagne était incapable de lever une armée de cette ampleur et accepta donc de subventionner les trois autres. Dès lors, des messagers sillonnèrent l'Europe et l'un d'eux apporta au duc de Wellington une lettre émanant de Lord Castlereagh qui disait ceci : « Votre Excellence pourra juger de l'endroit où votre présence sera la plus utile dans l'intérêt de tous... soit rester à Vienne, soit prendre la tête de l'armée en Flandre. »

Le tsar de Russie, Alexandre I^{er}, n'avait aucun doute du choix qu'allait opérer le duc. « Il vous incombe, dit-il au duc, de sauver de nouveau le monde. »

Le duc fut sans nul doute flatté, mais se méfia aussi probablement de tels sentiments ostentatoires. En outre, il n'eut aucune difficulté à choisir l'endroit où il serait le plus utile dans l'intérêt collectif. Il répondit au gouvernement de Londres : « Je me rends aux Pays-Bas afin de prendre le commandement de l'armée. » Il quitta Vienne à la fin du mois de mars et arriva à Bruxelles le 6 avril.

L'histoire offre rarement une confrontation de ce niveau. Les deux plus grands soldats de l'époque, deux hommes qui ne s'étaient jamais affrontés, rassemblaient des armées à simplement 250 kilomètres l'un de l'autre. Le conquérant du monde était à Paris tandis que le vainqueur du conquérant du monde se trouvait à Bruxelles.

Napoléon savait-il que Wellington avait été décrit comme son vainqueur ? Les diplomates sont rarement discrets en la matière et il est plus que possible, voire probable, que l'Empereur ait eu vent de cette remarque moqueuse, qui dut le mettre en colère. Il avait des choses à prouver.

Et les armées se rassemblèrent.

* * *

Il régna une certaine confusion en France lorsque Napoléon fit son retour. Qui dirigeait ? Qui devait diriger ? Pendant quelques jours, personne ne sut ce qui se passait vraiment. Le colonel Girod de l'Ain avait le profil type de nombre d'officiers ayant combattu sous les ordres de Napoléon. Le retour de la monarchie l'avait forcé à prendre sa retraite avec une demi-solde et, bien que récemment marié, il tenait à rejoindre l'Empereur dès que possible. Il vivait dans les Alpes mais décida que sa place était à Paris :

L'agitation avait gagné tout le pays. J'ai voyagé en uniforme, mais en prenant la précaution de me doter de deux cocardes, l'une blanche et l'autre tricolore. En fonction de la couleur du drapeau que je voyais flotter au clocher de la ville ou du village que nous traversions, j'accrochais rapidement la bonne cocarde à mon chapeau.

Le colonel de l'Ain atteignit Paris et découvrit que son vieux commandant de régiment avait déjà rallié le camp de Napoléon, comme presque l'intégralité de l'armée royale, même s'ils avaient juré loyauté à Louis XVIII. Les officiers pouvaient respecter leur serment, mais il en allait autrement pour les soldats de base. Le comte Alfred-Armand de Saint-Chamans commandait le 7^e Chasseurs et, dès qu'il apprit le retour de Napoléon, il dit à son régiment de se tenir prêt à partir en campagne, « parce que je croyais que nous allions combattre l'ex-Empereur ». Mais son bataillon avait un tout autre objectif :

Quelqu'un m'a dit que plusieurs officiers s'étaient réunis au café et étaient déterminés à rejoindre avec leurs soldats l'infanterie légère de la Garde afin de soutenir l'Empereur, que d'autres avaient fait confectionner des drapeaux tricolores qu'ils avaient l'intention de distribuer aux hommes afin de provoquer une mutinerie... J'ai commencé à prendre conscience de la situation et à ressentir la détresse de la position qui était la mienne. Que pouvais-je faire ? Tout espoir d'offrir au roi un régiment loyal afin de soutenir la couronne en ces heures décisives était anéanti.

La loyauté de l'armée envers Louis XVIII se volatilisa en quelques instants, offrant à Napoléon 200 000 soldats. Des milliers d'anciens combattants, comme le colonel de l'Ain, s'engageaient également comme volontaires, mais Napoléon savait qu'il avait besoin d'une armée encore plus étoffée pour répondre à l'attaque qui ne manquerait pas de se produire. L'une des rares mesures populaires prises par Louis XVIII avait été l'abolition de la conscription et Napoléon hésitait à la remettre en vigueur, sachant à quel point le peuple l'avait en horreur. Mais il n'avait pas d'autre choix et cela permettrait d'engager 100 000 hommes supplémentaires, même s'il faudrait les former et les équiper avant de pouvoir marcher vers le champ de bataille. L'Empereur décréta donc que la Garde nationale, milice locale, lui fournirait

150 000 soldats. Ce n'était encore pas suffisant. Il savait que les alliés disposeraient de plus d'un demi-million d'hommes pour l'attaquer.

En ces premières semaines, la France se préparait fiévreusement. On réquisitionnait des chevaux, on fabriquait des uniformes et on réparait des armes. Tout le génie administratif de Napoléon s'exprima, parce qu'il fit en sorte qu'une armée soit prête au début de l'été, tandis que d'autres furent placées aux frontières afin de défendre le pays. Mais il manquait encore d'hommes pour résister à l'attaque qu'il savait imminente et il avait aussi besoin de soldats pour réprimer les troubles royalistes en Vendée, région toujours connue pour être catholique et royaliste. En ce début d'été, Napoléon disposait de 360 000 hommes entraînés, dont les meilleurs éléments se rassembleraient dans le nord de la France. C'est ainsi que 125 000 soldats expérimentés formeraient l'Armée du Nord.

En cet été 1815, Napoléon aurait pu rester sur la défensive en positionnant la plupart de ses hommes derrière des fortifications massives et en espérant que les armées alliées se détruisent elles-mêmes. Mais cela n'avait rien d'enthousiasmant. Une telle guerre se livrerait sur le sol français et Napoléon n'avait jamais été un général connu pour sa passivité. Savoir manœuvrer était sa qualité première. En 1814, lorsque les Prussiens, les Autrichiens et les Russes s'étaient rapprochés de Paris par le nord et par l'est et que les pronostics lui étaient très défavorables, il était parvenu à les éblouir par la rapidité de ses marches et la soudaineté de ses attaques. Aux yeux des experts militaires, cette campagne avait été la plus aboutie de Napoléon, bien que s'étant soldée par une défaite, et le duc de Wellington n'avait pas manqué de l'étudier avec minutie. Napoléon disait :

L'art de la guerre ne demande pas de manœuvres compliquées ; les plus simples sont préférables ; il faut surtout avoir du bon sens. On ne comprend pas, d'après cela, comment les généraux commettent des fautes ; c'est parce qu'ils veulent faire de l'esprit. Le plus difficile est de deviner les projets de l'ennemi, de voir le vrai dans tous les rapports qu'on reçoit. Le reste ne demande que du bon sens, c'est comme un combat à coups de poing : plus on en donne, mieux cela vaut.³

L'Empereur était fourbe. La guerre n'était jamais aussi simple, mais sa stratégie l'était par essence : diviser ses ennemis, puis en clouer un pendant que l'autre subissait une violente attaque. Et, comme dans un combat de

boxe, plus il frappait fort, plus l'issue était rapide. Ensuite, une fois l'un des ennemis détruit, il passait au suivant. En 1815, pour Napoléon, la meilleure défense était l'attaque et l'ennemi à cibler était celui situé le plus près de lui.

Il allait falloir du temps à cette énorme armée russe pour traverser l'Europe et atteindre la frontière française, et les Autrichiens n'étaient toujours pas prêts en mai. Mais au nord de la France, dans cette ancienne province de Belgique qui faisait désormais partie du royaume des Pays-Bas, deux armées se rassemblaient : l'armée britannique et l'armée prussienne. Napoléon estima que, s'il parvenait à battre ces deux armées, les autres alliés perdraient courage. S'il battait Wellington et rejetait les Britanniques à la mer, Londres risquait même de changer de gouvernement et de mettre au pouvoir les whigs, enclins à le laisser diriger le destin de la France. L'alliance ennemie s'effondrerait alors. C'était bien entendu un pari, mais pour gagner une guerre il faut prendre des risques. Il aurait pu attendre de lever et de former une armée dont les effectifs avoisineraient ceux des alliés, mais ces deux armées stationnées au nord de la frontière étaient des proies trop tentantes. S'il parvenait à les séparer, il pourrait les battre et, dans ce cas, la coalition alliée volerait peut-être en éclats. C'était déjà arrivé, alors pourquoi pas maintenant ?

L'armée qu'il allait mener vers le nord était de qualité, constituée de soldats chevronnés. Sa seule faiblesse était peut-être son haut-commandement. Napoléon avait toujours dépendu de ses maréchaux. Mais, sur les vingt encore en vie, quatre restèrent fidèles à Louis XVIII, quatre firent défection au profit des alliés et deux s'étaient cachés, dont l'un était le maréchal Berthier, ancien chef d'état-major de Napoléon doté d'un redoutable sens de l'organisation. Il s'enfuit en Bavière, où, le 1^{er} juillet, il fit une chute mortelle depuis le troisième étage du château de Bamberg. Certains estiment qu'il fut assassiné, mais l'explication la plus plausible est qu'il se pencha trop par la fenêtre en regardant passer la cavalerie russe dans la cour. Il fut remplacé par Nicolas Jean-de-Dieu Soult, soldat extrêmement expérimenté sorti du rang. Napoléon dit de lui que c'était « le plus grand manœuvrier d'Europe », mais quand Soult se retrouva à la tête d'armées en Espagne, il fut systématiquement battu par Wellington. Il avait un caractère difficile, était irritable et fier, et il restait à voir s'il possédait les talents d'administrateur de Berthier.

Deux des plus brillants maréchaux de l'Empereur, Davout et Suchet, n'accompagnèrent pas l'armée du Nord. Davout, combattant sévère et

impitoyable, fut nommé ministre de la Guerre et resta à Paris, tandis que Suchet prit les fonctions de commandant de l'armée des Alpes, nom pompeux pour une force modeste et sous-équipée. Quand on lui demanda qui étaient ses plus grands généraux, Napoléon répondit André Masséna et Louis-Gabriel Suchet, mais le premier était malade et Suchet laissé à l'arrière pour défendre la frontière de l'Est en cas d'attaque de la part des Autrichiens.

Napoléon promu, pour la campagne à venir, Emmanuel, marquis de Grouchy, au grade de maréchal. Davout était contre cette nomination, mais Napoléon insista. Grouchy était un aristocrate de l'Ancien Régime qui avait eu la chance de survivre aux attaques de la Révolution. Il s'était forgé une réputation d'excellent cavalier et allait prendre la tête d'un tiers de l'armée du Nord.

Il pouvait également compter sur le maréchal surnommé le « Brave des braves », Michel Ney, lunatique et redoutable. À l'instar de Soult, il sortait du rang. Fils d'un tonnelier, il était roux, fougueux et passionné. En 1815, il avait 46 ans, soit l'âge de Napoléon et de Wellington. Il avait gagné sa réputation sur certains des champs de bataille les plus sanglants de la longue guerre. Personne ne doutait de son courage. C'était un vrai soldat, un guerrier qui, lorsque Napoléon avait débarqué en France en provenance de l'île d'Elbe, avait promis à Louis XVIII de ramener l'Empereur à Paris dans une cage de fer. Il n'en fut rien et il fit défection avec ses hommes. Renommé pour son extraordinaire courage et ses qualités de meneur d'hommes, personne ne louait cependant son calme. Soult détestait profondément Ney, qui le lui rendait bien. Mais les deux hommes allaient devoir collaborer au cours de cet été décisif.

Les maréchaux étaient importants, mais pas plus que le chef d'état-major, dont la mission était de transformer les désirs de l'Empereur en simples ordres de marche. Berthier avait été un brillant administrateur, anticipant les problèmes et les résolvant avec efficacité. Restait à savoir si le maréchal Soult aurait cette capacité à gérer, nourrir, déplacer et amener sur le champ de bataille plus de 100 000 hommes, conformément aux souhaits de son Empereur. Les autres maréchaux auraient la lourde tâche de commander leurs hommes en toute autonomie. Si la tactique de l'Empereur consistait à clouer sur place un ennemi pendant qu'il en battait un autre, il incomberait donc à un maréchal d'immobiliser le premier ennemi. À l'ouverture des hostilités, le maréchal Ney serait chargé d'occuper Wellington pendant que Napoléon combattrait les Prussiens. Et, deux jours plus tard, le maréchal Grouchy

devrait détourner l'attention des Prussiens pendant que Napoléon décimait les hommes de Wellington. Pour cela, il ne suffisait pas de suivre les ordres, mais bien de faire montre d'une grande imagination militaire. Un maréchal devait prendre les décisions difficiles et Napoléon avait confié cette tâche à Grouchy, nouveau venu à ce grade qui craignait d'échouer, et à Ney, dont le seul mode de fonctionnement était de se battre comme un beau diable.

En Belgique, l'armée du Nord devait faire face à deux armées, dont la plus nombreuse était celle des Prussiens, avec à sa tête le prince Gebhard Leberecht von Blücher, âgé de 74 ans, qui avait d'abord combattu pour le compte de la Suède contre les Prussiens, avant d'être capturé puis enrôlé de force dans l'armée prussienne par Frédéric le Grand. C'était un cavalier très expérimenté qui avait hérité du surnom de Marschall Vorwärts, « maréchal en avant », parce qu'il avait l'habitude de pousser sans arrêt ses hommes à l'offensive. Il était populaire, très aimé de ses troupes et en proie à des accès de maladie mentale au cours desquels il s'imaginait enceint d'un éléphant dont le père était un fantassin français. Il n'y eut aucun signe de cette folie lors de l'été 1815. Von Blücher marcha, animé d'une détermination fanatique, avec pour objectif de battre Napoléon. Il était direct, courageux et, si ce n'était pas le plus intelligent des généraux, il savait s'entourer de brillants officiers d'état-major. En 1815, son chef d'état-major était August von Gneisenau, un homme très compétent et particulièrement expérimenté, ayant notamment combattu aux côtés des Britanniques pendant la révolution américaine. Il avait gardé une mauvaise image de l'armée britannique dont les capacités et les intentions lui inspiraient une grande méfiance. Lorsque le baron von Müffling fut nommé officier de liaison avec Wellington, il fut convoqué par von Gneisenau, qui le mit en garde :

Je me méfie beaucoup du duc de Wellington car, de par ses relations avec l'Inde et ses transactions avec les nababs fourbes, la duplicité est tellement ancrée dans la personnalité de ce brillant général qu'il a fini par passer maître dans l'art de se montrer plus malin que les nababs eux-mêmes.

Savoir comment von Gneisenau en était venu à se forger cette étrange opinion défie l'imagination, mais vu les responsabilités de ce dernier et toute la considération de von Blücher pour ses conseils, les relations futures entre les Britanniques et les Prussiens ne s'annonçaient pas sous les meilleurs auspices. Il régnait une certaine méfiance entre les deux pays quant au projet

d'annexion de la Saxe par la Prusse, désaccord ayant envenimé le Congrès de Vienne. Les Britanniques, les Français et les Autrichiens étaient tellement opposés à ce renforcement du pouvoir prussien qu'ils avaient convenu d'entrer en guerre plutôt que de l'autoriser. La Russie affichait des ambitions similaires concernant la Pologne et, à un moment, on pensa qu'une nouvelle guerre allait éclater en Europe entre la Prusse et la Russie d'un côté et les autres pays de l'autre. Ce conflit avait été évité, mais il demeurait une certaine animosité.

L'armée prussienne stationnait désormais dans la province de Belgique, mais elle était inexpérimentée. Les Prussiens avaient connu la défaite, l'occupation, une réorganisation et, après l'abdication de Napoléon en 1814, la démobilisation. Dans les rangs de von Blücher se trouvaient des soldats de qualité et expérimentés, mais en nombre insuffisant. Des volontaires et la Landwehr, la milice, vinrent donc compléter cette armée. L'appel aux armes fut entendu avec enthousiasme en 1815. Franz Lieber avait tout juste 17 ans quand il entendit cet appel. Lui et son frère se rendirent donc à Berlin, où ils découvrirent :

une table placée au centre d'une cour... à laquelle plusieurs officiers recrutaient ceux qui proposaient leurs services. La foule était si importante que nous avons dû attendre de dix heures à une heure avant que l'on prenne nos noms.

Il se présenta dans son régiment au début du mois de mai, suivit un mois de formation, puis prit la route des Pays-Bas afin de rejoindre les forces de von Blücher. Lieber découvrit, intrigué, qu'un sergent de son régiment était une femme qui s'était tellement distinguée au combat qu'elle avait gagné trois médailles pour bravoure. À l'été 1815, von Blücher dirigeait au moins une femme et 121 000 hommes, une armée redoutable sur le papier, mais, comme l'écrit Peter Hofschröer, un historien très bienveillant envers les Prussiens, « une partie non négligeable des forces de von Blücher était constituée de troupes inexpérimentées capables de réaliser deux manœuvres élémentaires : avancer dans le désordre et reculer dans le chaos ». Il s'agit d'une remarque pleine d'esprit, mais il s'avéra également que ces troupes sans expérience étaient également capables de se battre. Restait à savoir si von Gneisenau parviendrait à surmonter son anglophobie et à coopérer avec l'armée se rassemblant à la droite des Prussiens.

Il s'agissait de l'armée composée de Britanniques et de Néerlandais et dirigée par le duc de Wellington, qui la qualifiait d'« armée infâme ». Et c'est dans ces conditions qu'il arriva à Bruxelles, en sous-effectifs, avec nombre de régiments néerlandais issus de la province belge francophone. Le duc se méfiait de ces troupes parce que beaucoup de soldats étaient des anciens combattants des armées de Napoléon. Les Belges francophones n'étaient pas contents parce que leur terre avait été donnée au royaume des Pays-Bas. L'Empereur était conscient de ce mécontentement. Des pamphlets passaient la frontière française clandestinement et étaient distribués aux soldats belges de l'armée du duc. Ces pamphlets disaient ceci : « Aux braves soldats qui ont vaincu sous les Aigles françaises, ces Aigles qui nous ont menés si souvent à la victoire sont réapparues ! Leur cri est toujours le même, gloire et liberté ! » Le duc doutait de la fiabilité de ces régiments et prit la précaution de les séparer, puis de leur adjoindre des bataillons dont la loyauté était incontestable.

Ces fidèles bataillons étaient composés soit de soldats britanniques, soit des 6 000 hommes de la Légion allemande du roi, unité qui avait brillamment combattu pour le duc pendant la longue guerre de la Péninsule. Cette Légion avait vu le jour à Hanovre, ville dont le roi était le même que celui de la Grande-Bretagne. En 1815, Hanovre envoya 16 000 hommes supplémentaires, qui se joignirent à l'armée de Wellington. Ces renforts étaient inexpérimentés et, par conséquent, à l'instar de l'armée néerlandaise, ils furent répartis dans des bataillons britanniques ou de la Légion allemande du roi. Cette décision ne fut guère appréciée. « Cela a fait chuter notre moral », se plaignit le capitaine Carl Jacobi de la 1^{re} Brigade hanovrienne :

Les généraux anglais ne connaissaient absolument pas les traditions des Hanovriens... À leurs yeux, rien n'allait et tout était sujet à critique si cela ne se conformait pas aux préoccupations et institutions anglaises. Il n'existait aucun esprit de camaraderie entre soldats alliés, ni même chez les officiers. La barrière de la langue, de chaque côté, l'écart important en matière de solde et donc les modes de vie différents empêchaient la naissance de tout esprit de camaraderie. Même nos compatriotes figurant au sein de la Légion allemande du roi ne nous fréquentaient pas. Le porte-étendard de quinze ans portant l'écharpe rouge méprisait l'officier hanovrien pourtant plus âgé.

À l'été, lorsque la guerre éclata, Wellington disposait de 16 000 Hanovriens et d'un peu moins de 6 000 hommes de la Légion allemande du roi. L'armée néerlandaise, qui faisait partie de son armée « infâme », comptait presque 40 000 hommes, dont la moitié dans des régiments francophones, par conséquent d'une fiabilité douteuse. Le reste de l'armée, soit 30 000 hommes, était britannique et le duc aurait souhaité avoir plus de compatriotes.

Mais la Grande-Bretagne venait de livrer une guerre contre les États-Unis et nombre de ses meilleurs régiments étaient toujours stationnés de l'autre côté de l'Atlantique. Ils étaient en cours de rapatriement et certains bataillons arrivèrent directement d'Amérique aux Pays-Bas. La confiance du duc aurait été bien plus élevée s'il avait disposé de son armée péninsulaire, l'une des meilleures qui n'ait jamais combattu sous les couleurs britanniques. Quelques semaines avant Waterloo, il marchait dans un parc de Bruxelles en compagnie d'un parlementaire britannique, Thomas Creevey, qui avait interrogé le duc avec anxiété sur la campagne à venir. Un fantassin britannique vêtu d'un manteau rouge regardait fixement les statues du parc et le duc le montra du doigt. « Là, dit-il, là. La réussite de notre mission dépend de ça. Fournissez-m'en suffisamment et je serai sûr de moi. »

Il finit par en avoir en nombre suffisant. Un peu plus de 20 000 fantassins britanniques devaient se battre à Waterloo et essuyer le plus fort des attaques de l'Empereur. Les généraux de Napoléon mirent l'Empereur en garde contre ces soldats en manteau rouge, insistant sur leur ardeur au combat. Le général Reille contraria Napoléon en lui disant que l'infanterie britannique était inexpugnable, tandis que Soult dit à l'Empereur que, dans un affrontement direct, l'infanterie anglaise était le diable en personne. Et c'était vrai. L'Empereur ne les avait jamais combattues et écarta cette mise en garde, mais Wellington connaissait la valeur de ses hommes, ainsi que celle de la Légion allemande du roi. Quatre ans plus tard, alors qu'il marchait sur le champ de bataille de Waterloo, le duc fit remarquer : « Je n'avais environ que 35 000 hommes sur qui je pouvais vraiment compter. Les autres étaient trop susceptibles de s'enfuir. »

Le duc disposait de 22 bataillons britanniques, dont 15 avaient combattu à ses côtés en Espagne ou au Portugal. Cela suffisait. Pourtant, même ces bataillons chevronnés, à l'instar des régiments prussiens, comprenaient des recrues. Le plus grand d'entre eux présent à Waterloo, faisant partie des meilleurs, était le 52^e, l'Oxfordshire Light Infantry, qui avait presque

combattu sans discontinuer depuis 1806 jusqu'à la première abdication de Napoléon. À Waterloo, ce bataillon était doté de 1 079 hommes, mais 558 d'entre eux avaient rejoint ses rangs depuis la dernière bataille. Il en allait de même pour la Guards Division. L'enseigne du 1^{er} Foot Guards, Robert Batty, dit que la division regorgeait de « jeunes soldats et volontaires de la milice qui n'avaient jamais connu l'épreuve du feu ».

Mais cela n'empêchait pas les vieux briscards d'afficher une confiance maximale. Frederick Mainwaring était lieutenant du 51^e bataillon du Yorkshire ayant combattu à La Corogne, Fuentes d'Onoro, Salamanque, Vitoria, et lors des batailles des Pyrénées et du Sud de la France. Il était en garnison à Portsmouth quand la nouvelle du retour de Napoléon parvint en Grande-Bretagne. Mainwaring se souvint :

J'étais assis au mess en train de prendre mon petit déjeuner avec deux ou trois gars, quand le clairon est arrivé avec le courrier. Comme d'habitude il a mis le journal sur la table. Quelqu'un l'a ouvert et a parcouru nonchalamment les titres, puis son visage s'est soudain éclairé et, comme pris de folie, il a jeté le journal en l'air et hurlé : « Excellente nouvelle ! Nap est revenu en France, hourrah ! » Nous sommes instantanément tous devenus fous... « Nap est revenu en France », la nouvelle s'est répandue comme une traînée de poudre dans tous les baraquements... les hommes sont sortis en applaudissant... notre joie était sans bornes !

Le capitaine Cavalié Mercer dirigeait une batterie de la Royal Horse Artillery à Colchester quand la nouvelle lui parvint. Il raconta la même histoire que le lieutenant Mainwaring. L'ordre de marche fut reçu avec une joie non feinte par les officiers et hommes du rang, tous impatients d'affronter le danger et le carnage, espérant en tirer gloire et se distinguer.

Les Français et les Prussiens n'étaient pas différents. Des volontaires enthousiastes avaient rejoint les couleurs prussiennes et, en France, la plupart des soldats étaient ravis du retour de l'Empereur. Nombre d'entre eux avaient séjourné comme prisonniers de guerre dans les effroyables prisons britanniques, soit dans celle du Dartmoor soit dans les pontons pestilentiels qu'étaient ces grands navires démâtés définitivement à quai. Ces hommes n'avaient qu'une idée : se venger. Ils recherchaient la gloire. Le capitaine Pierre Cardron, officier d'infanterie, garda en mémoire une scène qui se

répéta à de multiples reprises dans toute la France. Son régiment avait juré fidélité au roi, mais, après le retour de Napoléon, le colonel rassembla tous les officiers. Ils se tenaient là sur deux rangées, « se demandant l'un à l'autre, que nous veut-on ? Qu'est-ce qu'il y a ? Enfin nous fûmes tirés d'inquiétude », se souvint le capitaine Cardron, puis le colonel fit son apparition :

tenant dans ses mains quoi ? Je te le donnerais à deviner en cent... notre Aigle, sous lequel nous marchâmes tant de fois à la victoire et que le brave colonel avait caché dans sa paille... À la vue de ce drapeau chéri les cris de « Vive l'Empereur ! » se firent entendre ; soldats et officiers, tous confondus, voulaient non seulement le voir, mais l'embrasser, le toucher ; cette scène a fait couler de tous les yeux des larmes d'attendrissement, et tous, d'un mouvement spontané, nous avons juré de mourir sous notre Aigle pour la patrie et Napoléon.⁴

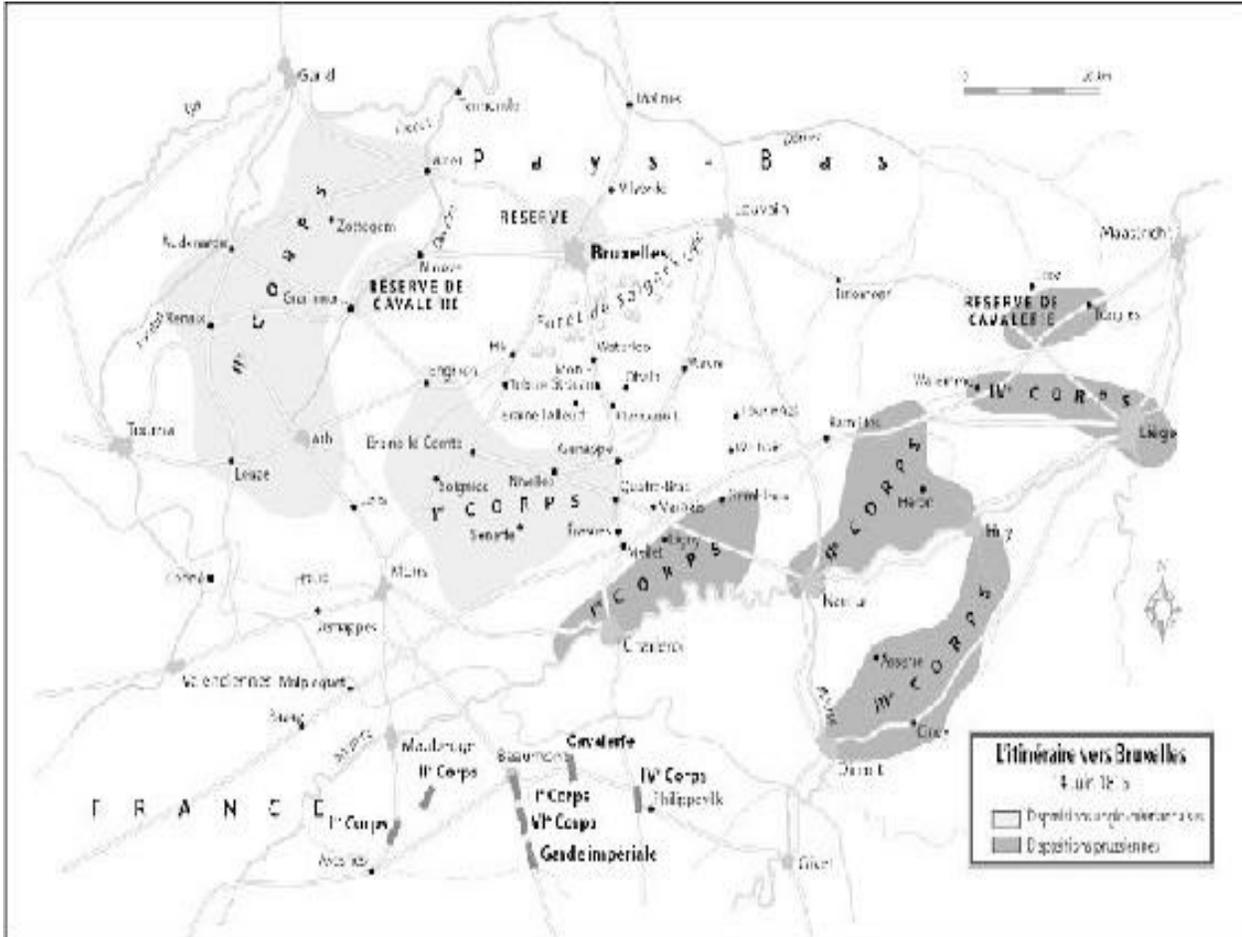
Pas étonnant qu'un général français ait écrit à sa famille que ses hommes étaient pris d'une véritable « frénésie » pour l'Empereur. Et c'est dans cette atmosphère frénétique que Napoléon décida d'effectuer une frappe préventive contre les Britanniques et les Prussiens. Il les attaquerait avant que les armées autrichienne et russe n'aient atteint la frontière française. Pour réaliser cette attaque, il disposait de 125 000 hommes et de 350 canons. Face à lui se trouvaient von Blücher, avec ses 120 000 hommes et ses 312 canons, ainsi que l'armée de Wellington, constituée de 92 000 hommes et de 120 canons. L'Empereur était en infériorité numérique, mais ce n'était pas une nouveauté pour lui et il était le maître des manœuvres. Sa mission était désormais de diviser les alliés, puis de les détruire un par un. À ses yeux, la guerre était simple : « C'est comme un combat à coups de poing : plus on en donne, mieux cela vaut. »

Et, en juin 1815, il entreprit d'envoyer von Blücher et Wellington aux oubliettes.



2

Mon Dieu, Napoléon m'a roulé !



Napoléon avait assurément raison lorsqu'il affirmait que le plus difficile dans une guerre était de « deviner les projets de l'ennemi ». Et ce fut précisément la difficulté à laquelle furent confrontés le maréchal von Blücher et le duc de Wellington. Qu'était en train de planifier l'Empereur ?

La première question était de savoir si l'Empereur allait vraiment passer à l'attaque. Si la réponse était positive, il fallait ensuite savoir où et quand. Mais, trois jours seulement avant l'assaut, le duc de Wellington était persuadé qu'il ne se passerait rien. Il prévit de donner un bal à Bruxelles le 21 juin, jour de l'anniversaire de sa grande victoire à Vitoria. Et quand la duchesse de Richmond lui demanda s'il était raisonnable qu'elle organise un bal le 15 juin, il la rassura : « Vous pouvez donner votre bal en toute sécurité et

sans aucune inquiétude quant à une éventuelle interruption ». Le mardi 13 juin, il écrivit ceci à un ami se trouvant en Angleterre :

Il n'y a rien de neuf, ici. Des rapports nous indiquent que Bonaparte va rejoindre son armée et nous attaquer, mais on m'a signalé le 10 qu'il se trouvait toujours à Paris. Et, à en juger par son discours devant la Législature, son départ n'a rien d'imminent. J'estime que nous sommes désormais trop forts pour lui, ici.

Cette lettre fut écrite le mardi et, la veille, soit le 12 juin, Napoléon avait quitté Paris pour rejoindre l'armée du Nord en Flandre. Le 14 juin, cette armée se rapprocha de la frontière, mais les alliés ne soupçonnaient toujours rien. Von Blücher était du même avis que Wellington. Il avait ainsi écrit à sa femme : « Bonaparte ne nous attaquera pas », mais ce dernier s'appêtait justement à le faire. Il avait fermé les frontières – « Aucune diligence ni équipage ne doit passer », ordonna-t-il – tandis qu'au nord de la frontière, dans la province de Belgique, les armées britannique et prussienne étaient disséminées dans la campagne sur un front de 160 kilomètres de large.

Cette dispersion était nécessaire pour deux raisons. Les alliés se trouvaient dans une position défensive et ne seraient en mesure de passer à l'attaque qu'une fois leur supériorité numérique devenue écrasante, à savoir quand les Autrichiens et les Russes seraient arrivés à la frontière française. Pour l'heure, Wellington et von Blücher attendaient et, bien entendu, ils savaient que l'Empereur pouvait les attaquer avant qu'ils ne fassent mouvement. Wellington jugeait peut-être une telle attaque improbable, mais il devait malgré tout se prémunir contre cette éventualité et donc observer tous les itinéraires susceptibles d'être empruntés par les Français. Avec du recul, il semble évident que Napoléon allait attaquer à la jonction des armées prussienne et britannique, les séparer, mais cette stratégie ne sautait alors pas aux yeux de von Blücher et Wellington. Ce dernier craignait que Napoléon opte pour une route plus à l'ouest passant par Mons, pour atteindre ensuite Bruxelles et même se rapprocher de Gand, là où Louis XVIII avait trouvé refuge. Une telle attaque risquait d'isoler Wellington de la côte et donc de couper ses voies de ravitaillement. Quoi qu'il advienne, Wellington voulait s'assurer que son armée disposerait d'une option pour battre en retraite s'il se retrouvait dominé, et cet itinéraire était orienté vers l'ouest et Ostende, où des navires pourraient évacuer son armée vers la Grande-Bretagne. Von Blücher

avait la même inquiétude, à la différence près que sa retraite se ferait vers l'est et la Prusse.

Par conséquent, les deux armées étaient très étalées car il leur fallait se protéger contre une éventuelle attaque des Français. Les forces prussiennes les plus à l'ouest, le corps d'armée du général von Bülow, se trouvaient 160 kilomètres à l'est du flanc ouest de Wellington. Cette dispersion était également nécessaire pour ravitailler les armées. Les soldats se trouvaient contraints d'acheter des vivres sur place et il fallait donc éviter à tout prix une concentration d'hommes et de chevaux sous peine de déclencher une pénurie.

C'est pourquoi les alliés étaient déployés dans la campagne sur 160 kilomètres, tandis que Napoléon concentrait son armée au sud de la Sambre, sur la route principale menant à Bruxelles en passant par Charleroi. Pourquoi les alliés ne détectèrent-ils pas la position de l'Empereur ? En Espagne, le duc de Wellington disposait d'un redoutable service de renseignement, mais il avait justement reçu trop de renseignements. Cependant, en Flandre, en 1815, il était pratiquement aveugle. Avant la fermeture de la frontière, il avait reçu de nombreux rapports émanant de voyageurs en provenance du nord de la France, mais la plupart étaient fantasques et tous étaient contradictoires. Il était également privé de son arme de renseignement préférée, ses officiers de reconnaissance.

Les officiers de reconnaissance étaient des hommes fiables qui arpentaient le pays ennemi et comptaient sur leurs superbes chevaux pour échapper aux Français. Ils évoluaient en uniforme et ne pouvaient donc pas être accusés d'espionnage. Ils étaient en outre extrêmement efficaces. Parmi eux se trouvait un Écossais, Colquhoun Grant, dont Wellington exigea la présence en Belgique comme chef de son service de renseignement. Grant arriva à Bruxelles le 12 mai et monta immédiatement un réseau d'agents à la frontière française, dont l'efficacité le déçut profondément car la population locale, entièrement francophone, soit était partisane de Napoléon, soit affichait une apathie maussade. Grant ne pouvait pas non plus dépêcher des officiers de reconnaissance au sud de la frontière car, officiellement, les alliés n'étaient pas en guerre contre la France, mais seulement contre Bonaparte.

Toutefois, Grant avait d'excellents contacts à Paris, établis par hasard en 1812 quand il avait eu le malheur d'être capturé par les Français en Espagne. Sachant sa valeur aux yeux de Wellington, les Français avaient refusé de l'échanger ou de le mettre en liberté conditionnelle et ils l'avaient envoyé en France sous bonne garde, mais sans toutefois le surveiller d'assez près car,

une fois à Bayonne, l'Écossais s'était enfui et avait appris que le général Joseph Souham, officier français sorti du rang, séjournait en ville en attendant de se rendre à Paris. Dans un magnifique acte de bravade, Grant se présenta à Souham en se faisant passer pour un officier américain et lui demanda s'il pouvait prendre place dans son équipage. Il portait encore le manteau rouge du 11^e Regiment of Foot, mais cela n'intrigua personne. Qu'est-ce que les Français connaissent aux uniformes américains ? Une fois à Paris, l'intrépide Grant trouva un informateur au ministère de la Guerre et le moyen d'envoyer des rapports au duc en Espagne. Et il finit par rallier l'Angleterre, mais son informateur demeura à Paris et, une fois à la tête du service de renseignement de Wellington, Grant réussit à rétablir le contact. Cette source lui fournit des indications précieuses sur l'armée du Nord, mais pas l'information à laquelle il tenait le plus : Napoléon allait-il passer à l'offensive ? Et, dans le cas d'une réponse positive, où se déroulerait cette attaque ? Il n'était pas évident de le deviner. Les premiers contacts entre les armées s'établirent sur la route menant à Mons, où des échanges de tir se produisirent entre les patrouilles de la cavalerie françaises et des détachements alliés, laissant penser que Napoléon avait lancé une reconnaissance de l'itinéraire direct menant à Bruxelles.

Les Prussiens occupaient une bande de terre à l'est de la route principale menant au nord depuis Charleroi, tandis que les Britanniques étaient très largement déployés à l'ouest de ladite route. Le quartier général britannique était situé à Bruxelles, tandis que celui de von Blücher se trouvait à presque 80 km de Namur, surveillant les meilleurs itinéraires empruntables par les Prussiens au cas où ils devraient battre en retraite. Ce détail était important. Si Napoléon attaquait en force et battait ses deux ennemis, toute coopération entre Prussiens et Britanniques serait impossible car les premiers battraient en retraite vers l'est et les seconds vers l'ouest, chacun cherchant à trouver refuge chez lui. Tel était en gros le plan de Napoléon, diviser les alliés, puis s'occuper successivement de chacun d'eux. Pour ce faire, le 14 juin, il rassembla son armée au sud de Charleroi. Il était donc désormais prêt à lancer ses hommes à l'assaut pour transpercer les positions alliées largement déployées.

Napoléon attaqua le jeudi 15 juin. Il franchit la frontière et ses soldats marchèrent sur Charleroi. La cavalerie prussienne s'engagea dans une escarmouche avec les cavaliers français et des messagers partirent au galop vers le nord pour rapporter la nouvelle de l'avancée française, mais

Wellington douta de la véracité des propos rapportés. Le duc craignait que cette progression française ne soit qu'une ruse pour le distraire de la véritable attaque, portée contre son aile droite. Rétrospectivement, la prudence du duc fut une erreur car Napoléon n'aurait jamais attaqué à l'ouest, sous peine de rabattre Wellington vers l'armée de von Blücher, mais le duc savait que Napoléon pouvait se montrer des plus imprévisibles. Wellington fit donc preuve de cette prudence. Une rumeur parcourait les rues de Bruxelles, selon laquelle l'armée se mettrait en marche le 25 juin, mais ce n'était qu'une rumeur parmi tant d'autres. Edward Healey, garçon d'écurie au service d'un officier d'état-major britannique, la consigna dans son journal et ajouta que des officiers amenaient leurs sabres dans des quincailleries pour les faire affûter et achetaient du tissu pour réaliser des bandages, « mais d'une manière générale, ajouta-t-il, tout se déroulait comme d'habitude ».

L'Empereur se rapprocha de la frontière le 14 juin. Le lendemain soir, la duchesse de Richmond donna un bal à Bruxelles, auquel assista le duc.

Au sud, pendant ce temps-là, tout allait mal pour les alliés.

* * *

Charlotte, la duchesse de Richmond, était mariée au quatrième duc, soldat pas très brillant dont la vraie passion était le cricket. On lui avait confié le commandement d'une modeste force de réserve postée à Bruxelles et sa femme écossaise, elle-même fille d'un autre duc, recevait souvent. En 1815, elle avait 47 ans, était mère de sept fils et de sept filles. Wellington avait assuré à la duchesse que son bal ne serait pas interrompu par une mauvaise nouvelle, même s'il lui avait également conseillé de ne pas organiser de pique-nique à la campagne au sud de Bruxelles. De nombreux rapports avaient mentionné la présence de patrouilles de la cavalerie française. Il valait donc mieux que la duchesse reçoive à Bruxelles.

Le duc et la duchesse avaient loué un grand manoir doté d'une vaste remise pour voitures à chevaux qui fut transformée en magnifique salle de bal. Celle-ci fut décorée à l'aide de grands pans de tissu écarlate, doré et noir, tandis que des chandeliers pendaient entre les piliers, eux-mêmes ornés de feuillages, fleurs et autres tissus. La liste des invités était elle aussi éblouissante, avec, en tête, Guillaume, prince d'Orange. Âgé de 23 ans, il était prince héritier du royaume des Pays-Bas nouvellement créé et était une sorte d'épine dans le pied du duc, même si ce dernier l'aimait bien. Le problème, c'était que le père de Guillaume, le roi Guillaume I^{er} des Pays-Bas, avait insisté pour que son fils aîné intègre le haut-commandement de l'armée

anglo-néerlandaise. Wellington fut contraint d'accéder à sa demande, sous peine de devoir se passer des troupes néerlandaises. Cela signifiait qu'une grande partie de l'armée du duc était sous le commandement d'un jeune homme dont la seule aptitude à endosser de telles responsabilités était d'avoir du sang royal dans les veines. Il commandait le I^{er} Corps dont, sur l'insistance de Wellington, les bataillons peu fiables ou inexpérimentés se virent adjoindre des unités loyales constituées de combattants chevronnés. Le prince se retrouva donc à la tête de certains des meilleurs soldats britanniques et hanovriens du duc.

Le prince avait été l'aide de camp du duc pendant presque trois ans en Espagne, expérience qui lui avait donné une opinion exagérément haute de ses talents militaires. Les Britanniques le surnommaient Slender Billy (Billy le Svelte) à cause de son cou étrangement mince et fin, ou Young Frog (Jeune Grenouille) à cause de son grand front dégarni, de sa grande bouche et de ses yeux proéminents. Il était soi-disant fiancé à la princesse Charlotte, seule fille du prince Régent de Grande-Bretagne, mais, après avoir vu Slender Billy souler aux courses d'Ascot, elle avait rompu les fiançailles. Slender Billy écarta avec désinvolture la décision de son ancienne promise, croyant, à tort, qu'elle changerait d'avis. Il avait pareillement rejeté les Belges, sujets francophones de son père, les traitant d'« idiots ». Ayant étudié à Eton, il se sentait bien mieux avec les Britanniques qu'avec ses compatriotes. Dans les jours à venir, il devait prendre la tête de presque un tiers de l'armée de Wellington mais le Young Frog était fort heureusement épaulé par des officiers d'état-major très compétents qui, comme devait le souhaiter ardemment le duc, maîtriseraient son inexpérience, son estime de soi et son enthousiasme.

Les invités du bal constituaient la crème de la société bruxelloise, aréopage collet monté de diplomates, soldats et aristocrates parmi lesquels figurait le général Don Miguel Ricardo de Álava y Esquivel, soldat qui avait été nommé ambassadeur d'Espagne aux Pays-Bas. Celui-ci avait démarré sa carrière militaire dans la marine espagnole et avait participé à la bataille de Trafalgar contre les navires de Nelson, mais les circonstances avaient voulu que l'Espagne devienne l'alliée des Britanniques. Álava, qui avait rejoint l'armée espagnole après Trafalgar, avait été nommé officier de liaison auprès de Wellington. Les relations entre Britanniques et Espagnols se caractérisaient par de la jalousie, des heurts et des incompréhensions mutuelles, mais, sans le calme et les conseils éclairés d'Álava, cela aurait été pire. Une amitié de toujours était née entre les deux hommes et l'Espagnol allait être aux côtés du

duc pendant les jours à venir. Il n'avait aucune raison de se trouver à Waterloo, seule l'amitié l'ayant poussé à braver le danger, attitude qui lui valut la gratitude de Wellington. Álava présentait la singularité d'avoir été présent à la fois à Trafalgar et à Waterloo, même si c'était également le cas d'un grand nombre de Français, car les membres d'au moins un bataillon ayant combattu à Waterloo avaient servi à bord de la flotte défaits de l'amiral de Villeneuve.

Sir Thomas Picton était présent au bal, venant d'arriver à Bruxelles pour prendre le commandement du II^e Corps du duc de Wellington. Il était le bienvenu car c'était un général de terrain expérimenté ayant longtemps servi, avec succès, au Portugal et en Espagne. « Allez les vauriens, avait-il hurlé en lançant une attaque à Vitoria, allez les scélérats de combattants ! » C'était un Gallois irascible, solidement charpenté et négligé, mais indéniablement courageux. Le duc de Wellington disait de lui que c'était « un démon rude et mal embouché », mais, en 1814, il souffrait d'un mal que l'on allait découvrir par la suite, l'état de stress post-traumatique. Dans une lettre, il avait supplié le duc de le renvoyer chez lui : « Je dois abandonner. Je suis devenu tellement nerveux que, lorsqu'une mission est programmée, elle me hante et m'empêche de dormir. C'est insupportable. »

Lorsque Wellington prit le commandement de son « armée infâme », il fit appeler Picton, ayant besoin d'anciens combattants de la guerre de la Péninsule. Le Gallois était un homme de confiance capable de diriger et d'inspirer des soldats. Picton souffrait encore de stress post-traumatique. Avant de quitter la Grande-Bretagne, il s'allongea dans une tombe fraîchement creusée et fit sinistrement remarquer : « Je crois qu'elle m'irait très bien. » Malgré cette sombre prémonition, il était venu à Bruxelles, bien qu'ayant égaré sa valise, qui contenait son uniforme. Il partit donc sur le champ de bataille vêtu d'un manteau miteux et d'un chapeau marron tout moisi. Au bal, il devait jurer parmi tous ces uniformes éblouissants, ces dentelles et ces tenues, épaulettes et aiguillettes dorées, sans parler des robes décolletées des dames, dont bon nombre étaient de jeunes Anglaises, à l'instar de Lady Frances Wedderburn-Webster, âgée de 22 ans, qui, bien qu'étant mariée et enceinte, avait été vue en compagnie du duc de Wellington dans un parc de Bruxelles quelques jours auparavant. Un officier d'état-major avait vu le duc déambuler seul dans le parc, puis une calèche s'était arrêtée et Lady Frances en était descendue. L'officier écrivit que le couple « était descendu dans un creux, là où des arbres les dissimulaient complètement ». À

la longue, un journal londonien, le *St James's Chronicle*, fit courir la rumeur de leur liaison, affirmant que le mari de Lady Frances la menaçait de divorcer. Cet article déboucha sur un procès en diffamation à l'encontre du *Chronicle*, qui dut s'acquitter de dommages et intérêts élevés. Mais il est intéressant, sinon révélateur, que le duc ait eu le temps, à la veille de Waterloo et le lendemain de la bataille, d'écrire à Lady Frances.

Wellington aimait la compagnie des femmes, sauf celle de sa femme, qu'il détestait. À cet égard, il était carrément différent de Napoléon, qui avait un jour fait remarquer : « Nous avons tout gâté en traitant les femmes trop bien. Nous les avons portées, à grand tort, presque à l'égal de nous. Les peuples de l'Orient avaient bien plus d'esprit et de justesse, ils les avaient déclarées la véritable propriété de l'homme ; et, en effet, la nature les avait faites nos esclaves. »⁵ Wellington était plus à l'aise avec les femmes, surtout intelligentes, qu'avec les hommes. Et il préférait les jeunes et jolies aristocrates. Un potin circulait dans Bruxelles : le duc « ne manque pas d'inviter toutes les femmes faciles », se plaignait Lady Caroline Capel, sœur du second de Wellington, Lord Uxbridge, qui était lui-même parti avec la belle-sœur de Wellington. On avait clairement mis en garde le duc contre une de ces femmes « faciles », Lady John Campbell. Elle avait un tempérament « plus que suspect », lui avait-on dit. « Nom d'un chien, avait-il répondu. Dans ce cas, c'est moi qui vais l'inviter ! » Sur quoi, « il prit immédiatement son chapeau et partit la rencontrer ». Il n'existait aucune rumeur à propos de Lady Georgiana Lennox, 17 ans, fille de la duchesse de Richmond, qui, au bal de sa mère, était assise à table juste à côté de Wellington. Elle lui demanda si la rumeur était vraie que les Français s'étaient mis en route. Il répondit en hochant la tête, « Oui, c'est vrai, nous partons demain. »

Ce fut précisément l'imminence de la bataille qui donna tout son piquant au bal de la duchesse de Richmond. Dans la soirée du 15 juin, dansaient à la lueur des bougies une multitude d'officiers en uniformes de parade, dont certains allaient mourir dans les vingt-quatre heures à suivre, encore vêtus de leurs bas de soie et leurs chaussures de danse aux pieds. Les détracteurs de Wellington lui reprochèrent naturellement d'avoir assisté à un bal tout en sachant que les Français s'étaient mis en marche, mais, comme d'habitude, le duc avait ses raisons.

Tout d'abord, il refusait de céder publiquement à la panique. Il avait été surpris et, lorsqu'il arriva au bal, à 22 heures, il savait que Napoléon l'avait pris au dépourvu, mais ce n'était pas le moment d'alarmer tout le monde. Se

sachant observé, il était impératif qu'il affiche de la confiance. La seconde raison était purement pratique. Le duc devait transmettre des ordres et presque tous les officiers supérieurs de son armée étaient présents au bal, ce qui lui facilitait la tâche. En fait, la soirée servit de briefing et il aurait été stupide de laisser passer une telle occasion. Lady Hamilton-Dalrymple, qui passa une partie de la soirée assise à côté de lui sur un canapé, se souvint que « souvent, il s'arrêtait soudain au beau milieu d'une phrase et appelait un officier pour lui donner des instructions ».

Que s'était-il donc passé pour que cette menace française investisse le bal ? L'enfer s'était déchaîné sur la route de Charleroi.

* * *

Napoléon ne devait qu'à lui-même l'une des difficultés qu'il rencontrait. Il avait ordonné la destruction des principales routes au nord de la France, constituées d'une couche de graviers compactés reposant sur des grosses pierres. Sur quelques kilomètres au sud de la frontière, des tranchées avaient été creusées sur les routes afin de rendre difficile la progression d'une armée envahissant la France. Les Français avaient donc eux aussi du mal à se déplacer dans l'autre sens. Si ces routes défoncées ne présentaient aucune difficulté pour l'infanterie et la cavalerie, habituées à progresser à travers champ de part et d'autre des routes, c'était une autre histoire pour tous les véhicules à roues tels que les chariots d'approvisionnement et les canons.

Une fois la décision d'attaquer prise par Napoléon, il se mit rapidement en mouvement, concentrant son armée au sud de la Sambre. Des équipes réparaient les routes pour permettre aux chariots et aux canons d'aller vers le nord, tandis que fantassins et cavaliers empruntaient les champs, majoritairement de seigle. Au début du XIX^e siècle, le seigle poussait plus haut, l'armée se retrouvant face à des tiges fibreuses, épaisses, plantées en rangs serrés et qui arrivaient à hauteur d'homme. Les cultures furent carrément piétinées, mais un cavalier indiqua que les chevaux trébuchaient sur les amas de végétaux. Ce seigle piégeux allait jouer un rôle dans le déroulement des événements.

Pourtant, malgré les chevaux qui trébuchaient et la réparation des routes, l'armée de Napoléon approcha de la frontière, de sorte qu'elle put bivouaquer à quelques kilomètres au sud de Charleroi dans la soirée du 14 juin, soit la veille du bal donné par la duchesse de Richmond. L'Empereur ordonna à ses troupes de dresser un campement discret derrière les collines, même si les feux allumés par les cuisines éclairaient la nuit. Cette lueur dans le ciel aurait

dû mettre la puce à l'oreille des alliés, mais, même s'ils la remarquèrent, ils ne s'alarmèrent pas pour autant.

En ce 15 juin, la journée s'annonçait belle et les soldats français étaient déjà en route au lever du jour. Leur première mission était de franchir la Sambre, qui se trouvait juste au nord de la frontière. Trois colonnes approchèrent de la rivière par le sud. La colonne placée au centre marcha vers Charleroi, où le pont avait été barricadé, ce qui retarda leur progression, le temps que suffisamment de fantassins arrivent pour dégager les obstacles. Les défenseurs prussiens étaient peu nombreux, tout juste plus qu'un détachement avancé, et ils se replièrent vers le nord lorsque les Français occupèrent la ville. L'armée de Napoléon passa en Belgique dans l'après-midi. Des patrouilles de cavalerie se déployèrent afin de savoir où se trouvaient les armées alliées.

Ce ne fut pas la seule activité française. Bien plus à l'ouest, d'autres patrouilles de cavalerie sondaient la région plus au nord, vers Mons. Ce matin-là, le 2^e Bataillon des 95^e Rifles tomba sur une patrouille de lanciers français à la frontière, près de Mons. Le sous-lieutenant Richard Cocks Eyre qualifia la rencontre de bagatelle sans importance, mais, pour le duc de Wellington, de tels rapports étaient très sérieux. C'était peut-être la preuve que l'ennemi avançait et risquait de lui barrer la route vers les ports de la mer du Nord. D'autres rapports l'informèrent également d'une activité française autour de Charleroi, mais son premier réflexe fut de protéger son flanc droit. Il ordonna donc à l'armée de réserve, à la tête de laquelle il se trouvait, de rester à Bruxelles et au restant de l'armée de demeurer dans leurs cantonnements à l'ouest. Cela aurait pu s'avérer désastreux. Napoléon envoyait des hommes de l'autre côté de la rivière, repoussant lentement les Prussiens, mais Wellington, au lieu d'envoyer des troupes vers le danger, surveillait les routes menant à Ostende, là où la plupart de ses soldats, canons et ravitaillements arrivaient en provenance de Grande-Bretagne. Napoléon n'aurait pas pu demander mieux.

L'histoire du 15 juin, jour du fameux bal, est empreinte de mystère. Le « brouillard de guerre » est un cliché, mais il s'applique bien à cette journée. Napoléon fait attaquer son armée à l'aube en franchissant la Sambre, les Prussiens battent lentement et obstinément en retraite et Wellington, malgré les messages de ses alliés, ne prend aucune décision cruciale. Il préfère la frivolité en allant danser. On l'a accusé d'avoir délibérément ignoré les messages des Prussiens et la raison de ce comportement demeure un mystère.

Il apprit l'avancée française vers 15 heures. Les messages avaient mis du temps à lui parvenir et les détracteurs du duc prétendent qu'en apprenant la nouvelle il aurait dû donner l'ordre à ses troupes de se diriger vers l'est et au-devant du danger, mais il s'est contenté d'attendre. Le baron von Müffling était son officier de liaison prussien et c'est lui qui lui apporta la nouvelle :

Quand le général von Zieten fut attaqué devant Charleroi le 15 juin, événement qui marqua le commencement de la guerre, il m'envoya un officier, qui arriva à Bruxelles à 15 heures. Le duc de Wellington, que j'ai immédiatement informé, n'avait reçu aucune information de la part du poste avancé de Mons.

Deux choses sont intéressantes dans le récit de Müffling. Nous savons que les premières escarmouches entre l'armée de Napoléon et les Prussiens se sont produites vers 5 heures du matin. Pourtant, Müffling, qui n'avait aucune raison de mentir, était certain que l'information n'atteignit Bruxelles qu'à 15 heures, soit dix heures plus tard. Charleroi est à une cinquantaine de kilomètres de Bruxelles et un cavalier aurait pu facilement faire le trajet en moins de quatre heures. Mais dix heures furent nécessaires pour que l'information parvienne à son destinataire. Nous ignorons pourquoi, même si Wellington a suggéré un jour que le messenger choisi était « le plus gros officier de l'armée prussienne ».

Les Prussiens insistèrent pour que le général von Zieten, dont les troupes étaient repoussées par les Français, envoie un message à Wellington tôt ce matin-là, mais ce n'est pas parce que l'on a la preuve que le message est bien parti que l'on est sûr qu'il est bien arrivé. Cette dispute a fait couler beaucoup d'encre et généré colère et récriminations. Von Gneisenau dit par la suite que le duc avait mis du temps à rassembler son armée et ajouta d'un ton narquois : « Je ne sais toujours pas pourquoi. » Il le savait pertinemment, mais son antipathie pour le duc l'empêchait d'admettre qu'il existait une explication sensée. Le plus triste dans cette affaire d'animosité, c'est que von Gneisenau et Wellington avaient beaucoup de points communs : ils étaient tous deux très intelligents, travailleurs, minutieux, disciplinés, intolérants face à la bêtise ou à la négligence et désireux de remplir le même objectif, réduire à néant le pouvoir de Napoléon, même si von Gneisenau soutenait que Wellington n'était pas digne de confiance. Et la confiance est un élément de poids dans l'histoire de Waterloo. La campagne alliée reposait dessus, von Blücher devant venir en aide à Wellington et réciproquement, car les deux

commandants savaient que leur armée respective ne pouvait battre seule les combattants chevronnés de Napoléon. La victoire passait par l'union de leurs forces et, s'ils n'y parvenaient pas, il n'y aurait point de combat.

Alors, pourquoi Wellington ne rassembla-t-il pas son armée en ce jeudi décisif ? Parce qu'il ne savait pas encore s'il allait devoir combattre. Il apprit que les forces françaises avaient été vues près de Thuin. Leur présence dans ce secteur, bien que se situant à proximité de Charleroi, aurait pu laisser penser à une progression massive vers Mons. On avait en outre rapporté ces accrochages entre des fusiliers britanniques et des lanciers français, précisément sur la route de Mons. Wellington craignait que Napoléon n'attaque à l'ouest. Voilà pourquoi il attendait des nouvelles de ses troupes à Mons. Il fut très précis à ce propos. Lorsque Müffling insista pour que le duc concentre ses forces plus près des Prussiens, Wellington expliqua sa réticence.

Si c'est tout ce que propose le général von Zieten, je me concentrerai sur mon aile gauche... Si jamais une partie de l'armée ennemie devait arriver par Mons, je mettrai l'accent sur mon centre. Voilà pourquoi je dois absolument attendre des nouvelles de Mons avant de fixer le rendez-vous.

C'est assez clair. Loin de vouloir trahir ses alliés ou de traiter avec dédain leurs mises en garde, le duc se montrait très prudent, car il n'était pas solidement prouvé que l'attaque française par Charleroi soit leur manœuvre principale. Il aurait pu s'agir d'une ruse destinée à attirer ses hommes vers l'est, alors que l'assaut majeur viserait son flanc droit. Il se contenta donc d'attendre. Avant la campagne, il avait dit qu'« un mouvement inapproprié » pourrait l'exposer à une attaque dévastatrice de la part de Napoléon et il lui semblait préférable de ne pas bouger du tout. D'autres messages de von Blücher lui parvinrent en début de soirée, et pourtant, le duc continua d'attendre parce qu'il craignait toujours une attaque par la route menant à Mons. C'est seulement tard le soir, alors que le duc se trouvait dans la salle de bal aux couleurs éclatantes, qu'il eut des nouvelles de Mons, où tout était très calme. Il fut alors convaincu que von Blücher avait raison depuis le début et que les Français portaient leur attaque sur la route de Charleroi. Ce soir-là, les informations affluaient rapidement et l'un de ces messages cruciaux émana du baron Jean-Victor de Constant-Rebecque, chef d'état-major du

prince d'Orange et quelqu'un de bien. Il indiqua que les Français avaient avancé vers le nord en provenance de Charleroi jusqu'au carrefour des Quatre-Bras et qu'il avait envoyé des troupes les affronter.

Il s'ensuivit l'un des épisodes les plus célèbres de la vie du duc. Il était minuit passé et le duc quittait le bal. Alors qu'on l'escortait à l'entrée, il se tourna vers le duc de Richmond pour lui murmurer : « Avez-vous une carte de qualité chez vous ? »

Richmond emmena Wellington dans son étude, où une carte était dépliée sur la table. Le duc l'étudia à la lueur de bougies, puis s'exclama : « Mon Dieu, Napoléon m'a roulé ! Il a vingt-quatre heures d'avance sur moi ! »

Les troupes de Napoléon étaient prêtes à séparer les alliés. Les plans de l'Empereur étaient en train de porter leurs fruits.

* * *

Un sergent de la Garde impériale de Napoléon, répondant au délicieux nom de Hyacinthe-Hippolyte de Mauduit, appartenait à la crème de la crème⁶. Il était membre de la Vieille Garde, une partie du 2^e Bataillon du 1^{er} Régiment de Grenadiers. La Garde impériale était l'unité préférée de Napoléon, troupes de choc de l'Empire français. Tous les hommes étaient chevronsés, bénéficiaient de privilèges, portaient un uniforme particulier et étaient farouchement fidèles à l'Empereur, qu'ils protégeaient. Benjamin Haydon, peintre britannique prodigue, aperçut la Garde juste après la première abdication de Napoléon et écrivit ceci à son propos :

Je n'avais jamais vu de types plus affreux que les membres de la Garde de Napoléon. Ils ressemblaient à de véritables bandits chevronsés et disciplinés. Leur visage traduisait la dépravation, l'indifférence et la cruauté, avec leur moustache noire et leur gigantesque cape, ils se tenaient mal et affichaient une expression féroce. Si de tels types avaient gouverné le monde, que serait-il devenu ?

Hippolyte de Mauduit était l'un de ces bandits et, alors que le duc de Wellington se trouvait au bal, le sergent s'installait dans la cour de la maison d'un forgeron de Charleroi devenue le quartier général temporaire de Napoléon.

Nous nous occupions en cuisinant pour le petit déjeuner et pour le dîner car nous avons marché pendant près de dix-huit heures sans même pouvoir décrocher nos marmites et tout indiquait qu'il en serait de

même le lendemain... Des aides de camp et des officiers d'état-major allaient et venaient constamment et, dans leur précipitation, ils renversaient souvent nos faisceaux de mousquets.

Les soldats de la Garde ne savaient pas vraiment ce qui se passait. Ils avaient marché toute la journée, entendu des coups de feu, repris la marche et, en tant que combattants chevronnés, veillaient à disposer de vivres dans leur havresac. Mais l'un des membres de la Garde avait une vieille carte de Flandre et Hyppolyte se souvint qu'ils s'étaient rassemblés tout autour pour essayer de deviner quels pouvaient être les plans de l'Empereur.

Napoléon avait-il un plan ? Il avait assez souvent dit que le meilleur plan était d'entrer en contact avec l'ennemi, puis, seulement alors, de prendre les décisions cruciales. Le 15 juin, les Français étaient entrés en contact avec les Prussiens. Le premier combat s'était déroulé au sud de Charleroi, mais la résistance se renforça après que les Français eurent franchi la Sambre et poussé vers le nord. Ce qu'Hyppolyte de Mauduit et ses compagnons auraient pu voir sur leur carte, c'était la route principale qui menait à Bruxelles et passait au nord de Charleroi. À deux ou trois kilomètres en dehors de la ville, cette route en croisait une autre, une ancienne voie romaine, que les Prussiens semblaient emprunter pour battre en retraite. Ils se dirigeaient vers l'est, en direction de la lointaine Prusse, et la route principale au nord de Bruxelles n'était apparemment défendue par personne.

La campagne de Waterloo est une affaire de routes et de carrefours. Les armées avaient besoin des routes. La cavalerie et l'infanterie étaient capables de progresser à travers champs, certes plus lentement, mais les canons et les chariots d'approvisionnement ne pouvaient avancer que sur les routes. Comprendre la carte routière au nord de Charleroi, c'est saisir les problèmes auxquels étaient confrontés les trois généraux. Le soir où se déroulait le bal de la duchesse de Richmond, les problèmes étaient presque tous du côté allié. Napoléon avait bien cerné la situation et sa stratégie de division des forces alliées fonctionnait, facilitée par la prudence de Wellington.

Les Prussiens ne battirent pas en retraite très loin. Dans la nuit du 15 au 16 juin, pendant que l'Empereur était à Charleroi et le duc en train de danser, ils s'arrêtèrent dans un petit village nommé Sombreffe. C'est là qu'ils allaient se défendre. Pourquoi Sombreffe ? Parce qu'il s'y trouvait une autre route importante, qui traversait la voie romaine et menait vers l'ouest, l'armée anglo-néerlandaise se trouvant plus à l'ouest. Cette route secondaire,

généralement connue sous le nom de route de Nivelles, traversait la grand-route reliant Charleroi à Bruxelles au niveau d'un modeste hameau, Quatre-Bras. Par conséquent, si les Prussiens se repliaient encore plus à l'est, ils risquaient de perdre le contact avec les forces de Wellington. La route de Nivelles représentait la dernière route grâce à laquelle les Britanniques pourraient venir en aide aux Prussiens. Von Blücher ordonna donc à ses troupes de s'installer là.

Mais il se posa un problème. Le duc de Wellington attendit trop longtemps et l'armée anglo-néerlandaise se rassembla tardivement. L'Empereur avait pris ses adversaires de vitesse et le carrefour si vital des Quatre-Bras, l'endroit où devait se regrouper l'armée anglo-néerlandaise afin d'aider von Blücher, était pratiquement sans défense. Il suffisait de s'emparer de ce carrefour et l'armée du duc de Wellington serait dans l'incapacité de venir en aide aux Prussiens.

Le 16 juin à l'aube, l'Empereur envoya le maréchal Ney prendre les Quatre-Bras.

En Belgique, c'était une journée estivale étouffante. La Garde impériale quitta Charleroi assez tard, vers 9 heures, et suivit les principales forces de l'Empereur qui se dirigeaient vers Sombreffe. L'Empereur avait débusqué l'ennemi et savait précisément quoi faire. Le maréchal Ney devait s'emparer du précieux carrefour des Quatre-Bras, coupant ainsi Wellington de la bataille, tandis que l'Empereur se battrait dans le village de Ligny, près de Sombreffe. Cette bataille opposerait la France et la Prusse. Si Napoléon l'emportait, les Prussiens pourraient être repoussés vers l'est et leur patrie et l'Empereur s'occuperait alors des Britanniques.

De Mauduit et ses compagnons de la Garde marchèrent derrière leur fanfare régimentaire. Ils passèrent devant les corps des hommes tués lors des escarmouches de la veille entre l'arrière-garde prussienne et les Français qui avançaient. De Mauduit comprit plus ou moins le plan de l'Empereur, même si la carte l'aida mais, à vrai dire, ce plan ne le concernait pas. Tout ce qu'il avait besoin de savoir, c'était que son bien-aimé Empereur avait choisi d'engager le combat, que l'ennemi était en déroute et que, si la situation devenait désespérée, la Garde impériale allait être jetée dans la bataille. Leur mission était de remporter des batailles et ils pouvaient se vanter d'être invaincus. Ils constituaient les troupes d'élite de l'Empereur, les soldats les plus courageux de France, la Garde indomptable.

La Garde impériale aurait sans nul doute aimé s'appeler « la brave des

braves », sauf que ce sobriquet était celui du maréchal Ney, qui ne rejoignit l'armée qu'en cette chaude matinée du 16 juin. L'Empereur le salua en lui disant : « Bonjour Ney, je suis bien aise de vous voir. » Et pendant que de Mauduit et le restant de l'armée marchaient vers l'est pour s'occuper des Prussiens, Ney reçut l'ordre de prendre le carrefour des Quatre-Bras avec 9 600 fantassins, 4 600 cavaliers et 35 pièces de canon. C'était véritablement une mission des plus simples et Ney disposait d'une force irrésistible pour la mener à bien.

Capter Quatre-Bras et les Prussiens seront presque assurément vaincus.

Capter Quatre-Bras et les Britanniques seront les prochaines victimes de Napoléon.

Tout avait si bien commencé pour l'Empereur. Puis un Néerlandais décida de désobéir.

* * *

Le baron et général Jean-Victor de Constant-Rebecque était né en Suisse et devait mourir sur un territoire qui est aujourd'hui la Pologne. Il servit d'abord pour les Français, puis rejoignit l'armée néerlandaise après la Révolution. En 1815, il avait 43 ans et connaissait bien les Britanniques car, lorsque Slender Billy, le prince héritier, avait été l'aide de camp de Wellington dans la Péninsule, Rebecque avait accompagné le jeune homme. Il était désormais chef d'état-major de Guillaume.

Rebecque était un homme intelligent et équilibré. Le 15 juin, il avait reçu l'ordre de rassembler le 1^{er} Corps, commandé par le prince héritier, à Nivelles, ville située à l'ouest de la grand-route reliant Charleroi à Bruxelles. Les ordres lui étaient parvenus tardivement car le duc de Wellington avait passé la journée à tergiverser, craignant encore une attaque française par Mons. Mais l'armée anglo-néerlandaise s'était finalement mise en branle.

Et Rebecque estima qu'elle se déplaçait dans la mauvaise direction.

Nivelles n'était pas un mauvais choix pour rassembler une partie de l'armée de Wellington. Une route partait de la ville vers l'est, la route de Nivelles, qui menait là où von Blücher avait décidé de se poster. Entre Nivelles et Sombreffe se trouvait ce modeste carrefour des Quatre-Bras. Napoléon avait bien compris l'importance de ce carrefour et ordonné au maréchal Ney de le prendre. Si les Français prenaient le contrôle des Quatre-Bras, cela signifierait qu'ils se trouveraient entre Nivelles et Sombreffe, donc entre Wellington et von Blücher. Par conséquent, la prise du carrefour des Quatre-Bras reviendrait à remplir l'objectif de Napoléon, à savoir séparer les

alliés.

Et Rebecque le comprit parfaitement.

Ainsi, malgré les ordres reçus de se rassembler à Nivelles, Rebecque envoya des hommes au carrefour des Quatre-Bras. Il ne s'agissait que d'un peu plus de 4 000 soldats de l'armée néerlandaise, mais ils atteignirent le carrefour et, pendant que Wellington s'habillait pour le bal, repoussèrent les Français. Ces patrouilles françaises évoluaient au sud des Quatre-Bras et essuyèrent les tirs de l'artillerie et de l'infanterie néerlandaises. Les Français ne poussèrent pas leur attaque, mais sondèrent, découvrirent les forces néerlandaises, puis se replièrent. Il était tard et le soleil allait bientôt se coucher, l'assaut sur le carrefour pouvait bien attendre le lendemain matin. Les troupes néerlandaises qui repoussèrent les détachements français étaient en fait des Allemands de Nassau. Ils se trouvaient dans l'armée néerlandaise car, tout comme le souverain de Hanovre était devenu roi d'Angleterre dans le jeu des trônes musicaux, le prince de Nassau était devenu le roi Guillaume I^{er} des Pays-Bas. Les hommes qui repoussèrent les premiers assaillants français étaient sous le commandement d'un colonel de 23 ans, le prince Bernard de Saxe-Weimar. Cette nuit-là, alors que les chandeliers étaient allumés pour le bal de la duchesse de Richmond, le jeune colonel envoya à son supérieur immédiat un rapport des actions menées dans la journée. Il indiqua avoir repoussé des éléments de la cavalerie et de l'infanterie françaises, mais s'inquiétait de n'avoir aucune nouvelle des autres troupes alliées. Il était seul, dans le noir, sans aucun soutien allié. Mais il y avait pire encore :

Je dois avouer à Votre Excellence que je suis trop faible pour tenir longtemps. Le second Bataillon d'Orange-Nassau dispose encore de mousquets français et chaque homme n'a plus que dix cartouches... en fait, il ne reste que dix cartouches à tous les hommes. Je vais défendre la position qui m'a été attribuée le plus longtemps possible. Je m'attends à être attaqué à l'aube.

Alors que la nuit enveloppait la Belgique, le plan de l'Empereur semblait fonctionner. Son armée avait franchi la Sambre et progressé vers le nord. Les Prussiens avaient battu en retraite au nord et à l'est, mais s'étaient arrêtés près du village de Ligny, où ils avaient prévu de contre-attaquer. Von Blücher était dépendant de l'aide de Wellington, mais les Britanniques avaient mis du

temps à rassembler leurs forces et demeuraient loin de leurs alliés prussiens. Il leur était encore possible de rallier Ligny, mais uniquement si la route de Nivelles était ouverte. Il fallait donc tenir le carrefour des Quatre-Bras, là où une modeste force constituée d'Allemands de l'armée néerlandaise était désormais isolée et presque à court de munitions. Ces 4 000 Allemands s'attendaient à être attaqués dans la matinée, assaut qui serait mené par le maréchal Ney, le « Brave des braves ».

Ainsi, alors que le jour se levait très tôt en ce 16 juin, les alliés s'attendaient à devoir livrer deux batailles, une à Ligny et l'autre au carrefour particulièrement vital des Quatre-Bras. Et Napoléon avait bien saisi l'importance de ce carrefour. S'il parvenait à s'en emparer, ses ennemis se trouveraient séparés. Mais le brouillard de guerre s'épaississait. Pendant que Wellington dansait, l'Empereur pensait que Ney avait déjà pris les Quatre-Bras. En ce 16 juin au matin, il envoya des renforts à Ney, qui allait désormais se retrouver avec 40 000 hommes sous ses ordres. Ces renforts n'étaient pas destinés à aider le maréchal à s'emparer du carrefour, Napoléon estimant que les Quatre-Bras étaient déjà sous son contrôle. Leur mission était plutôt de tenir le carrefour et d'empêcher ainsi les troupes de Wellington de rejoindre celles de von Blücher. « Mon intention est que vous soyez prêt à marcher sur Bruxelles. Je vous appuierai avec la garde et je désirerais arriver à Bruxelles demain matin. Vous vous mettez en marche ce soir même, si je prends mon parti d'assez bonne heure pour que vous puissiez en être informé de jour et faire ce soir trois ou quatre lieues, et être demain à 7 heures du matin à Bruxelles. »

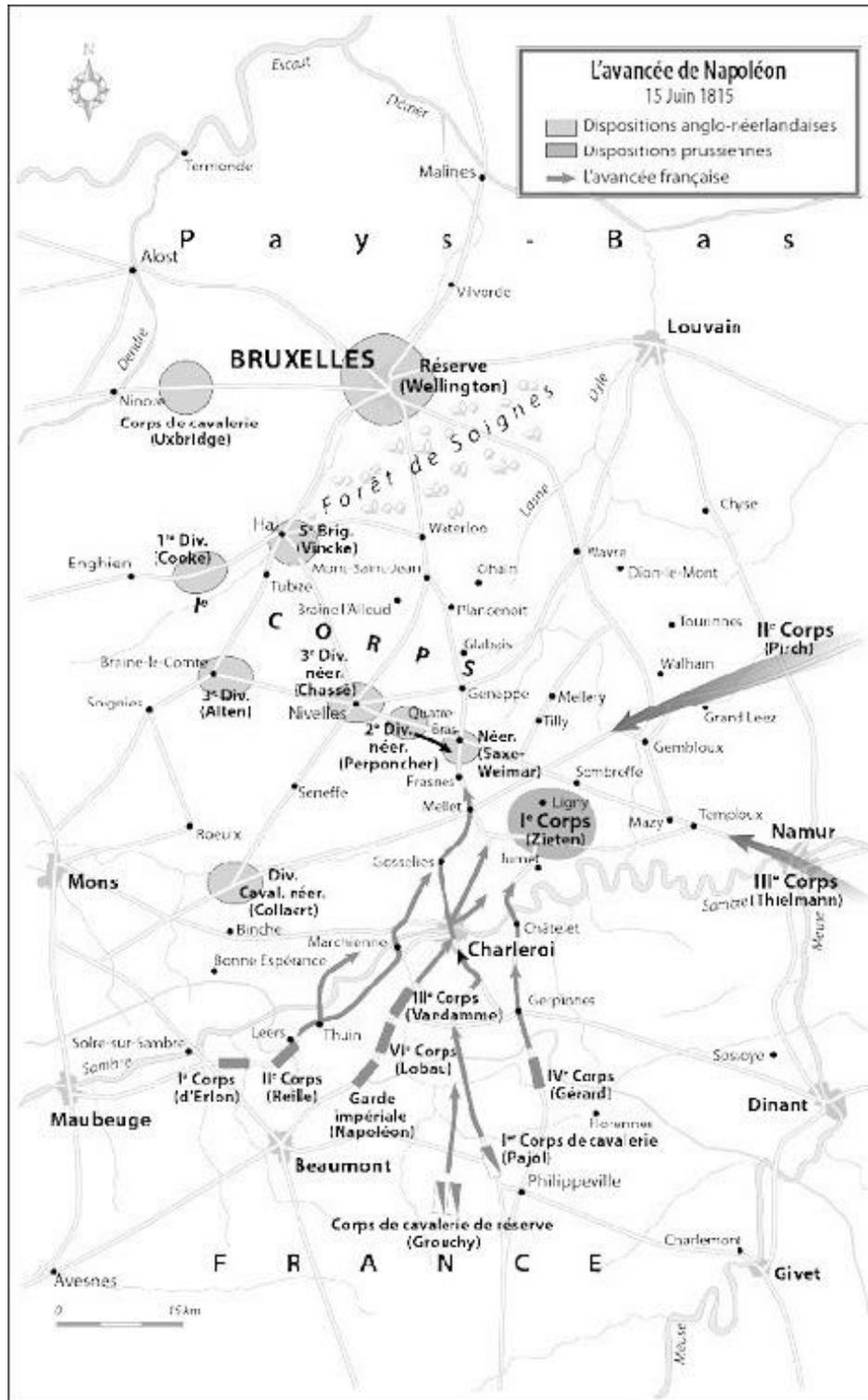
Napoléon croyait donc pouvoir repousser les Prussiens plus loin encore, puis attaquer les Britanniques. Tout se déroulait conformément au plan et l'Empereur allait pouvoir prendre son petit déjeuner au palais de Laeken le samedi.

Sauf que Ney ne s'était toujours pas emparé des Quatre-Bras.



3

**Le sort de la France est entre vos
mains !**



Le 16 juin tombait un vendredi. Dès l'aube il faisait une chaleur accablante. Les Prussiens rassemblaient leur armée près de la petite ville de Sombreffe, les Français avançaient vers eux tandis que l'armée anglo-néerlandaise essayait désespérément de rattraper ce jour de marche de retard. Ayant pris

conscience de l'importance de ce carrefour insignifiant des Quatre-Bras, Wellington avait donné l'ordre à son armée de se rendre sur place, mais trop tard. Trop tard ? Des troupes se mirent en route depuis Bruxelles au clair de lune, à 2 heures du matin, mais la plupart attendirent l'aube. La ville était prise de panique. Le capitaine Johnny Kincaid, du 95^e Rifles, dormit sur un trottoir, ou plutôt essaya de trouver le sommeil :

Mais nous étions sans arrêt réveillés par des dames et des messieurs, certains trébuchant contre nous dans le noir, d'autres nous tirant de notre sommeil en nous secouant pour qu'on leur donne les dernières informations... Je conseillais à tous ceux qui me sollicitaient d'aller au lit, de rester parfaitement calmes et d'être assurés que, s'il fallait quitter la ville (ce dont je doutais fortement), ils disposeraient d'au moins une journée entière pour se préparer, car nous allions laisser du bœuf et des pommes de terre, pour lesquels nous nous battons plutôt que de les abandonner !

Peu de gens fermèrent l'œil cette nuit-là, mais le duc réussit à dormir deux heures avant de partir pour le carrefour des Quatre-Bras. Les visiteurs anglais présents à Bruxelles, particulièrement nombreux, dirent au revoir aux soldats. Parmi eux, Mademoiselle Charlotte Waldie se souvint du « tumulte et de la confusion des préparatifs martiaux » :

Des officiers cherchaient en vain leurs serviteurs, des serviteurs couraient après leur maître, les voitures à bagages se remplissaient, les trains d'artillerie étaient harnachés... À l'aube, on vit des soldats se rassembler dans toute la ville, en ordre de marche, avec, sur le dos, leur havresac contenant trois jours de vivres... Bon nombre prenaient congé de leur femme et de leurs enfants, peut-être pour la dernière fois, et sur les joues de nombreux combattants aguerris roulaient des larmes de chagrin. Juste sous nos fenêtres, un pauvre homme revint maintes fois en arrière pour dire adieu à sa femme et prendre encore une fois son bébé dans les bras. Je l'ai vu s'empresse d'essuyer une larme avec la manche de son manteau alors qu'il remettait l'enfant dans les bras de sa mère pour la dernière fois, puis étreindre la main de celle-ci, avant de rejoindre en courant sa compagnie alignée de l'autre côté de la place Royale.

Mademoiselle Waldie ne précisa pas de quelle nationalité était le pauvre soldat en question, mais il est très possible qu'il se soit agi d'un Britannique. Un petit nombre de femmes et d'enfants étaient autorisés à accompagner un bataillon en mission à l'étranger. Ils étaient tirés au sort la veille du départ et les femmes se chargeaient du blanchissage et de la cuisine. Mais les familles reçurent pour instruction de rester à Bruxelles lorsque les soldats prirent la direction du sud. Le lieutenant Basil Jackson du Royal Staff Corps observa cet exode :

Il y eut tout d'abord un bataillon du 95^e Rifles, habillé en vert foncé, avec un équipement noir. Puis vinrent le 28^e Régiment, les 42^e Highlanders, dont la marche était si régulière que les plumes noires de leurs bonnets bougeaient à peine.

Le lieutenant Jackson était resté éveillé la majeure partie de la nuit, occupé à délivrer un message à l'est, et il bénéficiait désormais d'un moment de repos avant de chevaucher son cheval fatigué et de suivre ces solides Highlanders jusqu'à l'endroit crucial.

Et c'était véritablement un lieu primordial. Quatre-Bras était le dernier emplacement où les alliés pouvaient facilement entrer en contact. En perdant ce carrefour, ils ne disposeraient plus, pour établir des jonctions, que de chemins de campagne serpentant sur un terrain vallonné et obligeant à emprunter des ponts étroits. Si Napoléon parvenait à bouter les Britanniques hors du carrefour, la communication entre l'armée anglo-néerlandaise et les Prussiens deviendrait beaucoup plus difficile. Pour cela, il suffisait aux Français d'effectuer une percée, et l'Empereur avait massivement renforcé les forces de Ney. Ainsi, dans la matinée du 16 juin, les Français disposaient de 40 000 hommes pour écraser le petit contingent néerlandais dirigé par de Saxe-Weimar. Ces soldats de Nassau n'avaient plus beaucoup de munitions, seulement dix cartouches chacun. « Je vais défendre la position qui m'a été attribuée le plus longtemps possible », avait promis le prince Bernard de Saxe-Weimar, mais combien de temps pouvaient tenir 4 000 hommes à court de munitions contre les forces imposantes du maréchal Ney ?

Étonnamment, le maréchal Ney ne bougea pas. Il aurait pu s'emparer très facilement de ce carrefour à tout moment ce matin-là. Il avait une supériorité numérique écrasante, mais le Brave des braves hésitait toujours. Il affirma par

la suite qu'il attendait d'autres ordres de Napoléon, alors qu'il n'avait pas obéi aux précédents pourtant suffisamment clairs : capturer Quatre-Bras. Et, pendant qu'il attendait, les renforts anglo-néerlandais partirent de Nivelles et Bruxelles. De nombreux arguments ont été fournis pour expliquer l'inactivité de Ney : il était dans une grande confusion et attendait des ordres, ou il a mal compris les intentions de l'Empereur, ou peut-être s'est-il montré d'une prudence extrême.

Ney savait qu'il avait face à lui l'armée anglo-néerlandaise dirigée par le duc de Wellington, qu'il avait déjà affronté. C'était en 1810, à Buçaco, lorsque 65 000 soldats français avaient attaqué les 50 000 hommes de Wellington et qu'ils avaient été repoussés dans un bain de sang. Ney était à la tête d'un corps d'armée qui avait attaqué le centre du front britannique. Tout semblait se dérouler à merveille quand les troupes françaises grimpèrent une colline face à une ligne de front assez éparpillée et constituée de soldats britanniques et portugais. Mais lorsque le corps atteignit le sommet de Buçaco, le piège britannique se referma, deux bataillons de manteaux rouges dissimulés surgirent et ouvrirent le feu à bout portant, puis chargèrent, baïonnettes en avant, les hommes de Ney étant contraints de dévaler la pente en chancelant, complètement paniqués.

Wellington était le maître de la technique de la contrepente consistant à dissimuler des troupes en arrière d'une ligne de crête. À Buçaco, les Britanniques avaient pour objectif de tenir la colline, mais si Wellington avait positionné ses hommes sur la crête ou le glacis, ils auraient représenté des cibles pour la redoutable artillerie française. En étant placés juste derrière la ligne de crête, ils étaient à l'abri de la plupart des tirs d'artillerie et invisibles pour l'ennemi. Un biographe de Napoléon qualifia cette tactique de « ruse éculée », commentaire des plus ridicules. C'était peut-être une tactique limpide, mais il est surprenant qu'elle ait été aussi rarement employée.

Ney, au sud du carrefour, ne pouvait voir ce qui l'attendait aux Quatre-Bras. Sa vue vers le nord était obstruée par des bois touffus, de légères ondulations du terrain et, surtout, par ces hautes tiges de seigle et autres céréales. L'expérience acquise en Espagne et le fait de savoir qu'il était opposé à Wellington ont très bien pu le persuader que, derrière ce paysage d'apparence inoffensive, se cachait toute l'armée anglo-néerlandaise. C'est là que la réputation de Wellington lui a bien rendu service. En vérité, l'armée anglo-néerlandaise arpentait toujours les routes poussiéreuses sous un soleil de plomb et le carrefour ne demandait qu'à être pris, mais Ney hésitait.

« Il se peut que dans trois heures le sort de la guerre soit décidé », dit Napoléon ce jour-là, mais Ney étaient en train de gaspiller ces précieuses heures. Napoléon avait décidé les tactiques qu'il allait employer. Il divisa son armée, même si l'une des règles d'or de la guerre est de ne jamais le faire. Mais, à ses yeux, cette division ne devait être que temporaire. Il attaquerait les Prussiens au niveau du village de Ligny et était persuadé que Ney repousserait toute attaque britannique aux Quatre-Bras, puis progresserait vers l'est afin d'assaillir le flanc des Prussiens. En attaquant les Prussiens de front, Napoléon les clouerait sur place jusqu'à ce que les solides forces de Ney les anéantissent en enfonçant leur flanc droit. Ensuite, une fois les Prussiens battus et son armée regroupée, Napoléon s'occuperait de l'armée anglo-néerlandaise.

Les espoirs de von Blücher pour cette journée étaient pratiquement la copie conforme de ceux de Napoléon. Les Prussiens devraient tenir leur position à Ligny jusqu'à l'arrivée des Britanniques en provenance des Quatre-Bras, puis les forces anglo-néerlandaises enfonceraient le flanc gauche de l'armée française, offrant ainsi une fabuleuse victoire aux alliés.

Pendant ce temps, Wellington espérait simplement garder le contrôle du carrefour des Quatre-Bras. Tout à fait conscient des espoirs de von Blücher, il souhaitait sans nul doute rejoindre la bataille devant se dérouler à Ligny, mais sa priorité était d'empêcher les Français de s'emparer de ce carrefour si précieux. Il arriva aux Quatre-Bras vers 10 heures du matin, pour découvrir que l'ennemi affichait une mollesse inexplicable. Les Français étaient nombreux au sud du carrefour, mais ne montraient aucune velléité offensive. Wellington parcourut donc 5 kilomètres vers l'ouest pour rejoindre von Blücher, qui se trouvait au niveau d'un moulin du village de Brye, proche de Ligny.

Von Blücher expliqua son intention d'en découdre et demanda à Wellington de lui envoyer des troupes. Pendant ce temps, le duc inspectait le déploiement prussien et le critiqua, en faisant peut-être preuve d'un manque de tact. Nombre des hommes de von Blücher étaient déployés à découvert, s'exposant dangereusement à des tirs d'artillerie. « J'ai dit que si j'étais à la place de von Blücher, rappela par la suite le duc de Wellington, je ferais replier toutes les colonnes éparpillées à l'avant et mettre plus d'hommes à l'abri du promontoire. » Autrement dit, il utiliserait les contrepentes de ces champs légèrement vallonnés situés entre les villages. Ce conseil ne fut pas très bien accueilli : « Apparemment, ils savaient mieux faire que nous. Je n'ai

donc pas tardé à partir. »

Les Prussiens lui demandèrent l'aide de son armée, mais, pour ce faire, Wellington avait besoin de contrôler les Quatre-Bras. Et il savait que, malgré la somnolence de Ney, le carrefour ne tarderait pas à subir une violente attaque. « Eh bien, leur dit-il, je vais venir, à condition que je ne sois pas moi-même attaqué. »

On a dit beaucoup de choses sur cette entrevue. Les détracteurs du duc de Wellington affirment qu'il promit solennellement de venir en aide aux Prussiens, mais qu'il ne tint pas sa promesse. On a même laissé entendre que le duc mentit délibérément sur ses intentions car il souhaitait voir les Prussiens combattre et lui offrir ainsi le temps nécessaire pour rassembler son armée. Mais il n'existe pas la moindre preuve susceptible d'étayer cette affirmation. Wellington ne voulait assurément pas que les Prussiens soient battus à plates coutures, sous peine que sa petite armée doive affronter seule l'armée plus étoffée de Napoléon. Alors, pourquoi risquer de provoquer un désastre chez les Prussiens ? Tout laisse à penser qu'il était réaliste. Il ne pouvait se rendre à Ligny avant d'avoir repoussé l'attaque française attendue aux Quatre-Bras. S'il ne se produisait aucune attaque, il pourrait alors envoyer des hommes, mais s'il défendait le carrefour contre les forces imposantes de Ney, il n'aurait probablement plus aucun homme disponible.

Cela signifiait que les Prussiens allaient devoir presque assurément affronter seuls Napoléon. Mais, en début d'après-midi, von Blücher avait rassemblé 76 000 fantassins, 8 000 cavaliers et 224 pièces de canon pour faire face aux 58 000 fantassins, 12 500 cavaliers et 210 pièces de canon de l'Empereur.

Napoléon ne pensait pas devoir affronter une telle force. Il croyait que les Prussiens battaient encore en retraite et qu'ils laisseraient comme arrière-garde dans les 40 000 hommes, mais il ne fut pas consterné par cette disparité d'effectifs. Tout d'abord, les Prussiens avaient refusé d'employer la « ruse éculée » consistant à abriter leurs troupes, exposant ainsi nombre des régiments de von Blücher à la redoutable artillerie de Napoléon. Mais, surtout, l'Empereur disposait de soldats de réserve, au premier rang desquels se trouvait un corps d'armée très puissant de 22 000 hommes commandé par le comte d'Erlon, qu'il avait dépêché en renfort auprès du maréchal Ney, pensant devoir affronter une force prussienne bien plus modeste. Napoléon s'attendait également à ce que les forces impressionnantes de Ney portent un coup terrible à l'aile droite prussienne. Par conséquent, même s'il entamait la

bataille en infériorité numérique, l'Empereur pensait qu'à la nuit tombée son armée serait regroupée et les Prussiens battus. À 14 heures cet après-midi-là, l'Empereur envoya à Ney d'autres instructions :

L'intention de Sa Majesté est que vous attaquiez aussi ce qui est devant vous, et qu'après l'avoir vigoureusement poussé, vous vous rabattiez sur nous pour concourir à envelopper les troupes ennemies dont je viens de vous parler. Si celles-ci s'étaient battues en premier, alors Sa Majesté manœuvrerait dans votre direction pour hâter également vos opérations.

En bref, Ney devait chasser des Quatre-Bras les défenseurs, puis marcher pour attaquer l'aile droite des Prussiens, mais si Napoléon avait déjà battu les Prussiens, l'Empereur se mêlerait à la bataille contre l'armée anglo-néerlandaise.

À Ligny, les hostilités débutèrent en début d'après-midi et l'Empereur découvrit que les combats s'annonçaient bien plus âpres qu'escompté. Comme l'avait prévu le duc de Wellington, son artillerie mit à mal l'infanterie prussienne restée à découvert. Un officier français se rappela que « l'artillerie [de l'Empereur] paraissait faire un grand ravage parmi les colonnes prussiennes, qui, postées sur des coteaux en amphithéâtre et sur les plateaux qui les terminaient, se présentaient à découvert et recevaient tous les coups tirés des nombreuses batteries dressées sur toute la ligne des Français »⁷. Le massacre perpétré par ces canons fut horrible. Le sergent de la Garde impériale Hippolyte de Mauduit avait foulé de nombreux champs de bataille, mais après les combats de Ligny, il fut épouvanté par ce qu'il vit sur les grandes pentes exposées où l'infanterie prussienne avait attendu l'attaque française :

Un grand nombre de cadavres, aussi bien d'hommes que de chevaux, étaient éparpillés, horriblement mutilés par les obus et les boulets de canon. La scène était différente de ce que l'on voyait dans la vallée, où presque tous les morts conservaient une apparence humaine, car les seuls instruments de destruction utilisés étaient les bombes, balles de mousquet et baïonnettes. Ici par contre gisaient des membres et des morceaux de corps, des têtes et des entrailles arrachées, des chevaux éventrés.

Voilà pourquoi Wellington employa la « ruse éculée » consistant à abriter

ses troupes sur la contrepente. Comme le rapporta le sergent de Mauduit, un ruisseau courant le long de la vallée constituait un obstacle important pour les Français, car dans cette vallée peu profonde se trouvaient une série de petits villages qui étaient autant de forteresses pour les Prussiens. La majeure partie des combats eurent lieu à Saint-Amand et à Ligny, village qui devait donner son nom à la bataille. Un officier prussien anonyme décrivit Ligny de manière bucolique : « un village de pierre et aux toits de chaume, bâti sur un ruisseau qui coule au beau milieu de plates prairies ».

Les vifs rayons du soleil disparurent derrière d'épais nuages venus coloniser le ciel. La fumée des tirs d'artillerie tournoya et s'installa, puis laissa émerger les premières colonnes françaises en passe d'attaquer des Prussiens meurtris. Ces colonnes furent accueillies par un déluge de feu tiré par les canons de l'artillerie prussienne, qui tiraient des boulets et des obus sur les denses colonnes aux manteaux bleus de l'infanterie française qui devaient s'emparer des villages avant de repousser von Blücher. Les Prussiens défendirent farouchement ces villages et Napoléon, prenant conscience qu'il lui fallait des troupes supplémentaires, envoya un autre message à Ney, lui ordonnant de rappliquer sur-le-champ pour attaquer les Prussiens par l'arrière. « Ne perdez pas un instant, lui écrivit l'Empereur, l'armée de von Blücher est perdue si vous agissez vigoureusement ! Le sort de la France est entre vos mains ! »

Le sort de la France était peut-être entre les mains de Ney, mais pas les Quatre-Bras. L'Empereur croyait que le carrefour était maintenant sous contrôle français, mais Ney ne put venir en aide à Napoléon, car il hésitait toujours.

Cependant, quelqu'un d'autre pouvait encore lui prêter main-forte. Le comte d'Erlon commandait 22 000 hommes en marche pour épauler Ney. Bien entendu, d'Erlon ne pouvait pas progresser sur la route rectiligne menant des Quatre-Bras à Ligny car les deux extrémités de cette voie étaient aux mains de l'ennemi. Par conséquent, au lieu d'effectuer une simple marche de 8 kilomètres, il fut contraint de parcourir deux fois plus de chemin en empruntant des routes secondaires, tout d'abord vers le sud, puis vers le nord-ouest. D'Erlon fut prié de rejoindre l'armée de Napoléon, et ses hommes, qui avaient presque atteint les forces de Ney, firent demi-tour et rebroussèrent chemin.

Pendant ce temps, Prussiens et Français se livraient un combat incroyable. Napoléon avait dans l'idée de clouer l'aile gauche de l'ennemi à coups

d'assauts menés par le corps de Grouchy tandis qu'il visait le centre des lignes de von Blücher, là où les villages étaient si vaillamment défendus. Les attaques de Grouchy devaient empêcher les Prussiens de renforcer leur centre à l'aide d'hommes postés sur leur flanc gauche, mais leur flanc droit ne serait pas attaqué, incitant von Blücher à l'affaiblir en regroupant des renforts appartenant initialement à cette zone. Ensuite, une fois l'aile droite prussienne affaiblie, Ney, ou plus probablement d'Erlon, pourrait attaquer par l'ouest.

Mais, pendant que d'Erlon faisait machine arrière, le restant de l'armée de Napoléon fut lancé contre les défenses prussiennes. Charles François était capitaine du 30^e Régiment d'infanterie de ligne qui avait reçu l'ordre d'attaquer le village de Ligny. « À environ deux cents mètres des haies qui dissimulaient des milliers de tireurs d'élite prussiens, écrivit-il, le régiment se mit en ordre de bataille tout en continuant de progresser. » Ce que voulait dire François, c'est que son bataillon passa d'une formation en colonne à une formation en ligne, sans s'arrêter. Cela illustre l'excellente discipline régnant dans ce régiment. Les termes « ligne » et « colonne » reviennent souvent dans l'histoire de la campagne de Waterloo et méritent quelques explications. Pour partir au combat, l'infanterie se déployait essentiellement en ligne, ce qui est assez simple à comprendre. Dans les armées prussienne et française, un bataillon formait une ligne droite sur trois rangs, face à l'ennemi. Pour leur part, les Britanniques préféraient une ligne sur deux rangs.

La ligne était un moyen efficace d'utiliser la puissance de feu d'un bataillon, mais s'avérait une formation extrêmement fragile. Tenter d'avancer en ligne menait au désordre, sauf à défiler très doucement. Les hommes se dispersaient petit à petit, trébuchaient, faisaient des vagues et la ligne perdait très vite toute cohésion. Pire, une ligne était très vulnérable aux assauts de cavalerie, surtout si les cavaliers ennemis portaient leur attaque à chaque extrémité.

Par conséquent, la méthode de prédilection pour faire avancer des hommes dans la campagne, à découvert, était de former une colonne. Mais ce terme peut porter à confusion car on imagine facilement un bloc long et fin d'hommes progressant comme une lance vers la ligne ennemie, alors que cette colonne était en fait courte. Un bataillon français d'environ 500 hommes se déployant en colonne, comme l'a fait le capitaine François en direction de Ligny, pouvait présenter une ou deux compagnies à l'avant. Si le

30^e Régiment de ligne s'était approché de Ligny sur une colonne d'une largeur regroupant les hommes d'une seule compagnie, les défenseurs prussiens auraient vu 30 soldats occupant le premier rang, lequel aurait été suivi de 17 autres rangs. La largeur de la colonne faisait donc à peu près deux fois sa profondeur. Un premier rang constitué de deux compagnies (ce qui se trouvait probablement être la configuration du bataillon de François) comptait donc environ 60 hommes et la formation globale était répartie sur seulement 9 rangs.

La colonne présentait trois avantages par rapport à la ligne. Elle était bien plus facile à manœuvrer sur un terrain difficile, beaucoup moins vulnérable à la cavalerie car elle n'avait aucun point faible, et la densité de cette formation était bonne pour le moral. Dans leur précipitation à lever des armées imposantes au début de la Révolution, les Français aux abois avaient découvert la double utilité des grandes colonnes. Il était plus facile pour les hommes en cours de formation de recevoir leur baptême du feu et les ennemis étaient souvent impressionnés par la seule taille des colonnes d'assaillants. Le 30^e Régiment de François n'était pas seul. Son bataillon n'était qu'une des formations chargées d'approcher les Prussiens. En l'espace de deux jours, les Français allaient déployer en colonne tout un corps d'armée, ce qui représentait un imposant bloc de soldats. Une ligne, plus particulièrement la ligne britannique, comprenant deux rangs, paraîtrait très fragile face à une colonne dense en pleine progression.

Pourtant, si la colonne offrait un atout psychologique indéniable, elle avait également deux points faibles. Une colonne était extrêmement vulnérable aux tirs de canons et seuls les hommes des deux premiers rangs pouvaient se servir de leurs mousquets. Si une colonne disposait de 17 rangs de 30 hommes chacun, soit 510 soldats, seuls les 60 soldats des deux premiers rangs et les deux hommes situés chacun à l'extrémité d'un rang pouvaient en fait tirer sur l'ennemi. Par conséquent, sur 510 hommes, moins d'un quart pouvaient se servir de leur arme. S'ils se retrouvaient face à une ligne, leur puissance de feu était alors bien inférieure car, dans une ligne, tous les hommes pouvaient tirer.

En 1815, les Français étaient bien conscients de ce point faible. En Espagne, des colonnes françaises furent maintes fois battues à plates coutures par des lignes britanniques, portugaises et espagnoles. À Buçaco, là où Ney reçut une belle raclée de la part de Wellington, des lignes britanniques décimèrent ses colonnes depuis la colline. La réponse à ce problème était

d'exploiter la maniabilité de la colonne en terrain accidenté, puis de se redéployer en ligne en se rapprochant de l'ennemi. C'est d'ailleurs ce que fit le bataillon de Charles François quand il arriva au niveau des haies entourant Ligny. Mais les ennuis du capitaine François étaient loin d'être terminés :

On sonna la charge et nos soldats franchirent les haies. [Nous] avons descendu une route inondée et obstruée par des arbres abattus, des véhicules, des herses et des charrues. Le franchissement de ces obstacles, très difficile, s'effectua sous le feu des Prussiens dissimulés derrière les haies. Nous avons finalement surmonté ces obstacles et sommes entrés dans le village tout en tirant. Lorsque nous avons atteint l'église, notre avancée fut stoppée par un tir nourri de l'ennemi, qui se trouvait dans les maisons, derrière les murs et sur les toits. Les tirs de mousquets, de mitraille et de boulets de canons, provenant de devant et de sur les côtés, nous infligèrent des pertes considérables.

François raconte comment trois chefs de bataillon, cinq capitaines, deux adjudants, et neuf lieutenants trouvèrent la mort au cours de ces combats acharnés. Sur les deux bataillons participant à l'attaque, près de 700 hommes furent tués ou blessés. Il n'est pas étonnant qu'une contre-attaque prussienne ait chassé les Français du village. Franz Lieber, le jeune homme de 17 ans s'étant porté volontaire à Berlin, participa à ces contre-attaques :

Notre ardeur nous fit dépasser les limites. La section dont je faisais partie courut sans tirer après l'ennemi qui battait en retraite. L'homme situé derrière moi est tombé, j'ai continué de foncer... le village était coupé par d'épaisses haies, derrière lesquelles se trouvaient des grenadiers qui nous tiraient dessus, mais nous les avons chassés les uns après les autres. Oubliant carrément de tirer, j'ai arraché la plume rouge du bonnet à poil de l'un des grenadiers et l'ai jetée par-dessus ma tête.

Franz Lieber atteignit le centre du village, fit le tour d'une maison et se retrouva à dix pas seulement d'un fantassin français, face à lui.

Il m'a mis en joue, j'ai pointé mon fusil vers lui. « Vise bien, mon garçon », dit le sergent-major qui m'avait vu. La balle de mon adversaire me frôla les cheveux sur le côté droit. J'ai tiré et il est tombé.

J'ai constaté que je l'avais touché en plein visage, il agonisait. C'était la première fois que je tirais au combat.

La bataille fut une lutte épouvantable, réduite à des corps à corps dans les villages. Un officier français dit que « les morts, dans bien des endroits, s'élevaient jusqu'à deux et trois pieds. Le sang coulait au-dessous comme des ruisseaux. Dans toute la grande rue, où les pièces avaient passé, c'était de la boue rouge : de la boue de chair et d'os écrasés »⁸. Sous un ciel couvert, l'atmosphère était alourdie par la fumée de poudre générée par des canons imposants qui déclenchaient des coups de tonnerre. L'avantage numérique des Prussiens tenait les Français à distance, mais la qualité supérieure des troupes françaises usait lentement les défenses prussiennes. Après une contre-attaque des Français, le capitaine von Reuter, canonnier prussien, voyant une ligne de front approcher, crut qu'il s'agissait d'éléments de sa propre infanterie et ordonna à ses hommes de continuer à viser le canon ennemi situé au loin. Le chirurgien de son bataillon remarqua qu'il s'agissait de soldats français. « Tout à coup, j'ai hurlé : "Faites feu sur les tirailleurs !" », se souvint von Reuter :

Au même moment, ils envoyèrent une salve... et suite à cette salve et à l'explosion d'un ou deux obus, tous les chevaux du canon situé sur mon flanc gauche, sauf un, furent tués ou blessés... à un autre moment, j'ai vu mon flanc gauche assailli par l'arrière, depuis le ruisseau de Ligny, par un officier d'état-major français et une cinquantaine de cavaliers. Alors qu'ils nous chargeaient, l'officier cria en allemand : « Rendez-vous canonniers, nous vous faisons tous prisonniers ! » Après avoir prononcé ces paroles, il nous attaqua avec ses hommes et infligea une méchante blessure à mon conducteur, qui rusa en plongeant par-dessus son cheval mort. Le coup porté fut si violent que la selle fut profondément entaillée, mais le sabre resta coincé dedans. Le canonnier Sieberg se saisit du levier d'armement de l'un des canons de douze livres, et dit : « Je vais lui montrer comment faire des prisonniers », et il lui asséna un coup si violent sur son bonnet à poil que l'officier français bascula vers la croupe de son cheval de combat gris, le crâne fracassé.

Alors que l'après-midi tirait à sa fin dans une atmosphère grisâtre, l'issue de la bataille n'était pas encore certaine. Les Prussiens tenaient bon, mais le

corps du général d'Erlon était en train d'approcher dans le but de frapper comme la foudre sur leur flanc droit, particulièrement exposé.

Il était plutôt censé s'abattre comme la foudre, car l'infortuné général d'Erlon tint le rôle-titre d'une farce française. Jean-Baptiste Drouet, comte d'Erlon, était le fils d'un marchand de bois. Étant jeune, il avait appris le métier de serrurier, mais en 1780, à l'âge de 17 ans, il était entré dans l'armée prérévolutionnaire et avait accédé au grade de caporal. Il a fallu la Révolution pour que son talent éclate au grand jour, après quoi son ascension fut rapide, devenant général de brigade en 1799, général de division en 1803, comte d'Erlon en 1807. Il prit les rênes du I^{er} Corps de l'armée du Nord en mars 1815. Il commandait près de 17 000 fantassins, 1 700 cavaliers, un corps du génie et 46 canons. En ce jour fatidique, ses premiers ordres avaient été d'aller soutenir Ney. Son corps d'une force impressionnante devait aider Ney aux Quatre-Bras, puis se rendre sur la route de Nivelles afin de fondre sur les Prussiens, mais Napoléon se rendit compte qu'il avait besoin de soutien et envoya donc un messenger rappeler d'Erlon, qui avait pourtant enfin presque atteint la position des troupes de Ney.

Docilement, d'Erlon fit demi-tour, procédure peu commode et prenant du temps puisqu'il fallait manœuvrer les canons et leurs avant-trains sur des routes étroites. Il partit donc retrouver l'Empereur, mais les ordres n'avaient pas été clairs et, au lieu d'emmener ses hommes vers le nord et le flanc des Prussiens, il arriva au niveau du flanc du corps du général Vandamme, qui était engagé dans de violents combats pour la prise du village de Saint-Amand.

En ce début de soirée, le temps était couvert, le terrain dissimulé par la fumée des canons et Vandamme crut dans un premier temps que les soldats venant vers lui étaient prussiens, voire britanniques. Il envoya un message urgent à Napoléon, qui venait de regrouper sa Garde impériale afin de lancer un dernier assaut massif contre le centre des Prussiens. Inquiet, l'Empereur retarda son attaque afin d'être certain de l'identité de ces soldats nouvellement débarqués. Il s'agissait de ses propres hommes, mais qui arrivaient au mauvais endroit. Un messenger partit donc à cheval ordonner à d'Erlon de se rendre au nord pour attaquer le flanc prussien. Mais à ce moment précis, un autre messenger arriva, envoyé par le maréchal Ney, exigeant de d'Erlon qu'il retourne immédiatement au carrefour des Quatre-Bras.

D'Erlon pensa que Ney avait de gros ennuis et fit donc opérer un demi-tour

à son corps afin de reprendre la direction des Quatre-Bras. L'Empereur avait lancé sa grande attaque, mais le temps qu'il s'aperçoive que d'Erlon n'en faisait pas partie, le 1^{er} Corps avait disparu. Ces 22 000 hommes passèrent donc ce vendredi à marcher entre deux champs de bataille sans aider personne. D'Erlon arriva trop tard au carrefour des Quatre-Bras, les combats s'étaient terminés au coucher du soleil et son redoutable corps, qui aurait pu influencer sur la bataille de Ligny ou sur les combats aux Quatre-Bras, n'avait participé à rien. C'était l'homologue français du grand-duc d'York, à la différence près que d'Erlon passa sa journée entre deux batailles et que ses tergiversations privèrent Napoléon de la victoire écrasante qu'il attendait.

Car Ligny fut une victoire. L'assaut final de la Garde impériale permit la capture des villages situés au centre de la ligne prussienne et de refouler l'armée de von Blücher. Le joli village de Ligny, avec ses maisons au toit de chaume, fut un charnier, notamment l'église et le cimetière où se déroulèrent les plus violents combats. Le maréchal von Blücher, en dépit de son âge, essaya de reprendre sa position en attaquant à l'aide de sa propre cavalerie. Il fut désarçonné et se fit piétiner par la cavalerie lourde française, mais son aide de camp eut la présence d'esprit de déplier une grande cape sur les médailles et galons du maréchal, dissimulant ainsi son éminent statut. En raison d'une lumière déclinante, la cavalerie française ne le reconnut pas et il put donc être secouru par ses hommes. Il était contusionné et hébété, son armée était battue, mais pas détruite. Avec des « si », on mettrait Paris en bouteille, mais il ne fait guère de doute que si les hommes de d'Erlon s'étaient conformés aux désirs de l'Empereur, cela aurait tout changé. L'assaut final victorieux aurait été lancé plus tôt dans la soirée, offrant ainsi aux Français plus de temps pour détruire complètement l'ennemi et le corps de d'Erlon aurait pu fondre sur le flanc droit prussien et, selon toute probabilité, semer une panique et un chaos tels que l'armée de von Blücher aurait peut-être cessé d'exister.

Mais elle existait toujours. Elle avait été touchée, mais ses deux flancs gardaient une certaine cohérence et von Blücher était vivant. Ils avaient certes été battus, mais ils étaient parvenus à se retirer du champ de bataille d'une manière assez ordonnée et les Français ne prirent pas la peine de les poursuivre dans l'obscurité grandissante. Un officier prussien se souvint :

Après la bataille, les hommes paraissaient terriblement fatigués. Par cette chaleur accablante, le mélange de la fumée causée par la poudre à

canon, de la sueur et de la boue avait formé une épaisse couche de crasse sur leurs visages, les faisant ressembler à des mulâtres... et nombre d'entre eux, légèrement blessés, ayant refusé de quitter les rangs, portaient des bandages qu'ils s'étaient posés eux-mêmes. Et chez un certain nombre d'entre eux le sang filtrait à travers. À cause des heures passées à combattre dans les villages et à souvent ramper à travers les haies, les tuniques et pantalons étaient déchirés et ces hommes se retrouvaient en haillons, leur peau par endroits apparente.

Von Blücher se remettait de ses blessures et von Gneisenau, chef d'état-major intelligent, était temporairement à la tête des Prussiens. 16 000 Prussiens avaient été tués, blessés ou faits prisonniers et 8 000 avaient simplement disparu dans l'obscurité et rentraient chez eux le plus vite possible, mais le corps du général von Bülow n'avait jamais atteint le champ de bataille et était donc intact. Le restant de l'armée faisait de son mieux pour se regrouper dans la nuit humide. Sur son journal, un officier supérieur prussien – dont le nom n'est malheureusement pas connu – a consigné son entrevue avec von Gneisenau cette nuit-là :

Je l'ai trouvé dans une ferme. Le village avait été abandonné par ses habitants et tous les bâtiments étaient copieusement remplis de blessés. Il n'y avait ni lumière, ni eau potable, ni rations. Nous nous trouvions dans une petite pièce très faiblement éclairée par une lampe à huile. Allongés à même le sol, les blessés gémissaient. Le général était assis sur un tonneau contenant du chou conservé dans du vinaigre, entouré de seulement quatre ou cinq hommes. Des soldats isolés traversèrent le village durant toute la nuit, aucun ne sachant d'où il venait et où il allait... mais le moral n'était pas au plus bas. Chaque homme cherchait ses camarades afin de restaurer un peu d'ordre.

La bataille de Ligny se solda donc par une victoire pour Napoléon, mais il n'avait pas atteint son objectif premier, à savoir détruire l'une des armées alliées. Restait à savoir s'il allait remplir son second objectif, qui était d'éloigner les Prussiens de leurs alliés anglo-néerlandais. S'il y parvenait, si von Blücher conduisait son armée en direction de l'est, vers la Prusse, Ligny serait alors une formidable victoire.

Mais, bien que battue, l'armée prussienne restait opérationnelle, tout

comme son chef, von Blücher. Le matin suivant la bataille, il fit venir le colonel Hardinge, officier de liaison britannique qui avait perdu sa main gauche au cours des combats, et l'appela *Lieber Freund*, cher ami, et Hardinge se souvint comment le vieux maréchal puait le schnaps et la rhubarbe, le premier ingrédient étant un médicament qui s'ingérait et le second un liniment à appliquer sur ses contusions. Et le « maréchal en avant » était encore belliqueux. Il avait perdu mais n'était pas battu. « Nous avons perdu cette journée, fit-il remarquer, mais pas notre honneur », et il allait se montrer fidèle à son surnom, repartant au combat.

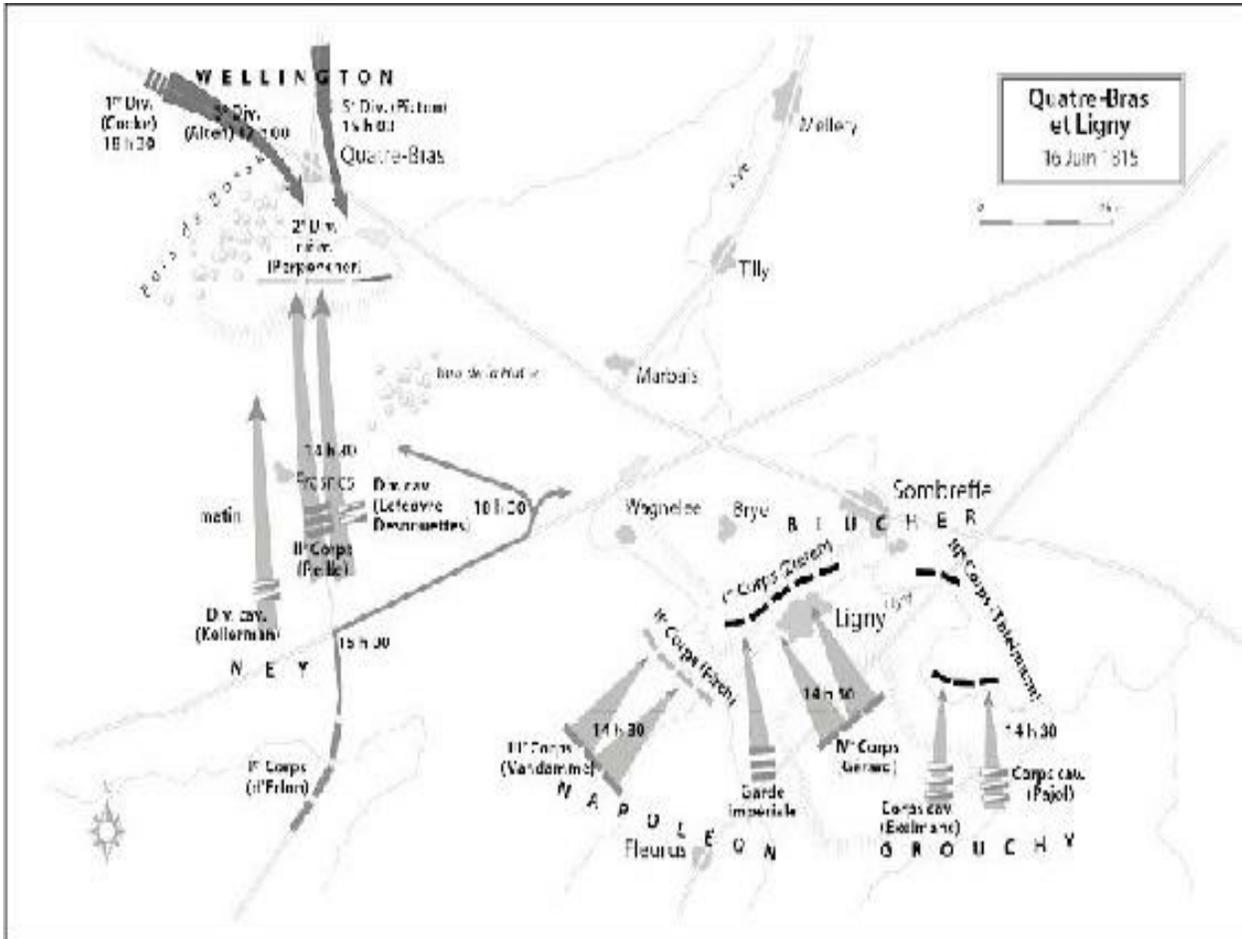
Son armée avait survécu car le corps de d'Erlon n'était pas arrivé.

Mais les Britanniques n'étaient pas là non plus. Et « si », encore un, Wellington avait dépêché des troupes pour aider von Blücher ? Il avait promis de le faire, « à condition que je ne sois pas attaqué moi-même », mais pendant que von Blücher luttait désespérément à Ligny, une autre bataille était livrée à seulement 8 kilomètres.



4

Avancez, mes enfants, courage, encore une fois, Français !



Les 4 000 hommes de Bernard de Saxe-Weimar présents aux Quatre-Bras reçurent le renfort, tôt en ce vendredi matin, de 4 000 soldats de l'armée néerlandaise, mais, heureusement pour eux, le maréchal Ney hésita. Le terrain lui faisait peur. Il pensait qu'il pouvait dissimuler l'armée de Wellington dans son intégralité, alors qu'en fait celle-ci tentait toujours désespérément d'atteindre le carrefour.

La bataille qui devait se dérouler aux Quatre-Bras était délicate et totalement différente de celles que Wellington avait déjà livrées. Il est généralement décrit, de façon quelque peu méprisante, comme un grand

spécialiste de la défense. C'était en effet le cas, car il choisissait le terrain sur lequel il allait se battre et s'en servait au bénéfice de ses hommes, comme à Buçaco. Mais le réduire à un défenseur, c'est ignorer délibérément certaines de ses plus grandes victoires. Lorsqu'on lui demanda bien plus tard l'épisode dont il était le plus fier, il répondit en un seul mot : « Assaye ». Il s'agissait d'une bataille livrée en Inde, contre une armée bien plus imposante que la sienne, au cours de laquelle il contourna le flanc ennemi, passa à l'attaque et l'écrasa. Puis il y eut Salamanque, en Espagne, parfois désignée comme son chef-d'œuvre, où il anéantit 40 000 Français en l'espace de quarante minutes. Au cours de cette bataille, sa brillante offensive prit les Français par surprise et les mit en déroute. Il y a également la bataille de Vitoria, qui chassa les Français d'Espagne, autre prouesse offensive qui tailla l'ennemi en pièces. C'était en fait un grand attaquant, mais les attaques sont généralement plus coûteuses en termes de pertes que les tactiques défensives. L'armée britannique étant réduite et ne disposant pas de suffisamment de troupes de réserve pour remplacer les éléments perdus, le duc préférait opter pour la défensive en se servant du terrain pour abriter ses hommes du feu de l'artillerie ennemie.

Quatre-Bras fut essentiellement une bataille défensive, mais livrée sur un terrain que Wellington n'avait pas choisi. Il n'eut pas le temps de se préparer, disposa de peu de temps pour réagir aux assauts de l'ennemi et se retrouva pendant presque toute la journée en infériorité numérique. L'histoire des Quatre-Bras est essentiellement celle de troupes alliées arrivant juste à temps pour régler une situation critique de plus, alors que tout avait pourtant commencé de manière très paisible. Wellington atteignit le carrefour vers 10 heures et, constatant que les Français hésitaient toujours, il chevaucha vers l'est pour rencontrer von Blücher. Ce fut la conférence du moulin de Brye, où Wellington promit d'envoyer des troupes pour aider les Prussiens, « à condition que je ne sois pas moi-même attaqué ».

Mais, en milieu d'après-midi, il subit une attaque et les chances qu'il puisse envoyer des hommes pour venir en aide aux Prussiens étaient minces. Wellington avait besoin de chaque homme qui arrivait. Il devait défendre le carrefour, son lien avec les alliés, et les Français avaient fini par se décider à s'emparer de cet endroit vital. Ils avançaient en force et la plupart des hommes de Wellington étaient encore en train de marcher par une chaleur torride vers Quatre-Bras.

La majeure partie des soldats britanniques arrivaient de Bruxelles, ce qui

représentait une marche de 35 kilomètres. Une fois aux Quatre-Bras, ils se retrouvaient face à un champ de bataille difficile. Devant eux s'étalait une campagne gentiment vallonnée au milieu de laquelle des fermes construites en pierre constituaient autant de petits forts. La visibilité n'était pas excellente. Le paysage était caché par d'épaisses rangées d'arbres et du seigle particulièrement haut qui poussait entre les pâturages, sans oublier la fumée, provoquée par les armes, qui gagnait progressivement en épaisseur.

Les combats devaient se dérouler au sud de la route de Nivelles, cette grand-route menant vers l'est jusqu'aux Prussiens. Le flanc ouest du champ de bataille comprenait un bois très touffu et presque impénétrable, le Bois de Bossu, dans lequel les troupes fatiguées de Bernard de Saxe-Weimar avaient trouvé refuge. Un petit ruisseau prenait sa source à l'intérieur et coulait faiblement en traversant la route de Bruxelles, mais ne constituait pas un obstacle pour la cavalerie, l'infanterie ou les pièces de canon. Là où la route croisait le ruisseau, en plein centre du champ de bataille, se trouvait une grande ferme en pierre appelée Gémioncourt. Contrôler cette ferme aurait énormément aidé Wellington, mais les Français avaient chassé les défenseurs néerlandais et s'étaient installés à l'intérieur de ses murs épais. Après la ferme, le ruisseau se jetait dans un point d'eau artificiel, l'étang de Materne, derrière lequel se trouvait le hameau de Piraumont qui, à la grande consternation de Wellington, avait également été pris par l'infanterie française. Ces fantassins ennemis se trouvaient dangereusement près de la route de Nivelles et, comme ils étaient à l'est du champ de bataille, ils menaçaient de couper la liaison vitale entre Wellington et von Blücher.

Les Français se trouvant à Piraumont ne coupèrent jamais la route car Wellington les contint grâce à ses premiers renforts, le 95^e Rifles, épaulé par un bataillon de l'infanterie de Brunswick. Cela signifiait que son flanc gauche était pour l'instant tranquille, tandis que son flanc droit était protégé par les broussailles du Bois de Bossu. Les combats se dérouleraient principalement sur une bande vallonnée d'un peu plus d'1,5 km de large entre l'étang et le bois. Lorsqu'il rentra de son entrevue avec von Blücher, vers 15 heures, cette bande de terres cultivées grouillait de Français.

Rebecque, le rusé Néerlandais, était parvenu à rassembler 8 000 soldats aux Quatre-Bras, mais les nouveaux venus s'étaient repliés, paniqués, pour échapper aux Français, tandis que les hommes de Bernard de Saxe-Weimar, encore à court de munitions, s'étaient mis à couvert dans le Bois de Bossu. Rien ne semblait pouvoir stopper l'avancée des Français, mais il se trouva par

hasard que l'excellente division de Sir Thomas Picton arrivait justement de Bruxelles. Le 95^e les conduisit et ils furent dépêchés à gauche afin d'arrêter les Français en train de réaliser une percée au niveau de la route menant à Ligny, tandis que le restant fut déployé pour faire face à l'attaque directement portée depuis la grand-route de Bruxelles. Des artilleurs britanniques fraîchement arrivés se postèrent au sud du carrefour, mais essuyèrent presque immédiatement le feu de tirailleurs français dissimulés dans les cultures de seigle particulièrement hautes. Il restait des tirailleurs néerlandais dans ce champ de seigle, mais ils étaient repoussés avec acharnement et les Français pouvaient mobiliser des hommes pour tirer sur les artilleurs britanniques et les fantassins venant d'arriver. Le lieutenant Edward Stephens, du 32^e, un régiment de Cornouailles, qualifia le feu des tirailleurs français de « très exaspérant... nos hommes tombaient dans toutes les directions ».

Les tirailleurs ont joué un grand rôle dans l'histoire de Waterloo. Il s'agissait essentiellement de fantassins spécialisés qui n'évoluaient ni en ligne ni en colonne (même s'il leur arrivait souvent de progresser dans ces configurations), mais plutôt devant une ligne ou une colonne. Ils se dispersaient et leur mission était de tirer sur la formation ennemie. Chaque bataillon possédait une compagnie légère et certains bataillons étaient carrément composés de troupes légères, comme le 95^e Rifles. Les Français avaient étoffé leurs effectifs de tirailleurs car, à l'instar de l'artillerie, ils étaient très utiles pour affaiblir une ligne ennemie avant qu'une colonne n'attaque à son tour. Contre les tirailleurs, la meilleure défense était... les tirailleurs. Par conséquent, lors d'une bataille, les deux camps déployaient des troupes légères loin devant leur formation. Le fait d'être bien éparpillées en faisait des cibles difficiles à atteindre pour des mousquets traditionnellement peu précis et elles ne valaient pas la peine que l'on gaspille une munition d'artillerie, bien qu'étant vulnérables à une boîte à mitraille, qui transformait le canon en gigantesque fusil de chasse. Les tirailleurs progressaient en binôme, un homme tirant pendant que son compagnon chargeait. Idéalement, les tirailleurs français, également appelés voltigeurs, s'avançaient (tandis que leur formation restait en arrière) jusqu'à se retrouver à portée de mousquet de la ligne ennemie, puis ouvraient le feu, dans l'espoir d'abattre des officiers. Le tirailleur idéal était un soldat agile et rapide. Il s'agenouillait ou s'allongeait pour faire feu, devenant alors une cible minuscule. En nombre suffisant, les tirailleurs pouvaient infliger des dégâts considérables à une ligne, mais uniquement à condition de s'approcher de

l'ennemi. Les tirailleurs français étaient généralement plus nombreux que leurs homologues britanniques, même si nombre de ces derniers avaient l'avantage d'avoir des fusils, arme que Napoléon refusait d'employer. L'inconvénient du fusil était la lenteur de son chargement car, pour faire entrer la balle, généralement enveloppée dans une pièce de cuir, dans le canon rayé, il fallait forcer, ce qui prenait plus de temps que d'insérer une balle de mousquet dans un canon lisse. Par contre, la qualité du fusil était sa précision. Les Britanniques disposaient d'un fusil Baker, arme exceptionnelle particulièrement fiable qui restait précise bien au-delà de la portée d'un mousquet.

Les tirailleurs n'osaient pas progresser trop en avant de leur bataillon d'appartenance car, au redoutable jeu pierre-feuilles-ciseaux auquel se livraient l'artillerie, l'infanterie et la cavalerie à l'époque napoléonienne, ils étaient totalement vulnérables face aux cavaliers. Leur configuration éparpillée les empêchant de former un carré ou de tirer des salves, quelques cavaliers pouvaient donc décimer une ligne de tirailleurs en l'espace de quelques secondes. Mais lorsque la division de Picton se présenta aux Quatre-Bras, aucune cavalerie n'était présente pour débusquer les tirailleurs. La Légion noire de Brunswick arriva sur le champ de bataille en même temps que les hommes de Picton, mais le restant des régiments de cavalerie étant encore en chemin, Wellington décida d'attaquer les tirailleurs français à l'aide de sa ligne d'infanterie. Des colonnes de l'infanterie française se trouvaient derrière les tirailleurs, mais, les lignes britanniques n'ayant jamais eu de mal à battre les colonnes françaises, les six bataillons reçurent l'ordre d'avancer.

Ils étaient en très grande infériorité numérique. Trois colonnes de Français arrivaient, dont la plus imposante, comprenant plus de 8 000 hommes, progressait vers le nord près du Bois de Bossu. La colonne centrale, forte de 5 400 hommes, avançait sur la grand-route, tandis qu'à sa droite se trouvaient 4 200 fantassins soutenus par plus de 50 canons ainsi que des cavaliers. Les six bataillons de l'infanterie britannique étaient constitués d'environ 3 500 hommes, se retrouvant face à au moins 17 000 fantassins, à de l'artillerie et à de la cavalerie, mais ils figuraient parmi les meilleurs éléments et les plus expérimentés de l'armée de Wellington.

Il s'ensuivit une confusion caractéristique des combats de ce jour mémorable. Parmi ces bataillons figuraient les Highlanders en kilt, un peu plus de 500 hommes du 42^e, le Black Watch. James Anton était sergent au

sein du bataillon qui progressa en premier dans le champ de seigle, où les tirailleurs néerlandais furent submergés par l'attaque fulgurante des Français :

Les tiges des cultures de seigle, comme certains roseaux poussant en bordure de marécage, freinaient notre progression puisqu'elles arrivaient au niveau de nos bonnets. Nous avançons à grandes enjambées, mais à l'aveuglette, aussi vite que possible. Lorsque nous avons atteint le champ de trèfle de l'autre côté, nous étions vraiment dispersés. Mais nous avons reconstitué une ligne aussi vite que possible, vu notre progression rapide. Les tirailleurs belges se replièrent dans nos rangs et nous sommes tombés en un éclair sur leurs poursuivants victorieux. Notre apparition soudaine sembla paralyser leur avancée. Notre uniforme particulier et, sans nul doute, la soudaineté de notre prise de position, eurent tendance à ébranler leur résolution : nous étions sur eux, pièces de canon chargées et baïonnettes scintillantes en avant, prêts à boire leur sang. Ceux qui avaient si fièrement fondu sur les Belges situés devant eux se mirent à fuir... Notre progression fut si rapide que l'on aurait presque dit une foule compacte [et] le maréchal Ney, à la tête des forces ennemies, observa notre ferveur irréfléchie, puis ordonna à un régiment de lanciers de nous foncer dessus... [Nous] les avons pris pour des éléments de Brunswick.

Le Black Watch était désormais à découvert, toujours en ligne. Une cavalerie se trouvait sur son flanc, mais ses hommes les prirent pour des cavaliers de Brunswick parvenus aux Quatre-Bras à peu près en même temps que le 42^e. Brunswick était un État allemand tombé aux mains des Français. Pour se venger, le duc de Brunswick avait levé un régiment qui avait rejoint Wellington en Espagne. Ils portaient des uniformes noirs et étaient connus sous le nom de Légion noire. Ils avaient rejoint les Quatre-Bras sous les ordres de leur jeune duc, Friedrich Wilhelm. Bien qu'alliés des Britanniques en Espagne, les Brunswickois n'étaient pas aimés, surtout parce qu'ils mangeaient du chien. Le fusilier irlandais Edward Costello, veste verte des 95^e Rifles, se souvenait d'un chien appelé Rifle aux côtés de son bataillon en Espagne :

Un chien s'était greffé de lui-même à notre bataillon et ne nous lâchait plus. Nous l'avons perdu une ou deux fois, mais il a toujours réussi à

nous retrouver. Nous plaisantions souvent entre nous de l'antipathie de Rifle pour les manteaux rouges, car il préférait vraiment le vert. La pauvre bête a survécu à bien des escarmouches, au cours desquelles il courait en aboyant et exprimait sa joie comme tous les chiens.

Puis un jour, Rifle s'est volatilisé et l'on a découvert qu'il avait été mangé par la Légion noire. La légende dit que les Rifles prirent leur revanche en découpant en tranches les fesses de cadavres français, puis en les faisant fumer, avant de les vendre comme du jambon aux Brunswickois.

Le sergent James Anton et le 42^e Highlanders progressaient toujours en ligne à découvert dans le champ de trèfle, ignorant que la cavalerie située à leur droite n'était pas celle des Allemands mangeurs de chien mais des Français. Puis un officier d'état-major allemand dépassa au galop le bataillon en hurlant « Franchee ! Franchee ! » en parlant de la cavalerie en train d'approcher. Ces cavaliers étaient des lanciers.

Nous avons immédiatement formé un carré. Nous n'avions pas le temps de faire dans l'originalité. Tout le monde avait son arme chargée et nos ennemis approchaient à toute vitesse, les pieds de leurs chevaux semblant arracher le sol.

C'était une mesure désespérée. Un bataillon en ligne était terriblement vulnérable à une charge de cavalerie, mais un carré de fantassins pouvait mettre en déroute presque n'importe quelle attaque menée par des cavaliers. Toutefois, la formation d'un carré prenait du temps et les Highlanders en manquaient cruellement. On hurla l'ordre de se rassembler, la situation frisant la panique. Au lieu de la formation précise des compagnies en rectangle, baïonnettes sorties, le 42^e se contenta de se précipiter vers les couleurs et de se rassembler, les hommes tournés vers l'extérieur. Certains lanciers se retrouvèrent même pris au piège à l'intérieur du carré formé à la hâte et furent désarçonnés et tués. Les tirailleurs, déployés en avant du bataillon, n'avaient aucune chance et furent piétinés par les lanciers, dont le commandant du bataillon, Sir Robert Macara. Le 42^e assista à la mort de Sir Robert, ce qui les rendit furieux. Il avait été blessé un peu plus tôt et emmené sur une civière à l'arrière, en quête d'un chirurgien, juste avant l'apparition des lanciers. Cette civière était constituée de deux vestes dont les manches avaient été enroulées autour de deux mousquets ou, plus probablement, d'une couverture tenue par

les quatre hommes le transportant. Les Français virent les médailles et galons du blessé et, cherchant vraisemblablement un butin, massacrèrent les cinq hommes. C'était un assassinat, pas un acte de guerre, ce qui déclencha la fureur des Écossais. Ils chassèrent les lanciers à coups de mousquet, mais, plus tard dans la journée, les officiers du 42^e durent contenir leurs hommes en train de massacrer des Français qui s'étaient rendus, leur demandant en criant : « Où est Macara ? »

Le capitaine Archibald Menzies, à la tête de la compagnie de grenadiers du 42^e, se retrouva également piégé en dehors du carré. Homme d'une force légendaire, préférant combattre à pied, il avait cédé son cheval à un tambour. Menzies fut blessé et tomba près du soldat Donald Mackintosh. Le tambour abandonna le cheval et se précipita pour lui porter secours. C'est à ce moment qu'un lancier tenta de s'emparer du précieux animal. Dans un dernier effort, Mackintosh parvint à abattre le lancier. Il aurait alors dit : « Tu ne toucheras pas à cette bête, c'est celle de notre capitaine ! » Voyant Menzies essayer de se lever, un officier français attaqua avec son sabre :

Lorsqu'il porta un coup depuis sa selle en se baissant, [Menzies] lui saisit la jambe et parvint à le désarçonner, le faisant tomber sur lui. Observant le corps à corps, un autre lancier approcha au galop et tenta de transpercer d'un coup de lance Menzies qui, dans un réflexe et un effort désespéré, plaça l'officier français au-dessus de lui, ce dernier recevant alors le coup mortel porté sous sa cuirasse et demeurant allongé sur le corps de Menzies pendant près de dix minutes, sabre à la main. Une pause au cours de la bataille permit à quelques hommes du 42^e de transporter leur officier à l'intérieur du carré du 92^e, où on constata qu'il avait 16 blessures.

Menzies survécut à cet épisode, ne mourant qu'en 1854. Pendant qu'on s'occupait de lui à l'intérieur du carré du 92^e, son bataillon essaya de reformer une ligne, cette fois-ci pour répondre à une colonne de fantassins français qui approchait. Mais, presque immédiatement, ils durent répondre à la menace d'une autre cavalerie, cette fois-ci des cuirassiers. Les cuirassiers appartenaient à la cavalerie lourde française, ces hommes étant équipés de plastrons métalliques. Le 42^e forma un carré juste avant de subir l'attaque. Anton se souvint que « les cuirassiers fondirent sur deux des côtés [du carré], leurs chevaux imposants et leurs armures en acier semblant suffire à tous

nous enterrer sous eux », mais les chevaux firent une embardée pour échapper aux baïonnettes écossaises :

On ouvrit le feu avec une violence inouïe. Les cavaliers, engoncés dans leur armure imposante, tombèrent de leurs montures. Les chevaux se cabrèrent, trébuchèrent et chutèrent sur les cavaliers déjà à terre. Les casques et cuirasses en acier des cavaliers tintaient contre les sabres dégainés lors de leur chute.

L'assassinat de Macara avait attisé la colère des Écossais et témoignait des bonnes relations existant entre les officiers et les hommes du rang au sein de l'armée britannique. Cette affection mutuelle ne cesse de ressortir dans les lettres, journaux et mémoires. L'armée britannique du début du XIX^e siècle est trop souvent décrite comme un groupe de soldats maltraités et dirigés par des dandys de l'aristocratie, description tout à fait trompeuse. La plupart des officiers étaient issus de la classe moyenne, parmi lesquels on trouvait beaucoup de fils d'ecclésiastiques, et ils s'étaient aguerris au cours des longues guerres. Vers la fin de cette journée, les hommes du 42^e, ulcérés par l'assassinat de Macara et assoiffés de vengeance, tuèrent des Français sans défense. Cette réaction fut dictée par l'affection qu'ils portaient à leur chef et par l'admiration qu'ils lui vouaient. Un officier avait beau être riche, assurément plus fortuné que le soldat lambda, issu de l'aristocratie, il n'en était pas moins confronté aux dangers du champ de bataille. Les officiers devaient donner l'exemple. Le fusilier Costello, du 95^e, disait qu'aux yeux des soldats il existait deux catégories d'officiers, ceux qui disaient « allons-y » et ceux qui préféraient dire « allez-y », « ces derniers étant très rares ». Le fusilier Plunket dit un jour à un officier : « L'expression "allez-y" n'est pas digne d'un officier, Sir. »

Tous les officiers n'étaient pas respectés. Le soldat irlandais Thomas Patton appartenait au 28^e Foot, régiment du Gloucestershire. Aux Quatre-Bras, ils étaient disposés en carré et avaient reçu l'ordre de ne pas ouvrir le feu. Les cavaliers ennemis avaient cerné le carré mais ne faisaient rien pour enfoncer les rangs des manteaux rouges. Un certain *statu quo* s'était installé, mais Patton raconta comment un officier français, un général d'après ses souvenirs, « vint placer la tête de son cheval au-dessus de nos baïonnettes et encouragea ses hommes à enfoncer notre carré ». Patton, qui se trouvait au troisième rang, leva son mousquet et tira sur l'officier, le touchant

mortellement. Le lieutenant Irwin frappa alors Patton au visage avec le plat de son épée. Patton protesta et se vit répondre qu'il était puni « pour avoir ouvert le feu sans en avoir reçu l'ordre ». Le général Sir James Kempt se trouvait dans le carré et moucha le lieutenant : « Silence... laissez les hommes tranquilles ; ils connaissent mieux leur devoir que vous ! »

Le devoir de l'infanterie britannique était maintenant de parer les assauts de plus en plus violents de la cavalerie, de l'infanterie et de l'artillerie. Les attaques de la cavalerie française avaient été menées par les lanciers, renforcés par les cuirassiers du général de Kellermann. Le général François Étienne de Kellermann, un nom bien long pour un tout petit homme, était l'un des chefs les plus célèbres de la cavalerie de Napoléon. Une fois de Kellermann arrivé au carrefour des Quatre-Bras, Ney lui ordonna immédiatement d'attaquer l'ennemi. De Kellermann contesta cet ordre, n'ayant que 700 cuirassiers sous ses ordres, mais Ney insista : « Partez ! Mais partez donc ! », lui cria-t-il. De Kellermann ne souhaitait pas que ses hommes voient le nombre d'ennemis qu'il leur fallait attaquer et leur fit donc prendre tout de suite le galop, ce qui était inhabituel : « Pour charger au galop ! En avant ! »

Les cuirassiers attaquèrent d'abord les Highlanders, mais furent repoussés. Un trompette français, seulement âgé de 15 ans, fut tellement surpris de voir des hommes en kilt qu'il crut que les cantinières britanniques participaient également aux combats. De Kellermann et ses hommes dépassèrent les carrés et fondirent sur le carrefour dont les Français devaient s'emparer.

Des renforts arrivaient des deux côtés et durent presque immédiatement se mêler au chaos au centre du champ de bataille. Le 44^e, régiment de l'East Essex vint appuyer les Highlanders et fut, comme ces derniers, surpris par la cavalerie. N'ayant pas le temps de former un carré, l'officier à leur tête fit pivoter son dernier rang et donna le pion aux lanciers en tirant une salve, même si certains cavaliers atteignirent le centre de la ligne et essayèrent de s'emparer des couleurs. L'un des officiers du bataillon décrivit la scène :

Un lancier français blessa grièvement l'enseigne Christie, qui s'occupait de l'une des couleurs, dont l'œil gauche fut transpercé par la lance ennemie, laquelle s'enfonça ensuite dans sa mâchoire inférieure. Le Français entreprit de se saisir de l'étendard, mais le brave Christie, malgré la douleur atroce provoquée par sa blessure et grâce à une présence d'esprit vraiment exceptionnelle, se jeta dessus, non pas pour

se sauver, mais pour préserver l'honneur du régiment. Alors que les couleurs chutaient en flottant, le Français arracha un morceau de soie à l'aide de la pointe de sa lance mais ne put l'emporter au-delà des rangs de la formation, car il fut abattu et transpercé par la baïonnette des soldats du 44^e les plus proches de lui. Il se retrouva projeté à terre, payant de sa vie son élan de courage inutile.

Le 30^e, bataillon d'un régiment du Cambridgeshire, arriva derrière le 44^e. En approchant, l'enseigne Edward Macready, tout juste âgé de 17 ans, avait remarqué l'épais nuage de fumée suspendu au-dessus du champ de bataille, ainsi que les oiseaux survolant, paniqués, le Bois de Bossu :

Le grondement des gros canons et des mousquets, l'explosion des obus et les cris des combattants firent naître un enfer, avec des carrés et des lignes, des chevaux au galop avec ou sans cavalier, la foule de blessés et de fugitifs, la quantité de fumée et les éclairs des coups de feu...

Macready et le 30^e entrèrent dans ce chaos et dépassèrent certains blessés du 44^e. Les deux bataillons avaient combattu de concert en Espagne et, alors que les nouveaux venus progressaient, les blessés du 44^e :

se levèrent pour nous accueillir en criant de manière timorée : « Continuez, les gars du 30^e, réglez-leur leur compte de la part du 44^e, on compte vraiment sur vous, les gars, bonne chance, mes amis. » Nous sommes tombés sur notre vieux colonel quittant le champ de bataille à cheval, touché à la jambe. Il l'a montrée du doigt et a crié : « Ils m'ont encore chatouillé, les gars. Maintenant, les deux jambes sont à égalité ! »

Le colonel blessé était un Écossais, Alexander Hamilton, et les chirurgiens décidèrent de l'amputer. Mais à chaque fois qu'ils se préparaient pour l'opération, ils étaient appelés pour prendre en charge un cas plus grave. Et ils finirent par lui laisser son membre blessé, qu'Hamilton continua d'utiliser jusqu'à sa mort, en 1838.

Pendant que le colonel Hamilton attendait vainement le bistouri, Macready renforçait la ligne britannique. Ils arrivèrent à hauteur du 42^e et Macready se souvint avoir été contraint d'enjamber les Highlanders morts et blessés :

Nous avons atteint la position [du 42^e] juste au moment où un corps de

lanciers et de cuirassiers cernait deux côtés de son carré. Nous nous sommes alignés sur la gauche et avons ouvert le feu. L'énorme salve lâchée par notre carré, lequel, en raison de sa formation précipitée, était en sureffectif au niveau des côtés pris d'assaut, permit de repousser l'ennemi grâce aux nombreuses pertes infligées, dont leur chef. C'était un militaire vaillant qui tomba au sol en criant : « Avancez, mes enfants, courage, encore une fois, Français ! »

Personne ne sait combien de charges de cavalerie ont lancées les Français. Certains récits de la bataille fixent leur nombre à quatre, d'autres à cinq, six, voire sept, mais, à vrai dire, le nombre exact demeure inconnu, même pour ceux présents sur place ce jour-là. La bataille des Quatre-Bras fut des plus déroutantes. Chaque camp ne disposait d'aucun poste d'observation qui aurait permis de sentir ce qui se passait dans le chaudron où les hommes livraient bataille, souffraient et mouraient. Les soldats de Wellington arrivèrent tout au long de l'après-midi et ce dernier les envoya au combat là où la ligne britannique était opposée aux colonnes françaises. Les lignes britanniques étaient sous la menace de la cavalerie ennemie omniprésente et formèrent un carré, ce qui en fit une cible facile pour la redoutable artillerie française qui recouvrit les terres d'une épaisse fumée. Wellington avait besoin de se rendre compte de la situation par lui-même et échappa de peu à la capture par des cuirassiers du général de Kellermann qui avaient chargé près du carrefour. Le duc fit pivoter son cheval, Copenhague, et galopa vers les Gordon Highlanders, le 92^e, positionnés sur quatre rangs juste en face de la route de Nivelles. Le duc brailla aux Highlanders de se baisser. Ils s'accroupirent et Copenhague s'élança d'un bond, survolant les hommes afin d'amener son cavalier en lieu sûr. Ce fut le moment où les Français se retrouvèrent le plus près de cette route si vitale et les cavaliers payèrent un lourd tribut, fauchés par les salves des Highlanders. Sur les 700 hommes du général de Kellermann, 250 furent tués ou blessés et le redoutable petit général fut lui-même désarçonné. Il tenta de rassembler ses hommes, mais c'en était trop pour eux. Ils avaient déjà battu en retraite. De Kellermann saisit les brides de deux chevaux et courut entre eux deux alors que ceux-ci progressaient au milieu des carrés des manteaux rouges continuant d'ouvrir le feu sur eux.

Les lignes et les carrés. L'infanterie britannique formait une ligne comprenant deux rangs, mais si la cavalerie était dans les parages, ils

passaient parfois à quatre rangs. Lorsqu'un bataillon présentait une formation à quatre rangs, seuls les deux premiers rangs ouvraient généralement le feu, tandis que les hommes situés derrière s'occupaient de recharger les mousquets avant de les faire repasser devant. Une ligne britannique battait systématiquement une colonne française, même si celle-ci comprenait trois, quatre, voire cinq fois plus d'hommes, tout simplement parce que chaque mousquet britannique pouvait ouvrir le feu tandis que seuls les rangs extérieurs de la colonne française étaient capables de retourner leur mousquet. En revanche, la ligne était terriblement vulnérable aux assauts de la cavalerie. Si des cavaliers parvenaient à atteindre le flanc ouvert de la ligne, ils semaient très rapidement la panique à l'intérieur. Mais si le bataillon s'était regroupé en carré, c'était alors la cavalerie qui devenait vulnérable. C'était un jeu de pierre-feuille-ciseaux meurtrier.

Un carré (qui avait souvent une forme oblongue) comprenait quatre rangs. Les soldats du premier rang s'agenouillaient et n'ouvraient pas le feu avec leur mousquet mais plantaient la crosse de leur arme dans le sol et orientait celle-ci vers l'extérieur, baïonnette fixée, afin de créer une haie de lames, à laquelle venaient s'ajouter les baïonnettes des soldats accroupis du deuxième rang. Les troisième et quatrième rangs pouvaient tirer au-dessus de la tête des hommes des deux premiers rangs. Les cavaliers se retrouvaient donc face à un obstacle redoutable et généralement insurmontable. Aucun flanc n'était attaquant et ils devaient foncer dans un mur d'acier d'où partaient des salves de balles. Les cavaliers occupaient au moins un espace d'un mètre de large et, lorsqu'ils se retrouvaient face à un bataillon britannique composé en moyenne de 500 hommes, seuls 16 ou 17 cavaliers occupaient le premier rang au moment de sonner la charge. Les attendaient donc au moins 200 hommes, dont la moitié tiraient de très près avec leur mousquet. Pas étonnant, dans ces conditions, que la cavalerie n'enfonçait que rarement un carré. Mais c'était arrivé. La Légion allemande du roi parvint à briser deux carrés à Garcia Hernandez, en Espagne, mais au prix d'un lourd sacrifice. On estime que le premier carré céda lorsqu'un cheval mourant et son cavalier heurtèrent en glissant le premier rang, ce qui ouvrit une brèche dans laquelle se faufilèrent au galop les cavaliers suivants. Une fois à l'intérieur, ils purent bien entendu attaquer les rangs arrière. À Garcia Hernandez, un vent de panique entraîna donc la désagrégation du premier carré, dont les éléments coururent vers le second pour y trouver refuge, mais rompant la cohésion de ce dernier. Les redoutables cavaliers foncèrent sur les survivants paniqués du

premier carré. Voyant le danger, un troisième carré se servit de ses mousquets pour garder à distance aussi bien les fugitifs paniqués que les cavaliers triomphants.

Par conséquent, la cavalerie priaît pour se retrouver face à une infanterie disposée en ligne, de façon à pouvoir décrocher une victoire aisée. Aux Quatre-Bras, cette prière fut exaucée. Cela se produisit lorsque la ligne de fantassins de Wellington souffrait et que la défaite ne paraissait pas seulement possible, mais probable. À l'instar de nombreux autres bataillons, les 42^e et 44^e étaient à court de munitions. La cavalerie était certes repoussée, mais dès que les cavaliers français disparurent de son champ de vision, l'artillerie ouvrit le feu sur les carrés britanniques disposés en rangs serrés, tandis que des hordes de tirailleurs français, à l'abri dans le champ de seigle piétiné se mirent à tirer. Le 42^e entama cette journée avec 526 hommes, mais la termina avec 238, les autres ayant été tués ou blessés. Le bataillon étant trop touché pour former ne serait-ce qu'un carré, les Highlanders et les hommes de l'Essex se rassemblèrent.

Sur le flanc gauche des troupes britanniques, le 95^e Rifles était désormais implacablement repoussé, tandis que d'autres Français attaquaient maintenant le Bois de Bossu par la droite. De nouvelles troupes arrivèrent fortuitement et Wellington put ainsi renforcer les fusiliers aux abois et envoyer trois bataillons supplémentaires afin de tenir le terrain situé à côté du Bois de Bossu. L'un de ces bataillons était le 69^e, du Lincolnshire, qui forma un carré près du 42^e et du 44^e. Mais, sur ce flanc droit, ils étaient censés être sous les ordres du prince d'Orange, âgé de 23 ans. Et ce dernier estima que ces trois nouveaux bataillons seraient plus efficaces s'ils formaient une ligne. Il leur ordonna de se redéployer. Les officiers des bataillons protestèrent, mais le prince trancha et les 69^e, 33^e et 73^e se déployèrent en ligne.

L'ordre de former une ligne fut donné alors que les cuirassiers du général de Kellermann se déchaînaient encore au milieu des unités britanniques. Ils virent que les manteaux rouges étaient vulnérables et passèrent à l'attaque. Le 73^e était suffisamment proche du Bois de Bossu pour se réfugier tant bien que mal dans le sous-bois touffu. Le 33^e eut tout juste le temps de former un carré, tandis que le 69^e se retrouva abandonné au beau milieu du champ et fut attrapé par les cavaliers. Le lieutenant Frederick Pattison, du 33^e, décrivit les événements dans une lettre à son frère :

Le terrain sur lequel nous devons progresser était très vallonné et les

champs de seigle étaient très hauts dans cette campagne riche et luxuriante, ce qui nuisait à une bonne observation. En progressant, la compagnie de tête de notre régiment... observa la charge sonnée par la cavalerie française. L'ordre fut donné de former un carré... Se rendant compte que nous nous préparions à les recevoir, l'ennemi, au lieu d'avancer, fit mouvement vers la gauche, enfonça les colonnes ouvertes du 69^e Régiment, qui, se trouvant sur la partie en contrebas du champ, ne les avait pas vus venir.

Le 69^e fut détruit, ses couleurs prises et seuls quelques hommes parvinrent à trouver refuge dans un carré situé à proximité. Perdre son étendard était une honte absolue. Pour certains hommes, les drapeaux avaient une signification presque mystique. William Miller, officier du 1^{er} Foot Guards, fut mortellement touché aux Quatre-Bras. Son dernier souhait fut de voir une dernière fois les couleurs. L'étendard du régiment fut donc apporté là où il était allongé et, aux dires d'un témoin de la scène, « son visage s'est illuminé et il a souri ». Les hommes se battaient comme des lions pour défendre leurs drapeaux et l'enseigne Christopher Clarke, du 69^e, tua trois cuirassiers dans sa tentative victorieuse de préserver les couleurs du régiment, mais, dans la lutte, il reçut 22 coups de sabre. Il survécut à ses blessures, puis rejoignit les rangs du 42^e Highlanders.

Le 33^e souffrit presque autant que le 69^e. Disposé en carré en raison de la présence de la cavalerie adverse, il était également dans le champ de vision d'une batterie française. Le lieutenant Pattison vit son chef de compagnie coupé en deux par un boulet de canon, « et j'ai reçu sur le visage et sur mon shako des morceaux de cervelle du pauvre Arthur Gore ». George Hemingway, homme du rang du bataillon, écrivit ceci à sa mère deux mois après la bataille :

À cet instant, l'ennemi avait une vue dégagée sur notre régiment. Il a effectué un tir de canon et une pluie de grêlons s'est abattue sur nous. Nous nous sommes tout de suite relevés et avons vu une grande colonne de cavalerie française, les cuirassiers, se rapprocher de nous. Nous avons immédiatement tenté de former un carré pour nous préparer à l'arrivée de la cavalerie, mais en vain, car les tirs de canon ennemis ont brisé notre carré avant que nous ayons pu achever sa formation. Chaque tir tuait neuf ou dix hommes. Les boulets tombaient au milieu de nous... et les obus explosaient en une centaine de morceaux... Si nous

ne nous étions pas trouvés à un peu plus de 250 mètres d'un bois, sur notre droite, la cavalerie nous aurait tous taillés en pièces et piétinés.

Le 33^e, ancien régiment du duc, entra dans le bois et certains cuirassiers commirent la bêtise de les suivre à l'intérieur. C'était maintenant au tour des manteaux rouges de frapper et, au milieu de cet enchevêtrement d'arbres, ils terrassèrent leurs poursuivants.

La destruction du 69^e et la capture de leur étendard furent l'apogée de la bataille pour les Français. Ils avaient avancé sur les deux flancs et détruit sans hésiter le centre britannique, mais des renforts arrivaient de Bruxelles et le duc disposa au final de suffisamment d'hommes et de pièces d'artillerie. Il décida que le moment était venu d'attaquer, mais il fallait auparavant déloger la garnison française se trouvant à l'intérieur d'une maison de pierre située à côté de la route principale. Le colonel Cameron, du 92^e Highlanders, avait hâte de se débarrasser de cette garnison et n'avait eu de cesse de demander au duc l'autorisation de s'emparer de la maison. Le duc lui avait répondu : « Du calme, Cameron, vous allez pouvoir vous en occuper avant la nuit. » Puis Wellington libéra les Écossais. Les archives du régiment relatent ce qu'a dit un Highlander :

Ce n'était pas une mince affaire. Ils étaient dans la maison comme des rats pris au piège. Nos tirs ne les atteignaient pas, mais les leurs non plus... il fallait qu'ils sortent, sous peine de périr à l'intérieur. Nous nous sommes donc placés derrière la haie entourant le jardin. La maison était cernée et ils ne pouvaient pas nous toucher. On a fini par les chasser et les maintenir en dehors de la maison. Mais c'est que les Français étaient sacrément courageux et ils ont essayé à de multiples reprises de nous la reprendre. Mais on les a repoussés et ils ont laissé leurs morts nourrir la terre du jardin.

Les flancs de la position britannique furent renforcés par des troupes supplémentaires, dont la Guards Division arrivant de Nivelles. En approchant des Quatre-Bras :

[ils] tombèrent sur des chariots plein d'hommes de toutes les nationalités sous les ordres du duc, grièvement et atrocement blessés. Les bords de la route étaient jonchés de mourants et de morts, dont une majorité de Britanniques.

Ce témoignage est celui de Robert Batty, enseigne du 3^e Bataillon du 1^{er} Foot Guards. Il avait 26 ans, ce qui était âgé pour un enseigne, plus petit grade d'officier de l'armée britannique, mais il ne portait l'uniforme que depuis deux ans. Il avait étudié la médecine au Caius College de Cambridge, puis avait quitté l'université afin de combattre en Espagne. Il marchait désormais vers le Bois de Bossu, où une solide colonne française était en train de chasser des défenseurs fatigués. Les 600 hommes du 1^{er} Foot Guards se trouvaient à la droite de la ligne britannique et progressèrent à proximité du bois jusqu'à avoir les Français en ligne de mire.

Lorsque nous les avons aperçus, nous nous sommes arrêtés, mis en formation, avons chargé nos armes et mis nos baïonnettes au canon, puis avancé... à cet instant, nos hommes poussèrent trois cris d'encouragement et, bien qu'ayant marché pendant quinze heures sans manger ni boire, à l'exception de l'eau que nous nous étions procurée en cours de route, nous avons foncé sur l'ennemi.

Les Français tentaient à ce moment-là de s'emparer du Bois de Bossu. Les Guards britanniques se réfugièrent alors au milieu des arbres, lesquels, selon Batty,

étaient si touffus qu'il leur était difficile d'entrer en force... ils traitaient chaque buisson et, au niveau d'un petit ruisseau coulant au milieu des bois, ils tentèrent de faire une halte, mais ne parvinrent pas à nous résister... nos pertes furent énormes et les efforts fournis extraordinaires... l'infanterie et la cavalerie françaises se battirent d'arrache-pied et, après une lutte de près de trois heures (dont l'obstination affichée par nos hommes n'eut d'égale que le massacre occasionné), nous eûmes le bonheur de prendre le contrôle de la route et du bois.

La cavalerie mentionnée par Batty ne se trouvait pas dans les bois, car aucun cavalier ne pouvait espérer négocier correctement les sous-bois touffus et les branches basses, mais les Guards combattaient également dans les champs situés à l'ouest, là où le Black Watch, le 44^e, le 69^e et tous les autres bataillons avaient lutté et succombé.

Mais, dans la soirée, les renforts du duc étaient arrivés, accompagnés de chariots entiers de munitions. L'heure était venue de passer de la défense à

l'attaque et le duc fit avancer sa ligne désormais étoffée. Les Français résistèrent pendant un moment, puis se replièrent pour se retrouver là où ils étaient le matin même. Gémioncourt, la grande ferme dominant le champ de bataille, était de nouveau aux mains des alliés. La confusion régnait chez les Français. Un témoin français anonyme écrivit ceci :

La foule de cuirassiers et de soldats blessés qui refluaient sur les derrières de l'armée y sema bientôt l'épouvante : les équipages, les ambulances, les cantiniers, les domestiques, toute cette foule de non-combattants, qui suivent les armées, se sauvèrent précipitamment, entraînant tout ce qu'ils rencontraient, à travers champs et sur la route de Charleroi, qui fut bientôt encombrée. La déroute était complète et se propageait avec rapidité ; tout le monde fuyait dans la plus grande confusion, en criant : voilà l'ennemi ! Voilà l'ennemi !⁹

La panique était prématurée. Ney était frustré, mais ses forces demeuraient intactes et étaient au moins parvenues à empêcher les Britanniques de voler au secours de von Blücher. « Nous n'étions que trop heureux d'avoir empêché les Anglais de venir en aide aux Prussiens », dit le capitaine Bourdon de Vatry, aide de camp du frère de Napoléon, Jérôme, qui avait été à la tête d'une partie des forces de Ney. De Vatry soupa avec le maréchal Ney et Jérôme Bonaparte lorsqu'un messenger arriva, exigeant que Ney parte soutenir l'Empereur. Ce message lui parvint bien entendu bien trop tard et Ney était dans l'incapacité d'obéir à cet ordre car il n'était pas parvenu à s'emparer du précieux carrefour.

Le 16 juin, le soleil se coucha tard, pas avant 21 heures, et l'obscurité complète ne fut là que deux bonnes heures plus tard. La journée avait été longue mais avait très bien débuté pour Napoléon. S'il n'avait pas atteint tous ses objectifs, il demeurait aux commandes des opérations. Il avait presque réussi à séparer ses ennemis et poussé les Prussiens à battre en retraite. Ney était passé à l'attaque bien trop tard et n'avait donc eu aucune chance de conduire ses hommes vers l'est de façon à fondre sur le flanc prussien, mais il était parvenu à occuper Wellington toute l'après-midi et toute la soirée. Le duc avait promis d'aller aider von Blücher à condition de ne pas être attaqué et il avait justement subi un assaut. Par conséquent, à la tombée de la nuit, alors que Ney dînait, installé à une table faite d'une planche posée sur deux tonneaux, les Français demeuraient encore en position de force.

Wellington avait remporté sa bataille, étant au moins parvenu à agacer son objectif français. Il avait tenu le carrefour et empêché Ney de se projeter vers l'est afin de tomber sur le flanc prussien. Ce n'était pas une petite victoire. Si Ney, voire d'Erlon, avait attaqué le flanc droit des Prussiens, la bataille de Ligny aurait pu se solder par la déroute de l'armée de von Blücher. Mais ça ne s'était pas déroulé ainsi. L'armée prussienne avait été battue, mais demeurait intacte et disposait encore d'une force de combat considérable, même si le duc en avait payé le prix fort. Les pertes britanniques s'élevaient à plus de 2 200, celles des Hanovriens et Brunswickois à 1 100, dont le duc de Brunswick, tué d'une balle dans la tête, et celles des Néerlandais à environ 1 200. Les pertes françaises étaient légèrement inférieures, environ 4 400 tués ou blessés, contre 4 500 pour Wellington.

Le duc avait gardé le contrôle du carrefour au cours de la majeure partie de la journée, face à une force bien supérieure. Cependant, au coucher du soleil, l'avantage des alliés avait presque totalement disparu car, au lieu de mener jusqu'aux Prussiens, la route de Nivelles conduisait aux forces victorieuses de Napoléon. Wellington ne savait toujours pas ce qui s'était passé à Ligny, mais, tard dans la soirée du vendredi, il reçut un rapport confus l'avertissant que les Prussiens avaient essuyé une défaite. Il envoya un aide de camp vers Ligny afin d'en savoir plus et l'homme revint lui dire qu'il avait seulement vu, à la nuit tombante, des vedettes françaises, des groupes de cavalerie disposés comme sentinelles. Il était désormais clair que Napoléon avait repoussé les Prussiens, même si Wellington ne savait pas encore où, sur quelle profondeur et dans quelles conditions.

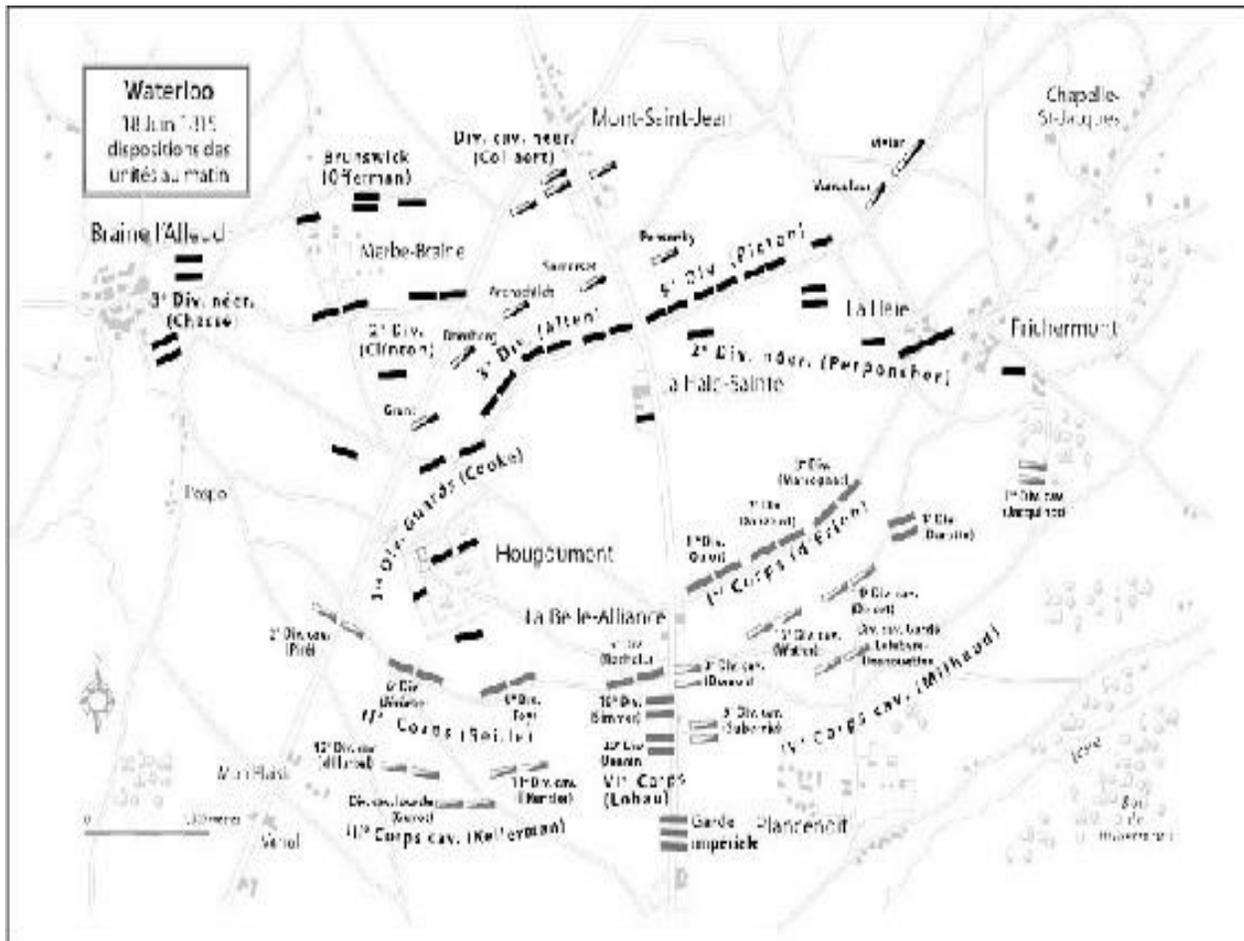
Pourtant, que la défaite soit cuisante ou légère, les décisions qu'allait prendre l'Empereur étaient claires. Il se servirait de la route de Nivelles pour attaquer le flanc de Wellington. L'objectif de cette campagne était à la portée de l'Empereur. Après tout, les Britanniques étaient les trésoriers de la nouvelle coalition opposée à la France. En leur infligeant un revers mémorable, la coalition s'effondrerait sans doute.

Il ne restait plus à Napoléon qu'à se mettre en ordre de marche à l'aube.



5

Ah ! Je les tiens donc, ces Anglais !



Samedi 17 juin. Le ciel s'était couvert de nuages pendant la nuit et l'aube s'accompagnait d'une froideur inhabituelle en cette saison. Wellington avait dormi trois heures dans le village de Genappe, juste au nord du carrefour, mais il était revenu aux Quatre-Bras peu de temps après trois heures du matin. « 92^e, dit-il à des Highlanders sur leur bivouac, je vous saurais gré de faire un petit feu » et les soldats en allumèrent un consciencieusement, auprès duquel le duc se pelotonna en attendant d'autres rapports sur le sort de ses alliés prussiens. Il portait des hauts-de-chausses blancs, des demi-bottes, une queue-de-pie bleu foncé, une écharpe blanche et son habituel bicorne. Il s'habillait toujours de manière simple pour les batailles. Nombre d'officiers aimaient porter leur uniforme le plus voyant, mais pas autant qu'Horatio

Nelson, qui s'était fait remarquer sur le pont du HMS *Victory* avec son manteau galonné et ses décorations ornées de bijoux, mais Wellington portait pour sa part invariablement un simple manteau. Ses hommes le connaissaient et il n'avait donc pas besoin de fanfreluches dorées.

Le soleil se leva vers 4 h 30 ce matin-là et, peu de temps après, le duc remarqua peut-être une femme affolée errant en compagnie de trois jeunes enfants dans les bivouacs de l'armée. On la remarquait assurément car Martha Deacon était enceinte de neuf mois. Elle s'était rendue aux Quatre-Bras la veille, sans doute à bord d'un chariot de ravitaillement, en compagnie de ses enfants. Son mari, Thomas Deacon, était officier, enseigne du 73^e, autre bataillon des Highlands. Et elle l'avait perdu, sachant simplement qu'il avait été blessé lors de l'avancée finale la veille au soir. Il marchait à côté du sergent Thomas Morris lorsqu'une balle de mousquet avait tué le voisin de Morris, qui se trouvait de l'autre côté. Cet homme avait reçu la balle en plein front, le tuant sur le coup. « Qui est-ce ? avait demandé Deacon. Sam Shortly, avait répondu Morris en regardant l'officier et en ajoutant : vous êtes blessé, monsieur. »

« Dieu me bénisse, par conséquent, répondit Deacon. » Une balle de mousquet lui avait cassé un bras. Il lâcha son épée et se dirigea vers l'arrière en quête de Martha et de leurs enfants, qu'il avait confiés aux bons soins de l'intendant chargé des bagages du 73^e, mais, malgré des recherches incessantes jusqu'à la tombée de la nuit, il n'avait pas trouvé sa femme. À l'aube, s'étant senti mal en raison de tout le sang perdu, il avait pris place à bord de l'un des chariots rapatriant les blessés à Bruxelles.

Martha, vêtue simplement d'une robe noire en soie et d'un châle léger, continua de chercher Thomas. Elle finit par trouver quelqu'un sachant ce qu'était devenu son mari, mais il n'y avait alors plus de moyen de transport pour rejoindre le nord. C'est ainsi qu'en compagnie de ses trois enfants, et malgré son état, Martha Deacon fit à pied les 35 kilomètres pour se rendre à Bruxelles, sous des trombes d'eau si violentes que le duc déclara n'en avoir jamais rencontrées de telles, même en Inde. Mais elle n'en poursuivit pas moins sa marche. La petite famille mit deux jours pour accomplir la distance et arriva à bon port sans encombre. Martha retrouva Thomas en convalescence à Bruxelles et, le lendemain, elle donna naissance à une petite fille, qu'ils nommèrent Waterloo Deacon.

Les Prussiens se réveillèrent également de bonne heure. Le maréchal von Blücher, contusionné et meurtri, avait réussi à dormir quelques heures dans le

hameau de Mellery, non loin de Ligny. C'est là qu'il fut découvert par son état-major et, tôt ce matin-là, les Prussiens débattirent sur la marche à suivre. Von Gneisenau, qui se méfiait beaucoup des Britanniques, suggéra de battre en retraite vers l'est, le Rhin et la Prusse, mais un tel mouvement risquait d'éloigner un peu plus l'armée de von Blücher de ses alliés anglo-néerlandais. Et von Blücher, contrairement à von Gneisenau, aimait Wellington et avait confiance en lui. Le débat fut bref. Von Gneisenau, intelligent mais avec des opinions très arrêtées, n'en savait pas moins pertinemment que son chef avait un talent instinctif pour la guerre et il accéda à sa demande. L'armée prussienne ne se dirigerait donc pas vers l'est, mais prendrait la direction du nord et de Wavre.

Ce fut peut-être la décision la plus cruciale prise lors de ces quatre jours. Les alliés avaient perdu la facilité de communication qu'offrait la route de Nivelles, mais il demeurait des chemins de campagne reliant Wavre à la grand-route de Bruxelles. Ces chemins n'étaient pas pavés et serpentaient à travers champs et bois, traversaient rivières et cours d'eau. Mais en mettant le cap vers le nord et Wavre au lieu de battre en retraite vers l'est, von Blücher ne tirait pas un trait sur la possibilité d'unir ses forces à l'armée de Wellington. C'était une décision courageuse. Von Blücher devait savoir que les Français enverraient une force pour précipiter sa retraite et tenter de bloquer tout mouvement vers l'ouest et Wellington. En se dirigeant vers Wavre, il rendait bien plus difficile un éventuel repli vers l'est, mais il n'était pas surnommé maréchal en avant pour rien. Même si Wellington n'avait pas volé à son secours la veille, le vétéran n'allait pas abandonner son allié pour autant.

Et c'est ainsi que les Prussiens marchèrent vers le nord. Le capitaine d'un escadron de cavalerie westphalien fit remarquer que les troupes étaient plutôt moroses. Il avait commencé à pleuvoir et, parmi les nouvelles selles, certaines avaient gonflé en raison de l'humidité, meurtrissant les cavaliers. Il leur ordonna donc de mettre pied à terre et de marcher à côté de leur monture. La route était difficile, le temps épouvantable et les troupes avaient le moral en berne, mais elles tombèrent sur le maréchal von Blücher au bord de la route et l'humeur ambiante changea instantanément grâce :

à l'entrain et à la gaieté de notre maréchal de 74 ans. Ses membres contusionnés avaient été traités au cognac et il s'était servi un très généreux schnaps. Ainsi, même si le fait d'être à cheval devait être très

douloureux, il montait aux côtés des soldats, plaisantant avec eux, et sa bonne humeur se répandit comme une traînée de poudre dans toute la colonne. Je n'ai fait qu'apercevoir le vieux héros, mais j'aurais vraiment aimé lui exprimer ma joie qu'il s'en soit tiré.

Difficile d'imaginer le duc de Wellington en train de plaisanter avec ses soldats, car ce n'était pas du tout son style. À plusieurs reprises, il avait fait cesser sur-le-champ les acclamations que lui réservaient les hommes car, disait-il, si vous les laissez vous acclamer aujourd'hui, ils vous conspueront demain. Il n'était pas autant aimé que von Blücher, ni vénéré comme Napoléon, mais on le respectait. Il pouvait se montrer plein d'esprit. Longtemps après la fin des guerres, certains officiers français lui tournèrent ostensiblement le dos à Paris, attitude grossière pour laquelle une femme tint à s'excuser. « Ne vous inquiétez pas, madame, dit le duc, ce n'est pas la première fois que je vois leur dos. » Il avait appris à ne pas montrer ses émotions, même s'il ne se cachait pas pour pleurer les pertes subies lors de ses batailles, et possédait un tempérament explosif qu'il avait également appris à maîtriser. Ses hommes voyaient peut-être son tempérament à l'œuvre, rarement ses émotions, mais, s'il se montrait distant, il avait également confiance en eux et c'était réciproque. Le soldat William Wheeler, du 51^e, qui servit Wellington lors de la guerre de la Péninsule ainsi qu'à Waterloo, écrivit ceci :

Si l'Angleterre devait de nouveau avoir besoin de son armée, et je serais de la partie, faites que « Vieux Nez crochu » soit aux commandes. Nous aurions la certitude de voir nos intérêts pris en compte et nous ne craindrions jamais un ennemi. Nous serions sûrs de deux choses. Tout d'abord, nous disposerions des meilleures rations en fonction de la nature de la mission. Et nous serions certains d'infliger une bonne vieille correction à l'ennemi. Qu'est-ce qu'un soldat peut souhaiter de plus ?

Wellington aurait apprécié ces louanges. Mais pour l'heure, après les combats des Quatre-Bras, il n'était probablement pas certain d'infliger une « bonne vieille correction » à Napoléon. Il attendait des nouvelles de von Blücher tout en faisant les cent pas auprès du feu que lui avaient allumé les Highlanders. Il était seul depuis au moins une heure, plongé dans ses pensées,

mâchonnant de temps en temps distraitemment une pousse arrachée d'un arbre. Puis l'honorable lieutenant-colonel Sir Alexander Gordon, l'un des aides de camp du duc, lui apprit la nouvelle qu'il attendait. L'armée de von Blücher, certes touchée, mais encore debout, se dirigeait vers Wavre. Vers le nord en direction de Wavre et non vers l'est et la Prusse. « Le vieux von Blücher s'est pris une belle raclée, grommela le duc à un officier des Coldstream Guards, et est reparti à Wavre, 29 kilomètres. S'il est reparti, nous devons y aller nous aussi. J'imagine qu'en Angleterre, ils diront que nous avons pris une déculottée. Je ne peux pas empêcher ça. S'ils sont repartis, nous devons le faire nous aussi. »

On donna donc l'ordre de se préparer à battre en retraite à l'endroit que Wellington avait reconnu l'année précédente, sur la crête de Mont-Saint-Jean, au-dessus de la vallée ordinaire où le seigle était haut. Le duc craignait peut-être que les Britanniques considèrent cette retraite comme l'admission de la défaite, mais l'opinion publique française ne risquait pas de voir en ces événements du 16 juin autre chose qu'une victoire. Et Napoléon s'en assura en envoyant une dépêche au *Moniteur universel*, le journal officiel, décrivant Ligny et Quatre-Bras comme deux victoires supplémentaires à ajouter au tableau d'honneur de l'Empire. La publication de ce compte rendu déclencha la liesse dans Paris.

Pour les Britanniques, la priorité du jour était de secourir leurs blessés, dont bon nombre avaient passé toute la nuit là où ils étaient tombés. Les membres de la cavalerie mirent les blessés sur des chevaux et ceux qui étaient trop faibles pour tenir en selle furent transportés sur des couvertures. Certains blessés français furent sans nul doute secourus également, même si la priorité était donnée aux Britanniques et aux Néerlandais, ramenés à Bruxelles sur des chariots, sans nul doute en souffrant atrocement.

Les Français s'occupaient bien mieux de leurs blessés que leurs ennemis, ou du moins tentaient de le faire, principalement grâce à l'influence de Dominique Jean Larrey, chirurgien en chef de la Garde impériale. Larrey se rendit compte que le fait de soigner les hommes le plus tôt possible permettait d'obtenir de bien meilleurs résultats que de les laisser souffrir. Il inventa donc l'« ambulance volante », véhicule léger doté d'une bonne suspension et, à l'avant, d'un axe pivotant rendant l'engin manœuvrable sur les champs de bataille encombrés par des cadavres et des débris. Il disposait d'un plancher que l'on pouvait sortir à l'arrière pour en faire une table d'opération ou aider à charger les blessés. Il opérait souvent sur le champ de bataille, mais

préférerait installer un poste de secours central pour y recevoir les blessés, tandis que les Britanniques, en revanche, sollicitaient leurs musiciens pour transporter les hommes à l'arrière, où des chirurgiens vêtus d'un tablier plein de sang attendaient avec des scies, des couteaux et des sondes. Un chirurgien talentueux, et Larrey ne manquait pas de talent, était capable d'amputer une jambe en moins d'une minute. On n'anesthésiait pas le patient, seul l'alcool permettait d'engourdir l'esprit du blessé, et le vinaigre ou la térébenthine servait d'antiseptique. Larrey préférait opérer pendant que le patient était encore en état de choc, et il avait découvert que le taux de guérison des hommes traités ainsi était bien plus élevé, même si les soldats touchés à l'abdomen avaient très peu de chances de s'en sortir, quelle que soit la rapidité avec laquelle il intervenait. La plupart des blessés britanniques devaient attendre longtemps avant de recevoir des soins et nombre des hommes blessés aux Quatre-Bras ne virent pas un chirurgien avant d'avoir rejoint Bruxelles, située loin du champ de bataille, alors que, pour sa part, Larrey opérait tout à proximité. Napoléon disait de lui qu'il était « le plus honnête homme et le meilleur ami du soldat que j'aie jamais connu »¹⁰.

Les Britanniques secoururent leurs blessés jusqu'à la mi-journée et, pendant ce temps, Wellington donna des instructions très précises concernant le repli de l'armée. L'infanterie devait partir en premier, mais « d'une façon empêchant l'ennemi d'observer ce que nous étions sur le point de faire ». Le lieutenant Basil Jackson fut dépêché pour donner l'ordre de repli au général Picton :

Je l'ai trouvé dans une ferme, pas loin, sur la chaussée de Charleroi, il a accusé réception de l'ordre d'un air revêche. De toute évidence, se retirer d'une position qu'il avait si vaillamment défendue la veille lui déplut fortement, et ce n'est guère étonnant !

Ce que Jackson ne savait pas, à l'instar de tout le monde, à l'exception de Picton et de son aide, c'était que l'irascible général gallois avait été touché par une balle de mousquet la veille, qui lui avait brisé deux côtes, ce qui suffisait largement à rendre un homme mal aimable, mais Picton dissimula la blessure parce qu'il refusait que quiconque essaie de le persuader de quitter le théâtre des opérations. Il était de mauvaise humeur, contraint de surcroît de monter le cheval d'un soldat de la cavalerie car son palefrenier avait pris peur et s'était enfui avec ses chevaux.

Wellington disposait de plus de 30 000 hommes et de 70 canons aux Quatre-Bras et il devait les faire se replier de 13 kilomètres jusqu'à la crête de Mont-Saint-Jean. Il envisagea de faire stationner son armée plus près des Quatre-Bras, sur une petite crête située au nord de Genappe, mais il décida finalement que le terrain de Mont-Saint-Jean était plus favorable sur le plan défensif. Il savait très bien qu'il pouvait être attaqué à tout moment. Des combats sporadiques faisaient déjà rage, les piquets avancés des deux camps se tirant dessus et les claquements provoqués par les mousquets et les fusils pouvaient rapidement se transformer en grondements assourdissants d'une véritable bataille. Le duc était contraint de se replier sur une seule route, la chaussée, par laquelle devaient transiter tous ses canons et chariots. L'infanterie était peut-être capable de marcher à travers champs de chaque côté de la route, mais elle se retrouverait face à des cultures touffues, des haies, des fossés, des murs et des fourrés. En bref, cette retraite serait une manœuvre difficile et dangereuse, mais nécessaire. Ainsi, une fois les blessés partis, l'armée se mit en route, à commencer par l'infanterie et la majeure partie de l'artillerie, tandis que la cavalerie et l'artillerie légère restèrent comme arrière-garde. Wellington souhaitait que la retraite s'effectue dans le calme et, comme pour exprimer son sang-froid, il s'allongea dans un pré, recouvrit son visage d'un journal, puis fit semblant de dormir. Il devait pourtant être préoccupé car, à chaque minute qui passait, il avait de moins en moins d'hommes aux Quatre-Bras et ceux qui restaient étaient de plus en plus vulnérables à une attaque ennemie.

Mais d'attaque il n'y eut point.

Étonnamment, le maréchal Ney ne fit rien. Ses troupes bivouaquaient à la périphérie du village de Frasnes, à moins de 5 kilomètres du carrefour, et pourtant l'ordre d'attaquer les forces de moins en moins nombreuses ne vint jamais, ni celui de partir en reconnaissance dans les champs où elles avaient si farouchement combattu la veille. Il y eut bien quelques escarmouches entre les piquets avancés français et leurs homologues, mais Ney n'ordonna aucune attaque d'envergure. Ce fut durant ces échanges de tir sporadiques, le samedi 17 juin à l'aube, qu'Edward Costello, le fusilier, relata un triste épisode lors du repli du 95^e des positions tenues la veille. Toutes les femmes accompagnant l'armée n'étaient pas restées à Bruxelles et bon nombre d'entre elles, à l'instar de Martha Deacon, se trouvaient aux côtés de leur mari. La compagnie de Costello se repliait en empruntant un chemin menant à la route de Nivelles. Il dit que le chemin :

était en partie protégé des tirs ennemis par une haie. L'un de mes compagnons entendit les pleurs d'un enfant de l'autre côté. Il se pencha par-dessus et aperçut un beau petit garçon âgé de deux ou trois ans, à côté de sa mère, morte et qui saignait encore abondamment d'une plaie à la tête, très probablement occasionnée par une balle perdue ennemie. Nous avons transporté le petit enfant sans mère, et peut-être orphelin, à Genappe, où se trouvaient un certain nombre de femmes de notre division, dont l'une le reconnut. Je crois qu'elle a dit que c'était le fils d'un soldat du First Royals.

Malgré les échanges de tir entre les piquets des deux camps, les Français semblaient ne pas avoir conscience que Wellington se repliait. Le maréchal Ney estimait que ce samedi lui permettrait de faire reposer ses troupes. Par conséquent, sous d'imposants nuages noirs affluant progressivement du nord pour obscurcir le ciel, Britanniques et Néerlandais s'esquivèrent, jusqu'à ce qu'il n'y ait plus, à 14 heures, que l'arrière-garde de la cavalerie et de l'artillerie à cheval.

L'inactivité de Ney fut impardonnable. Ce matin-là, sa mission était de compliquer la vie de Wellington en l'attaquant de nouveau, car le duc aurait alors été contraint de laisser des troupes aux Quatre-Bras pour repousser les attaques françaises, notamment en provenance de Ligny. En fait, Wellington se trouvait dans une situation extrêmement précaire, exposé par le sud et l'est et ne disposant que d'une seule route pour s'échapper en direction du nord. Bien entendu, il aurait pu se replier vers Nivelles, mais cela l'aurait éloigné des Prussiens et le duc n'envisageait pas d'abandonner leur campagne commune. Ney se voyait donc offrir une occasion en or de piéger Wellington, mais il n'en fit rien. Lorsque Napoléon apprit que les Britanniques battaient en retraite, il couvrit publiquement de honte Ney en lui disant en face : « On a perdu la France ! » Mais, en ce samedi matin, l'Empereur ne fut guère plus à la hauteur.

Napoléon dormit tard et se réveilla d'une humeur affable. Il tint à faire le tour du champ de bataille de Ligny, comme pour se délecter de la victoire décrochée la veille. Il supposa que Wellington, comme von Blücher, avait battu en retraite et il ne tenait visiblement pas à poursuivre l'une ou l'autre de ces deux armées. Il envoya des patrouilles de la cavalerie vers l'est pour trouver les Prussiens et ses cavaliers lui rapportèrent que les hommes de von

Blücher s'enfuyaient en direction de l'est dans le plus grand désordre. En fait, ces troupes en pleine débandade sur la route menant à Namur étaient des Rhénans ayant déserté l'armée prussienne. Von Blücher ne se trouvait pas sur la route de Namur, mais avait mis le cap sur le nord, se rendant à Wavre.

Puis Napoléon apprit que l'armée de Wellington, loin de battre en retraite, était toujours aux Quatre-Bras. Ce rapport le stupéfia. Comment Wellington pouvait-il être à ce point stupide ? Mais il vit là une occasion et donna des ordres pour que Ney contienne Wellington sur place pendant que l'Empereur envoyait 69 000 hommes attaquer le flanc gauche exposé du duc. Pendant ce temps-là, Napoléon envoya un détachement représentant un quart de son armée, soit 33 000 hommes, sous la direction du maréchal Grouchy, poursuivre les Prussiens.

C'est ce matin-là que Napoléon aurait pu remporter la campagne. Les hommes de Ney se trouvaient à proximité de Wellington et le restant de son armée était à une heure de marche des forces anglo-néerlandaises. Si Napoléon avait attaqué à l'aube, Wellington aurait certainement couru à sa perte, mais l'Empereur avait laissé la matinée s'écouler sans rien faire et, lorsqu'il atteignit les Quatre-Bras en début d'après-midi, il découvrit que les dernières unités de l'armée anglo-néerlandaise venaient de quitter les lieux sans être le moins du monde dérangées par les troupes de Ney, qui se préparaient un repas dans leurs bivouacs. « On a perdu la France ! » avait-il lancé féroce à Ney, mais l'Empereur s'était montré presque tout aussi indolent que le maréchal. En ce samedi matin, les Français auraient dû poursuivre les Prussiens de von Blücher et attaquer Wellington sans perdre une seconde, mais ils ne firent ni l'un ni l'autre. Pire, ils ignoraient toujours où se trouvaient les Prussiens et avaient laissé à Wellington tout le temps nécessaire pour se replier en toute sécurité.

Napoléon ordonna qu'on poursuive les hommes de Wellington, envoyant la cavalerie et l'artillerie à cheval, mais c'est là que Dame Nature fit des siennes. Le ciel se déchâna, les nuages noirs déclenchant le tonnerre, zébrant le ciel d'éclairs et déversant des trombes d'eau. Quelle pluie ! Il s'agissait d'une tempête que Wellington jugea encore plus violente que celles qu'il avait connues en Inde pendant la mousson. Cette gigantesque averse fit apparaître la boue dans les champs, faisant déteindre les manteaux rouges de l'infanterie britannique sur leurs pantalons blancs, qui devinrent roses. Mais ces fantassins étaient en bonne voie vers Mont-Saint-Jean. La cavalerie et l'artillerie à cheval furent chargées de maintenir les poursuivants français à

bonne distance.

Revenons à Cavalié Mercer, l'officier d'artillerie dont les troupes avaient appris l'évasion de Napoléon de l'île d'Elbe avec une joie non feinte, tous impatients d'affronter le danger et le carnage, espérant en tirer gloire et se distinguer. Mercer se fendit de l'un des meilleurs et des plus célèbres récits de la campagne de Waterloo et sa batterie d'artillerie à cheval contribua à contenir la poursuite menée par les Français. Mais, juste avant l'arrivée de la pluie, il aperçut pour la première fois Napoléon :

J'avais souvent désiré voir Napoléon, ce puissant homme de guerre, ce génie étonnant qui avait rempli le monde de sa renommée. Maintenant je le voyais et il y avait quelque chose de sublime, rarement égalé, dans cette vue. Le ciel s'était couvert de nuages depuis le matin et offrait alors un aspect extraordinaire. De larges masses isolées de nues à tonnerre d'un noir d'encre, leurs bords nettement délimités, et comme sur le point d'éclater, étaient suspendues au-dessus de nous... pendant que la colline éloignée dernièrement occupée par les Français était illuminée par un brillant soleil... lorsqu'un cavalier isolé, immédiatement suivi de plusieurs autres, monta au galop le plateau.¹¹

Mercer avait aperçu l'Empereur qui montait sa jument blanche Désirée. Voyant l'arrière-garde britannique s'enfuir, Napoléon lança sa cavalerie. Les combats les plus violents se déroulèrent autour de Genappe, village situé à 5 kilomètres au nord des Quatre-Bras. Les lanciers français poursuivirent les hussards britanniques et subirent la contre-attaque des Life Guards. La batterie de Mercer, comme celle des autres artilleurs, trouva des postes d'où bombarder la cavalerie ennemie avant qu'elle ne s'anime et prenne le galop. L'une des unités d'artillerie était une batterie de fusées, nouvelle arme que Wellington jugeait uniquement bonne à effrayer les chevaux. Il avait découvert les fusées en Inde, où cette arme avait été utilisée par l'ennemi, puis de nouveau en Espagne, où celles du colonel William Congreve avaient été déployées pour la première fois. Le capitaine Mercer fut fasciné lorsqu'il vit pour la première fois cette nouvelle arme ultramoderne :

Les fuséens avaient placé un petit triangle de fer sur la route avec une fusée posée dessus. L'ordre de faire feu est donné, le porte-feu est appliqué et le projectile instable commence à cracher des étincelles, à tortiller sa queue et tout à coup part droit en montant la chaussée. Un

*canon est sur la route, entre les deux roues duquel l'obus fixé à la tête de la fusée éclate. Les canonniers tombent à droite et à gauche et ceux des autres pièces prennent leurs jambes à leur cou. La batterie est abandonnée en un moment. Étrange ! Mais c'est ainsi.*¹²

Le plus étrange fut peut-être la précision de cette première fusée, car les suivantes devinrent folles, certaines déviant de leur trajectoire et menaçant même les Britanniques. Le duc se serait volontiers débarrassé de la batterie de fusées, mais elles étaient parrainées par le prince Régent. Il se trouvait donc condamné à les garder.

La pluie ralentit la poursuite. Une fois l'armée dans les rues exigües de Genappe, où la grand-route traversait la Dyle par un pont étroit, elle distança les Français, bien que le capitaine Mercer ait fait une halte dans le village pour se raser de près. Lord Uxbridge, commandant en second de Wellington et à la tête de toute la cavalerie anglo-néerlandaise, exigea que Mercer et ses canons le suivent dans une ruelle tout juste assez large pour laisser passer les pièces d'artillerie. Mercer ne voyait pas très bien ce que voulait Uxbridge, mais il obéit, puis soudain, alors qu'ils débouchaient dans les champs situés derrière le village, la cavalerie ennemie fit son apparition devant eux à une cinquantaine de mètres :

*Toute cette affaire paraissait si extravagante, si confuse, que par moments je peux à peine croire que ce ne fût pas un rêve. Cependant c'était réel : le général en chef de la cavalerie s'exposant parmi les escarmoucheurs de l'arrière-garde et faisant littéralement le travail d'un cornette ! « Pardieu, nous sommes tous prisonniers ! (ou quelque chose comme cela) », s'écria lord Uxbridge lançant son cheval sur un des talus des jardins qu'il franchit, nous laissant sortir du pétrin du mieux que nous pourrions.*¹³

La place manquait pour faire manœuvrer les chevaux tirant les pièces de canon. Mercer dut donc défaire les avant-trains et les déplacer à la main. Miraculeusement, la cavalerie ennemie ne vint pas perturber ce processus laborieux et Mercer reconduisit sa batterie jusque dans le centre du village, où il découvrit Lord Uxbridge en train de rassembler une colonne de secours.

Puis ils se mirent en route sous une pluie battante. L'artillerie et les chariots empruntèrent la route, la cavalerie se replia à travers champs à l'est

de la grand-route et l'infanterie à l'ouest. Un officier nassauvien, le capitaine Friedrich Weiz, jugea « exemplaire » le travail de l'état-major. La retraite se déroula avec efficacité, malgré les conditions climatiques et la poursuite française. Les Britanniques devaient perdre moins de 100 hommes pour aller jusqu'à Mont-Saint-Jean, les pertes françaises étant probablement du même ordre. Parmi les blessés figurait le colonel Jean-Baptiste Sourd, à la tête d'un bataillon de lanciers. Sourd était sorti du rang, avait été fait baron de l'Empire, et Napoléon venait de lui offrir une nouvelle promotion, à laquelle le colonel n'avait pas encore répondu. À Genappe, Sourd, âgé de 40 ans, fut sérieusement entaillé, probablement par les Life Guards, et dut se rendre au poste de secours, où Larrey, chirurgien en chef, décida de l'amputer du bras droit. Le colonel, allongé sur la table d'opération pendant que Larrey lui sciait le bras, lui ligaturait les artères et recousait un morceau de peau sur le moignon, dicta une lettre à l'Empereur :

La plus grande faveur que vous puissiez me faire est de me laisser colonel de mon régiment de lanciers, que j'espère reconduire à la victoire. Je refuse le grade de général. Que le grand Napoléon me pardonne ! Le grade de colonel est tout pour moi.¹⁴

Puis Sourd signa la lettre de sa main gauche avant de remonter sur son cheval et de partir rejoindre ses hommes au galop, lesquels poursuivaient toujours l'arrière-garde britannique. Sa blessure guérit et Sourd devait vivre jusqu'en 1849. Le colonel avait été blessé à Genappe, lors du combat de cavalerie qui impressionna grandement nombre d'observateurs britanniques. La cavalerie britannique était armée d'épées et de sabres et opposée aux lanciers français. Ces lanciers occupaient toute la route entre les maisons de la petite ville, formant une haie de lames presque impénétrable, sans flanc ouvert susceptible d'être attaqué. Le 7^e Hussards britannique reçut l'ordre de charger les Français, qui se trouvaient maintenant trop près des forces anglo-néerlandaises en train de se replier. Le sergent-major Cotton se souvint que les lanciers étaient « de sacrés clients » :

Quand nous avons sonné la charge, leurs lances étaient droites, mais lorsque nous sommes arrivés à deux ou trois longueurs de chevaux d'eux, ils en abaissèrent les pointes et agitèrent les drapeaux, ce qui effraya certaines de nos montures.

Les drapeaux dont il fait mention étaient des pennons accrochés juste sous le fer de lance en acier. L'attaque du 7^e Hussards se solda par un échec. Ils souffrirent sérieusement, puis de nouveau lors d'un second assaut, et les survivants furent ensuite pourchassés par un groupe mixte de lanciers et de cuirassiers, qui ne fut stoppé que par une charge des Life Guards, la cavalerie lourde, qui parvinrent à dépasser les pointes des longues lances et à tailler en pièces les Français à l'aide de leurs épées massives. La lance était une arme efficace, surtout lors d'une poursuite, mais présentait la faiblesse de rendre le lancier sans défense si l'ennemi parvenait à en esquiver la pointe. Néanmoins, les Britanniques furent tellement impressionnés par les performances des lanciers français qu'après les guerres, ils formèrent leurs propres régiments de lanciers.

Les Life Guards mirent un terme à la poursuite des Français, mais la pluie diluvienne favorisa grandement la fuite des hommes de Wellington. « Sur les chemins, la couche de boue atteignait une telle profondeur, se souvint Hippolyte de Mauduit, de la Garde impériale, qu'il nous était impossible de maintenir nos colonnes en ordre. » Le lieutenant Jacques Martin, officier d'infanterie français, décrivit le chaos régnant :

Un orage, tel qu'on n'en avait jamais vu de semblable, se déchaîna subitement sur nous... En quelques minutes, la route et la plaine ne furent plus qu'un marais qui devint toujours plus impraticable, car l'orage persista et dura tout le reste du jour et toute la nuit. Les hommes et les chevaux s'enfonçaient dans la boue jusqu'à mi-jambes ; l'obscurité croissante empêchait de se voir, les bataillons se mêlaient, chaque soldat marchait comme il pouvait et où il pouvait ; nous ne formions plus une armée, mais une véritable cohue.¹⁵

La poursuite des Français se transforma en lutte contre les éléments et la boue. La plupart des fantassins progressaient à travers champs, laissant la route pavée aux artilleurs, et des hommes cherchaient un chemin en essayant d'éviter la boue piétinée par ceux les ayant précédés. Ils s'éparpillèrent à un tel point que certains ne rejoignirent leur unité que le lendemain matin. Et il pleuvait toujours. Puis, quand le soir arriva, les premiers cavaliers français essuyèrent des tirs d'artillerie en arrivant au sommet d'une petite côte. C'était le crépuscule, le ciel était anormalement obscurci par de gros nuages noirs et il pleuvait à seaux, quand, là, dans l'obscurité, il se produisit des éclairs

révélant des tirs. Au-dessus de la vallée détrempée volaient des obus laissant de minuscules volutes de fumée. Les flashes provenant de la bouche des canons se multiplièrent sur toute une ligne de crête au nord. Les obus explosèrent, causant peu de dégâts, et certains n'explosèrent même pas, le sol détrempé éteignant leur mèche brûlante. Puis le tir de barrage cessa aussi subitement qu'il avait commencé.

Jusque-là, les canons britanniques avaient ouvert le feu tout près de la grand-route, mais les premiers cavaliers français avaient constaté que de nouveaux éclairs étaient apparus sur une crête désormais enveloppée d'une fumée qui dérivait au travers des fortes pluies. Ils connaissaient la signification de cette fumée. Cela voulait dire que les canons avaient quitté la route pour s'installer sur une crête que l'ennemi avait l'intention de défendre. Les Britanniques avaient décidé de faire une halte et la poursuite était terminée. Devant les Français se trouvaient le duc de Wellington et son armée.

Proposant qu'on livre bataille en un lieu baptisé Mont-Saint-Jean.

* * *

Quatre cents ans plus tôt, près du village d'Azincourt, une armée anglaise avait attendu de livrer bataille contre les Français et, en cette nuit d'octobre, il avait plu à torrents, le ciel résonnant du fracas provoqué par le tonnerre. C'était une pluie diluvienne et, le lendemain matin, même si elle avait cessé, le champ sur lequel les Anglais proposaient de se battre n'était plus qu'un borborygme. Ce fut cette boue, plus que les flèches ou le courage anglais, qui conduisit à la défaite des soldats français équipés d'une armure de 20 à 25 kg et progressant difficilement avec de la boue jusqu'aux genoux pour rejoindre leurs adversaires. Cette boue épaisse les fatigua, à tel point que, lorsqu'ils atteignirent la ligne d'Henri V, ils furent impitoyablement massacrés.

Le dimanche 18 juin 1815, la vallée située au sud de Waterloo présentait un sol boueux. C'était un présage.

Soit l'Empereur ne connaissait pas l'histoire, soit il décida que la pluie la veille d'une bataille n'était pas de mauvais augure. Il avait commis des erreurs les deux derniers jours, mais il restait extrêmement confiant. Le général Foy se souvint de la prédiction de Napoléon :

Les Prussiens et les Anglais sont dans l'incapacité de se rassembler avant deux jours après une bataille telle que celle de Fleurus [Ligny], étant donné également qu'ils sont poursuivis par un nombre

considérable de soldats. Nous ne pouvons que nous réjouir si les Anglais décident de rester, car la bataille qui s'annonce va sauver la France et marquera l'histoire du monde !

Cela tranche avec « On a perdu la France ! », mais cette remarque brutale avait été faite sous le coup de la colère lorsque Napoléon s'était rendu compte que Ney avait laissé passer une occasion. Mais, malgré cette occasion manquée, Napoléon avait toujours de quoi être confiant. D'après les éléments en sa possession, les Prussiens battaient en retraite vers l'est, poursuivis par le maréchal Grouchy, tandis que Wellington avait bêtement proposé d'en découdre.

Je ferai jouer ma nombreuse artillerie et je ferai charger ma cavalerie afin de forcer l'ennemi à révéler ses positions. Et quand je saurai avec certitude quelles sont les positions anglaises, je marcherai avec ma Vieille Garde.

Napoléon était plutôt enclin à faire ce genre de déclarations dédaigneuses mais, en ce dimanche 18 juin, ses tactiques n'allaient pas être aussi simples qu'il l'avait prédit, tout en illustrant la confiance en soi qui l'habitait. Les Français disposaient de bonnes sources de renseignement parmi les Belges francophones et l'Empereur devait savoir que l'armée de Wellington constituait une coalition fragile, tandis que sa propre armée regorgeait de combattants aguerris. Cette nuit-là, Napoléon craignit que Wellington ne s'éclipse en profitant de l'obscurité et ne prive la France d'une grande victoire. « La pluie tombait à torrents » :

Divers officiers envoyés en reconnaissance, et des affidés de retour à trois heures et demie, confirmèrent que les Anglo-Hollandais ne faisaient aucun mouvement... Deux déserteurs belges, qui venaient de quitter leur régiment, lui rapportèrent que leur armée se préparait à la bataille, qu'aucun mouvement rétrograde n'avait eu lieu, que la Belgique faisait des vœux pour les succès de l'Empereur, que les Anglais et les Prussiens y étaient également haïs. Le général ennemi ne pouvait rien faire de plus contraire aux intérêts de son parti et de sa nation... que de rester dans la position qu'il occupait ; il avait derrière lui les défilés de la forêt de Soignes ; s'il était battu, toute retraite lui était impossible... Le jour commençait à poindre ; l'Empereur rentra à

son quartier-général, plein de satisfaction de la grande faute que faisait le général ennemi... L'oligarchie britannique en serait renversée ! La France allait se relever dans ce jour, plus glorieuse, plus puissante et plus grande que jamais !¹⁶

Cette nuit-là, le quartier général de Napoléon était installé dans une ferme, le Caillou, juste au sud de la large vallée où ses ennemis attendaient. Il passa une nuit agitée, ce qui n'était guère surprenant. Très tôt dans la matinée du dimanche 18 juin, il reçut un billet de Grouchy qui aurait dû le perturber. Le message disait que les Prussiens, au lieu de battre en retraite vers l'est, se dirigeaient plein nord vers Wavre, ce qui signifiait que les forces de von Blücher se trouvaient à quelques heures de marche de la vallée détremée au-dessous de Mont-Saint-Jean. L'Empereur ne semblait pas inquiet pour autant et il ne répondit à Grouchy qu'en milieu de matinée. Après tout, il avait envoyé une grande partie de son armée occuper les Prussiens. Ces 33 000 hommes avaient pour mission d'empêcher von Blücher de faire la jonction avec Wellington et l'Empereur était certain qu'ils la mèneraient à bien. Seules les troupes face à lui l'intéressaient, à savoir l'armée anglo-néerlandaise. Et, dans la mesure où Napoléon n'avait jamais livré de bataille rangée contre les troupes britanniques, il sollicita l'avis de ses généraux. Au Caillou, lors du petit-déjeuner, le maréchal Soult dit à Napoléon qu'en combat rapproché l'infanterie anglaise était le diable en personne, opinion qui irrita Napoléon, tout comme le commentaire déprimant du général Reille sur le caractère inexpugnable d'une infanterie anglaise bien en position. La riposte de Napoléon est célèbre :

Parce que vous avez été battu par Wellington, vous le regardez comme un grand général. Et moi, je vous dis que c'est un mauvais général, que les Anglais ont de mauvaises troupes et que ce sera l'affaire d'un déjeuner.¹⁷

On a raillé Napoléon pour cette affirmation, tout comme pour avoir surnommé Wellington le « général cipaye ». Mais, comme le souligne Andrew Roberts dans son excellent ouvrage, *Napoléon and Wellington*, que pouvait dire d'autre l'Empereur le matin de la bataille ? Il lui incombait de remonter le moral et non de louer les forces de l'ennemi. Il connaissait la réputation de Wellington et savait que ses généraux avaient un certain respect

mêlé de crainte à l'égard du duc. Voilà pourquoi il rabaisa dédaigneusement son adversaire. « Nous avons quatre-vingt-dix chances pour nous », dit-il à ses généraux. Il avait dit un jour que l'on ne devait pas livrer bataille si la probabilité de l'emporter n'était pas au moins de soixante-dix pour cent.

Par conséquent, la confiance qu'il affichait était-elle due à la maladie ? Cette question peut paraître étrange, mais on a laissé entendre que Napoléon souffrait d'acromégalie, trouble hormonal rare qui, entre autres choses, déclenche un excès d'optimisme. On a aussi dit qu'il souffrait d'hémorroïdes, de constipation, de cystite ou d'épilepsie, autant d'affections fournies comme explications à son comportement léthargique en ce mois de juin 1815. Il était certainement fatigué, mais au même titre que les officiers supérieurs participant à la campagne. Feu Sir John Keegan découvrit que Wellington ne dormit que neuf heures et demie lors des trois jours précédant la bataille de Waterloo, ce qui était probablement moins que l'Empereur.

Le débat sur les maladies de Napoléon semble surtout être une excuse, même s'il ne fait guère de doute qu'il n'avait plus autant d'énergie que pendant sa jeunesse. Le colonel Auguste-Louis Pétiet appartenait à l'équipe du maréchal Soult et put observer Napoléon à de multiples reprises.

Sa tête avait acquis un grand volume, elle était enfoncée dans ses épaules et l'abdomen offrait une rotondité peu habituelle... Aussi remarquait-on, pendant cette campagne, qu'il restait beaucoup moins longtemps à cheval que dans les précédentes... Mes yeux ne pouvaient se détacher de l'homme extraordinaire que la victoire avait si longtemps comblé de ses dons. Son embonpoint, son visage d'un blanc mat, sa démarche lourde, le rendaient bien différent du général Bonaparte que j'avais vu, au commencement de ma carrière, pendant la campagne de l'an 8 en Italie, dans un état de maigreur si effrayant qu'aucun soldat de son armée ne pouvait comprendre qu'un corps si frêle et d'une apparence si malade pût résister à tant de fatigues !¹⁸

Mais, fatigué ou non, l'Empereur avait hâte d'en découdre. Pendant la nuit, il avait craint que Wellington ne se replie plus loin encore, mais l'aube naissante confirma sa présence. La soirée précédente, voyant les feux de camp illuminer le ciel pluvieux, l'Empereur avait exulté : « Ah ! Je les tiens donc, ces Anglais ! »

Et c'était bien le cas.

* * *

Le quartier général anglo-néerlandais se trouvait dans la petite ville de Waterloo, où l'intendant avait écrit à la craie sur les portes le nom des occupants des logements. Sur la porte d'entrée d'une confortable maison (désormais un musée) de la rue principale était écrit à la craie : « His Grace the Duke of Wellington ». C'est dans ces murs que ce dernier passa la majeure partie de la nuit à écrire des lettres. Il dormit trois heures environ. Il continuait de pleuvoir.

Il écrivit à l'ambassadeur de Grande-Bretagne du royaume des Pays-Bas, Sir Charles Stuart, qui se trouvait à Gand : « Je vous prie de veiller à ce que les Anglais gardent leur calme. Laissez-les tous se préparer à partir, mais sans hâte ni panique, car tout va bien se passer. » Il écrivit également à Lady Frances Webster, l'amie de 22 ans qu'il avait rencontrée dans le parc de Bruxelles. L'en-tête de cette lettre indiquait, « Waterloo, dimanche matin 03 h 00, le 18 juin 1815 » :

Ma chère Lady Frances. Nous avons livré une bataille désespérée vendredi, dont je suis sorti vainqueur, malgré le peu de troupes à ma disposition. Les Prussiens furent particulièrement malmenés et se sont repliés dans la nuit, m'obligeant à en faire de même jusqu'ici hier. Le déroulement des opérations pourrait m'obliger à découvrir un moment Bruxelles et à exposer la ville à l'ennemi. Voilà pourquoi je vous conseille, ainsi que votre famille, de vous préparer à vous rendre à Anvers au premier signal. Je vous ferai part dans les meilleurs délais d'éventuels dangers, qui sont pour l'heure inexistantes.

Il était logique que le duc recommande de ne pas céder à la panique, mais celle-ci était déjà déclenchée. Certaines rumeurs se répandaient vite, disant que les troupes anglo-néerlandaises avaient été battues, que les Prussiens étaient en train de s'enfuir et que Napoléon progressait inexorablement vers Bruxelles. Tupper Carey, commissaire-général adjoint, avait été envoyé à Bruxelles pour approvisionner les troupes.

Je n'avais pas fait deux kilomètres que tout le monde sembla saisi de panique et cria que l'ennemi était tout proche. Je jugeais cela ridicule, moi qui venais du front, où il régnait un calme absolu... Je n'avais jamais assisté à une telle confusion et folie. Pour ne rien arranger, il

pleuvait dru et nous nous trouvions dans la forêt de Soignes. Les aides se débarrassèrent de leurs bagages, les jetant au sol, puis enfourchèrent leur monture et partirent au galop vers l'arrière... Les paysans, qui transportaient des provisions dans les chariots, tranchèrent les traits de leurs harnais et s'enfuirent sur les chevaux, abandonnant les chariots.

Le climat n'était guère meilleur à Bruxelles. Des rumeurs de la défaite de Wellington se répandaient et les visiteurs anglais cherchaient désespérément un moyen de transport afin de quitter la ville. John Booth, civil anglais, se trouvait dans la ville cette nuit-là et relata la confusion ambiante :

La recherche de chevaux et d'équipages donna lieu à des échauffourées indescriptibles. Maîtres, domestiques, valets d'écurie, femmes de chambre, cochets et messieurs bien élevés, tous se disputaient et s'insultaient en français, en anglais et en flamand... les paroles furent suivies de coups... la moitié des cochers belges refusèrent de partir ou de confier leurs bêtes. À grands renforts de gestes, ils invoquèrent tous les saints et anges de la terre pour ne pas se mettre en route, même pas pour sauver le prince d'Orange en personne. L'amour de l'argent, les menaces, les supplications n'auraient su venir à bout de cette détermination. Ceux qui possédaient des chevaux ou étaient en mesure d'en fournir se mirent en route, formant une expédition des plus incroyables, les voitures anglaises se succédant sur la route d'Anvers.

Anvers se trouve au nord de Bruxelles et les routes menant au port étaient bonnes, tout comme le système de canaux. Ceux qui eurent la chance de pouvoir partir embarquèrent sur une barge, où on leur servit d'excellents plats dans une cabine de luxe dotée d'une couchette, des chevaux de trait les tirant lentement en direction du nord. Mais, le 17 juin, les barges avaient soit quitté Bruxelles, soit été réquisitionnées par l'armée britannique pour servir d'ambulances flottantes afin de transporter les blessés jusqu'aux quais d'Anvers. Des rumeurs de défaite écrasante des Britanniques aux Quatre-Bras atteignirent Anvers avec les réfugiés, ne faisant que renforcer le vent de panique. Des rumeurs similaires avaient touché dans la soirée les Français aux Quatre-Bras, où « tout le monde s'enfuyait dans une confusion totale, en criant "L'ennemi arrive !", écrivit le fusilier Ned Costello. Il est curieux d'observer qu'à l'arrière d'une armée livrant bataille la confusion et le

tumulte sont généralement de mise, tandis que sur le front règne l'ordre et que tout est absolument normal. Nombre de gens imaginent l'inverse. »

Le duc faisait montre d'un sens de l'ordre et d'un grand calme. À un moment au cours de la nuit, il reçut l'assurance que les Prussiens lui viendraient en aide le lendemain matin et il avait justement besoin de cette confirmation. Cette nuit-là, il craignit que Napoléon ne contourne son flanc droit, lui barrant la route d'une retraite vers Ostende. Pour parer cette éventualité, Wellington posta 17 000 hommes dans le village de Hal. Ces soldats ne devaient jouer aucun rôle dans la bataille car Napoléon n'essaya jamais de faire sortir Wellington de sa position en le manœuvrant, mais l'attaqua frontalement. Mais, en cette nuit pluvieuse, le duc n'avait aucun moyen de savoir ce que préparait l'Empereur. Le commandant en second de Wellington, le comte d'Uxbridge, demanda au duc ce qu'il prévoyait de faire le lendemain et se fit envoyer paître. « Qui va attaquer en premier, demain, demanda le duc, moi ou Bonaparte ? »

« Bonaparte », répondit Uxbridge.

« Eh bien, Bonaparte ne m'a pas du tout informé de ses projets et, dans la mesure où mes plans dépendront des siens, comment voulez-vous que je vous dise ce que je vais faire ? »

Wellington n'avait pas demandé à ce qu'Uxbridge devienne son second et prenne les commandes de la cavalerie britannique. On a souvent expliqué cette situation par le fait qu'Uxbridge s'était enfui avec la femme du frère cadet de Wellington, Henry. Ce fut un scandale retentissant. Wellington aurait préféré Lord Combermere comme chef de la cavalerie. Sir Stapleton Cotton, tout comme Combermere, appelé en 1812, avait été à la tête de la cavalerie britannique lors de la bataille de Salamanque et avait joué un rôle-clé dans cette victoire étonnante, mais Uxbridge avait le soutien de la royauté et ses relations surpassaient les simples souhaits du duc. Lorsque la nomination fut annoncée, un ami lança cette pique au duc : « Lord Uxbridge a la réputation de s'enfuir avec tout le monde. »

« Je veillerai à ce qu'il ne s'enfuie pas avec moi », avait répliqué Wellington d'un ton cassant. Et la nuit précédant la bataille, sentant sans nul doute qu'il avait critiqué trop sévèrement les plans d'Uxbridge, il lui donna une tape sur l'épaule et lui dit : « Une chose est sûre, Uxbridge, quoi qu'il arrive, vous et moi ferons notre devoir. »

En fait, Uxbridge était un cavalier de talent, mais dut trouver très frustrant de se retrouver le second de Wellington. Le duc ne déléguait jamais.

Contrairement à von Blücher et à l'Empereur, il n'avait pas de chef d'état-major. À ses yeux, personne ne pouvait mieux mener à bien sa mission que lui-même. La question posée par Lord Uxbridge sur les intentions de Wellington se justifiait complètement et méritait une réponse réfléchie, mais le duc ne souhaitait pas en discuter et ne voulait certainement pas inciter Uxbridge à donner son avis. Il était le chef, un point c'était tout !

Le ton des lettres qu'il écrivit cette nuit-là et la brusquerie dont il fit preuve envers Uxbridge révèlent qu'il n'était pas aussi confiant que Napoléon. Il n'y avait pas non plus de quoi l'être. Il avait confiance en la qualité de combattants de la moitié de ses hommes seulement et cette armée serait battue si les Prussiens n'arrivaient pas. Le tsar de Russie l'avait certes surnommé le vainqueur du vainqueur du monde, mais il lui restait encore à le prouver et il dut être assailli par le doute en cette nuit où la pluie tombait à seaux. Il s'apprêtait à affronter l'homme universellement reconnu comme le plus grand soldat de tous les temps, un homme auquel il ne s'était jamais frotté sur un champ de bataille et que l'on qualifiait de génie.

Cependant, Wellington savait que sa nervosité ne devait absolument pas transparaître. Le matin, alors que la pluie diminuait d'intensité, il rencontra son ami Álava, ambassadeur d'Espagne aux Pays-Bas, uniquement présent à Waterloo par loyauté envers le duc. Álava s'inquiétait que Wellington n'affiche pas sa confiance habituelle, mais le duc rassura son ami en faisant un signe de tête vers l'endroit où se regroupaient les Français et en disant de Napoléon : « Pauvre gars, il ignore encore la raclée qu'il va prendre ! »

* * *

Mais Napoléon ne se verrait infliger une déculottée que si les Prussiens arrivaient. C'est peut-être le détail le plus important à cerner de la campagne de Waterloo. On a débattu sur l'identité du « vainqueur » de la campagne, comme si Prussiens et Britanniques se disputaient cet honneur, mais Wellington ne se serait jamais posté au niveau de Mont-Saint-Jean s'il n'avait pas cru que les Prussiens lui viendraient en aide et von Blücher n'aurait jamais pris le risque d'effectuer cette marche s'il avait estimé que Wellington ne serait pas capable de contenir les attaques françaises.

Von Gneisenau, le chef d'état-major particulièrement intelligent de von Blücher, avança comme option d'abandonner Wellington. Von Gneisenau a essuyé de nombreuses critiques, surtout de la part des commentateurs britanniques, pour avoir recommandé avec insistance une retraite vers l'est, mais il ne faisait pas preuve d'irresponsabilité. Il faisait simplement part à

son chef lunatique et passionné des dangers existants. Von Gneisenau avait certes une mauvaise opinion des soldats britanniques et ne jugeait pas Wellington digne de confiance. Ces convictions affectaient sans nul doute ses opinions, et il disait à von Blücher que Wellington pourrait fort bien non seulement faire semblant de se poster, mais ensuite s'éclipser, laissant ainsi l'armée prussienne vulnérable. Napoléon pourrait alors attaquer les hommes de von Blücher, offrant ainsi le temps à Wellington de sauver son armée. Von Gneisenau le pensait-il ? Peut-être pas, mais il avait raison d'exposer cette éventualité à von Blücher. Il revenait au vieux maréchal de prendre la décision et il avait besoin de savoir à quels risques il s'exposait en aidant Wellington. Et lorsqu'il avait pris temporairement la tête des forces prussiennes pendant que von Blücher se reposait de ses contusions dans le village de Mellery, von Gneisenau avait veillé à ce que la retraite s'oriente vers le nord. Il avait placé des officiers d'état-major au carrefour afin d'orienter les hommes vers les chemins menant à Wavre et fait en sorte que son chef ait toujours le choix des options.

En dépit de ses opinions personnelles sur ses alliés anglo-néerlandais, von Gneisenau n'essaya pas à tout prix de faire-valoir ses objections. Lorsque von Blücher décida qu'il irait aider Wellington, von Gneisenau mit les plans de celui-ci à exécution. Un jeune officier d'état-major de l'armée de von Blücher écrivit ceci par la suite :

Von Blücher avait abandonné sa ligne de retraite logique afin de maintenir le contact avec le duc de Wellington, parce qu'il avait le sentiment que la première bataille avait été en quelque sorte ratée et il était donc déterminé à en livrer une seconde. C'est pourquoi il informa le duc de Wellington que toute son armée allait lui venir en aide.

Ce jeune officier d'état-major était le commandant Carl von Clausewitz, qui devait devenir l'un des plus fameux auteurs sur la guerre. Il avait enduré la retraite vers Wavre, horrible périple dans l'obscurité rendu dangereux par les pluies torrentielles. Dans une lettre adressée à sa femme, il décrivit la progression à grand-peine des soldats sur une route inondée, craignant sans cesse que les Français ne se lancent à leur poursuite : « Je me suis fait beaucoup de cheveux blancs cette nuit-là. »

Mais la poursuite en question ne devait jamais se concrétiser. Grouchy disposait de 33 000 hommes et de 96 canons pour poursuivre les Prussiens,

mais il ne savait pas où regarder. Le 18 juin à l'aube, il n'y avait aucun signe visible d'activité française, au point que von Blücher supposa que Napoléon n'avait envoyé aucun homme à ses troupes. Malgré les conditions météorologiques, l'obscurité et la défaite subie à Ligny, l'armée prussienne n'était maintenant qu'à une vingtaine de kilomètres de celle de Wellington. Le terrain était difficile, puisqu'il fallait traverser des cours d'eau et grimper des collines pentues, mais von Blücher avait promis son aide à Wellington et il tiendrait parole. Dans son ordre du jour, le vieux maréchal déclara : « Je dois une fois encore vous mener face à l'ennemi et nous allons le battre, car nous le devons ! »

À Ligny, l'Empereur avait tendu une embuscade à von Blücher, espérant que Ney ou d'Erlon tomberait comme la foudre sur le flanc droit prussien. Mais le piège avait échoué.

Von Blücher avait espéré que Wellington vienne à Ligny et attaque ensuite le flanc gauche français, mais ce piège-ci n'avait pas non plus fonctionné.

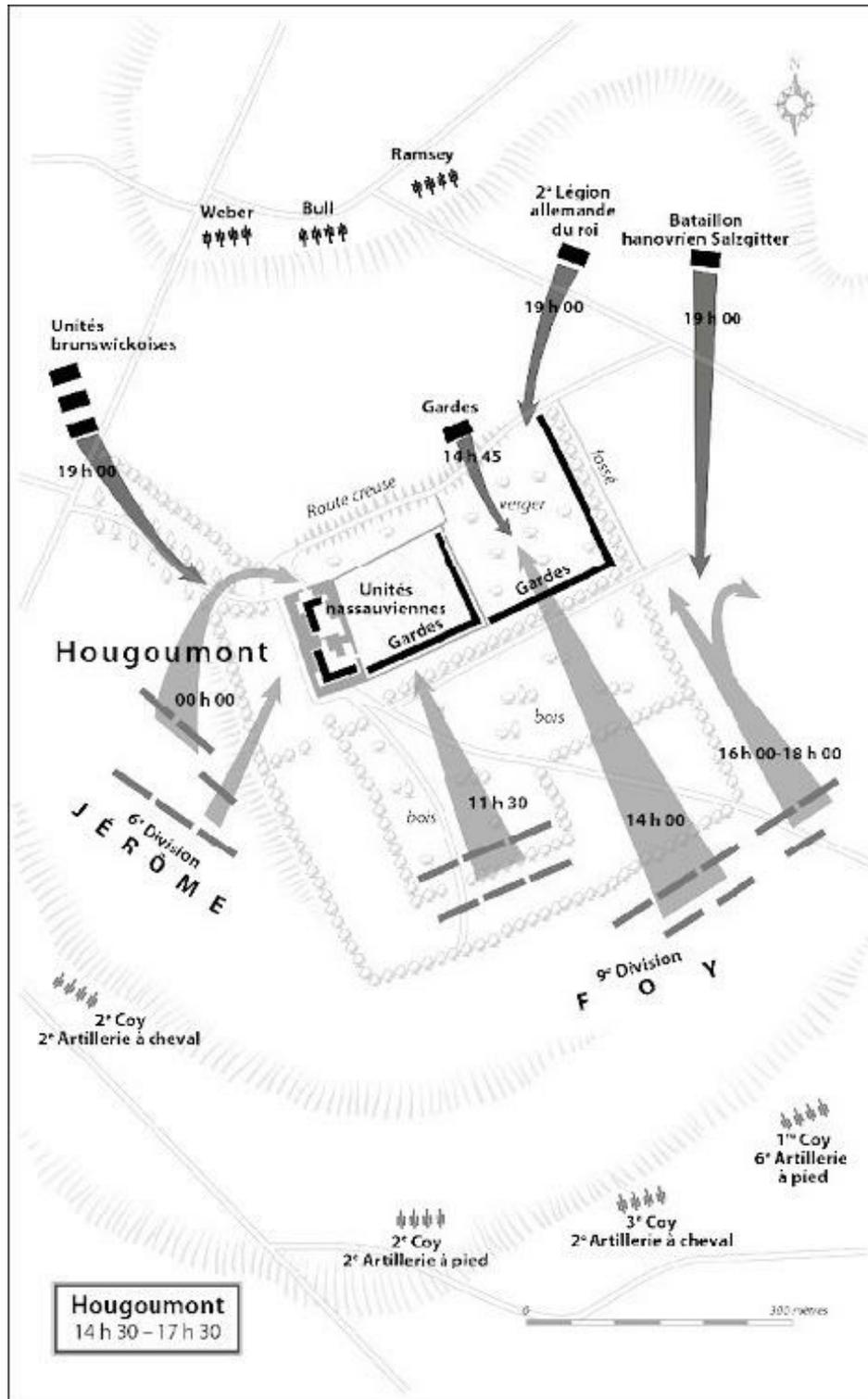
Un troisième piège était désormais prêt, avec Wellington comme appât, Napoléon comme proie et von Blücher comme bourreau.

Nous étions le dimanche 18 juin 1815 à l'aube.



6

**Un boulet de canon arriva de je ne sais
où et emporta la tête de notre homme
situé sur le côté droit**



Les généraux avaient un toit au-dessus de la tête mais, pour la plupart des hommes de troupe, cette misérable veille de bataille fut cauchemardesque en raison de la pluie et de la boue. Peu d'entre eux étaient abrités. William Gibney était chirurgien au sein de la cavalerie britannique et avait plus de

chance que certains parce qu'il avait au moins à boire et à manger :

Nous n'avions pas le choix. Il fallait s'installer dans la boue et la saleté du mieux qu'on pouvait et ceux qui avaient des provisions pouvaient s'estimer heureux. Ayant eu droit le matin à un morceau de langue (dont j'ignore s'il était cuit ou simplement fumé) et disposant d'un dé à coudre de cognac dans ma flasque, j'étais mieux loti que bien d'autres hommes. Je me suis mis en quête d'un endroit plus sec où m'allonger... Il y avait de la boue partout, mais nous avions un peu de paille et des branches d'arbre avec lesquelles nous avons essayé de nous isoler de la boue et de nous abriter de manière rudimentaire contre la pluie torrentielle qui n'a pas arrêté de tomber pendant la nuit. Enveloppés dans nos grandes capes et serrés les uns contre les autres, nous étions allongés dans la boue.

Il affirma avoir dormi « comme un loir », mais, si c'est vrai, il fut bien l'un des seuls. Un autre chirurgien de la cavalerie, John Gordon Smith, se souvint que ses dragons avaient besoin de nourriture, de boissons et d'un feu :

Nos hommes avaient été parmi les premiers à être ravitaillés. On s'était également occupé, au moins en partie, des chevaux, mais il fallait de l'eau ! Il y avait un puits près du hameau de Saint-Jean, seule source pour des milliers d'assoiffés contre laquelle le premier assaut fut également le seul. La corde se déroula très vite, puis le seau tomba à une profondeur d'où il fut impossible de le remonter. Déçus par la question de l'eau, nous nous tournâmes vers le feu, entreprise qui nous donna pleine et entière satisfaction. Le village voisin avait du combustible en abondance : portes, volets, meubles de toutes sortes, charrettes, charrues, herses, brouettes, horloges, tonneaux, tables, etc., tous ces objets furent transportés ou traînés bruyamment jusqu'au bivouac, puis détruits afin d'allumer de grands feux, malgré la pluie. On se débarrassait différemment des chaises. Les officiers les achetaient deux francs pièce, et dans un premier temps les hommes semblaient pouvoir en fournir suffisamment. Puis il y eut pénurie de cet accessoire et je dus me rabattre sur l'achat d'un ballot de paille. Devant le champ qu'occupaient les chevaux se trouvait un chemin de terre (sur lequel on alluma les feux des officiers) et au bord de ce chemin il y avait un petit

fossé. C'est là que certains d'entre nous décidâmes de placer notre paille pour passer la nuit, abrités par nos grandes capes. Mais le sol était si argileux que la pluie ne pénétrait pas, mais ressortait comme lorsqu'il y a une voie d'eau sur un bateau, se mêlant à la paille. Nous étions donc plus mouillés par le sol que par ce qui tombait du ciel.

Les chaises étaient bien entendu destinées à isoler de la boue le séant des officiers. Le duc de Wellington était farouchement opposé au pillage des biens des civils et il punissait sévèrement les hommes commettant ces larcins. Outre le maintien d'une certaine discipline, son but était d'empêcher de se faire inutilement des ennemis supplémentaires. En Espagne, les armées françaises avaient déclenché la haine de presque tous les Espagnols par leurs comportements rapaces et il s'en était suivi une guérilla qui avait contribué, autant que les combats officiels, à la défaite des armées de Napoléon. Quand Wellington avait envahi le Sud de la France en 1814, il avait appliqué un contrôle rigoureux afin d'empêcher ses hommes de voler la population civile. Mais là, à la veille de la bataille, les soldats reçurent la permission de se livrer au pillage. Ce fut le général Sir Frederick Adam, et non Wellington, qui autorisa ces comportements. Le sous-lieutenant Richard Cocks Eyre, dont le bataillon de fusiliers avait affronté les lanciers français près de Mons deux jours plus tôt, dit que, dans la soirée du 17 juin, ses hommes étaient « comme bon nombre, des rats mi noyés, mi affamés ». Puis ils reçurent de la part du général Adam, à la tête de notre brigade, l'autorisation de piller trois fermes... L'idée de disposer d'un feu apportait beaucoup de réconfort ! Chaises, tables, canapés, berceaux, barattes, tonneaux et toutes sortes de combustibles brûlèrent très bientôt dans les foyers en émettant des craquements. Puis les gars se livrèrent au massacre de tout le bétail présent dans la cour. En moins d'une heure nous avons eu un délicieux petit déjeuner comme jamais je n'en avais connu, à base de bœuf, porc, veau, canard, poulet, pommes de terre et autres mets délicats.

Le sous-lieutenant Eyre fut chanceux, car certains hommes ne bénéficièrent même pas d'un feu, et encore moins d'un festin. Le Guard Matthew Clay passa la nuit au bord d'un fossé, en partie abrité par une haie touffue. D'autres hommes dormirent à découvert, utilisant leur havresac comme oreiller. La quantité de sommeil fut réduite pour tout le monde. Le tonnerre grondait dans une obscurité traversée de temps en temps par des éclairs. Les chevaux, stationnés sur un sol détrempé et attachés à des pieux, s'échappaient, paniqués, se mettant à galoper au beau milieu des bivouacs.

L'une de ces montures appartenait au capitaine Johnny Kincaid, des 95^e Rifles. Il avait attaché les rênes de son cheval à l'une des épées-baïonnettes (les fusiliers avaient une baïonnette constituée d'une poignée d'épée et d'une lame de 60 centimètres), dont il avait plongé la lame dans le sol, puis était allé se coucher. À son réveil, sa monture avait disparu et au bout d'une heure de recherches, le cheval fut trouvé en train de brouter entre deux chevaux de l'artillerie, la baïonnette encore nouée aux rênes. Et la pluie ne cessa de tomber violemment pendant toute la nuit, trempant le sol, couchant les cultures et inondant les fossés. Le capitaine Mercer se blottit contre d'autres officiers :

Je ne sais comment il en allait pour mes camarades de lit, car nous restâmes étendus parfaitement silencieux et tranquilles pendant un long temps. Les vétérans de la Péninsule dédaignaient de se plaindre devant leurs jeunes camarades et ceux-ci craignaient de le faire aussi par peur de provoquer des remarques dans ce goût : « Que le Seigneur ait pitié de votre pauvre tendre carcasse ! Qu'est-ce que des gens comme vous auraient fait aux Pyrénées ? » Ou bien : « Oh ! oh ! mon garçon, ceci n'est que jeu d'enfant à côté de ce que nous avons vu en Espagne. » Ainsi, tous ceux qui ne dormaient pas (je crois que c'était la majorité) faisaient semblant et supportaient leurs souffrances avec un admirable héroïsme.¹⁹

C'était pire pour les Français. Au moins les hommes de Wellington avaient-ils atteint Mont-Saint-Jean de jour et eu le temps de piller et de casser des meubles pour alimenter leurs feux, mais les troupes de Napoléon continuèrent d'arriver dans la première partie de la nuit et les Britanniques, à près d'un kilomètre et demi de là, entendirent le son des chariots, des canons et des roues en bois gronder sur la grand-route de Bruxelles. Avec l'obscurité en train d'envelopper les lieux, les Français ne purent fouiller dans les ordures à la recherche de combustible ou de nourriture. Certains cavaliers dormirent sur leur monture, ou plutôt essayèrent de fermer l'œil, et durent envier les troupes anglo-néerlandaises et leurs feux illuminant le ciel malgré la pluie incessante.

Les 150 000 hommes arrivés dans la vallée essayaient de dormir dans cette obscurité battue par la pluie, sachant qu'une bataille aurait lieu au matin. Il est impossible de donner les chiffres exacts, sauf pour l'artillerie, mais

l'armée de Napoléon comprenait environ 77 500 hommes et 246 canons. Wellington l'attendait avec environ 73 200 hommes et 157 canons. Von Blücher, avec 100 000 hommes et 240 canons, se trouvait à une vingtaine de kilomètres à l'est. Pour l'heure, von Blücher ne pouvait s'impliquer dans la bataille, mais il avait promis d'envoyer la moitié de ses hommes et 134 canons à Mont-Saint-Jean. Napoléon devait donc battre Wellington avant l'arrivée des troupes prussiennes.

Les troupes de Napoléon étaient plus nombreuses que celles de Wellington, mais d'une courte tête. Le réel atout de l'Empereur était de disposer de meilleurs soldats. Wellington faisait entièrement confiance à ses unités britanniques et à celles de la Légion allemande du roi, mais le restant de son armée, soit la moitié, était d'une qualité et d'une fidélité douteuses. L'autre atout de Napoléon était les effectifs et l'efficacité de son artillerie. Napoléon était artilleur de formation. Les canons étaient ses « belles filles », mais la boue allait nuire à leur efficacité.

Tout comme à Azincourt, où elle avait ralenti et fatigué les combattants français, la boue allait aider les hommes de Wellington à Waterloo. Napoléon adorait se servir de son artillerie pour frapper l'ennemi, l'affaiblir de loin, ayant d'ailleurs taillé en pièces l'infanterie prussienne à Ligny. Un bataillon disposé en ligne, en carré ou en colonne était une cible assez facile, mais, sur une longue distance, les canonniers aimaient viser court de façon à faire rebondir les boulets une ou plusieurs fois, comme une pierre que l'on fait ricocher sur l'eau. Détail pouvant paraître étonnant, c'était une méthode plus précise que d'essayer de frapper directement l'objectif. Si un canonier avait l'intention de frapper directement de plein fouet sa cible, la moindre variation au niveau de la charge de poudre ou du projectile proprement dit pouvait avoir une incidence sur la trajectoire, et un tir trop long ne faisait aucun dégât. Un tir rasant qui ricochait faisait mouche presque à tous les coups, mais la boue ralentissait, voire stoppait les projectiles. La boue influait également sur les obus. Si les boulets de canon étaient pleins, les obus étaient une sphère creuse en fer remplie de poudre. À Waterloo, le sol était si mou que de nombreux obus s'enterrèrent avant d'exploser ou bien leur mèche fut éteinte par la terre détrempée. Les obusiers étaient des canons dont le projectile formait une parabole particulièrement haute, permettant de bombarder les obstacles ou les contrepentes que Wellington aimait bien utiliser pour dissimuler ses troupes. Les projectiles tirés par les obusiers avaient donc tendance à s'enfoncer dans la boue lorsqu'ils touchaient le sol.

Napoléon disposait d'environ 53 000 fantassins, soit tout autant que Wellington, même si, une fois encore, les soldats du duc étaient d'une qualité disparate. L'artillerie permettait de marteler un ennemi et la cavalerie pouvait détruire des unités vulnérables, mais il revenait à l'infanterie de gagner la bataille. Quant aux fantassins, leur rôle était de lancer les attaques pour gagner du terrain sur l'ennemi puis de tenir les territoires conquis. La cavalerie permettait de s'enfoncer profondément en territoire ennemi, mais, comme le découvrit le général de Kellermann aux Quatre-Bras, elle se retrouvait alors terriblement vulnérable aux tirs de mousquets et de canons. Pour vaincre une infanterie, un général avait besoin de disposer de sa propre infanterie et, en la matière, Napoléon n'affichait aucune supériorité. Pour ébranler Wellington, l'infanterie de l'Empereur devait progresser à découvert sur 800 mètres sous le feu des canons anglo-néerlandais, tandis que leurs adversaires pouvaient rester cachés jusqu'au dernier moment et attendre le déclenchement des échanges de tirs entre fantassins, à très courte distance. Nous avons vu qu'il était impossible de faire progresser des hommes en ligne à découvert. Les Français allaient devoir avancer en colonne et ils tomberaient sur des lignes. Bien entendu, les Français se déploieraient en ligne une fois au contact de l'ennemi, mais il leur fallait traverser la vallée en colonne, configuration offrant une cible plus imposante aux artilleurs.

Alors que l'aube poignait en ce dimanche humide, les Français virent un ennemi en train d'attendre au loin sur une crête, même si une grande partie des troupes anglo-néerlandaises était dissimulée sur la contrepente. Néanmoins, la configuration du champ de bataille était très nette et celui-ci était restreint. Waterloo fait partie des batailles menées sur une zone des plus étroites, puisque trois armées s'affrontèrent sur une surface légèrement inférieure à 8 km².

Le centre français se trouvait à la taverne la Belle-Alliance, là où la grand-route traversait la crête sud. Un homme se tenant à côté de la taverne et regardant vers le nord pouvait voir la vallée s'étendre devant lui à gauche et à droite. Les crêtes n'étaient pas parallèles, mais incurvées, la crête nord formant un demi-cercle face au sud et la crête sud étant quasiment son image inversée. Cette large vallée formait donc une arène naturelle de la forme d'un œil humain. La frontière est de cette arène était matérialisée par des bâtiments de pierre éparpillés, des bois et, derrière ceux-ci, la campagne accidentée. Ces petites collines, sur lesquelles coulaient des cours d'eau et la source de la Lasne, étaient faciles à défendre et difficiles à attaquer. C'est ce terrain

accidenté qui caractérisait le flanc est du champ de bataille. En bordure de cette zone accidentée se trouvaient des hameaux et de grandes fermes : la Papelotte, la Haie (à ne pas confondre avec la Haie Sainte), Smohain, Frichermont, toutes capables d'être de solides forteresses de pierre. Par conséquent, ce flanc, le flanc gauche des troupes anglo-néerlandaises, n'était pas l'endroit où essayer de manœuvrer autour des forces de Wellington. Derrière les lignes françaises, toujours sur leur droite, se trouvait un gros village du nom de Plancenot. La plupart des Français ne prêtèrent probablement guère attention à Plancenot, qui se trouvait derrière eux et avait donc peu de chances d'être le théâtre d'une bataille contre les hommes de Wellington, mais il devait s'y dérouler une véritable boucherie en fin de journée.

Napoléon passa la majeure partie de sa journée près de la Belle-Alliance. Wellington était bien plus actif que l'Empereur, mais, quand rien ne l'appelait ailleurs, il avait tendance à rester près d'un orme situé à côté du carrefour, au centre de la crête nord. Cet arbre se trouvait à 1 400 mètres de la Belle-Alliance ; et du carrefour jusqu'à la Papelotte il y avait aussi 1 400 mètres. Une petite route courait sur la crête nord. Les Français pouvaient voir les haies bordant la route et, entre eux et cette route, se trouvait la large vallée recouverte de champs de seigle, d'orge et de blé particulièrement hauts. Pour un observateur situé à la Belle-Alliance, cette étendue à découvert entre l'orme et Papelotte formait une longue pente douce menant à la petite crête où attendaient les forces de Wellington. Une attaque menée en empruntant ce terrain dégagé était tout à fait possible.

Une attaque directe sur la grand-route en direction de l'orme était en revanche bien plus délicate, car à mi-pente de la crête éloignée trônait la solide ferme en pierre de la Haie Sainte et les Français pouvaient clairement voir que l'ennemi avait installé une garnison dans ce bâtiment. Les troupes menant un assaut contre le centre de Wellington devraient se frotter à la forteresse de la Haie Sainte et aux fusiliers à veste verte postés dans une sablière de l'autre côté de la route par rapport à la ferme. Celle-ci et la sablière n'étaient qu'à 200 mètres l'une de l'autre, devant le sommet de la crête.

À gauche de la Haie Sainte, se trouvait une autre étendue à découvert d'un peu moins de 1 100 mètres de large, ainsi qu'un autre endroit où des assaillants se heurteraient à peu de d'obstacles, bien que devant se faufiler entre la garnison de la Haie Sainte et les défenseurs du grand complexe du

château d'Hougoumont.

Hougoumont était une superbe ferme située devant la crête où se trouvait Wellington, bien plus grande que la Haie Sainte. Elle était dotée d'une maison imposante (le château), de granges, d'une chapelle, d'écuries et d'autres dépendances, tout le complexe étant entouré d'un grand mur en maçonnerie. Il y avait également un jardin clos et un verger entouré d'une haie. C'était une redoutable forteresse située à l'endroit où les deux crêtes étaient les plus proches l'une de l'autre, même si les pentes les séparant présentaient là leur plus forte déclivité. Hougoumont était un verrou qu'il ne serait pas facile à faire sauter, mais il existait suffisamment d'espace entre Hougoumont et la Haie Sainte pour mener là une grande attaque d'infanterie.

Derrière Hougoumont, à l'ouest, le terrain était plus dégagé et Napoléon aurait du mal à contourner le flanc gauche des troupes anglo-néerlandaises, la campagne derrière la Papelotte étant une zone trop facile à défendre. Mais le flanc droit de Wellington, derrière Hougoumont, le tentait peut-être. S'il lançait une attaque vers l'ouest au-delà d'Hougoumont, il pouvait forcer le duc à abandonner sa crête et à déplacer son armée de façon à faire face à la nouvelle menace. Wellington craignait cette manœuvre et avait placé la majeure partie de ses troupes de réserve dans le village de Braine-l'Alleud, situé derrière son flanc droit. Ces soldats étaient en mesure de répondre à une attaque de flanc, mais si tout se passait mal et que Wellington était contraint de battre en retraite, il disposait encore de 17 000 hommes dans le village de Hal, à 16 kilomètres à l'ouest de Waterloo, qui joueraient le rôle d'arrière-garde si son armée devait se replier vers la mer. En l'occurrence, ces 17 000 soldats ne devaient jouer aucun rôle dans les combats du jour.

Napoléon avait également affecté une partie de son armée, les 33 000 hommes et 96 canons de Grouchy, à la poursuite des Prussiens. Leur mission était de trouver ces derniers, de les attaquer et de stopper ainsi les hommes de von Blücher devant venir en aide à Wellington.

Le dimanche 18 juin à l'aube, les trois armées s'apprêtaient donc à en découdre. La pluie finit par cesser, même si l'on dénombra des averses passagères pendant une grande partie de la journée. Et, malgré l'été, le froid était cinglant. Les fusiliers de Johnny Kincaid, frissonnant au bord de la grand-route, légèrement au nord de l'orme, firent bouillir de l'eau dans un grand chaudron avant d'y mettre du thé, du sucre et du lait. Il dit ainsi : « Toutes les grosses légumes de l'armée sont passées là à un moment ou à un autre et je crois qu'ils ont tous réclamé une tasse, y compris le duc ».

Les Français n'étaient pas mieux lotis. Louis Canler, fantassin de 18 ans, passa une nuit à vous glacer le sang sous la pluie, mais au moins un petit-déjeuner l'attendait à l'aube. Sa compagnie abattit un mouton et le fit bouillir avec un peu de farine afin d'épaissir le bouillon, mais ils manquaient de sel pour l'assaisonnement. L'un des hommes mit donc dans la marmite une poignée de poudre à canon. Le mouton, se souvenait Canler, « avait un goût détestable »²⁰.

Le soldat Matthew Clay, de la Garde, qui avait passé une sale nuit au bord d'un fossé dans le verger d'Hougoumont, vécut la même expérience. À l'aube, dit-il,

nous nous sommes procurés du combustible à la ferme d'Hougoumont et avons ensuite allumé des feux pour nous réchauffer. Nous avons les membres tout engourdis à être restés assis toute la nuit au bord de ce fossé humide. Le sergent de chaque section distribua à chaque homme un petit morceau de pain, qui devait faire dans les 30 grammes, puis on demanda dans les rangs s'il y avait un boucher.

Un cochon fut abattu et la carcasse découpée. Clay eut droit à un morceau de la tête, mais, bien qu'ayant fait roussir la viande, il la trouva immangeable. Puis il prépara son mousquet, qui était chargé car la garnison d'Hougoumont avait craint de subir une attaque nocturne qui ne se produisit jamais. Il tira donc sur un talus boueux. Sur les deux crêtes, les hommes s'occupaient de leur mousquet, la poudre risquant d'être humide, et personne ne tenait à se retrouver avec une arme inoffensive quand l'ennemi arriverait. Ils utilisèrent donc leur arme pour se débarrasser de la charge restée en place toute la nuit. Clay vérifia sa charge, resserra le chien de son mousquet, à savoir la pièce vissée tenant le silex en place, puis huila le gros ressort et la détente. L'humidité avait ramolli le bois de certains mousquets, nuisant au bon fonctionnement des ressorts.

Comme tous les autres manteaux rouges, Clay portait un mousquet Brown Bess, surnom donné aux mousquets Land Pattern, India Pattern et New Land Pattern. Le mousquet élémentaire fut développé au tout début du XVIII^e siècle, soit cent ans avant Waterloo, et un soldat de l'armée de Marlborough n'aurait eu aucun mal à se servir d'un mousquet New Land Pattern fabriqué au début du XIX^e siècle. Les mousquets étaient lourds, d'un poids de 4,5 kg, et encombrants, avec une longueur de canon de 99 cm ou de 106 cm, tirant une

balle de 18 mm de diamètre. Il était possible de tirer cinq coups à la minute, mais cela demeurait exceptionnel, et la cadence normale de tir était de deux ou trois coups à la minute, ce qui était assez optimiste. Au fur et à mesure que se déroulait la bataille, la lumière se remplissait de poudre brûlée et des résidus de poudre restaient collés à l'intérieur du canon, le silex était ébréché et devait être remplacé. Néanmoins, un bataillon britannique de 500 hommes pouvait prétendre tirer entre 1 000 et 1 500 coups à la minute. En cas de tir trop éloigné de la cible, disons à plus de 100 mètres, la plupart du temps ce n'était pas un coup au but car le canon lisse rendait le mousquet d'une imprécision notoire. Ce manque de précision était causé par le phénomène de « vent du boulet », à savoir la différence entre le diamètre de l'intérieur du canon et celui de la balle, généralement de 1,3 mm, ce qui rendait le chargement de la balle plus facile (et donc plus rapide), mais celle-ci rebondissait à l'intérieur du canon, le dernier rebond conditionnant la forme de la trajectoire. Divers tests sur la précision du mousquet furent entrepris, dont un mené par les Prussiens, qui découvrirent qu'un bataillon tirant sur une cible de 30 m de large et 1,8 m de haut obtenait un score de 60 pour cent à 68 m, de 40 pour cent à 135 m et de 25 pour cent à 203 m. Le colonel George Hanger, tireur d'élite, écrivit ceci dans son livre *To All Sportsmen*, publié en 1814 :

Si le canon n'est pas de trop mauvaise qualité (et beaucoup le sont), le mousquet touchera le visage d'un homme à 72 m, voire à 90 m, mais un soldat n'aurait vraiment pas de chance s'il était blessé par le tir d'un mousquet classique à 135 m d'un adversaire l'ayant visé. Et quant à tirer sur quelqu'un à 180 m, autant prendre la lune pour cible.

Pendant les guerres napoléoniennes, on évalua l'efficacité du mousquet. Lors de la bataille de Talavera, on calcula qu'en une demi-heure 1 300 Français furent tués ou blessés, mais il avait fallu effectuer 30 000 tirs de mousquet pour y parvenir ! 3 675 000 balles furent tirées par l'armée de Wellington à Vitoria, causant 8 000 morts ou blessés, soit une balle atteignant sa cible tous les 459 tirs ! De près, les résultats étaient bien meilleurs, et les Britanniques, particulièrement, avaient pour instruction d'attendre que l'ennemi se trouve très près avant d'ouvrir le feu.

Les Français préparaient aussi leurs mousquets. Leur arme, le mousquet Charleville, était plus légère que le Brown Bess d'un peu moins de

500 grammes et tout aussi imprécise. Le canon était plus court, l'infanterie française ne pouvant donc pas utiliser les cartouches britanniques trouvées sur les ennemis morts ou blessés, alors que les Britanniques pouvaient se servir des munitions récupérées et ne s'en privaient pas. La poudre française était de plus mauvaise qualité que la poudre britannique, ce qui entraînait un encrassement plus rapide du canon et de la lumière. Pour débarrasser le canon de la poudre séchée, il fallait le rincer à l'eau chaude, mais l'urine se montrait tout aussi efficace.

À l'aube, les soldats des deux armées avaient froid, étaient mouillés et ankylosés. Le capitaine William Verner, du 7^e Hussards britannique, dit ainsi à un camarade officier : « Si j'ai une mine deux fois moins défaite que la tienne, je dois avoir une sacrée tête ! » Le sergent Duncan Robertson, du 92^e Highlanders, estima « n'avoir jamais eu aussi froid de [sa] vie », mais reprit quelques couleurs lorsque le bataillon reçut une ration de gin. « Tout le monde était couvert de boue », se rappelait le chirurgien adjoint Haddy, du 1^{er} Life Guards :

Les hommes parvinrent, avec toutes les difficultés du monde, à allumer des feux, cuisiner un petit déjeuner, nettoyer leur arme et sécher leurs munitions. Plusieurs heures s'écoulèrent ainsi dans le calme, le temps s'améliora, puis le soleil fit son apparition... nous ne faisons qu'attendre, immobiles.

« On a reçu l'ordre de harnacher nos montures et de nous préparer à passer à l'action », se souvint le chirurgien adjoint William Gilbey, du 15^e Hussards :

Nous nous sommes préparés dans l'obscurité, humides et sans être à notre aise, mais le fait de passer la nuit assis dans la boue sous une pluie battante, avec des brins de paille qui pendent après soi donne à un homme un sentiment et une allure bizarres lorsqu'il se lève. Il était en effet presque ridicule d'observer les différentes contenance de nous autres officiers, fumant le cigare, en frissonnant de temps en temps, en rond autour d'un feu, à diffuser plus de fumée que de chaleur. Nous avons hâte de bouger, ne serait-ce que pour faire circuler le sang, car aussi bien les chevaux que les hommes tremblaient de froid.

Le duc de Wellington quitta ses quartiers de Waterloo à 6 heures et

parcourut à cheval la courte distance le séparant de la crête de Mont-Saint-Jean, faisant une halte en cours de route afin de se faire offrir un mug de thé chaud par les fusiliers de Kincaid. Une fois arrivé à la crête, il passa en revue les positions occupées sur celle-ci. Il ordonna que l'on perce des meurtrières supplémentaires dans le grand mur extérieur d'Hougoumont. Von Müffling, l'officier de liaison, était inquiet de voir que le duc avait posté si peu d'hommes à l'intérieur du château, aux jardins, verger et corps de ferme imposants. Le duc lui répondit : « Ah mais vous ne connaissez pas Macdonell, je l'ai envoyé à l'intérieur. » Âgé de 34 ans, le lieutenant-colonel écossais James Macdonell avait été transféré au sein des Coldstream Guards en 1811. En ce dimanche, sa mission était de défendre Hougoumont à l'aide de 1 500 Guards et de 600 alliés néerlandais et allemands.

Tout au long de la crête, des hommes essayaient donc de sécher leurs uniformes et munitions, avalaient à la hâte le peu de nourriture qu'ils parvenaient à trouver – des soldats chanceux mirent la main sur une parcelle de pommes de terre, qu'ils déterrèrent – nettoyaient leur mousquet et attendaient.

Et ils ont attendu.

Et l'attaque française ne venait toujours pas.

* * *

Napoléon prit sa décision. Ses canonnières déclarèrent que le sol était trop détrempé pour utiliser l'artillerie. Le gros canon aurait un mouvement de recul à chaque tir et il risquait de s'enfoncer dans le marécage. Ils auraient alors toutes les peines du monde à sortir les canons qui pesaient leur poids de cette boue collante, puis à les régler correctement. L'Empereur décida donc d'attendre deux ou trois heures que le terrain sèche. Il serait ensuite encore temps de détruire l'armée de Wellington. Le maréchal Soult, chef d'état-major de l'Empereur, suggéra d'anticiper l'attaque, craignant que les Prussiens n'arrivent, mais Napoléon traita son idée avec dédain. Les Prussiens avaient été battus, non ? Il était impossible qu'ils récupèrent à temps pour venir en aide à Wellington et le maréchal Grouchy n'était-il pas chargé de les occuper ?

L'Empereur ne resta pas inactif en attendant que le sol sèche. Il connaissait l'importance de la dimension psychologique dans une guerre et entreprit donc d'intimider l'armée attendant au nord de sa position. L'un des hommes de Wellington, le caporal John Dickson, des Royal Scots Greys, le raconte très bien. Il était de faction sur la crête, juste derrière une route bordée d'une haie,

et donc quelques mètres devant son régiment en formation sur la contrepente. Et il avait une vue splendide sur la configuration adoptée par les Français.

Il faisait jour et les rayons du soleil perçaient de temps à autre entre les nuages. Debout derrière la haie tout en longueur et les petits hêtres qui longeaient de chaque côté les grands talus de la route située en contrebas, je pouvais voir les Français disposés en groupes compacts et imposants face à moi. Ils étaient à un peu plus de 1,5 km de ma position, mais la distance semblait plus importante, car, entre nous, la brume comblait encore les creux du terrain. Il y avait de grandes colonnes de fantassins et des tas d'escadrons de cuirassiers, les Dragons rouges, les Hussards marron et les lanciers gris avec de petits papillons accrochés à l'extrémité de leurs lances. La vision la plus impressionnante fut celle d'un régiment de cuirassiers filant au triple galop sur le sommet de la colline située face à moi, le soleil se réfléchissant sur leurs plastrons en acier. C'était un spectacle magnifique... Il est resté inoubliable pour tous ceux qui y ont assisté.

Il y eut soudain un roulement de tambour au sein de toute la ligne ennemie, puis le vent porta jusqu'à moi la musique des fanfares d'une centaine de bataillons... Ensuite, chaque régiment commença à se déplacer. Ils se mettaient en position pour la bataille.

Ils essayaient également d'impressionner l'armée anglo-néerlandaise. Cela fonctionna dans un certain sens, certains observateurs disant que de jeunes soldats n'ayant pas encore connu le baptême du feu fixaient tout tremblants et le visage pâle la glorieuse France en rangs serrés paradant sous des rayons de soleil intermittents, tandis que pour d'autres, ayant connu la guerre de la Péninsule, c'était du déjà-vu.

Et ils attendaient toujours. 9 heures, 10 heures. Les deux armées restaient les armes à la main, les fanfares jouaient encore, mais personne ne bougeait. Napoléon attendait toujours que le sol sèche, même s'il avait pris le soin d'envoyer de nouveaux ordres au maréchal Grouchy. Ces ordres étaient le fruit de la réflexion du maréchal Soult et avaient pour but de s'assurer que von Blücher n'avait aucune chance d'être impliqué dans la grande bataille du jour. Ce document s'intitulait « En avant de la ferme du Caillou, 18 juin, 10 heures du matin » et, apparemment, Grouchy ne savait toujours pas précisément où se trouvaient les Prussiens, car Soult dut lui dire que des

rapports avaient finalement confirmé qu'au moins une partie de l'armée de von Blücher se dirigeait vers Wavre :

*L'Empereur me charge de vous prévenir qu'en ce moment Sa Majesté va faire attaquer l'armée anglaise, qui a pris position à Waterloo... ainsi Sa Majesté désire que vous dirigiez vos mouvements sur Wavre, afin de vous rapprocher de nous, de vous mettre en rapport d'opérations et lier les communications, poussant devant vous les corps de l'armée prussienne, qui ont pris cette direction et qui ont pu s'arrêter à Wavre, où vous devez arriver le plus tôt possible. Vous ferez suivre les colonnes ennemies qui ont pris votre droite par quelques corps légers, afin d'observer leurs mouvements et ramasser leurs traînards. Instruisez-moi immédiatement de vos dispositions et de votre marche, ainsi que des nouvelles que vous avez sur les ennemis, et ne négligez pas de lier vos communications avec nous ; l'empereur désire avoir très-souvent de vos nouvelles.*²¹

Cela vaut la peine de citer cet ordre car il est d'une absurdité presque impénétrable. Et Grouchy, au lieu de demander des explications, prit acte de cet ordre lui intimant de faire mouvement vers Wavre. Napoléon semblait vouloir que Grouchy positionne son armée entre von Blücher et le champ de bataille de Waterloo. Cela aurait rapproché Grouchy de Napoléon, auquel cas l'ordre de pousser « devant vous les corps de l'armée prussienne, qui ont pris cette direction » n'est pas très logique, car Grouchy ne pouvait guère les faire se regrouper vers la position de Wellington. Si von Blücher s'était replié vers Wavre, et ce document n'indique pas que les Français en étaient certains, Grouchy devait alors filer leurs colonnes en les maintenant sur sa droite, ce qui était logique, car, en maintenant ainsi les Prussiens à l'est de sa position, Grouchy se placerait lui-même entre von Blücher et Napoléon. Mais Grouchy reçut également l'ordre de marcher sur Wavre « le plus tôt possible ». En se rendant directement à Wavre, option choisie par Grouchy, les Prussiens ne se trouvaient pas sur sa droite mais devant lui et, de plus en plus, sur sa gauche. Entre Wavre et Mont-Saint-Jean, se trouvait un défilé aux berges abruptes dans lequel coulait la Lasne, et les 33 000 hommes et 96 canons de Grouchy auraient pu retarder pendant des heures au niveau de cet obstacle une armée dix fois supérieure en nombre. Les Français ne connaissaient probablement pas ce défilé et l'on ne demanda donc pas à Grouchy de le défendre. On attendait plutôt de lui qu'il dirige ses mouvements sur Wavre, qu'il devait

atteindre le plus tôt possible, et qu'il pousse l'ennemi devant lui, en le conservant sur sa droite, vers Napoléon. Mais comment pouvait-il faire toutes ces choses contradictoires en même temps ? Grouchy, qui se trouvait déjà à quelques kilomètres à l'est de Napoléon, décida que sa mission était de se rendre au nord vers Wavre et se mit en marche. Et cela signifiait que les chemins de terre et la profonde vallée entre Wavre et Mont-Saint-Jean n'étaient pas défendues.

Mais quelle importance ? Napoléon était certain que les Prussiens ne pourraient rejoindre Wellington avant au moins deux jours, persuadé d'avoir neuf chances sur dix de remporter la bataille, et finalement, vers 11 heures du matin, le sol fut jugé assez ferme pour qu'entrent en action les canons.

C'est comme ça que tout a commencé. Vous croyez peut-être qu'avec autant de comptes rendus de la bataille, tant de témoins qui allaient consigner par écrit les événements de cette abominable journée, nous allions avoir une idée précise du moment où la bataille a débuté et de la façon dont les hostilités se sont ouvertes, mais certains disent que c'est un canon britannique qui a ouvert le feu en premier, alors que d'autres affirment que ce canon était français. Et personne n'est d'accord sur l'heure à laquelle ces pièces d'artillerie ont fait feu. Selon la meilleure estimation, il était à peu près 11 h 20 et ce canon situé sur la gauche de la ligne de Napoléon a tiré en premier. Et ensuite, les autres belles filles de l'Empereur ont ouvert le feu, enveloppant la crête de la Belle-Alliance d'une épaisse fumée générée par la poudre. Johnny Kincaid et ses fusiliers s'étaient postés dans la sablière juste de l'autre côté de la route de la Haie Sainte, où se trouvaient les troupes d'élite de la Légion allemande du roi. Sa position, bien en avant de la ligne anglo-néerlandaise, lui offrait une splendide vue sur les premiers mouvements de la bataille. Il vit des tas de fantassins français en manteau bleu avancer à travers bois vers Hougomont, puis les canons ouvrirent le feu. « Un boulet de canon arriva de je ne sais où et emporta la tête de notre homme situé sur le côté droit », dit-il. Devant lui se trouvaient désormais d'« innombrables points noirs », qu'il reconnut. Il s'agissait de pièces d'artillerie. Ces points noirs disparurent derrière la fumée qu'ils dégageaient en essayant, dans un grondement, de frapper le sommet de la crête.

Nous avons vu Buonaparte en personne se placer au bord de la route, juste devant nous, entouré de nombreux hommes de son état-major. En passant devant lui, chaque régiment déchirait l'air en criant « Vive

l'Empereur ! » et continuait même après. Appuyés par le tonnerre de leur artillerie et à grands renforts de tambours et trompettes, dont le bruit venait s'ajouter à celui provoqué par leurs cris, on aurait dit qu'ils espéraient ainsi nous effrayer.

Kincaid dit que cela « contrastait singulièrement avec le silence religieux qui régnait de notre côté ».

Mais ce silence religieux prit fin. La bataille venait de commencer.

* * *

Von Blücher décida d'abord d'envoyer son IV^e Corps aider Wellington, ce qui était pertinent car cette partie de son armée n'avait pas participé à la défaite de Ligny. Ce corps était prêt pour le combat, intact, mais, bizarrement, le plus éloigné de Mont-Saint-Jean. Il se mit en marche à l'aube et connut presque immédiatement des ennuis car, en allumant son four à Wavre, un boulanger trouva le moyen de mettre le feu à sa maison et à sa boutique, l'incendie se trouvant justement sur la seule route suffisamment large pour permettre le passage des canons et chariots de munitions. Les deux pompes à incendie manuelles de la ville furent tirées jusque sur les lieux du sinistre et les Prussiens participèrent à l'extinction de l'incendie, lequel retarda cependant la marche d'au moins deux heures car la chaleur infernale régnant sur place interdisait le passage des chariots de munitions.

À cause de ce retard, les hommes du II^e Corps de von Blücher furent contraints d'attendre le passage du IV^e Corps de von Bülow. Pendant ce temps, von Blücher envoya un messenger au baron von Müffling, l'officier de liaison au service de Wellington : « J'ai l'honneur de demander à Monsieur le baron de bien vouloir dire en mon nom au duc de Wellington que, malgré mon état, j'ai l'intention de prendre moi-même la tête de mes troupes. » Von Blücher souffrait encore suite à sa chute de cheval intervenue à Ligny, mais, comme il l'écrivit par la suite, « je n'aurais voulu pour rien au monde manquer cette bataille, quitte à ce que l'on m'attache sur mon cheval ». Son chef d'état-major, von Gneisenau, se montra bien plus prudent et ajouta une note d'avertissement à la missive, demandant à von Müffling si, à son avis, Wellington avait vraiment l'intention de livrer bataille ou s'il souhaitait simplement que Napoléon attaque les Prussiens qui devaient arriver afin de se servir de cette diversion pour s'enfuir.

Une fois sorti de Wavre, les routes menant à Mont-Saint-Jean étaient horribles, de simples chemins de campagne serpentant dans ce paysage

vallonné. Un berger du cru guidait les troupes, mais la marche était inévitablement lente et difficile. « Il fallait négocier les chemins creusés, taillés dans des défilés profonds », se souvint le lieutenant-colonel von Reiche, officier d'état-major :

De chaque côté se trouvaient des bois impénétrables, nous interdisant de contourner la route. La progression était très lente, surtout qu'en de nombreux endroits les hommes et les chevaux ne pouvaient passer qu'en file indienne, et l'artillerie avait énormément de mal à avancer. Résultat, les colonnes se retrouvèrent extrêmement étendues et, là où le terrain le permettait, le début de la colonne devait s'arrêter afin de permettre à ceux situés à l'arrière de la rattraper.

Et devant se trouvait le ravin difficile et pentu de la Lasne, là où un petit détachement de soldats français aurait pu clouer une armée sur place. Mais les patrouilles de cavalerie de von Blücher avaient déjà traversé le ravin et constaté qu'il n'y avait personne. La route vers Waterloo était dégagée.

Et en fin de matinée, juste après le départ à cheval de von Blücher de Wavre en direction de l'ouest, le bruit des canons se fit entendre à travers les collines.

À 13 km au sud de Wavre, le maréchal Grouchy finissait le petit déjeuner qu'il avait pris tardivement quand il entendit les canons. Il abandonna son assiette de fraises et emmena son état-major dans le jardin, où ils écoutèrent le bruit au loin. Certains, pensant peut-être qu'il s'agissait du tonnerre, se mirent à quatre pattes et plaquèrent leur oreille contre le sol. Il s'agissait bien de coups de canon, en provenance de l'ouest. Le général Gérard conseilla vivement au maréchal de faire demi-tour et de marcher en direction de l'origine du bruit, mais le maréchal écarta cette suggestion. « Il s'agit d'une affaire d'arrière-garde seulement », répondit-il, supposant que Wellington battait en retraite de Mont-Saint-Jean, comme il l'avait fait des Quatre-Bras la veille. Gérard, soldat compétent et expérimenté, insista pour qu'ils se dirigent vers le bruit des canons, mais Grouchy refusa catégoriquement. Gérard ne faisait pas une bonne campagne. Il était à la tête du IV^e Corps de Napoléon et avait recommandé que l'on confie au général Louis-Auguste-Victor Bourmont une brigade de ce corps. Et Bourmont, royaliste, avait déserté dès que les Français avaient franchi la frontière. Il était parti rejoindre les Prussiens à cheval, muni de toutes les connaissances qu'il avait sur les intentions de Napoléon. Pour l'heure, Grouchy ignore donc l'excellent

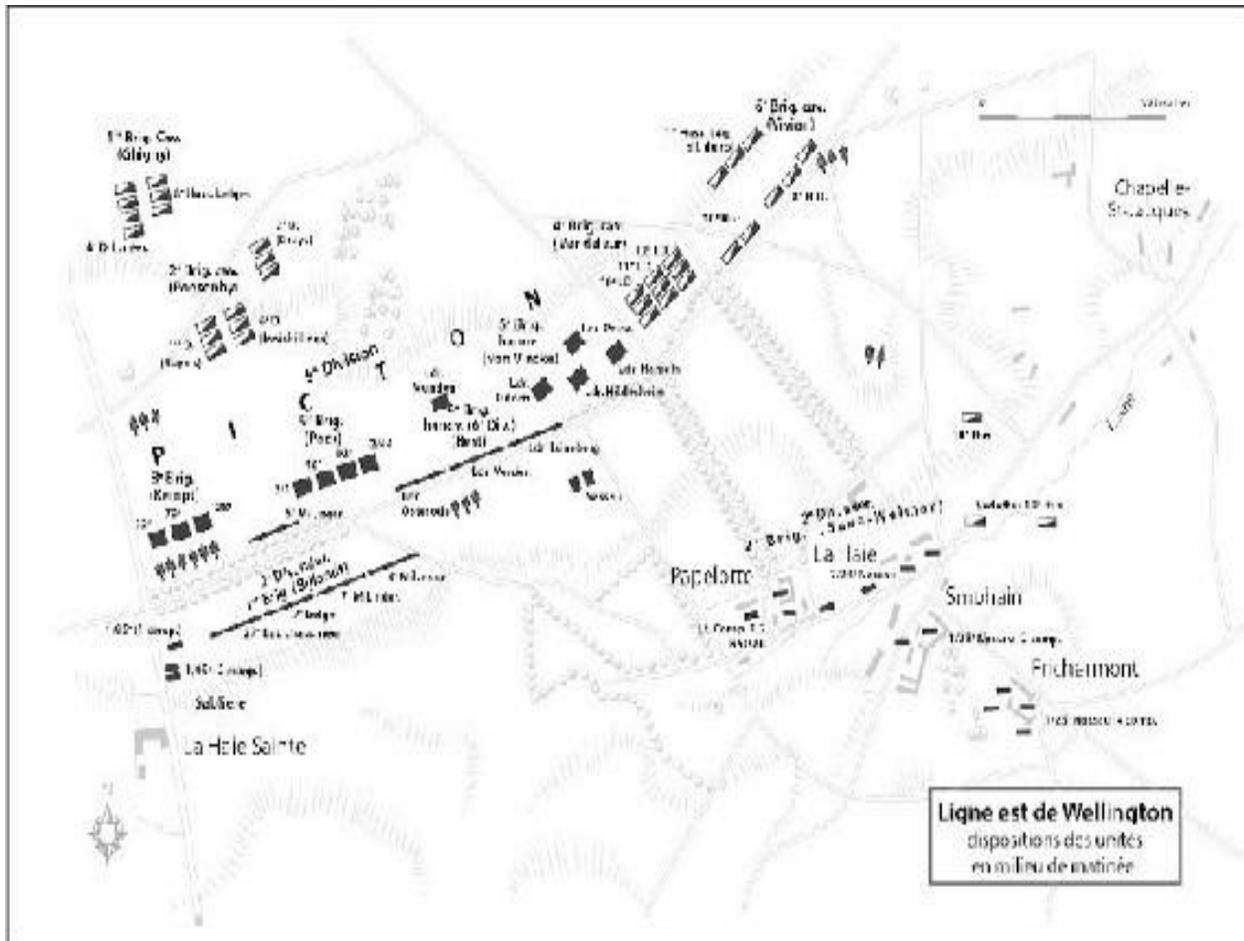
conseil de Gérard. Il avait reçu l'ordre de diriger ses « mouvements sur Wavre ». Et il obéit donc une fois son petit déjeuner avalé. Ses troupes continuèrent de progresser vers le nord.

Pendant ce temps, à 19 km à l'ouest, les tueries de cette longue journée avaient commencé.



7

Les gros talons n'aiment pas la brutalité !



Certaines personnes se sont demandé pourquoi le duc de Wellington n'a pas renforcé le sommet de sa crête à l'aide d'ouvrages de terre, plus particulièrement des bastions, qui auraient pu protéger son artillerie du nombre bien supérieur de canons mis en œuvre par l'Empereur. Cet aménagement aurait été difficile mais pas impossible à réaliser sous les pluies diluviennes tombées le samedi soir. Mais le duc ordonna que l'on se passe de ces ouvrages, probablement parce qu'il ne voulait surtout pas inciter Napoléon à manœuvrer autour de sa position. Le duc souhaitait que l'Empereur lance une attaque frontale. Dans une bataille infanterie contre

infanterie, le duc avait une confiance totale en ses manteaux rouges et en ses bataillons de la Légion allemande du roi. Comme il le dit par la suite, « ses effectifs étaient suffisants », mais trop de fantassins n'avaient pas connu l'épreuve du feu et étaient inexpérimentés. Attendre de ces hommes qu'ils quittent la zone confortable de la contrepente pour manœuvrer à découvert sous les tirs de canons et face aux vieux briscards de Napoléon, c'était courir au désastre et semer la panique. Son flanc droit ouvert au-delà d'Hougoumont l'inquiétait et il ne fit donc rien pour rendre la crête plus redoutable. Il voulait une attaque frontale, sur la chaussée.

Napoléon voulait pour sa part détruire l'armée de Wellington et décrivit assez simplement la tactique qu'il proposait :

Je ferai jouer ma nombreuse artillerie et je ferai charger ma cavalerie afin de forcer l'ennemi à révéler ses positions. Et quand je saurai avec certitude quelles sont les positions anglaises, je marcherai avec ma Vieille Garde.

C'était de la fourberie. Il prévoyait en fait d'affaiblir la ligne de Wellington avant de lancer des attaques massives pour porter un coup terrible à la position centrale du duc, ce qui signifiait qu'il ferait précisément ce que Wellington voulait qu'il fasse. L'Empereur avait déclaré que ce serait l'affaire d'un déjeuner, mais il avait attendu que le sol sèche. Tout serait donc terminé pour l'heure du thé.

Alors, comment affaiblir le centre anglo-néerlandais ? D'abord avec les canons, les gros canons capables de tailler en pièces des bataillons entiers, comme ils avaient éparpillé l'infanterie prussienne à découvert sur les pentes au-dessus de Ligny. Wellington plaça la majeure partie de son infanterie derrière la crête, ce qui réduisait l'efficacité d'un bombardement, mais l'Empereur avait également prévu une attaque de diversion suffisamment violente pour persuader Wellington de renforcer l'aile droite anglo-néerlandaise au détriment de son centre. Cela impliquait d'attaquer Hougoumont, l'ensemble de bâtiments situé sur le flanc droit de Wellington, la forteresse dont le baron von Müffling craignait qu'elle ne soit dotée d'une garnison insuffisante. Napoléon estimait que, s'il menaçait de s'emparer d'Hougoumont, Wellington n'aurait alors d'autre choix que d'ôter des troupes de la crête pour renforcer la garnison. Une fois ces renforts partis de la crête, l'attaque décisive et irrésistible pourrait être lancée de l'autre côté de

la vallée afin de s'emparer de Mont-Saint-Jean.

La bataille débuta donc à Hougoumont, opposant le lieutenant-colonel James Macdonell, des Coldstream Guards, à Sa Majesté Jérôme I^{er}, par la grâce de Dieu roi de Westphalie, prince de France, prince de Montfort, autant de titres qu'il n'aurait pas obtenus s'il n'avait pas été le frère de Napoléon. C'était le plus jeune de la famille, mais, comme toute la fratrie de Napoléon, il avait grimpé dans les hautes sphères grâce aux coups de pouce de son frère. Joseph, l'aîné, devint roi d'Espagne, Lucien était prince de Canino et Musignano, Élise était grande-duchesse de Toscane, Louis avait été roi de Hollande, Pauline était la princesse Borghèse, Caroline reine consort de Naples, et Jérôme, brièvement roi de Westphalie, était désormais général de division dans l'armée de son frère. Les relations entre les deux hommes étaient souvent tendues, car Jérôme était un panier percé. En 1815, il avait 31 ans, mais ses ennuis avec son frère avaient commencé bien plus tôt, quand, à l'âge de 19 ans, il avait rencontré et épousé une Américaine, Elizabeth Patterson, de Baltimore. Leur mariage avait déclenché la fureur de Napoléon. Il avait besoin que ses frères et sœurs optent pour le mariage dans l'intérêt de la dynastie et non pour des raisons triviales telles que l'amour. Il interdit donc à Elizabeth d'entrer en France et insista pour que son frère divorce. Elizabeth ou Betsy, comme on l'appelait, se réfugia à Londres, où son fils, Jérôme Napoléon Bonaparte II, naquit dans le quartier de Camberwell. Les Britanniques étaient bien entendu plus que ravis d'accueillir Betsy et se servirent de son histoire pour embarrasser l'Empereur. « Vous avez beaucoup de prétentions », avait écrit Napoléon à Jérôme en 1809, quelque esprit, quelques bonnes qualités, mais gâtées par la fatuité, une extrême présomption, et vous n'avez aucune connaissance des choses... et, pardieu, ayez assez d'esprit pour écrire et parler convenablement !

Quatre ans plus tard, après les revers de la désastreuse campagne de Russie au cours de laquelle Jérôme avait lamentablement échoué, l'Empereur asséna un jugement bien plus accablant, exprimant son dégoût à son égard et ajoutant qu'il était stupide, vil, lâche, dépourvu de vertus, talents et ressources.

Cependant, la loyauté familiale passait outre ces jugements et Jérôme s'était vu confier le commandement de la plus grande division d'infanterie de l'armée de son frère, la 6^e Division d'infanterie, comprenant près de 8 000 hommes, même si 1 000 d'entre eux avaient été perdus aux Quatre-Bras. Jérôme avait désormais des choses à prouver. Il souhaitait montrer à

son frère qu'il n'était pas vil, lâche et entravé par la stupidité. Il ordonna l'attaque d'Hougoumont, qu'il était déterminé à capturer.

Il n'y avait rien à redire à cela, sauf que la capture d'Hougoumont n'était pas dans les plans de Napoléon. Il voulait assiéger Hougoumont, un siège suffisamment violent et qui dure assez longtemps pour persuader Wellington de renforcer la garnison du château à l'aide de troupes provenant de la crête. Ce ne serait qu'une fois l'objectif d'affaiblir la ligne de Wellington rempli qu'Hougoumont pourrait être capturé, mais Jérôme avait d'autres idées en tête. Il s'emparerait d'Hougoumont ! Le supérieur hiérarchique immédiat de Jérôme était le général Reille, soldat expérimenté sorti du rang qui, à Waterloo, avait la responsabilité de la majeure partie de l'aile gauche de Napoléon. C'était Reille qui avait déclenché le courroux de l'Empereur en soulignant que l'infanterie britannique en position était inexpugnable. Et maintenant, Reille devait attaquer cette infanterie et il commença par ordonner à Jérôme d'occuper la vallée située au sud du bois d'Hougoumont, puis d'envoyer une solide ligne de tirailleurs au milieu des arbres.

Ce bois était une grande étendue de vieux arbres, principalement des chênes, situés au sud de la forteresse d'Hougoumont. Le sous-bois abritait des framboisiers sauvages et de magnifiques myosotis en lisière. Le terrain grimpait considérablement à travers les arbres. Toute attaque se déroulerait donc en montée face aux défenseurs installés dans le bois, à savoir 600 tirailleurs, des Hanovriens et des Nassauviens néerlandais et allemands. Le bois et la pente ardue se trouvaient également à portée de l'artillerie anglo-néerlandaise postée en hauteur au-dessus du château.

Il était tard dans la matinée et, à l'origine, Napoléon souhaitait entamer les hostilités à 9 heures, mais il avait attendu que le sol sèche. Ce ne fut donc qu'après 11 heures que les hommes de Jérôme se mirent en route pour s'emparer du bois. Les ordres du général Reille étaient suffisamment précis : menacer Hougoumont, mais ni Napoléon ni Reille ne voulaient de combats d'envergure risquant de mobiliser trop de soldats français. Les Français devaient se concentrer sur la gauche et le centre de Wellington, et non sur sa droite. Mais Jérôme tenait à décrocher sa victoire et, lorsque les premiers soldats français découvrirent que les tirailleurs allemands étaient de redoutables adversaires, Jérôme engagea plus d'hommes. Le général Foy, à la tête d'une autre division sous les ordres de Reille, considérait ce bois comme un piège à rats. Pour l'atteindre, les Français durent franchir une étendue à découvert exposée au feu de l'artillerie et, une fois dans le bois, ils se

retrouvèrent face à des mousquets et à des fusils. Les défenseurs avaient l'avantage d'occuper les hauteurs et n'avaient pas besoin de s'exposer beaucoup, sauf pour ouvrir le feu. Les Français gravirent tant bien que mal la colline, mais furent repoussés par des tirs nourris. Très vite, leurs blessés furent ramenés dans la vallée. Le capitaine de Vatry, l'un des officiers d'état-major de Jérôme, entendit les hommes se plaindre de la pénurie d'ambulances :

Voici ce qui était arrivé... Ces conducteurs improvisés, n'ayant pour la plupart jamais entendu le canon, impressionnés en recevant des projectiles des batteries anglaises, dételèrent leurs chevaux ou coupèrent les traits, et s'éloignèrent, laissant les chariots sans attelages.²²

Le maréchal Ney, en charge des attaques lors de cette journée, envoya un officier d'état-major se renseigner sur ce qui se passait à Hougoumont, et il s'ensuivit un autre malentendu. L'aide de camp fut consterné en voyant les fantassins français tapis derrière les arbres et suppliant qu'on les aide. Il conseilla donc vivement à Jérôme d'envoyer l'intégralité de sa division, soit plus de 7 000 hommes. Jérôme n'avait pas besoin qu'on le pousse. Il envoya tous ses soldats et supplia Reille de lui en fournir d'autres. Les combats qui faisaient rage à Hougoumont, loin d'épuiser les réserves de l'armée de Wellington, mobilisaient désormais de nombreux fantassins français désorganisés. Mais le nombre était un facteur important et, lorsque des milliers de manteaux bleus français grimpèrent à travers les arbres criblés de balles, ils poussèrent inévitablement les défenseurs hors du bois. La bataille faisait rage depuis environ une heure et, un peu après la mi-journée, les hommes de Jérôme se retrouvèrent face à la forteresse proprement dite, Hougoumont.

La meilleure image que l'on puisse se faire du complexe d'Hougoumont est celle de trois rectangles imbriqués. Le plus grand rectangle était un champ de pommiers protégé par un fossé et une haie. Les Français, attaquant par le sud, purent accéder à ce champ mais, une fois à l'intérieur, ils se retrouvèrent face au deuxième, bien plus imposant, le jardin à la française, qui était clos. Ce jardin avait dû être la fierté d'Hougoumont, magnifique endroit doté de parterres de fleurs entre lesquels se trouvaient des chemins ombragés par des charmes et des cerisiers. Détail important pour le colonel Macdonell, ce jardin était protégé côté ouest par des bâtiments et au sud et à l'est par un mur

en briques de deux mètres de haut. Il fit installer des plateformes derrière le mur afin que les hommes puissent ouvrir le feu par-dessus le chaperon, et le mur proprement dit était doté de meurtrières. Le troisième rectangle était constitué des bâtiments situés à l'ouest du jardin, véritablement impressionnants. Ces bâtiments étaient contigus, formant donc un mur de maçonnerie particulièrement robuste. Au sud, face à l'angle d'attaque des Français, se trouvait une maison de jardiniers, un entrepôt et, entre les deux, une grande entrée en forme de voûte qui avait été fermée et barricadée. Les murs de ces bâtiments avaient également des meurtrières, tout comme les bâtiments situés face à l'ouest, dont le plus grand était une imposante grange. Sur le côté opposé du rectangle, se trouvaient des étables et des écuries donnant sur le jardin à la française, tandis qu'au centre du rectangle trônait le château, demeure imposante et confortable avec de grandes fenêtres d'où les hommes pouvaient tirer par-dessus les toits des autres structures. Près de la demeure, il y avait une petite chapelle. La principale cour de ferme était située entre la grange et les étables et l'entrée principale de tout le complexe était sur le côté nord de cette cour. C'était au niveau de cette fameuse porte nord que devait se produire l'un des plus célèbres épisodes de la bataille.

Un chemin longeait la grande grange, séparant les bâtiments d'un petit potager, lui-même protégé par une haie et une clôture. L'ensemble que constituaient les vergers, jardins, haies, murs de brique et bâtiments de pierre était, aux dires du lieutenant-colonel Alexander Woodford, des Coldstream Guards, « bien étudié pour la défense » :

Au centre, la maison d'habitation était un édifice carré des plus robustes, avec de petites portes et fenêtres. Les granges et les greniers formaient presque un carré, avec une porte communiquant avec la petite cour au sud. Depuis cette cour, une porte donnait sur le jardin, une double porte sur le bois... et une autre porte sur le chemin, à l'ouest. Il y avait également une entrée pour les équipages à l'angle nord-ouest de la grande cour.

Lorsque les Français émergèrent de la forêt de chênes, ils se retrouvèrent face à cet ensemble impressionnant de murs et bâtiments. Ils virent, juste devant eux, la maison de jardinier, dont les fenêtres crachaient le feu de mousquets, tandis qu'à droite se trouvait le haut mur de brique du jardin à la française, courant sur 200 mètres. Une trentaine de mètres séparaient la

lisière du bois du mur et c'est dans cet espace restreint que moururent et souffrirent les hommes de Jérôme. L'un des premiers à trouver la mort fut le général Bauduin, qui commandait la 1^{re} Brigade de Jérôme. Nombre des soldats allemands ayant défendu le bois avaient désormais rejoint la garnison à l'intérieur d'Hougoumont, et l'un d'eux, le soldat Johann Leonhard, combattit derrière les meurtrières du mur du jardin :

À peine avions-nous pris position aux meurtrières qu'une foule de Français arriva par les bois, dans l'intention de s'emparer de la ferme, mais c'était trop tard ! La pluie de balles que nous avons déversée sur les Français fut si terrible que la pelouse se retrouva très vite jonchée de cadavres. Ils continuèrent de se replier, puis d'avancer !

Les troupes néerlandais-allemandes qui avaient défendu le bois durent se replier dans les bâtiments. Dans la mesure où il n'y avait pas d'entrée face aux arbres, ils coururent en longeant le mur et, comme ils se hâtèrent, ce qui était compréhensible, on les accusa d'avoir paniqué et de s'être enfuis. Plusieurs officiers britanniques écrivirent avec dédain que les soldats néerlandais avaient fui, mais des éléments attestent qu'ils rejoignirent les membres de la Guard dans le jardin à la française, désormais assiégé, les Français tentant désespérément d'escalader le mur. Les hommes de Jérôme chargèrent à plusieurs reprises et furent systématiquement repoussés par les mousquets faisant feu depuis les meurtrières ou les étages des bâtiments. L'un des soldats allemands à l'intérieur du complexe qualifia les tirs des défenseurs de « meurtriers » et, la distance séparant les tireurs des cibles étant courte, le feu était précis. Une épaisse fumée de poudre enveloppa les bâtiments et le haut du bois, et les Français, prêts à tout pour s'emparer de ce bastion, envoyèrent une brigade de fantassins supplémentaire. C'était épouvantable. Les Français n'avaient pas sollicité l'artillerie pour détruire les murs, ni apporté d'échelles pour escalader les défenses, mais ils continuaient de charger. L'un des fantassins se souvint des « tas de morts, mourants et blessés allongés ». Le lieutenant-colonel Francis Home, de la 3^e Guards, les Royal Scots, qualifia le massacre devant le mur d'« immense » et dit que les tas de blessés français allongés n'arrêtaient pas de lui demander d'« ordonner à ses hommes de leur tirer dessus pour mettre fin à leurs souffrances ». Une batterie de six obusiers britanniques visait également le haut des bois, le shrapnel et les fragments d'obus déchiquetant les chênes, ne faisant qu'amplifier le carnage.

Plus de 9 000 fantassins français tentaient alors de chasser les défenseurs de James Macdonell. Incapables d'escalader le mur du jardin, ils essayèrent de cerner les bâtiments, envoyant des hommes à gauche et à droite. Le château était sous pression, mais les renforts vinrent de la crête située au-dessus, pas du centre de Wellington, comme l'espérait Napoléon, mais des bataillons des Guards, qui se trouvaient juste derrière le château. Wellington en personne dépêcha quelques-uns de ces renforts, en disant : « Là-bas, les gars, je suis avec vous et que tout le monde passe. » Deux compagnies des Coldstream Guards dévalèrent la colline, baïonnette au fusil, et débusquèrent les Français du flanc est, puis rejoignirent la garnison à l'intérieur des murs. D'autres compagnies furent envoyées par la suite, jusqu'à ce que, selon le lieutenant-colonel Home, « l'ensemble du 3^e Régiment et les 8 compagnies des Coldstream Guards soient mobilisés dans ou à proximité d'Hougoumont. La force employée là n'excéda jamais 1 200 hommes simultanément » et ces 1 200 hommes (auxquels nous devons ajouter les Nassauviens survivants) clouèrent sur place au moins 9 000 Français.

Le soldat Matthew Clay, membre de la Guard dont le petit déjeuner immangeable avait consisté en un morceau de tête de cochon roussie, faisait partie des hommes défendant le petit potager clos situé de l'autre côté du chemin menant à la grande grange. Ce potager était difficilement défendable contre le grand nombre de Français essayant désormais de prendre d'assaut Hougoumont. Les défenseurs reçurent donc l'ordre de se replier derrière les murs, mais Clay et un autre membre de la Guard, « un vieux soldat très calme et pas du tout intimidé », se retrouvèrent séparés de leur compagnie lors de cette brève retraite. Ils furent contraints de rester à l'extérieur de l'enceinte, où ils échangèrent des tirs avec les tirailleurs ennemis :

Imprudemment, j'ai grimpé au sommet d'une pente sur laquelle le mur extérieur de la ferme était érigé. Je pensais pouvoir choisir les tirailleurs ennemis à abattre... mais je me suis très vite rendu compte que j'étais maintenant une cible pour eux, à cause de mon manteau rouge parfaitement visible... Les échanges de tirs se sont poursuivis à travers le potager, mais comme ils avaient l'avantage de pouvoir s'abriter derrière la clôture, leurs tirs frappaient facilement le mur situé derrière moi... mon mousquet avait maintenant une faiblesse, ce qui était très démoralisant. Mais en regardant au sol, je vis un mousquet, que je saisis immédiatement à la place du mien. Utilisé peu de temps

auparavant, il était encore chaud et s'est révélé être d'excellente qualité.

Au bout de quelques minutes, Clay remarqua qu'une porte menant dans la cour de ferme était ouverte et les deux manteaux rouges se ruèrent dans sa direction, se mettant en lieu sûr après la mort de plusieurs Français à l'entrée :

Les portes étaient criblées de balles... dans l'entrée gisaient de nombreux cadavres ennemis. J'en ai remarqué un en particulier, un officier français, mais il était difficile de les reconnaître, car ils étaient couverts de boue et avaient été, selon toute apparence, piétinés.

Cette incursion française par les portes fut probablement la première des deux tentatives. La plupart des récits de la bataille indiquent qu'un seul assaut conduisit les Français à l'intérieur du périmètre, mais Clay assista à deux attaques et son témoignage est étayé par les mémoires des défenseurs allemands. La bataille d'Hougoumont fut féroce et ne connut aucune pause durant une très grande partie de cette longue journée, mais pour l'heure, nous pouvons laisser assiégeants et assiégés, car les gros canons placés au centre de la ligne de Napoléon venaient d'ouvrir le feu, annonçant la première attaque d'envergure portée sur la crête de Wellington. Hougoumont n'était absolument pas sécurisé, les Français devant s'attaquer aux murs avec leur artillerie et l'après-midi allait être le théâtre d'un choc. Mais, alors que les canons de Napoléon déclenchaient la foudre dans le ciel, les hommes de Macdonell tenaient bon.

Au centre de la ligne de l'Empereur, les gros canons effectuaient leur mouvement de recul à chaque tir, crachant une épaisse fumée qui se répandait dans la vallée et pilonnant la crête de Wellington de boulets et d'obus. Les vétérans de la guerre de la Péninsule perchés sur cette crête reconnaissaient un autre bruit, le pas de charge, les tambours rythmant l'assaut, annonçant l'une des plus grandes attaques d'infanterie jamais menées au cours de l'ensemble des guerres napoléoniennes.

* * *

Les canons de Napoléon déchiraient l'atmosphère au-dessus des champs de Mont-Saint-Jean, et le même bruit faisait trembler les fenêtres à Paris. Un seul canon tirait des Invalides, l'hôpital militaire construit par Louis XIV, qui

servait également de maison de retraite aux anciens combattants handicapés. Mais ce canon ne tirait aucun boulet ou obus, saluant simplement la grande esplanade à l'aide d'une épaisse fumée de poudre. « Le canon des Invalides tire », se souvint Émile Labretonnière, étudiant en mathématiques. « Tu l'entends ? », demanda-t-il à l'ami qui partageait son appartement :

« Ce doit être une grande victoire ! » Nous nous sommes levés d'un bond, puis nous avons filé nous renseigner. Le canon célébrait la victoire de l'Empereur sur les Prussiens à Ligny le 16 juin. Nous sommes allés au Café des Pyrénées lire le bulletin. Nous étions fous de joie ! Le canon des Invalides faisait ressurgir les souvenirs des triomphes ayant égayé notre enfance. Nous étions emplis de fierté... Je me souviens de l'enthousiasme avec lequel un certain Rousseau, étudiant de Grenoble, nous a dit que Wellington avec été capturé et von Blücher tué !

Émile avait été très impressionné en regardant l'armée quitter Paris début juin, qualifiant de « superbes » les troupes sur le départ et persuadé qu'elles devaient être invincibles tellement elles étaient « pleines d'ardeur ». Les nouvelles de Ligny le transportèrent de joie, tandis que les royalistes de Paris étaient abattus et répandaient des rumeurs tentant d'atténuer le succès de l'Empereur. Mais, en ce samedi matin, le canon des Invalides annonçant une victoire contrastait avec la tristesse des royalistes. Et Émile, à l'instar de la plupart des Parisiens, avait hâte d'apprendre le triomphe définitif de l'Empereur. « Enfin, écrivit-il fiévreusement, la bataille avait démarré ! »

Il avait vu juste.

* * *

Napoléon et Wellington utilisèrent différemment leur artillerie. Pour commencer, l'Empereur disposait de bien plus de canons à Waterloo, avec 246 pièces contre 157 pour Wellington, et, dans l'ensemble, ses canons étaient plus lourds. Français et Prussiens déployèrent des canons de 12 livres, tandis que les pièces britanniques les plus lourdes étaient de 9 livres. Artilleur de formation, l'Empereur avait énormément confiance en ses canons. Il aimait constituer une grande batterie afin d'utiliser ses canons comme arme offensive et non défensive. À Wagram, en 1809, il avait taillé en pièces une armée autrichienne à l'aide d'une grande batterie de 112 canons. À Waterloo, celle-ci en comptait 80.

Bien entendu, les canons français pouvaient également servir d'arme

défensive, mais Napoléon savait qu'il fallait affaiblir la position ennemie avant que ses troupes ne lancent l'assaut. La mission de la grande batterie était donc de briser les formations ennemies avant l'intervention de l'infanterie ou de la cavalerie. Ces soldats chargés de mener l'assaut essuyaient le feu de l'artillerie ennemie et les canons de Napoléon étaient donc chargés d'alimenter les tirs de contrebatterie destinés à essayer de détruire ou d'immobiliser les canons adverses.

Wellington choisit de ne pas opter pour la grande batterie, mais d'éparpiller ses pièces tout au long de sa ligne afin de pouvoir répondre à tout assaut français. Les canons anglo-néerlandais avaient une mission défensive et l'interdiction de se lancer dans un tir de contrebatterie. Si une unité d'artillerie s'engageait dans un duel avec une batterie ennemie, elle risquait de s'attirer les foudres des autres canons ennemis et de subir inévitablement des dommages au niveau des affûts, rendant les pièces inutilisables jusqu'à leur réparation. Le capitaine Mercer en fit l'amère expérience lorsqu'il désobéit aux ordres et ouvrit le feu sur une batterie ennemie qui le harcelait :

Je me hasardai à commettre une bêtise que j'aurais payée cher si notre duc s'était trouvé par hasard de notre côté du champ de bataille. Je m'aventurai à désobéir à mes ordres et à ouvrir un feu lent et bien soutenu contre la batterie, pensant que, avec mes canons de 9 livres, j'aurais bientôt fait taire ses pièces de 4. Mon étonnement fut grand cependant lorsque, à notre premier coup de canon, une demi-douzaine de gentlemen d'un calibre beaucoup plus fort, dont je ne soupçonnais pas la présence, répondirent en affirmant une supériorité démontrée par leurs ronflements au-dessus de nous et leur longue portée qui les emmenait bien loin au-delà. Je reconnus immédiatement ma folie et cessai le feu. Ils firent de même, les pièces de 4 continuant seules leur tir comme auparavant. Mais ce ne fut pas tout. Le premier homme blessé de ma troupe le fut par un de ces maudits coups longs. Je n'oublierai jamais le cri du pauvre garçon quand il fut touché. Ce fut un des derniers boulets tirés qui broya son bras gauche.²³

Mercer fut en effet chanceux que le duc n'ait pas vu cette tentative de tir de contrebatterie. Plus tard dans la journée, lorsque Wellington vit l'une de ses batteries essayer de faire la même chose, il fit mettre aux arrêts le commandant responsable de l'unité. Et, dès le début de la journée, alors que

les Français affichaient leurs forces en attendant que le sol sèche, un autre commandant de batterie vit Napoléon en train de passer en revue son armée sur la crête la plus éloignée. Il se trouve que Wellington était dans les parages et le commandant demanda l'autorisation d'ouvrir le feu afin d'essayer de tuer l'Empereur. Il se vit répondre sur un ton acerbe que les chefs des armées avaient bien mieux à faire que de se tirer dessus. Permission refusée. Les canons anglo-néerlandais étaient là pour défendre la crête et non pour attaquer la position ennemie, et encore moins pour assassiner les empereurs.

Pour sa part, Napoléon utilisa bien offensivement ses canons et, vers 13 heures, il ordonna à la grande batterie d'entamer le bombardement de la position de Wellington. La moitié de cette batterie était dotée de gros canons de 12 livres, le restant étant des canons de 8 livres et des obusiers de 152 mm. Mercer dit avoir subi le tir de canons de 4 livres, mais les Français n'en avaient pas. Il s'agissait soit de pièces de 6 livres, le plus petit calibre employé par les Français à Waterloo, soit d'obusiers de 140 mm. Les obusiers allaient s'avérer redoutables ce jour-là en raison de leur capacité à tirer par-dessus des obstacles, dans ce cas précis la crête abritant la majorité des troupes de Wellington.

La grande batterie se trouvait sur la droite de la position de Napoléon, les canons installés bien en avant de la pente située face à l'armée anglo-néerlandaise. Sa cible était le côté gauche de la crête de Wellington, de la Haie Sainte jusqu'à la petite forteresse de la Papelotte, et sa mission était d'user les défenseurs à l'aide de tirs de boulets et d'obus. Dans tous les journaux et lettres, les soldats de l'époque parlent de l'horreur de tels bombardements. L'infanterie ne pouvait subir des dommages que lorsque les gros projectiles fendaient les rangs et que les obus explosaient, mais c'est précisément la raison pour laquelle Wellington essayait toujours de poster ses hommes sur une contrepente, laquelle ne les abritait pas complètement, mais permettait de diminuer une grande partie des effets causés par la grande batterie.

La portée était courte, entre 600 et 800 mètres, et les canons énormes. Une pièce de 12 livres pesait presque 2 tonnes et nécessitait une équipe de 15 servants qui devaient repositionner le monstre après chaque tir en raison du mouvement de recul généré. Une équipe bien entraînée était capable de tirer deux coups à la minute, même si cette performance était rare et pratiquement impossible à réaliser sur le terrain boueux de Waterloo. Dans son indispensable ouvrage *The Waterloo Companion*, Mark Adkin indique

que la grande batterie tira environ 4 000 boulets et obus sur la section est de la crête de Wellington, en l'espace d'une demi-heure, avant que l'infanterie passe à l'attaque. Cela fait un poids de munitions considérable, mais la zone ciblée était large, profonde et la majeure partie de celle-ci hors du champ de vision des canonniers. Ces contrepentes protégeaient, certes pas totalement, l'infanterie anglo-néerlandaise. Avant d'être envoyé pour renforcer la garnison d'Hougoumont, le lieutenant-colonel Francis Home était posté sur la droite de la crête, au-dessus du château, et d'autres canons français visaient cette partie de la ligne de Wellington. Pendant un petit moment, ces canons firent peu de dégâts – « leurs tirs n'étaient pas réglés, dit Home, ils passaient au-dessus de nous » – mais progressivement, les canonniers français ajustèrent l'angle de hausse de leurs canons et les tirs commencèrent à tomber parmi les manteaux rouges, qui avaient reçu l'ordre de s'allonger. Un boulet « lacéra affreusement » le lieutenant Simpson. « Il demeura cependant parfaitement conscient de sa situation. Sa seule requête fut que l'on mette fin à ses souffrances, mais il vécut jusque dans la soirée. »

Si Wellington n'avait pas mis ses troupes à l'abri, les laissant, comme von Blücher à Ligny, exposées aux canonniers français, le massacre aurait été épouvantable, mais les artilleurs français ne pouvaient que deviner où était réfugiée l'infanterie et essayer de balayer la crête dans l'espoir que leurs projectiles tombent sur les soldats ennemis. « Les canonniers étaient en ligne », écrivit un officier français de la grande batterie,

insérant et refoulant les charges, et faisant osciller les mèches lentes afin qu'elles brûlent plus intensément... Derrière se trouvaient les capitaines, presque tous âgés, à donner leurs ordres comme s'ils étaient à l'exercice. Quatre-vingts canons faisaient feu en même temps, masquant tous les autres bruits. Toute la vallée était recouverte de fumée. Une seconde ou deux plus tard, les voix claires et calmes des capitaines se faisaient de nouveau entendre : « Chargez ! Refoulez ! Armez ! Feu ! » Tout cela se poursuivit sans discontinuer pendant une demi-heure. Nous pouvions à peine voir nos camarades, tandis que, de l'autre côté de la vallée, les Anglais avaient également ouvert le feu. Nous entendions le sifflement de leurs boulets de canon dans l'air, le bruit sourd provoqué lorsqu'ils touchaient le sol et cet autre bruit lorsque les mousquets étaient réduits en miettes et que les hommes situés vingt pas en arrière hurlaient, les os carrément broyés.

Il était difficile d'être précis. Les pièces d'artillerie avaient une âme lisse et le phénomène de vent du boulet se produisait à chaque tir, puis il y avait la fumée. Comme le vent était très faible ce jour-là, la fumée restait suspendue dans l'air humide et, après le premier tir, les canonnières français ne voyaient probablement plus très clairement leurs cibles, mais ils connaissaient la distance et les capitaines contrôlaient la hausse avant chaque tir. En 1835, les Britanniques testèrent l'artillerie des guerres napoléoniennes et découvrirent qu'à 540 mètres, ils touchaient leur cible près de neuf fois sur dix, puis la précision déclinait fortement à mesure que la distance augmentait. Pour le test, les cibles étaient des palissades simulant une infanterie en ligne, conditions généreuses car, avec une cible plus petite, comme un seul canon de campagne, il était beaucoup plus difficile d'être précis. Mais lorsqu'un boulet atteignait sa cible, les dégâts pouvaient s'avérer atroces. À Waterloo, un seul boulet d'une pièce française de 12 livres, d'un diamètre de 120 mm, pouvait tuer ou blesser 26 hommes. Heureusement pour les forces anglo-néerlandaises, la majeure partie de la canonnade de la grande batterie fut contrecarrée par la tactique de la contrepente utilisée par Wellington.

Environ 15 000 soldats des troupes anglo-néerlandaises présentes dans le secteur furent bombardés, mais presque tous étaient dissimulés derrière la crête. Les Français savaient qu'ils étaient là, même s'ils ne les voyaient pas. Ils pouvaient voir quelques officiers et tirailleurs positionnés devant les bataillons et, au sein de l'armée de Napoléon, beaucoup d'hommes savaient que Wellington avait l'habitude de dissimuler ses hommes, mais les quelques hommes visibles, aux côtés de l'artillerie installée sur le glacis, étaient de petites cibles difficiles à toucher. Les artilleurs de Napoléon souhaitaient affaiblir la ligne de défense ennemie, ce qui était pratiquement impossible pour les canons, même si les obusiers, capables d'envoyer leurs obus derrière la crête, se montraient plus dangereux.

Le bruit était épouvantable. Même s'ils ne tiraient qu'une fois par minute, les 80 canons emplissaient l'air d'un martèlement assourdissant et les autres canons situés à côté de la grande batterie se mêlaient à la cacophonie. La fumée s'épaississait devant la gueule noircie des canons et le souffle couchait le seigle en éventail devant chaque pièce. Un soldat décrivit le son du boulet passant au-dessus de sa tête comme le bruit d'un gros fût de bière que l'on ferait rouler au-dessus de soi sur un parquet à l'étage d'une maison. Le bruit était en effet si grand que certains hommes crurent qu'un autre énorme orage

avait éclaté au-dessus de la campagne belge.

Aux dires d'un officier du 92^e, le bombardement fut « épouvantable », mais les pertes légères. Les fantassins étaient allongés ou assis et la boue épaisse aidait bien. Les obus s'enfonçaient, étouffant les effets des explosions, et un officier hanovrien fit remarquer que « les pertes auraient été bien plus nombreuses si la pluie n'avait pas ramolli le terrain, car les boulets de canon avaient perdu une grande partie de leur force meurtrière, qu'ils auraient conservée en rebondissant sur un sol dur ». Mais certains tirs firent mouche. Le capitaine Friedrich Weiz indiqua que l'artillerie alliée souffrit beaucoup :

Trois canons d'une batterie arrivée peu de temps auparavant furent pulvérisés avant d'avoir pu effectuer un seul tir et l'un des caissons de cette batterie explosa au moment où il passait devant le 1^{er} Bataillon. L'explosion fit paniquer les chevaux de l'attelage, qui repartirent au galop vers le grand parc d'artillerie d'où ils venaient. La catastrophe fut évitée car des dragons s'empressèrent d'enfourcher leur monture et, alors qu'ils galopèrent de front avec les chevaux paniqués, ils les abattirent à coups de sabre.

Dans les rangs alliés, les vétérans avaient déjà vu et entendu une telle canonnade, mais rarement d'une telle intensité. Par contre, le bruit, la fumée et les cris des hommes et des chevaux blessés ébranlaient les hommes dont c'était le baptême du feu. Une brigade semble avoir été tout particulièrement touchée, la brigade Bijlandt, constituée de bataillons néerlandais et belges. La plupart des récits de Waterloo racontent qu'ils furent laissés par erreur sur le glacis et subirent donc des pertes extraordinaires qui les poussèrent à s'enfuir. Mais on les avait en fait retirés de leur position avancée et postés juste derrière la crête. Devant eux se trouvait la route longeant la crête, bordée d'épaisses haies. Le lieutenant Isaac Hope, l'officier qui qualifia la canonnade d'« épouvantable », dit que ces haies « ne mettaient pas [les hommes de Bijlandt] à l'abri des tirs ennemis, même si elles les rendaient invisibles ».

Devant la route, sur le glacis, les canons britanniques étaient totalement exposés à la canonnade des Français. Se trouvaient là 34 canons, servis par un millier d'hommes environ. Mille peut paraître beaucoup, mais outre les soldats qui chargeaient, faisaient feu et remplaçaient les canons, des hommes

apportaient les munitions depuis les caissons positionnés à l'arrière. Ces hommes étaient exposés au feu ennemi, mais continuaient de tirer, non pas sur la grande batterie enveloppée de fumée, mais au-delà, là où le corps de d'Erlon était en train de se rassembler avant de lancer son attaque. 18 000 fantassins se trouvaient sur la crête la plus éloignée, que les canons anglo-néerlandais frappaient en plein cœur.

Les canons britanniques les plus lourds étaient des pièces de 9 livres, renforcés par des canons de 6 livres et des obusiers. Les Britanniques avaient tendance à utiliser leurs obusiers comme des canons, optant pour des tirs à la trajectoire assez rectiligne, alors que les Français réglait souvent la hausse de leur pièce sur 30°. À Waterloo, les obusiers britanniques n'avaient pas besoin de choisir des trajectoires en parabole car les Français n'employaient pas la tactique de la contrepente. Ainsi, ils tiraient directement sur l'infanterie se trouvant derrière les volutes de fumée. Les canons britanniques tiraient des obus, des boulets, et l'arme « secrète » de la Grande-Bretagne, une munition sphérique.

Les Français savaient tout de cette munition sphérique mais ne réussirent jamais à la reproduire. C'était l'invention d'Henry Shrapnel, officier de la Royal Artillery. Il s'agissait simplement d'un obus destiné à exploser au-dessus de l'ennemi, l'arrosant de balles de mousquet. Quand il était de qualité, c'était une arme exceptionnelle, mais en cas de défaut, c'était l'horreur. En 1813, dans la guerre de la Péninsule, un seul shrapnel tua tous les chevaux et servants d'un canon français, mais la friction entre les balles de mousquet et la poudre à l'intérieur de l'enveloppe était si intense qu'elle explosait parfois à l'intérieur du canon. Ce problème ne devait être résolu qu'un demi-siècle plus tard, mais, heureusement pour les canonnières, cet incident ne se produisait pas souvent et cette munition sphérique était assez fiable. Elle n'était efficace que lorsque le canonnière coupait la mèche à la bonne longueur, procédure qui valait également pour les obus. Un obus était simplement un boulet rond en fer forgé rempli de poudre à canon mise à feu à l'aide d'une mèche, longueur de corde dépassant de l'obus et allumée par le tir du canon. Si la mèche était trop courte, l'obus explosait en vol et n'occasionnait aucun dégât, tandis que si la mèche était trop longue, l'obus atterrissait la mèche encore allumée et un homme courageux pouvait l'éteindre. Mais si la mèche était de la bonne longueur, qui était fonction de la distance séparant le canon de sa cible, l'obus explosait et éparpillait des fragments de son enveloppe sur une vingtaine de mètres à la ronde. À

Waterloo, tous les canonniers étaient des experts en matière de mèche, mais nombre d'hommes de chaque camp rapportèrent que la boue diminuait l'efficacité des obus. Le capitaine Jean-Baptiste Lemonnier-Delafosse, officier d'état-major, était sur le flanc gauche français, loin de l'endroit où la grande batterie pilonnait la crête britannique. Il observait les combats à Hougoumont et, juste derrière lui, se trouvait une brigade de carabiniers, la cavalerie lourde, dont les membres, à l'instar des cuirassiers, portaient des plastrons et des bottes montant jusqu'aux cuisses. La colline où était posté Lemonnier-Delafosse se trouvait sous le feu des canons anglo-néerlandais au-dessus d'Hougoumont et nombre de leurs tirs tombèrent sur cette cavalerie. « Pour éviter leur atteinte, se souvint Lemonnier-Delafosse, cette brigade fit un mouvement à gauche, ce qui provoqua le rire du général Foy : Ah ! ah ! les gros talons n'aiment pas le brutal, dit-il. Nous qui recevions les boulets de pied ferme ; ils nous couvraient de boue, et le terrain détrempé, conservant la marque de leur trajet, avait l'aspect d'un champ sillonné par des roues de voiture. C'était un bonheur pour notre ligne, car beaucoup de projectiles s'enterraient ou s'amortissaient en roulant sur cette terre boueuse. »²⁴

La canonnade frappant Hougoumont nous rappelle que la bataille de Waterloo ne fut pas une série d'événements individuels comme les actes d'une pièce. Cette bataille est souvent décrite ainsi, avec, comme Acte I, l'assaut sur Hougoumont et, comme Acte II, l'attaque menée par le corps de d'Erlon, mais bien sûr les deux événements coïncidèrent. Pendant que le corps de d'Erlon menaçait le flanc gauche de Wellington, l'aile droite du duc était aussi touchée par la fumée, les tirs et la mort. Le duc était assailli. La fumée l'empêchait de voir grand-chose et presque rien de ce qui se passait à Hougoumont n'était visible car sa vision du château, depuis son poste de commandement sur la crête, était partiellement masquée par une ondulation du terrain. Les boulets et obus volaient à proximité de lui et le bruit mettait les tympanes à rude épreuve, non seulement celui des canons et des obus qui explosaient, mais également les cris des blessés, le son des tambours sur la crête la plus éloignée et la musique des fanfares régimentaires jouant sur les deux crêtes. Un officier qualifia l'atmosphère d'« ondoyante » à cause du vol des obus et des boulets, une atmosphère déjà bouillante à cause du souffle des canons imposants. On a dit que c'était comme de marcher dans un four. Le duc eut le talent de rester calme au milieu de toute cette agitation, de savoir distinguer ce qui n'était pas menaçant et de rester concentré sur l'essentiel. Il savait qu'une attaque d'envergure allait être lancée contre son aile gauche et

il avait parcouru à cheval cette partie de la crête afin de passer en revue les troupes qui allaient être mises sous pression. Mais il était content de laisser au général Picton le soin de gérer cette menace, tout comme il avait confiance en Macdonell, en place à Hougomont. Il se servait de sa longue-vue pour observer l'autre crête au loin, essayant de deviner les intentions de Napoléon, mais il l'orientait également vers l'est.

Et Napoléon faisait de même, car les deux hommes attendaient des renforts. Wellington était conscient qu'il avait besoin des troupes de von Blücher, car il ne se serait jamais installé sur la crête de Mont-Saint-Jean si les Prussiens ne lui avaient pas promis de lui venir en aide. Napoléon cherchait le corps de Grouchy, dont les 33 000 hommes et 96 canons devaient lui octroyer une supériorité numérique écrasante et donc le conduire à la victoire sur l'homme ayant l'outrecuidance d'être surnommé le vainqueur du vainqueur du monde.

Loin à l'est, d'où devait venir l'aide, pour l'un ou l'autre camp, des troupes étaient visibles.

* * *

Ces troupes se trouvaient à un peu moins de 10 kilomètres. Le temps était couvert, avec quelques averses. Le duc de Wellington admit avoir revêtu puis ôté sa cape cinquante fois ce jour-là, la pluie balayant le champ de bataille par intermittence. Même par beau temps, il aurait été difficile de connaître l'identité de ces troupes situées au loin, mais en cette journée pluvieuse et obscurcie par la fumée, c'était carrément impossible. On voyait tout juste des cavaliers en uniforme noir sortant d'un bois. Mais Napoléon savait déjà de qui il s'agissait.

C'étaient les Prussiens, l'avant-garde du corps de von Bülow, et Napoléon le savait parce que l'une de ses patrouilles de cavalerie avait capturé un officier prussien transportant un message destiné à Wellington. Amené à Napoléon, le messenger dit à l'Empereur que l'armée prussienne avait passé une nuit très tranquille à Wavre, où elle n'avait vu aucun soldat français. « Nous supposons qu'ils sont allés à Plancenoit », dit le messenger, voulant dire que les Prussiens avaient estimé, qu'au lieu de les poursuivre, Grouchy avait fait demi-tour afin de rejoindre Napoléon. Plancenoit était ce gros village situé en arrière de l'aile droite de Napoléon.

Napoléon avait déjà réalisé que Grouchy n'avait pas pris cette option. Ce dernier avait envoyé tôt dans la matinée un message presque aussi confus que les ordres lui ayant été donnés par l'Empereur :

*Sire, tous mes rapports et renseignements confirment que l'ennemi se retire sur Bruxelles pour s'y concentrer, ou livrer bataille, après s'être réuni à Wellington... Ils doivent être partis hier soir... et avoir marché toute la nuit ; heureusement qu'elle a été si mauvaise qu'ils n'auront pu faire beaucoup de chemin. Je pars à l'instant pour Sart à Walhain, d'où je me porterai à Corbais et à Wavre.*²⁵

Autrement dit, Grouchy n'avait pas vraiment idée de l'endroit où se trouvaient les Prussiens ni de ce qu'ils faisaient. Il faisait route vers le nord, ayant le sentiment qu'ils allaient de Wavre à Bruxelles. Il n'était assurément pas en position d'empêcher von Blücher de se rendre à Mont-Saint-Jean. Napoléon devait savoir tout ça. Les Prussiens venaient aider Wellington, ils étaient visibles, et Grouchy continuait de marcher vers Wavre. Mais la réponse de l'Empereur à Grouchy, dictée par le maréchal Soult, fut d'une confiance incroyable :

*Ce mouvement est conforme aux dispositions de Sa Majesté qui vous ont été communiquées. Cependant l'Empereur m'ordonne de vous dire que vous devez toujours manœuvrer dans notre direction et chercher à vous rapprocher de l'armée, afin que vous puissiez nous joindre avant qu'aucun corps ne puisse se mettre entre nous. Je ne vous indique pas de direction.*²⁶

Encore une fois, la signification de ce message est au mieux opaque. L'Empereur approuve la décision de Grouchy de diriger ses troupes vers le nord et Wavre, mais lui suggère malgré tout de manœuvrer vers l'ouest afin d'empêcher les hommes de von Blücher de rejoindre Wellington. Toutefois, avant l'envoi de la missive, le maréchal Soult ajouta un post-scriptum urgent et plus pertinent :

Une lettre qui vient d'être interceptée porte que le général Bülow doit attaquer notre flanc droit : nous croyons apercevoir ce corps... Ainsi ne perdez pas un instant pour vous rapprocher de nous et pour écraser Bülow, que vous prendrez en flagrant délit.

« Ne perdez pas un instant pour vous rapprocher de nous. » C'est une instruction limpide à l'attention de Grouchy, qui doit filer vers l'ouest et

l'Empereur afin d'attaquer les Prussiens lorsqu'ils se rapprocheront de l'aile droite de Napoléon. Mais ce message ne parvint à Grouchy qu'en fin d'après-midi, alors qu'il combattait déjà l'arrière-garde laissée par von Blücher à Wavre. Les 33 000 hommes et 96 canons de Grouchy étaient en train de remporter une victoire, mais sans répercussion, car la vraie bataille, décisive, se déroulait à l'ouest de sa position.

Grouchy n'allait pas aider Napoléon. On ne sait pas très bien si l'Empereur se rendit compte que ces 33 000 hommes n'étaient pas en route pour le soutenir, mais ce dut être clair vers 13 heures. Les Prussiens étaient visibles, mais pas Grouchy. Napoléon était désormais face à un dilemme. En face de lui se trouvait l'armée de Wellington, mais il devait savoir qu'une imposante force prussienne approchait à sa droite. Il allait se retrouver en très nette infériorité numérique, mais il soutenait toujours qu'il avait de bonnes chances de gagner cette bataille. « Ce matin, nous avons 90 chances pour nous, dit l'Empereur à Soult, nous en avons encore 60. » Un général plus prudent aurait peut-être envisagé de battre en retraite vers le sud, puis de rechercher une autre occasion de séparer les alliés, mais Napoléon était persuadé que la victoire était à sa portée. Il lui suffisait de détruire la ligne de Wellington, de provoquer la fuite désordonnée des forces anglo-néerlandaises, puis de passer à l'ennemi suivant. Les hommes de von Blücher étaient encore loin, l'avant-garde se trouvant à une dizaine de kilomètres, mais les autres devaient marcher en colonnes étirées sur les étroits chemins de campagne, auxquelles il allait falloir beaucoup de temps pour atteindre Mont-Saint-Jean, et encore plus pour que les troupes se rassemblent avant de combattre. L'Empereur était sûr d'avoir suffisamment de temps, mais il envoya néanmoins 3 500 cavaliers, 7 000 fantassins et 28 canons former une nouvelle ligne face à l'est, capable de défendre son flanc droit contre un éventuel assaut des Prussiens. La bataille venait à peine de débuter et le plan de Napoléon était de mener une attaque frontale contre les Britanniques, mais 9 000 hommes étaient cloués sur place à Hougoumont. D'autres hommes étaient désormais dépêchés sur le flanc opposé. L'Empereur avait espéré forcer Wellington à envoyer des renforts à Hougoumont, affaiblissant ainsi le centre de sa ligne, mais c'étaient en fait les Français qui sollicitaient leurs réserves afin de renforcer leurs flancs.

Malgré tout, en début d'après-midi, Napoléon comptait encore pouvoir détruire l'armée de Wellington avant l'entrée en scène des Prussiens et les instruments de cette destruction étaient les quatre colonnes d'attaque du corps

de d'Erlon.

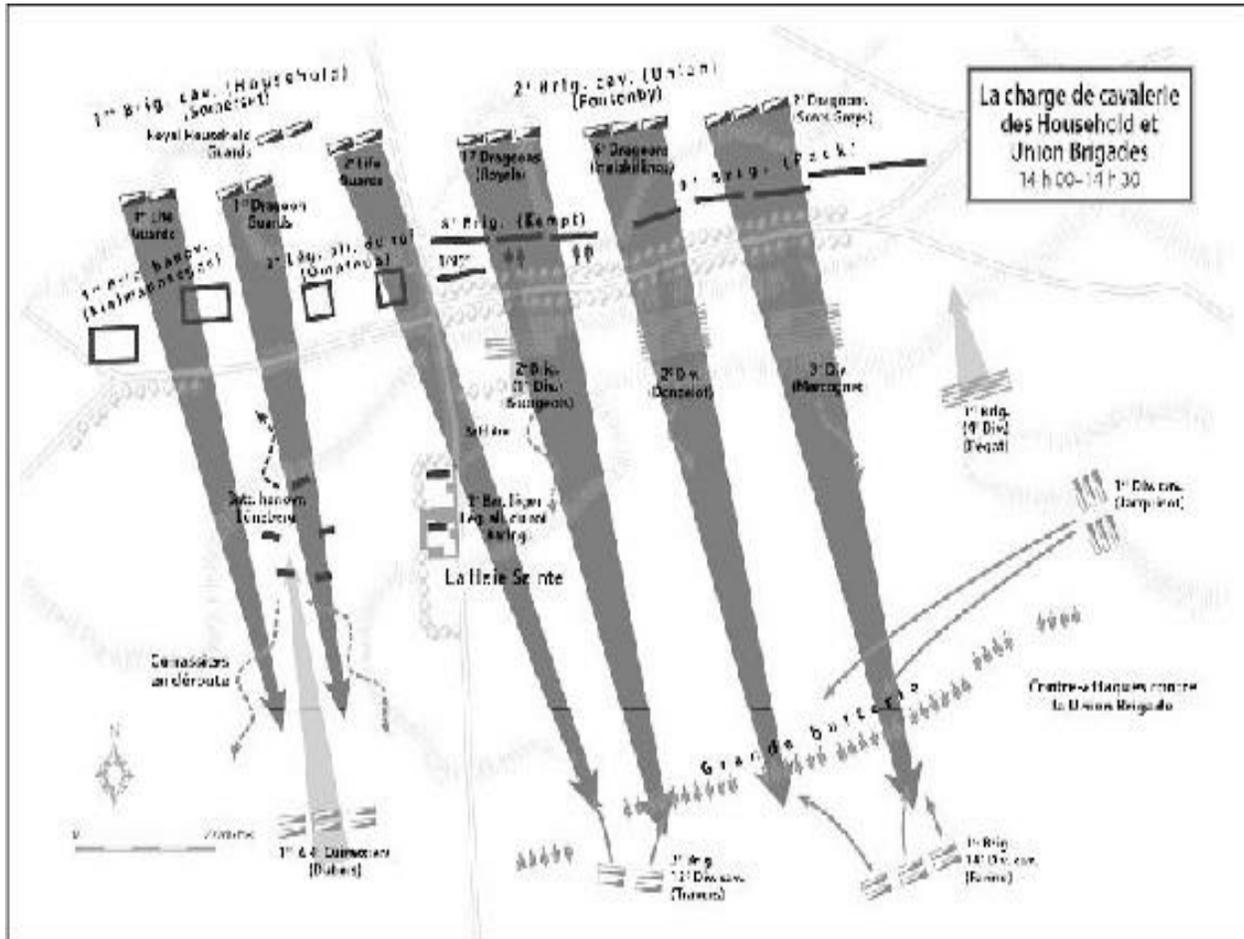
Les canons de la grande batterie cessèrent le feu car 18 000 fantassins étaient en pleine progression dans leur ligne de tir. Les canons n'allaient reprendre leur pilonnage qu'une fois ces fantassins dans la vallée et que les projectiles pourraient leur passer au-dessus de la tête sans risquer de les atteindre. Mais cela allait prendre du temps car les bataillons étaient passés parmi les canons et devaient encore se mettre en colonnes d'attaque. Les sergents hurlaient, les officiers vérifiaient les tenues de leurs hommes, les boulets anglo-néerlandais déchiraient les files et les obus explosaient en générant des flammes et de très dangereux éclats.

Ils étaient maintenant prêts. Les tambours recommencèrent à jouer, sonnait le pas de charge, les Aigles flottaient, bien visibles, au-dessus des drapeaux tricolores, les canons de la grande batterie s'apprêtaient de nouveau à ouvrir le feu et les quatre redoutables colonnes se mirent en marche.



8

Qu'ils sont terribles ces chevaux gris !



Le général Jean-Baptiste Douet, compte d'Erlon, avait des choses à prouver. Ses escapades du 16 juin, lorsqu'il avait fait avancer son 1^{er} Corps d'un champ de bataille à l'autre, sans jamais attaquer l'ennemi, avaient déclenché la fureur de Napoléon. Mais tout cela serait pardonné et oublié s'il parvenait à enfoncer la ligne de Wellington. Et le sort voulait que sa grande attaque soit lancée contre la moitié la plus faible du dispositif du duc.

L'inquiétude que son flanc droit procurait à Wellington l'avait persuadé de le renforcer deux fois plus que son côté est. Par conséquent, ses forces les plus solides et la plupart de ses canons étaient tous à l'ouest de la grand-route menant à Bruxelles et le corps de d'Erlon était en train de mener l'assaut contre son côté est. 18 000 fantassins marchaient en quatre colonnes et cela

vaut de nouveau la peine de rappeler que le terme « colonne » est trompeur, puisqu'il évoque une formation allongée avec l'extrémité étroite pointant comme une lance vers la ligne ennemie, alors qu'elle tenait en fait plus de la brique avançant en crabe. L'assaut de d'Erlon était mené par quatre briques, constituées chacune d'une division d'infanterie française. Elles ne progressaient pas de concert, mais de manière échelonnée, avec la 1^{re} Division du général Quiot montrant la voie à gauche. Les hommes de Quiot marchaient près de la grand-route, certains évoluant à moitié dessus, et ces hommes devaient attaquer la garnison de la Légion allemande du roi à la Haie Sainte, ainsi que la crête se trouvant au-delà. Ils étaient protégés par 800 cuirassiers de la cavalerie lourde, qui progressaient sur leur flanc gauche. La division de Quiot avait pour mission de frapper en premier la ligne de Wellington, rapidement suivie, successivement, des 2^e, 3^e et 4^e Divisions. La 2^e Division était juste à la droite de Quiot, puis il y avait la 3^e et enfin la 4^e, laquelle devait pour sa part viser l'extrémité est de la crête, certains de ses hommes étant chargés d'attaquer la ferme imposante de la Papelotte. Ainsi, l'assaut couvrait l'ensemble de la ligne est de Wellington, de la Haie Sainte à la Papelotte. D'autres cavaliers progressaient sur le flanc extérieur de la 4^e Division.

En tout, 33 bataillons français traversaient la vallée, attendus par 17 bataillons alliés : 5 de l'armée néerlandaise, 4 hanovriens et 8 bataillons britanniques expérimentés, dont la contribution était capitale. Ces chiffres portent à confusion car la taille des bataillons français était généralement plus modeste que celle des bataillons britanniques (environ 550 hommes contre 650), mais les Français étaient globalement en supériorité numérique. Quatre des bataillons français devaient livrer des combats séparés sur les flancs, au niveau de la Haie Sainte ou de la Papelotte, mais l'immense majorité du corps de d'Erlon avait pour objectif le sommet nu de la colline qui s'étendait sur 1,2 km entre ces deux forteresses de fortune.

Le sommet de cette colline semblait désert, mais des canons alliés étaient postés sur le glacis et derrière cette artillerie, l'infanterie d'assaut pouvait voir les haies bordant la route qui longeait le sommet de la crête. Ces haies ne constituaient pas un gros obstacle. Le capitaine von Rettburg, de l'artillerie de la Légion allemande du roi, consigna que des sections de ces haies avaient été découpées afin de permettre aux canons et aux troupes de les franchir. Entre ces haies se trouvait la route légèrement en contrebas, puis derrière, la contrepente, où attendaient la plupart des défenseurs, soit allongés, soit assis

pour éviter les boulets ricochant sur le haut de la crête.

Généralement, un bataillon français en colonne faisait deux compagnies de large et neuf rangs de profondeur, soit une soixantaine d'hommes par rang, mais pour cet assaut, d'Erlon ordonna à ses quatre divisions de former des colonnes de manière singulière. Chaque bataillon se présenterait en ligne sur trois rangs, comme d'habitude, mais les bataillons devaient se placer l'un derrière l'autre de façon à former un gigantesque rectangle. Ainsi, la 3^e Division du général Marcognet présentait 8 bataillons en ligne, formant donc 24 rangs, trois par bataillon. Cette division livra bataille avec environ 4 000 hommes, chacun des 24 rangs présentant donc environ 160 soldats. En fait, les rangs étaient légèrement moins étoffés car les 8 bataillons devaient envoyer leurs tirailleurs en avant de la colonne, ces troupes légères réintégrant leur bataillon au moment de prendre d'assaut la crête. 24 rangs, chacun fort de 150 à 160 hommes, formaient une colonne impressionnante et une telle formation était inhabituelle, mais pas expérimentale. Pourquoi d'Erlon opta-t-il pour cette tactique ? À l'instar de nombreux officiers français présents à Waterloo, il avait affronté l'infanterie britannique lors de la guerre de la Péninsule et savait que la ligne anglaise à deux rangs offrait aux manteaux rouges un front très large et permettait d'utiliser les mousquets contre la tête de la colonne, n'autorisant donc qu'une légère riposte car la plupart des soldats français étaient positionnés à l'intérieur de la formation, sans possibilité d'ouvrir le feu.

Alors, comment une colonne pouvait-elle battre une telle ligne ? Il fallait par exemple espérer que la ligne ait été affaiblie par l'artillerie et les tirailleurs, mais la contrepente avait considérablement amenuisé l'efficacité des tirs d'artillerie et les tirailleurs français devaient se frotter à leurs homologues anglo-néerlandais. D'Erlon devait donc savoir que ses hommes auraient à affronter ces lignes britanniques particulièrement meurtrières. La solution était d'associer la ligne et la colonne. Le bataillon de tête de la colonne était déjà en ligne, ligne française à trois rangs, et chaque homme de cette ligne pouvait se servir de son mousquet, tandis que les bataillons suivants avaient la possibilité de marcher latéralement, comme des portes coulissantes, afin d'étendre la ligne vers la gauche et la droite. Selon la doctrine française, une colonne devait toujours se déployer en ligne au moment de l'attaque, mais cette phase constituait souvent un moment de faiblesse, surtout face aux troupes disciplinées d'une ligne plus large pouvant faire feu vers l'intérieur depuis les flancs. Cette formation inhabituelle

semblait offrir une solution. Après tout, le bataillon de tête n'avait pas besoin de se déployer, mais avait la possibilité de tirer une salve pour couvrir les bataillons en train de se déployer.

Mais avant de mettre en pratique cette conception théorique, il fallait atteindre le sommet de la crête britannique et donc traverser la vallée sous le feu de l'artillerie alliée. Les canons britanniques et néerlandais postés sur le glacis se voyaient offrir une cible immanquable et leurs boulets pleins frappèrent de plein fouet les rangs français, les shrapnels explosèrent au-dessus de têtes ennemies tentant péniblement de continuer à avancer alors qu'elles étaient touchées par des boîtes à mitraille.

La boîte à mitraille était l'arme antipersonnel la plus efficace à la disposition des armées napoléoniennes. Simple et redoutable, il s'agissait d'une enveloppe en métal remplie de balles de mousquet de deux types, lourdes et légères. Au moment du tir, la boîte libérait la mitraille à la sortie du canon, agissant à la manière d'une énorme cartouche de chasse. Les canonniers faisaient souvent coup double, associant une boîte à mitraille à un boulet. La boîte à mitraille était une arme de courte portée qui devenait inefficace au-delà de 540 m. Les Britanniques l'employaient généralement à un peu plus de 300 m, distance à laquelle la gerbe de dispersion faisait une trentaine de mètres de large. Bien entendu, certaines balles se perdaient en l'air ou dans le sol, mais à courte portée, face à des formations en rangs serrés, la boîte à mitraille était une arme redoutable. Le corps de d'Erlon eut la chance de ne se retrouver que face à 36 canons alliés, dont certains déjà hors service, mais les canons encore opérationnels firent d'énormes dégâts au sein des forces françaises. Le capitaine von Rettburg, officier artilleur de la Légion allemande du roi, vit ses pièces de 9 livres percer d'énormes trous dans la colonne française la plus proche, qui se trouvait à sa droite. Leurs tirs pouvaient pénétrer à l'intérieur de l'immense formation et il put constater à quel point les Français perdaient de leur cohésion lorsque leurs rangs étaient fauchés par les boulets et boîtes à mitraille. Ces canons semaient la mort d'une manière diablement efficace, mais restaient trop peu nombreux pour enrayer l'avancée de ces grandes colonnes. On estime que les canons alliés tirèrent environ 600 coups, qu'il s'agisse de boulets, d'obus, de munitions sphériques ou de boîtes à mitraille, vers les Français.

Le capitaine Pierre-Charles Duthilt était officier au sein du 45^e Régiment, lequel avait l'honneur peu enviable d'être le bataillon de tête de la colonne du général Marcognet, troisième colonne à attaquer. « Mais enfin, notre tour

arrive », écrivit-il :

À l'ordre d'attaque répond un cri frénétique de « Vive l'Empereur ! » Les quatre colonnes s'ébranlent et descendent l'arme au bras et en rangs serrés la pente du vallon pour aller remonter le versant opposé, dont les Anglais garnissent le sommet et d'où leurs batteries nous foudroient. La distance n'est pas énorme et une personne ordinaire n'aurait pas mis plus de cinq ou six minutes pour la parcourir. Mais les terres molles et détrempées et les hauts seigles que nous traversons ralentissent singulièrement notre marche, en sorte que l'artillerie anglaise a tout le temps d'exercer sur nous son œuvre de destruction.

Louis Canler, ce jeune conscrit dont le petit déjeuner avait été agrémenté d'un peu de poudre, était dans le 28^e Régiment de ligne de la 1^{re} Division, au plus près de la grand-route. Il voyait d'Erlon en personne au centre des colonnes et entendit le général hurler : « C'est aujourd'hui qu'il faut vaincre ou mourir ! »

Le cri de « Vive l'Empereur ! » sortit de toutes les bouches pour répondre à cette courte allocution, et, l'arme au bras, au bruit des tambours battant la charge, les colonnes s'ébranlèrent... Alors les batteries ennemies, qui jusque-là n'avaient envoyé que des boulets et des obus, furent braquées sur nos colonnes, qu'elles décimèrent par la mitraille. À peine avions-nous fait cent pas que le commandant de notre deuxième bataillon, M. Marins, était blessé mortellement ; le capitaine de ma compagnie, M. Duzer, était frappé de deux balles ; l'adjutant-major Hubaut et le porte-drapeau Crosse étaient tués... À la deuxième décharge de la batterie anglaise, le tambour de grenadiers Lecointre eut le bras droit emporté.²⁷

Lecointre continua de jouer du tambour de la main gauche jusqu'à ce qu'il perde connaissance, ayant perdu beaucoup de sang, mais il survécut à la bataille. À l'instar de tous les tambours français, il jouait le pas de charge, rythme qui accompagnait systématiquement les attaques françaises. Un jeune officier britannique se souvint de ce rythme : « rum dum, rum dum, rummadum, dummadum, dum, dum », suivi d'une pause pendant laquelle les troupes hurlaient « Vive l'Empereur ! ». Le capitaine Johnny Kincaid, attendant avec ses hommes dans la sablière située près de la Haie Sainte, se

souvint du bruit de ces tambours de mauvais augure, accompagnés par la sonnerie des trompettes et ponctués par les cris de « Vive l'Empereur ! ». Et, par-dessus tout ça venait le vacarme assourdissant des gros canons. Telle était la cacophonie de cette bataille. C'était comme si, admit Kincaid, les Français espéraient « nous faire détalier en nous effrayant », rien qu'avec du bruit.

Les officiers français, se souvint Canler, n'arrêtaient pas de crier : « Serrez les rangs ! »

La troisième décharge réduisit le front de notre bataillon au front de compagnie ; le cri terrible de « Serrez les rangs » se fit entendre de nouveau. Ce cri, loin de porter l'épouvante ou le désespoir dans nos cœurs, produisit un effet tout contraire, il exalta notre courage et nous inspira non seulement l'idée de vaincre, mais encore celle de venger nos malheureux frères d'armes expirant devant nos yeux.²⁸

Canler estima que la colonne mit vingt minutes pour franchir le champ de seigle détrempe, trajet qui n'aurait dû prendre que cinq ou six minutes selon le capitaine Duthilt. Aussi lente que pouvait être la progression, Duthilt avait le sentiment que les Français se pressaient trop, risquant l'indiscipline en raison de la ferveur ambiante :

Cette précipitation et cet enthousiasme lui devinrent funestes, en ce que le soldat qui avait encore une longue marche à faire pour atteindre l'ennemi fut bientôt fatigué par la difficulté qu'il eut à manœuvrer sur des terres grasses et détrempees, dans lesquelles il rompait les brides de ses guêtres et perdait même ses souliers... il y eut bientôt un peu de confusion dans les rangs, surtout lorsque la tête de la colonne fut parvenue à la portée du feu de l'ennemi.²⁹

La traversée de la vallée prit entre quinze et vingt minutes, temps pendant lequel les colonnes furent harcelées par les boulets de canon, les obus et les boîtes à mitraille. Mais elles poursuivaient leur marche, grimpant maintenant une pente douce. La bataille faisait déjà rage devant les colonnes, les tirailleurs des deux camps se prenant pour cibles. Mais lorsque les énormes colonnes s'approchèrent du haut de la crête, les tirailleurs français se laissèrent glisser pour rejoindre leurs bataillons respectifs. Ils avaient repoussé les tirailleurs alliés, mais pas franchi la crête pour ouvrir le feu sur les troupes postées derrière, car c'était la mission des imposantes colonnes.

Les artilleurs alliés tirèrent une dernière salve de boîtes à mitraille afin d'ensanglanter les rangs en approche, puis ils abandonnèrent leurs pièces pour aller se réfugier aux côtés de l'infanterie, derrière la crête. Un sergent artilleur britannique, pris de panique, enfonça à l'aide d'un maillet un clou dans la lumière de sa pièce de crainte que l'ennemi ne s'en empare et ne l'utilise. Les canons alliés étaient désormais silencieux, puis l'artillerie française cessa elle aussi le feu pour éviter de toucher son infanterie, presque parvenue tout en haut de la crête. Sur la gauche, les troupes françaises étaient parvenues à chasser du verger de la Haie Sainte les fusiliers de la Légion allemande du roi, qui se réfugièrent dans les bâtiments de la ferme, où des échauffourées éclatèrent, comme à Hougoumont. La Haie Sainte était entourée par un grand mur de pierre doté de quelques meurtrières. Néanmoins, la garnison allemande parvint à garder à distance un ennemi pourtant en très large supériorité numérique. Le prince d'Orange vit la ferme menacée et envoya un bataillon hanovrien. Et, comme aux Quatre-Bras, il insista pour que le bataillon forme une ligne. Ce dernier avança sur la droite de la route principale, à l'opposé de l'endroit où les colonnes approchaient du sommet de la colline, mais ce flanc des Français était couvert par 800 cuirassiers. Les Hanovriens virent la cavalerie trop tard et furent taillés en pièces, perdant du même coup leurs couleurs.

Cependant, les combats de la Haie Sainte ne constituèrent pas la bataille cruciale. Les Allemands étaient assiégés, mais les Français, bien que cernant la ferme, n'avaient aucun moyen d'escalader les murs ou de forcer les solides portes d'entrée. La grange n'avait plus de portes, mais la Légion en avait barricadé l'entrée, maintenant ainsi à distance les Français. Sur l'autre flanc, les défenseurs de la Papelotte furent chassés à cause de leur infériorité numérique, mais, là encore, ce revers ne fut pas d'une importance capitale. La victoire ne serait au rendez-vous que si les colonnes parvenaient à atteindre le haut de la crête et à enfoncer la ligne de Wellington.

Les canons de la grande batterie avaient cessé le feu et l'énorme nuage de fumée dérivait lentement vers l'est, dégageant la vue sur la vallée. Les Français entrevoyaient la victoire, avec sous les yeux une foule d'uniformes bleus en train d'atteindre le sommet de la crête, laissant derrière eux des cultures de seigle ensanglantées et d'innombrables corps, certains morts, d'autres mutilés et d'autres encore rampant en arrière vers les canons silencieux, mais les Aigles flottaient haut au-dessus de la crête britannique. Un officier d'état-major français jeta un coup d'œil en direction de Napoléon

pour voir sa réaction. « La satisfaction se lisait sur son visage, tout se déroulait bien et il ne fait aucun doute qu'à ce moment précis, il pensait avoir remporté sa bataille. » Le maréchal Soult avait le même sentiment et, alors qu'il observait les événements se dérouler lentement de l'autre côté de la vallée, il trouva même le temps d'écrire rapidement une lettre à un ami de Paris disant que la bataille se déroulait excellemment bien et laissait augurer une belle victoire.

Mais Soult avait déjà combattu le duc de Wellington et aurait dû se montrer plus prudent.

* * *

Le jeune Louis Canler survécut à la traversée de la vallée. Il avait vu des morts, des hommes mutilés, mais il en était sorti indemne. La montée vers la crête était difficile car le sol était détrempe et les cultures de seigle très enchevêtrées. En approchant de la haie marquant le sommet, la bride de sa guêtre droite se rompit. Les guêtres lui permettaient de garder ses chaussures aux pieds, mais il perdit alors la chaussure droite. Il se baissa pour la ressortir de la boue et c'est là qu'une balle de mousquet transperça son shako, faisant un trou dans la plaque métallique sur laquelle était gravé le numéro de son régiment. La balle lui effleura le cuir chevelu et emporta l'arrière du shako. Si sa chaussure ne s'était pas retrouvée prisonnière de la boue, il aurait été tué.

Cette balle de mousquet avait probablement été tirée par un soldat de la Brigade Bijlandt, les troupes néerlandaises postées derrière les haies, ou par un tirailleur anglo-néerlandais replié vers la crête, là où les haies longeaient la route située en contrebas. Les Français s'étaient momentanément arrêtés, non pas par crainte de ce qui les attendait de l'autre côté des haies, mais parce que le moment était venu pour eux de se déployer en ligne. La colonne avait accompli sa mission, faire traverser la vallée à une foule de soldats, et c'était maintenant à la puissance de feu de s'exprimer pour l'emporter. Il fallait donc opter pour la ligne.

La procédure de passage de la colonne à la ligne semblait être une manœuvre bien huilée, mais elle fut exécutée dans une véritable frénésie. Les Français se rendirent soudain compte que les attendaient derrière la crête des troupes, désormais debout. Les bataillons néerlandais alignés derrière la haie ouvrirent le feu avec leurs mousquets. Les bataillons situés devant ripostèrent. Le capitaine Duthilt, qui se trouvait à 270 m à l'est du jeune

Canler, dit qu'ils les chassèrent à la baïonnette et franchirent les haies, se retrouvant sur le plateau à crier victoire.

Cette revendication de la victoire était prématurée, même si l'assaut français avait permis de repousser la majeure partie de la Brigade Bijlandt. Ces soldats néerlandais avaient été postés en avant du restant des défenseurs, alignés contre les haies, et ils souffrirent plus de la canonnade. Il se produisit pendant un moment des échanges de tirs entre eux et les Français, puis ils rompirent les rangs, s'enfuirent et furent alors hués par les manteaux rouges. Un bataillon néerlandais resta sur place pour se battre et la plupart des fugitifs furent rassemblés à l'arrière et revinrent vers la crête une fois l'action terminée. La brigade était en grande partie composée de soldats inexpérimentés qui s'étaient courageusement battus aux Quatre-Bras, mais la longue canonnade et l'assaut mené par les énormes colonnes françaises avaient mis leurs nerfs à rude épreuve. C'était l'un des effets des colonnes. Malgré leur puissance de feu limitée, leur taille suffisait à effrayer les soldats dont c'était le baptême du feu.

Mais, derrière la crête, se trouvaient des soldats très chevronnés, des hommes ayant déjà combattu les colonnes françaises, des hommes au manteau rouge qui avaient à leur tête l'irascible Gallois, le général Picton. Le capitaine Mercer avait rencontré Picton la veille au soir, mais ne l'avait pas reconnu :

Il était vêtu d'un vieux pardessus foncé, un peu râpé et d'un chapeau rond roussi. Je le pris pour quelque amateur bruxellois (j'avais entendu dire qu'il y en avait plusieurs flânant alentour) et, trouvant ses questions plutôt impertinentes, je lui répondis assez brusquement. Il nous quitta bientôt. Combien grand fut mon étonnement en apprenant peu après que c'était sir Thomas Picton !³⁰

Picton avait troqué son chapeau rond roussi pour un haut-de-forme. Il était à cheval, en train de regarder les Français qui étaient parvenus à passer les haies et la chaussée. Ce fut alors Picton qui ordonna aux manteaux rouges d'avancer. Ils étaient bien entendu en ligne et débordèrent les colonnes françaises désordonnées. Le lieutenant James Kerr-Ross du 92^e Gordon Highlanders décrivit l'avancée vers la crête, où :

nous sommes tombés sur une solide colonne d'infanterie française en

train de se former au-dessus de notre position, dont les premiers éléments ouvrirent le feu, mais nos hommes ne ripostèrent pas et avancèrent d'un pas régulier. Lorsque nous nous sommes retrouvés très près de l'ennemi (moins de 30 m), ils se dispersèrent et repartirent en courant dans une confusion totale. Nos tirs étaient alors très destructeurs.

C'était la tactique classique de l'infanterie britannique : ne pas recourir à la mousqueterie de loin, option manquant de précision, mais se rapprocher, rester stable et laisser la salve réaliser son œuvre meurtrière. Picton vit les Français reculer et y décéla une occasion. « Chargez ! cria-t-il, chargez, hurrah ! » Il fut immédiatement tué d'une balle de mousquet en plein front. Son pressentiment lorsqu'il se trouvait auprès d'une tombe galloise s'avéra donc malheureusement exact.

Ce fut donc sa dernière initiative. Les manteaux rouges avancèrent baïonnette au canon et les Français furent stoppés, mais après une séance de corps à corps. L'un des bataillons britanniques était le 32^e, de Cornouailles. C'était le plus proche du carrefour, juste au nord de la Haie Sainte, et les Français le rattrapèrent. L'un des porte-étendards était un lieutenant qui fut soudain attaqué par un officier français qui :

saisit la hampe alors que je m'accrochais encore à un morceau de soie (ces couleurs étaient presque neuves). Au même moment, il tentait de sortir son sabre mais n'y était encore pas parvenu quand le Colour-Sergeant Switzer lui enfonça sa pique dans la poitrine, tandis que Lacy, serre-file de la division, sur le rang droit, lui tira dessus. Il tomba mortellement touché à mes pieds.

Les Colour-Sergeants avaient seulement pour mission de protéger les couleurs, et ils disposaient pour cela d'une arme qui aurait eu sa place à Azincourt : un esponton, demi-pique de 2,7 m dotée d'une garde pour éviter que la lame ne pénètre trop profondément le corps de l'ennemi, détail ne traduisant pas la clémence du combattant, mais qui était uniquement prévu pour son aspect pratique. À Waterloo, un officier britannique vit un lancier ennemi essayer de sortir son arme du corps d'un dragon britannique, devant s'y reprendre à plusieurs fois et s'exposant du même coup. Cette garde avait donc pour but d'empêcher que la lame se retrouve prisonnière d'un corps.

Le lieutenant Scheltens appartenait au bataillon anglo-néerlandais qui ne s'enfuit pas avec le restant de la Brigade Bijlandt. « Notre bataillon a ouvert le feu dès que nos tirailleurs ont réintégré les rangs », et sans doute au moment où il se trouvait dangereusement proche du haut de la crête car :

le capitaine L'Olivier, Henri (en 1831, colonel du II^e régiment d'infanterie belge), qui commandait notre compagnie de grenadiers, reçut une balle au bras, avec la bourre, ou papier de la cartouche, restée fumante dans le drap de son habit.³¹

Les combats faisaient désormais rage sur tout le sommet de la crête. Certains bataillons de manteaux rouges, comme les hommes du lieutenant Scheltens, tiraient des salves à une portée très courte et meurtrière. Les rafales se succédaient de bataillon en bataillon, une compagnie ouvrait le feu, puis rechargeait et attendait son tour. Les Français ne s'étaient pas déployés correctement. Ils devaient passer en ligne et ainsi déborder leurs adversaires, mais les tirs enfonçaient leurs rangs par les flancs, forçant les hommes à reculer. D'autres manteaux rouges se servaient de leur baïonnette, portant des coups avec leurs lames de plus de 40 cm aux Français indisciplinés. Des hommes criaient, hurlaient, les tambours jouaient toujours, les trompettes sonnaient et les mousquets frappaient alors que des milliers d'hommes se disputaient le sommet de la crête. Les manteaux rouges eurent momentanément l'avantage et le capitaine Duthilt estima que c'était à cause de l'enthousiasme affiché par ses hommes, qui sema la confusion dans leurs rangs. De nouveaux ennemis les attaquèrent à coups de baïonnette et la lutte recommença, donnant lieu à une mêlée indescriptible. Les officiers essayèrent de restaurer un peu d'ordre, car des troupes désordonnées sont inefficaces.

Duthilt était face au 92^e, qui se servait de ses baïonnettes pour repousser les Français, tandis qu'à sa droite le capitaine Johnny Kincaid avait été bouté hors de la sablière et contraint de se replier vers la crête en empruntant le carrefour, où ses fusiliers tiraient sur la colonne la plus proche. Sir James Kempt avait repris le commandement de Picton et il s'adressa en hurlant à Kincaid, souhaitant être sûr « que je ne quitterais jamais cet endroit ». Kincaid donna sa parole au général, puis le regretta immédiatement car :

en jetant un œil sur la droite, je vis le champ d'à côté rempli de

cuirassiers, dont certains se dirigeaient vers la brèche existant dans la haie, précisément là où je me trouvais.

La cavalerie française était menaçante, l'infanterie française était sur le haut de la crête et le maréchal Soult avait assurément de bonnes raisons de penser que la victoire était imminente. Il régnait un désordre certain parmi les hommes de Duthilt, mais d'autres bataillons se trouvaient derrière et la seule supériorité numérique permettrait de repousser les manteaux rouges. Et ces derniers étaient en ligne, une infanterie en ligne représentant du pain béni pour les cavaliers, comme les cuirassiers l'avaient déjà prouvé au détriment des Hanovriens, dont les corps massacrés étaient empilés à proximité de la Haie Sainte. Les bataillons britanniques allaient devoir former un carré, protection contre la cavalerie, mais qui les rendrait terriblement vulnérables aux salves de l'infanterie française. Pierre-feuille-ciseaux.

Puis la cavalerie passa à l'attaque.

Sauf qu'il s'agissait de la cavalerie britannique.

* * *

Le baron Simon Bernard était aide de camp de l'Empereur. Intelligent, âgé de 35 ans, il était ingénieur de formation et avait choisi d'entrer dans l'armée. Il s'était distingué à la bataille de Leipzig, mais après la première abdication de Napoléon, il avait prêté allégeance au roi Louis XVIII et avait été promu au grade de général. Le retour de Napoléon en provenance de l'île d'Elbe avait été pour lui l'occasion d'un autre changement d'allégeance et le général Bernard redevint aide de camp de l'Empereur.

Alors que les bruits de la bataille allaient crescendo, il se dirigea à cheval vers l'est en compagnie d'un régiment de cavalerie légère. Une brise d'ouest soufflait ce jour-là, le bruit de l'artillerie et le crépitement des tirs de mousquet – certains hommes disaient que cela ressemblait à des épines en train de brûler – parvenaient donc aux oreilles des cavaliers alors qu'ils étaient en train d'explorer la campagne inextricable sur la partie est du champ de bataille.

Au bout de quelque temps, le général Bernard mit pied à terre. Il se rendit plus à l'est à pied, tandis que la cavalerie demeurait cachée dans les bois. Parmi les talents de Bernard figurait la cartographie. Il savait donc lire la campagne et sut rester invisible, dissimulé par les creux, les haies et les arbres. Au bout d'un moment, il arriva à l'entrée du défilé de Lasne et s'accroupit. La rivière en contrebas était gonflée par les pluies, mais il était

plus intéressé par les soldats qu'il voyait s'amasser de l'autre côté du défilé. Il se servit de sa longue-vue.

Il avait espéré voir des uniformes bleus, et ce fut le cas. Il savait que les Prussiens étaient en train de progresser à travers cette campagne difficile, mais il aurait aimé avoir la preuve de la présence des hommes de Grouchy de l'autre côté de la rivière. Cependant, il s'aperçut que les manteaux étaient du bleu foncé de l'infanterie prussienne. Les troupes présentes de l'autre côté du défilé portaient également des couvertures roulées suspendues à leur épaule gauche, et seuls les Prussiens avaient cette habitude. La bonne nouvelle, c'était que le défilé de la rivière présentait des rives élevées et abruptes rendues glissantes par la boue. La route n'était pas facile pour l'artillerie prussienne, véritable obstacle et source de cauchemars pour les ingénieurs ennemis. Il y avait alors encore du temps, mais pas trop.

Il rejoignit son cheval et partit informer Napoléon.

Le général Bernard devait sortir de cette journée indemne, mais ce changement d'allégeance, de Louis XVIII à l'Empereur, signifiait qu'il allait être banni de France. Il finit donc par émigrer aux États-Unis, où sa formation d'ingénieur fut exploitée à bon escient. Il construisit Fort Monroe, en Virginie, et participa à la conception du Chesapeake and Ohio Canal.

Mais, pour l'heure, il devait dire à l'Empereur que les Prussiens étaient terriblement près du flanc droit français, ce qui signifiait qu'il fallait détruire les forces anglo-néerlandaises, sous peine que cela devienne une bataille à trois armées.

Et sur la crête britannique, les Aigles flottaient haut.

* * *

La toile la plus célèbre sur Waterloo est peut-être celle, magnifique, de Lady Butler, montrant la charge des Royal Scots Greys. Baptisée *Scotland Forever!*, elle se trouve désormais dans la galerie d'art de Leeds, mais, malgré sa beauté, elle est complètement erronée. Elle fut peinte soixante-six ans après la bataille et Lady Butler se servit des relations de son mari dans l'armée pour organiser la reconstitution d'une charge, face à elle, alors qu'elle était assise à son chevalet. Les grands chevaux gris sont au triple galop, conduits par un officier brandissant son épée et tous ces hommes arrivent face au spectateur. C'est la vision de l'ennemi, terrifiante.

C'est bien ainsi que s'est déroulée la vraie charge, mais Lady Butler montre les cavaliers en train de galoper sur un terrain plat, alors qu'ils durent négocier la route encaissée, les haies et les manteaux rouges avant de

s'approcher de l'ennemi. Quatre régiments furent impliqués dans cette charge. Personne ne semble certain de l'identité de la personne qui donna l'ordre à la cavalerie lourde de mener la contre-attaque. C'était soit Wellington soit, plus probablement, Lord Uxbridge, mais le moment choisi était parfait. La Household Brigade attaqua par la route principale, puis, évoluant d'ouest en est, les Royals, les Inniskilling Dragoons et, sur le flanc gauche, les Royal Scots Greys. Des Anglais, des Irlandais et des Écossais. Ils appartenaient tous à la cavalerie lourde, montant de gros chevaux et portant la redoutable épée de la cavalerie lourde, arme de taille et d'estoc à lame droite. La cavalerie légère portait le sabre, arme de taille, mais la cavalerie lourde renfermait les troupes de choc d'un champ de bataille, se servant du poids, de l'allonge et de la force pour briser l'ennemi. 1 300 cavaliers participèrent aux combats, disposés en deux lignes derrière les manteaux rouges, lesquels devaient se mettre rapidement sur le côté pour laisser passer les cavaliers. Certains manteaux rouges furent piétinés, tandis que d'autres saisirent des étriers et partirent avec la cavalerie. Ils chargèrent sur toute la largeur de la crête, ceux placés le plus à l'ouest se retrouvant sur la grand-route, jusqu'à la Papelotte. Le choc et l'effet de surprise furent complets.

John Dickson, qui se souvint avoir assisté à la parade de l'armée de Napoléon sous les premiers rayons de soleil, était caporal au sein des Royal Scots Greys. Son régiment, doté de chevaux blancs (c'est-à-dire gris), se trouvait derrière le 92^e, ces Écossais qui s'étaient si vaillamment battus aux Quatre-Bras. Il entendit Sir Denis Pack, à la tête de la Brigade, motiver le 92^e : « Vous devez avancer ! Tous ceux devant vous ont cédé ! » Il voulait parler des bataillons de la Brigade Bijlandt, qui avaient fui. Les Highlanders mirent leur baïonnette au canon et avancèrent à travers les hêtres et la haie de houx, traversèrent la route et tirèrent une salve à vingt pas des Français. Et c'est à ce moment-là que Dickson entendit l'ordre, « Maintenant, Scots Greys, chargez ! »

Soudain, une immense clameur s'éleva de nos rangs... J'ai enfoncé mes éperons dans les flancs de ma bonne vieille et si vaillante Rattler, et nous avons filé comme le vent... après s'être cabrée pendant un instant, elle se détendit vers l'avant, hennissant et s'ébrouant très fort, puis elle bondit par-dessus la haie de houx à une vitesse impressionnante. Quelle magnifique vision que cette longue ligne de grands chevaux gris fonçant, crinière au vent et tête baissée, arrachant l'herbe à chaque

foulée. Les hommes en manteau rouge et au grand bonnet à poil poussaient des acclamations très sonores, tandis que les trompettes sonnaient la charge. Derrière la première haie, la route était encaissée entre deux grands talus en pente. Une descente réussie, sans tomber, était un véritable exploit, mais les accidents furent très rares... Nous étions tous très enthousiastes et avons commencé à hurler « Hourrah ! 92^e ! Éternelle Écosse ! » en franchissant la route... nous avons entendu les cornemuses des Highlanders jouer... et j'ai vu mon vieil ami cornemuseur-major Cameron, à part sur un monticule, en train de jouer « Johnny Cope, are you wauking yet ? » au milieu de tout ce vacarme... J'étais au sein du deuxième rang. Alors que nous retenions nos montures pour descendre à flanc de coteau, nous avons pu distinguer les bonnets à plumes des Highlanders et entendre les officiers leur hurler d'effectuer une conversion par sections. Quelques instants plus tard, nous étions sur eux. Pauvres gars ! Certains n'ont pas eu le temps de s'écarter et ont été renversés... C'étaient tous des Gordons et lorsque nous sommes passés parmi eux, ils ont crié « Attaquez-les, les Greys ! Éternelle Écosse ! » En entendant ça, j'ai eu des frissons et j'ai serré encore plus fort mon sabre. Beaucoup de Highlanders ont saisi nos étriers et ont filé, complètement excités, avec nous au combat. Les Français poussaient des cris discordants très sonores. C'est alors que j'ai vu le premier d'entre eux. Un jeune officier des Fusiliers m'a porté un coup avec son épée, que j'ai paré, avant de lui casser le bras. La seconde suivante, nous étions au milieu d'eux. Nous ne voyions pas à plus de cinq mètres à cause de la fumée... Les Français se battaient comme des lions... Nous avons dévalé une pente très abrupte, arrivant directement sur eux et ils ont dû s'écarter. Ceux situés devant ont commencé à crier « quartiers » en jetant leur mousquet et en enlevant leur ceinture. Les Gordons se sont rués sur eux et les ont repoussés. Je me suis alors retrouvé au premier rang car bon nombre des nôtres étaient tombés.

Les Royal Scots Greys chargèrent au niveau de l'extrémité est de la crête. Les Français avaient fait progresser leurs grandes colonnes de façon échelonnée depuis l'ouest. Par conséquent, la division attaquée par Dickson et ses camarades n'avait encore pas atteint le sommet et n'y parviendrait jamais car les grands chevaux taillaient en pièces les rangs français et les

mettaient en déroute. Le jeune Louis Canler se trouvait dans la colonne la plus proche de la grand-route menant à Bruxelles, celle ayant conduit l'attaque échelonnée. Il avait subi le bombardement de l'artillerie alliée lorsque son bataillon avait traversé la vallée et vu le tambour continuer de jouer malgré la perte de son bras droit. Sa colonne avait réussi à se hisser sur la crête et les hommes pensaient que cela suffirait à décrocher la victoire. Mais à peine avaient-ils atteint la route encaissée qu'ils furent attaqués par les Royals, régiment de cavalerie lourde anglais. Canler indiqua qu'ils n'eurent pas le temps de former un carré et son unité fut décimée.

Et c'était le grand inconvénient de la formation choisie par les Français. Une colonne constituée de plusieurs bataillons disposés en ligne avait une allure magnifique et, si elle en avait la possibilité, aurait pu se déployer en une ligne redoutable capable de tirer des salves dévastatrices. Mais il fallait énormément de temps à un bataillon en ligne à trois rangs pour former un carré, gêné par les bataillons de devant et de derrière. Ils ne disposaient ni de temps ni d'espace pour former un carré. Le commandant Frederick Clarke, qui attaqua avec les Scots Greys, pensa que l'ennemi tentait de former un carré, « mais le premier carré le plus proche n'eut pas le temps de se constituer avant l'attaque des Greys ». La cavalerie lourde britannique fonça dans les colonnes prises de panique et Canler raconte ce qui se produisit :

Alors commence un vrai carnage ; chacun se voit séparé de ses camarades et se bat pour son propre compte. Le sabre, la baïonnette s'ouvrent un passage dans les chairs palpitantes, car on est trop rapproché les uns des autres pour faire usage des armes à feu.³²

Canler se trouvait à l'arrière de la colonne, mais les cavaliers se frayèrent un chemin à l'intérieur à coup de sabre et divisèrent les bataillons. Canler se retrouva soudain seul et agit de manière sensée : il se rendit. Des fantassins avaient accompagné les cavaliers et lui prirent ses armes et son havresac, qui renfermait tous ses effets personnels. Les havresacs français étaient une précieuse prise de guerre, de par leur meilleure conception et le confort plus important qu'ils apportaient par rapport à leur équivalent britannique.

Plus à l'est, là où le caporal Dickson montait Rattler pour affronter l'ennemi, le capitaine Duthilt tentait de rassembler ses hommes dont, selon lui, l'enthousiasme leur avait joué des tours, car c'était la source de leur désorganisation. En poussant un de ses hommes dans les rangs, celui-ci

tomba à ses pieds, victime d'un coup de sabre. Duthilt se retourna brusquement. La cavalerie britannique se frayait un passage et les taillait en pièces. S'il est difficile, voire impossible, pour les meilleurs cavaliers du monde d'enfoncer une infanterie disposée en carré, une fois les rangs brisés, toute résistance est inutile et la cavalerie peut alors massacrer l'ennemi sans courir presque aucun risque. C'est ce qui arriva. Les fantassins avaient beau tendre le bras, ils ne parvenaient pas à atteindre les cavaliers montés sur de puissantes montures. Et les rares tirs déclenchés dans ce chaos étaient fatals autant aux Français qu'aux Anglais. Les Français se retrouvèrent donc sans défense, face à un ennemi sans pitié, qui, dans le feu de l'action, sabra même les tambours et les fifres. C'est là que l'Aigle fut capturée.

Le 45^e Régiment de ligne de Duthilt était en train d'être laminé par les Royal Scots Greys, parmi lesquels figurait le sergent Charles Ewart, un homme particulièrement fort. Il décrivit de manière très réaliste sa capture de l'Aigle, qui dut se produire assez tard lors des combats entre le 45^e et les Scots Greys, car il mentionna la présence d'un lancier. Il est donc probable qu'Ewart ait dévalé la pente en donnant de l'éperon et soit tombé sur l'escorte des couleurs du régiment français en train d'essayer de prendre la fuite par la vallée, alors que la cavalerie française tentait de les sauver.

Ce fut lors de la première charge que je pris l'Aigle à l'ennemi ; lui et moi engageâmes un âpre combat pour sa possession ; il tenta de me porter un coup à l'aine, que je parai, avant de lui entailler la tête ; après cela, je fus attaqué par l'un de leurs lanciers, qui projeta sa lance vers moi, mais que je déviai avec mon épée sur mon côté droit. Puis je lui coupai le menton dans le sens de la hauteur, jusqu'aux dents. Je fus ensuite attaqué par un fantassin qui, après m'avoir tiré dessus, me chargea à la baïonnette ; mais il perdit très vite le combat, car je parai son coup et lui entaillai la tête. Ainsi prit fin la lutte pour l'Aigle. Je me permis ensuite de suivre mes camarades, avec l'Aigle et tout, mais le général m'arrêta et me dit : « Toi, mon gars, emporte ça à l'arrière ; tu en as fait assez, débarrasse-t-en. » Je m'exécutai... J'amenai l'Aigle à Bruxelles, où des milliers de spectateurs m'acclamèrent.

En récompense, Ewart fut promu et, aujourd'hui, il y a encore un pub à son nom sur le Royal Mile, à Édimbourg. Napoléon, regardant la scène depuis la crête la plus éloignée, aurait dit : « Qu'ils sont terribles ces chevaux gris ! »

Les Royals s'emparèrent également de l'Aigle du 105^e Régiment, qui se

trouvait devant le bataillon de Louis Canler. Le capitaine Kennedy Clark décrivit l'épisode. Son escadron, dit-il,

avait avancé, se trouvant entre 170 et 270 mètres derrière la seconde haie. J'eus le sentiment que la première ligne de l'infanterie française avait été enfoncée, un peu sur ma gauche. Une « Aigle » ennemie se trouvait au milieu des fantassins et le porte-étendard se démenait pour la ramener à l'arrière de la colonne. J'ai immédiatement galopé vers l'endroit en question, ordonnant que l'on « protège les couleurs ! ». Alors que mon cheval arrivait à sa hauteur, j'enfonçai mon épée dans le flanc droit de l'officier portant l'Aigle, qui chancela, avant de tomber vers l'avant, mais je ne pense pas qu'il ait heurté le sol, à cause de la pression de ses compagnons.

Un caporal, Francis Stiles, qui suivait Kennedy Clark, parvint à se saisir de la hampe de l'Aigle et partit avec.

Tous les cavaliers n'étaient pas les auteurs de prouesses comme Ewart ou Stiles. Le soldat Hasker était tisserand et avait rejoint la cavalerie. Il était méthodiste et, en chargeant les cuirassiers, il croisa le fer avec un ennemi, mais ni lui ni le Français ne souhaitaient un combat à mort. Ils repartirent donc chacun de leur côté sur leur monture. Le Français avait plutôt impressionné Hasker en poussant son cri de guerre « Vive l'Empereur ! » et Hasker pensa qu'il lui fallait lui aussi un cri de guerre. Mais, sur le coup, il ne trouva que « Pour l'Éternel et pour Gédéon ! » Il dit donc ça à voix haute, puis son cheval trébucha et se retrouva à terre :

Avant d'avoir pu me relever, l'un des cuirassiers arriva et commença à me frapper à la tête avec son épée. J'ai très vite chuté, me retrouvant face contre terre. Peu de temps après, un homme s'approcha, perché sur sa monture et me piqua avec sa lance. Je me suis retourné, puis j'ai été touché par l'épée d'un homme passant à pied devant moi. Très vite, un autre homme se présenta avec une arme et une baïonnette. Il leva les deux bras, enfonça sa baïonnette (du moins le croyait-il) dans mon flanc, près du cœur... j'ai eu un doigt coupé et je suis resté là à perdre mon sang avec une dizaine de blessures, me retrouvant très vite couvert de sang. Les soldats français en profitèrent pour me dépouiller de ma montre, de mon argent, de ma gamelle, de mon havresac et de mon

pantalon, malgré les balles de l'armée britannique fusant de toutes parts.

Le pauvre Hasker passa le restant de la journée et toute la nuit suivante là où il était tombé. Il finit par être secouru et parvint à se hisser péniblement sur un chariot qui l'emmena à Bruxelles, où il put enfin se faire soigner.

L'assaut de la cavalerie lourde britannique sema le désordre dans l'agencement de l'attaque d'envergure de d'Erlon. Les grandes colonnes avaient été disloquées et les cavaliers évoluaient parmi les soldats éparpillés en se servant de leur sabre, tandis que l'infanterie britannique était descendue de la crête pour se livrer à des pillages et faire des prisonniers. Le lieutenant Scheltens, l'officier belge dont le capitaine avait du papier de cartouche encore fumant dans la manche de sa veste, participa au regroupement des prisonniers :

Un chef de bataillon français avait reçu un coup de sabre sur le nez, qui lui pendait sur la bouche. « Voyez, me dit-il, comme on nous arrange ! » Le brave homme aurait bien pu en avoir davantage. J'ai protégé deux officiers français dans cette débâcle. Ils m'avaient fait le signe maçonnique, je les ai fait conduire hors des lignes, sur les derrières. On ne les a pas dépouillés, comme cela arrive toujours.³³

Sur le haut de la crête, les Français avaient été terriblement proches de la victoire. Les colonnes massives avaient été stoppées par les tirs de l'infanterie, mais l'écart en termes d'effectifs aurait dû compter au final, sauf que la cavalerie britannique avait afflué sur la crête et s'était enfoncée profondément dans les rangs adverses pris de panique. Dans les minutes qui suivirent la charge, ce fut le chaos total. Les cavaliers attaquaient toujours les Français isolés, d'autres fantassins français battaient en retraite le plus vite possible et, même si personne ne le mentionne, ils durent se rassembler en formant des carrés afin de se protéger alors qu'ils repartaient d'où ils venaient. « Des centaines de fantassins se jetèrent au sol et firent semblant d'être morts alors que la cavalerie passait parmi eux », se souvint Kincaid. « Je n'avais jamais rien vu de tel de toute ma vie ! » Les cuirassiers qui avaient menacé Kincaid furent repoussés par la cavalerie de la Household Brigade, qui chargeait alors en même temps que les Scots Greys, les Inniskillings et les Royals. « Charger » est un bien grand mot, car il leur fallut traverser la route, les haies, les fossés et, comme s'en souvint le capitaine

William Clayton, « le terrain était recouvert de boue... dans laquelle, peu de temps après le début de l'action, on s'enfonçait tellement que la progression en devenait très difficile, et nous avons même du mal à faire avancer les chevaux au trot ».

Néanmoins, environ 800 membres de la cavalerie lourde de la Household Brigade chargèrent des cuirassiers, tout aussi nombreux. Les Français avaient l'avantage de porter des plastrons, ainsi que des sabres dont la lame était de 15 cm plus longue que celle des Britanniques. Ces derniers avaient cependant le léger avantage d'être un peu plus nombreux, de profiter de la descente et de l'effet de surprise. Deux cavaleries lourdes s'affrontant faisaient un bruit de quincaillerie, se souvint un officier. Les Français furent forcés de reculer et certains eurent la malchance de se retrouver pris au piège sur la route encaissée située à côté de la Haie Sainte, où leur retraite fut bloquée par un abattis, barricade grossière mais efficace constituée de grosses branches. Entassés et incapables de s'extirper de là, ces hommes furent impitoyablement massacrés. Le carnage se poursuivit jusqu'à ce que des fantassins français, s'accrochant toujours dans le verger de la Haie Sainte, se mettent à ouvrir le feu sur la cavalerie britannique en contrebas. Ces fantassins français battirent en retraite peu de temps après, laissant la Légion allemande du roi prendre le contrôle de cette ferme isolée.

L'infanterie anglo-néerlandaise achemina environ 3 000 prisonniers vers l'arrière, après leur avoir confisqué armes et effets personnels. Sur le côté droit de l'avancée française, la colonne la plus à l'est avait attaqué la ferme de la Papelotte, mais elle se mit alors à se replier en même temps que les autres colonnes. La grande attaque menée contre le centre-gauche de Wellington avait été très proche de réussir, mais ce fut finalement un échec, les survivants du corps de d'Erlon se traînant, en boitant ou en rampant, pour retraverser la vallée.

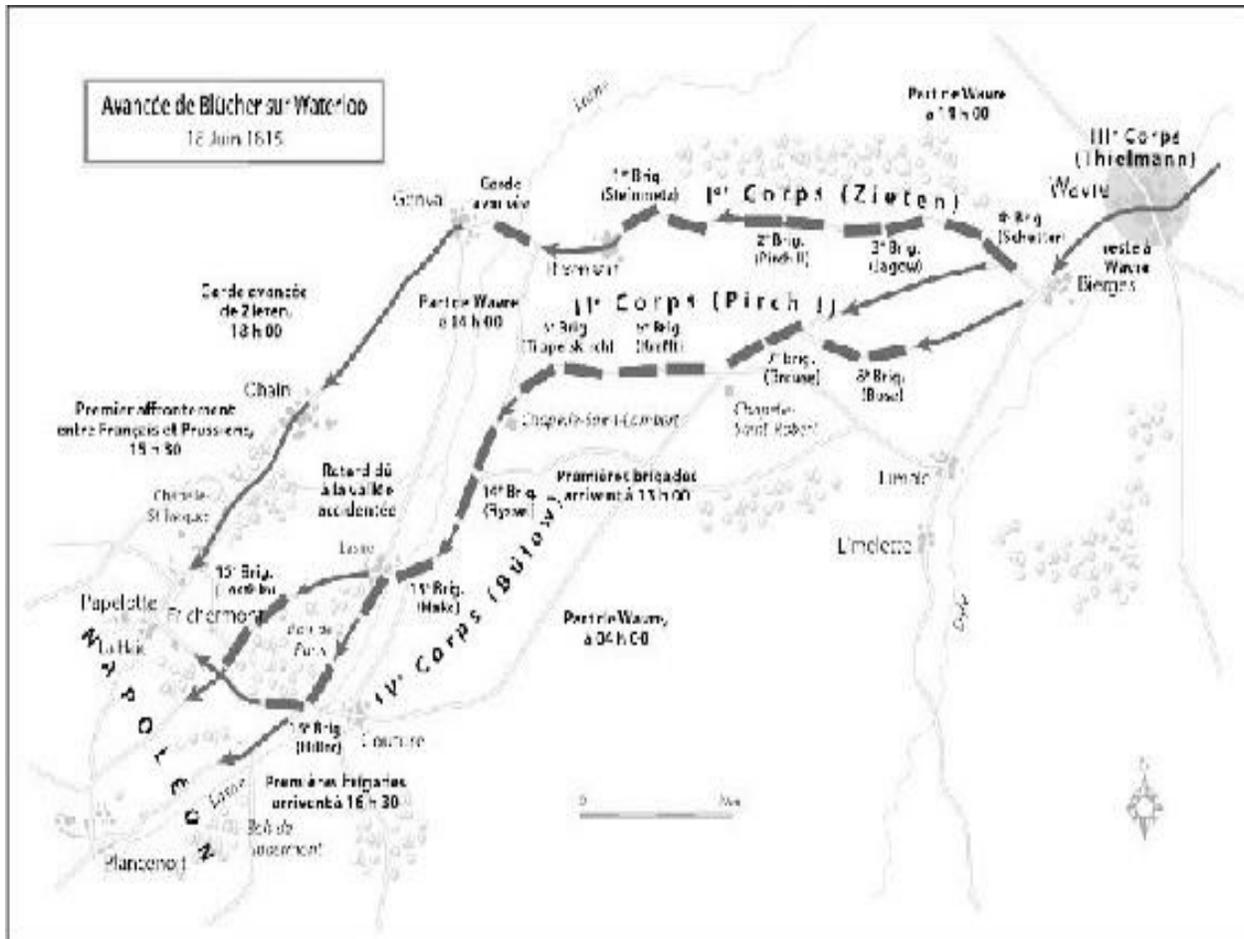
Si le côté droit de Wellington n'était plus dans une situation critique, l'urgence se situait maintenant à Hougoumont.

Et, sublimée par sa victoire, la cavalerie britannique décida de remporter la bataille à elle seule.



9

L'heure de la vengeance avait sonné ! Quel massacre !



Il s'appelait Legros et son surnom était l'Enfonceur. Sous-lieutenant de l'un des bataillons d'infanterie assiégeant Hougoumont, c'était un colosse, certains le qualifiant d'« immense ». Il était sorti du rang et sur le point d'écrire son nom dans l'histoire.

L'entrée nord d'Hougoumont se trouvait face à la crête tenue par les Britanniques. Un chemin conduisait jusqu'à cette entrée, et c'est toujours le cas, mais les murs de chaque côté de l'entrée actuelle sont bien moins hauts qu'en 1815. La porte s'ouvrait vers l'intérieur et resta non barricadée pendant très longtemps car c'était le meilleur moyen de faire entrer les munitions et

les renforts dont avait besoin la garnison mise sous pression, en milieu d'après-midi, par le feu ennemi depuis trois directions.

Au cours de cet après-midi, l'immense Enfonceur prit la tête d'un groupe de 30 ou 40 hommes et ouvrit de force l'entrée nord. Il portait une hache de sapeur. Les sapeurs assistaient comme manœuvres les ingénieurs de l'armée et, avec leurs grosses haches, ils coupaient des arbres. Mais, dans les mains d'un homme comme Legros, c'était une arme de combat rapproché meurtrière. Il n'est pas certain que l'Enfonceur ait trouvé la porte ouverte ou qu'il l'ait défoncée. Certains récits affirment qu'il la fracassa à coups de hache, mais il semble plus probable qu'une attaque française ait chassé des tirailleurs britanniques de la partie est du château et que ces derniers se soient repliés en empruntant ladite porte, sans avoir le temps de la refermer. Le sous-lieutenant Legros fit irruption dans la cour, suivi de ses hommes et d'un petit tambour.

Macdonell se trouvait dans une situation désespérée. La férocité de l'attaque de Legros était en train de vider la grande cour et si d'autres soldats français parvenaient à franchir la porte, les défenseurs se retrouveraient expulsés. Et ces renforts français approchaient.

Macdonell se rendit compte que le plus important n'était pas de tuer Legros et ses camarades, mais de fermer les portes afin d'empêcher que d'autres Français entrent. Avec un petit groupe d'hommes, il contourna les intrus déjà à l'intérieur et lutta pour fermer les grosses portes, résistant à la pression de l'extérieur, tandis que certains hommes ouvraient le feu dans l'entrebâillement de la porte qui se refermait lentement. Ils ignoraient les hommes de Legros en train de se battre derrière eux. D'autres défenseurs tiraient depuis des fenêtres et l'embrasure de portes, effectuant un tir de mousquet nourri sur les envahisseurs. La porte d'entrée finit par se refermer et Macdonell et ses hommes s'occupèrent de Legros. Tous les Français à l'exception du petit tambour furent tués.

Le duc de Wellington eut cette célèbre réplique formulant que si chacun peut écrire l'histoire d'une danse, il en va de même pour l'histoire d'une bataille. Il se produit trop de choses en même temps, dans un tourbillon de couleurs et de bruits et une grande confusion. Peu de batailles ont été étudiées d'aussi près, fait l'objet de recherches si fouillées ou de récits écrits. Et pourtant, il demeure des mystères à son sujet. L'attaque de Legros a-t-elle coïncidé avec l'assaut du corps de d'Erlon ou s'est-elle déroulée plus tard ? Les Coldstream Guards étaient-ils en train de placer une garnison dans

Hougoumont lorsque les Français menèrent leur attaque ? Selon la description des combats du capitaine Moritz Büsgen, officier d'un des bataillons nassauviens néerlandais, il semblerait que Macdonell ait reçu l'ordre de sortir des bâtiments avant le début de l'attaque et que les hommes de Büsgen reprissent les positions qu'ils avaient abandonnées ; « au vu des préparatifs de défense existants... il était évident que ce poste avait déjà été occupé », écrivit Büsgen. Un historien laisse entendre que le prince d'Orange ordonna aux Guards britanniques de sortir d'Hougoumont, décision stupide qu'il aurait tout à fait pu prendre, mais il est pratiquement inconcevable que Macdonell lui ait obéi, sachant toute la confiance que Wellington lui avait accordée. Büsgen fit également mention d'une incursion française vers 15 h 30, par une porte latérale, qui n'est mentionnée par personne d'autre. Lorsque Matthew Clay, le jeune membre de la Guard laissé en plan à l'extérieur de l'enceinte, se mit à l'abri derrière les portes, il vit :

le lieutenant-colonel Macdonell en train de porter dans ses bras un gros morceau de bois ou un tronc d'arbre. Il avait du sang sur la joue et son cheval était allongé non loin de là, en train de saigner. Avec son morceau de bois, il s'empressait de barricader les portes contre une nouvelle attaque et l'ennemi fut violemment repoussé.

Clay ne portait probablement pas de montre et ne mentionna donc pas à quelle heure il se mit précipitamment à l'abri, mais il évoqua bien une autre incursion française, plus tard. Cette seconde invasion semble faire référence aux hommes de Legros, car Clay indiqua que le seul survivant était un petit tambour, Clay ayant mis lui-même à l'abri le garçon dans une dépendance. Il estima que les portes furent forcées par l'artillerie, ce que personne d'autre ne mentionna, même si, au cours de l'après-midi, l'artillerie française prit bien part aux combats pour la prise du château.

Les deux incursions françaises à Hougoumont, qui se soldèrent toutes les deux par un échec, semblent donc probables, tout comme le fait que la garnison était composée de soldats britanniques et néerlandais, même si la lecture des témoignages des hommes présents sur les lieux peut porter à confusion. Le responsable en est le patriotisme. Les récits britanniques mettent l'accent sur les exploits britanniques et reconnaissent rarement le mérite des alliés, à part celui de la Légion allemande du roi, tandis que les récits néerlandais, hanovriens ou nassauviens privilégient les exploits de leur

camp. Une des sources existantes est constituée par les mémoires non publiés du soldat nassauvien Johann Leonhard. Comme Büsgen, il affirme que les Nassauviens placèrent une garnison dans la ferme, sans mentionner l'action des Guards britanniques pour repousser les attaques provenant des bois :

Nous venions à peine de prendre position aux meurtrières que des tas de Français sortirent des bois... mais trop tard ! La pluie de balles que nous avons lâchée était si terrible que l'herbe devant nous fut vite jonchée de cadavres français... ils nous ont attaqués à quatre reprises... mais à chaque fois, les Français furent repoussés.

Cela semble assez clair : les Nassauviens mirent en échec chaque attaque française. Le capitaine Büsgen raconta à peu près la même chose, admettant cependant que des Coldstreamers furent envoyés « en soutien du bataillon sous mon commandement ». Cela sous-entend que Büsgen était à la tête de la garnison. Mais les mémoires d'un officier des Guards britanniques, George Evelyn, contredisent ce témoignage, puisque leur auteur se souvint que « les Français attaquèrent en très grande supériorité numérique et les Néerlandais cédèrent et s'enfuirent immédiatement ». Le lieutenant-colonel Francis Home, commandant en second de Macdonell, écrivit que les Britanniques occupèrent le château dans la soirée du 17 et ne reçurent le renfort de soldats nassauviens que le lendemain à 11 heures, « qui furent d'abord au nombre 600, écrivit-il avec dédain, avant de disparaître complètement au bout de la première heure... on ne les revit plus jamais ensuite, à l'exception de quelques traînards ». Qui a raison ? La vérité se situe peut-être quelque part entre les différentes versions. Macdonell était assurément à la tête de la garnison, mais il est également sûr que les troupes néerlandaises luttaient toujours lorsque Legros attaqua, car un lieutenant nassauvien eut la main tranchée par une hache, probablement celle de l'Enfonceur. Il est inconcevable que les Guards britanniques aient évacué Hougoumont dans la matinée du 18, quels qu'aient pu être les ordres du prince d'Orange. Aucun écrit n'en fait mention, et il en existe pourtant un certain nombre. Mais alors, pourquoi Büsgen affirma-t-il qu'Hougoumont était désert lorsqu'il arriva sur place ? Il est possible qu'il ait conduit ses hommes jusque dans le château proprement dit, lequel, ne se trouvant pas dans le périmètre des bâtiments, pouvait très bien être vide, mais cette suggestion n'est qu'une hypothèse. Concernant la fuite des Néerlandais, de nombreux éléments prouvent qu'ils

sont restés. Le soldat Leonhard décrivit les charmes abattus en bordure du chemin, dans le jardin à la française, ainsi que les murs du château s'effondrant suite au « bombardement intensif ou du violent orage au-dessus de nos têtes », même si aucun autre participant ne fit état d'un violent orage au cours de la bataille. Il écrivit :

Le ciel semblait s'être transformé en déluge de feu, tous les bâtiments de la ferme étaient la proie des flammes. Le sol sous mes pieds se mit à trembler et de grandes fissures apparurent juste devant moi.

Il s'agit peut-être là de la description des sensations éprouvées lors de ces furieux combats. Des milliers d'hommes devaient mourir dans et autour d'Hougoumont. Pardonnons aux survivants les incohérences de leurs récits.

Les combats pour le contrôle d'Hougoumont se poursuivirent. Wellington fit remarquer que le tournant de la bataille fut la fermeture des portes. Par la suite, quand un ecclésiastique excentrique eut l'idée d'octroyer une rente à « l'homme le plus courageux de Waterloo » et qu'il demanda au duc de trancher, chose difficile, ce dernier choisit Macdonell. Macdonell insista ensuite pour partager le prix avec le sergent James Graham, un Irlandais qui se trouvait à ses côtés en ces moments épouvantables. Les deux hommes reçurent leur rente pendant deux ans, avant que le généreux ecclésiastique ne perde son argent. Mais il est significatif que Wellington, contraint de choisir quelqu'un, ait cité Macdonell et, par association, Graham. Juste après avoir contribué à la fermeture des portes, Graham sauva la vie d'un capitaine de 25 ans, Henry Wyndham. Un Français escalada péniblement le haut mur d'enceinte près de la porte et visa Wyndham avec son mousquet, mais Graham ouvrit le feu en premier. Wyndham vécut jusqu'en 1860 et les femmes de sa famille se plainquirent en permanence du froid et des courants d'air régnant dans sa maison car, affirmaient-elles, depuis qu'il avait participé à la fermeture des portes d'Hougoumont, il n'avait plus jamais fermé une porte.

Les portes d'Hougoumont furent en effet refermées, mais le siège était loin d'être terminé. Les Français commencèrent alors à bombarder la ferme, tandis qu'à l'ouest, au-delà de la route principale traversant le champ de bataille, la cavalerie britannique partait un peu dans tous les sens.

* * *

Le duc de Wellington n'avait jamais eu extrêmement confiance en la

cavalerie britannique. Il écrivit après les guerres :

Je considère notre cavalerie si inférieure à celle des Français, par manque d'ordre, que, bien qu'un de nos escadrons équivaille à deux escadrons français, je n'aimais pas voir quatre escadrons britanniques face à quatre escadrons français. Plus on est nombreux, plus l'ordre devient nécessaire. Nos hommes étaient capables de galoper mais ne parvenaient pas à le faire en ordre.

Le duc plaçait l'ordre au-dessus de tous les autres talents militaires. L'ordre offre de la stabilité aux troupes sous le feu ennemi, leur permet de tenir bon sous d'intenses tirs d'artillerie et les soutient lors d'échanges de tirs rapprochés. Il prononça sa remarque tristement célèbre à propos de son armée, « la lie de la terre », lorsque l'ordre disparut dans les rangs de son armée après la bataille victorieuse de Vitoria, quand les troupes britanniques s'emparèrent du train contenant le butin amassé par les Français lors de leur occupation de l'Espagne. La discipline se relâcha complètement, se transformant en véritable orgie de pillages, vols et meurtres. Avec de l'ordre, tout était possible et la cavalerie britannique en manquait notoirement. Dans la Péninsule, Wellington pouvait compter sur la cavalerie de la Légion allemande du roi, mais se méfiait toujours de la sienne. La cavalerie lourde avait certes remporté une victoire à Salamanque en 1812, mais, à l'époque, se trouvait à sa tête le major-général John Le Marchant, probablement le meilleur chef de cavalerie britannique de l'ère napoléonienne, tué lors de cette bataille.

La Household Brigade, les Inniskillings, les Royal Dragoons et les Royal Scots Greys étaient magnifiquement parvenus à ruiner l'attaque de d'Erlon. Les colonnes françaises, décimées et prises de panique, battaient en retraite à toute vitesse, laissant derrière elles 3 000 prisonniers et presque autant de morts ou de blessés. Les cavaliers étaient éparpillés sur la longue pente, leur sabre ensanglanté à la main, et les trompettes sonnaient le rappel, mais presque tous les cavaliers l'ignorèrent. « Nos hommes étaient devenus incontrôlables », avoua un officier d'état-major. Dans la vallée, ils avaient sous les yeux la grande batterie de Napoléon, cette grande rangée de canons ayant pilonné la crête britannique. Ces pièces d'artillerie étaient encore silencieuses, par crainte de toucher les survivants du corps de d'Erlon se trouvant encore côté britannique de la vallée. La grande batterie n'était pas

sur la crête française, mais bien en avant de celle-ci, et les cavaliers britanniques ne pouvaient résister. Ils tournèrent leurs chevaux et chargèrent les canons. Le caporal Dickson vit le sergent Ewart emmener l'Aigle vers l'arrière, et ensuite, dit-il, « nous avons éperonné nos montures en quête d'un succès analogue ». Lui et ses compagnons virent une autre colonne, presque assurément celle des hommes du général Durutte, sur l'extrême droite de l'attaque française :

Le trompette Reeves... qui chevauchait à mes côtés sonna le ralliement et nos hommes arrivèrent en masse de tous côtés, certains des Inniskillings et d'autres des Royals. Nous avons immédiatement lancé une violente attaque... les bataillons [français] semblaient s'écarter pour nous laisser nous enfoncer, ce qui fait qu'en l'espace de cinq minutes, nous nous étions frayé un chemin à travers des milliers de Français. Nous nous trouvions maintenant au pied de la pente, là où le sol était glissant à cause de toute cette boue. En s'encourageant mutuellement, nous fonçâmes vers les batteries situées sur la crête au-dessus, qui avaient fait tant de dégâts dans nos rangs. Le terrain était très difficile, surtout là où nous traversâmes, en bordure d'un champ labouré, nos chevaux s'enfonçant jusqu'aux genoux. Ma brave Rattler était en train de s'épuiser, mais nous continuâmes de foncer. À ce moment, le colonel Hamilton vint à notre hauteur en criant « Chargez ! Chargez les canons ! », puis il fila comme le vent vers le sommet de la colline en direction de la terrible batterie qui avait décimé les Highlanders... Puis nous nous sommes retrouvés au milieu des canons. L'heure de la vengeance avait sonné. Quel massacre ! Nous avons attaqué les artilleurs à coups de sabre, estropié les chevaux et coupé leurs trait et harnais. J'entends encore les Français crier « Diable ! » lorsque je les ai frappés, ainsi que le long sifflement de mon sabre avant de les frapper à la mâchoire... les conducteurs assis sur leur cheval se mirent à se lamenter tout haut lorsque nous nous retrouvâmes au milieu d'eux. Ce n'était que des garçons, avons-nous pensé. Rattler perdit son calme, mordant et arrachant tout ce qui se trouvait à sa portée... L'infanterie française passait devant nous à toute vitesse et en désordre pour se rendre vers l'arrière.

Dickson estima que 15 canons furent mis hors service, d'autres cavaliers

estimèrent que les dégâts infligés étaient plus importants, mais comme personne ne mit pied à terre pour enfoncer un clou dans la lumière des pièces, il est probable que tous les canons furent ensuite réutilisés. Le général Durutte, dont la colonne avait été taillée en pièces, observa la cavalerie britannique charger dans la vallée et pensa qu'« ils étaient ivres ou ne savaient pas conduire leurs chevaux ».

Des centaines de cavaliers britanniques sur des chevaux épuisés se trouvaient désormais côté français du champ de bataille. Les Français virent là une occasion à saisir et lancèrent contre eux des lanciers et des chasseurs. La cavalerie française vint de l'est et frappa durement les Britanniques. Le général Durutte dit ainsi : « Jamais je ne vis si bien la supériorité de la lance sur le sabre. » Les Britanniques tentèrent de regagner leur propre côté de la vallée, mais les Français montaient des chevaux frais et les terrassèrent. Le colonel Bro de Comères était l'officier commandant le 4^e Lanciers :

Je prends la tête des escadrons en criant : « Allons, les enfants, il faut renverser cette canaille ! » Les soldats me répondent : « En avant ! Vive l'Empereur ! » Deux minutes plus tard, le choc a lieu. Trois rangs ennemis sont renversés. Nous frappons terriblement dans les autres ! La mêlée devient affreuse. Nos chevaux écrasent des cadavres et les cris des blessés s'élèvent de toutes parts.³⁴

Le colonel de Comères eut le malheur d'être blessé au bras, mais la malchance frappa surtout les Britanniques, qui durent se débattre dans la boue pour échapper à la cavalerie légère française. Sir William Ponsonby, chef de brigade dirigeant les Royals, les Scots Greys et les Inniskillings, avait chargé avec le restant des troupes. Son cheval étant embourbé, il donna à son aide de camp des souvenirs et des objets de valeur à remettre à sa famille, puis il attendit l'inévitable. Son corps fut découvert, portant sept blessures causées par des lances. Le lieutenant-colonel Sir Frederick Ponsonby, petit cousin d'un Sir William Ponsonby en mauvaise posture, fut blessé aux deux bras, puis désarçonné par un coup de sabre qui lui fit perdre conscience. En reprenant ses esprits, il vit au-dessus de lui un lancier, qui lui dit, comme s'il s'adressait à un enfant : « Tu n'es pas mort, coquin ! » Puis le lancier lui transperça le poumon avec sa lance de 2,7 m. Ponsonby gisait là, en train de perdre son sang. Des fantassins battant en retraite le détroussèrent et, par la suite, un tirailleur français se servit de lui comme point d'appui pour son

mousquet, puis un cavalier prussien le piétina. Mais il en réchappa et vécut jusqu'à l'âge de 54 ans, ne mourant qu'en 1837.

À la base, les Britanniques n'utilisaient pas la lance, mais leur expérience à Waterloo les persuada d'adopter cette arme. Sur sa jument Rattler, John Dickson réussit à rentrer sain et sauf, mais des centaines d'hommes n'y parvinrent pas, malgré la couverture assurée par la cavalerie légère lors cette retraite effectuée dans une atmosphère de panique. Pendant un moment, il régna un véritable chaos dans la vallée, à l'est de la route principale, et Louis Canler était encore loin sur la pente britannique, s'étant rendu et ayant été dépouillé de son havresac et de ses effets personnels.

Tout à coup, le commandement « Au trot ! » se fait entendre : ce sont les lanciers et les cuirassiers français qui arrivent à notre secours ; les dragons anglais, pour repousser cette charge, sont obligés de m'abandonner. Alors je profite de cet instant de liberté pour me jeter dans un champ de blé qui se trouvait sur le côté. Les cavaliers français attaquent les dragons anglais avec furie, sabrent et jouent de la lance à tort et à travers, de telle sorte que ceux-ci finissent par battre en retraite en laissant bon nombre des leurs sur le champ de bataille, ce qui me permet de le traverser pour tâcher de rejoindre mon corps, lorsqu'en faisant un détour sur la gauche, je me retrouve près d'un officier de dragons anglais qui avait été tué dans la mêlée. Un coup de sabre lui avait fendu la tête, et la cervelle avait jailli hors du crâne. À la poche de son gousset pendait une superbe chaîne en or ; quelle que fût la précipitation de ma fuite, je m'arrêtai un instant pour m'emparer de cette chaîne et d'une belle montre aussi en or.³⁵

Canler rejoignit les rescapés de son bataillon, plus riche qu'il ne l'était en partant, puis le chaos se dissipa lentement. Les cavaliers britanniques survivants repartirent vers leur crête et, vers 15 heures, la vallée se retrouva de nouveau vide, à l'exception des morts, des mourants et des blessés encore sur place. Les artilleurs des deux armées retournèrent à leurs pièces et ouvrirent le feu. La grande attaque du corps de d'Erlon faillit réussir, mais échoua à cause de tirs soutenus, des baïonnettes et de la cavalerie lourde britannique, qui, ayant détruit les immenses colonnes, courut fort bêtement à sa perte. Environ la moitié des hommes ayant sonné la charge firent partie des pertes, tués, blessés ou capturés. Le restant des troupes se rassembla derrière

la ligne de crête. La vallée afficha très peu d'activité pendant quelques instants, mais le répit ne dura pas. L'Empereur était à court de temps.

* * *

« Les grandes batailles se gagnent avec de l'artillerie », dit un jour Napoléon, même si, au vu des nombreuses choses qu'il a dites, il est difficile de savoir quand il était sérieux. Il aimait les affirmations catégoriques comprenant un soupçon de vérité, sans doute pour déclencher un débat qu'il pouvait emporter, mais il aimait vraiment son artillerie. Et ces gros canons pilonnaient maintenant toute la crête en permanence avec des boulets et des obus. D'autres pièces bombardaient Hougoumont, mais cette bataille se trouvait en dehors du champ de vision de Napoléon.

Napoléon ne se rendit jamais au niveau de l'aile gauche de son armée pour voir ce qui se passait à Hougoumont, même s'il dut recevoir des rapports de ce qu'enduraient ses hommes, puisque ce fut l'Empereur qui ordonna l'utilisation des obusiers contre la forteresse. Pendant presque toute la bataille, il demeura à proximité de la grand-route, soit à la ferme de Rossomme située au sud de la Belle Alliance, soit près de la ferme de Rossomme proprement dite. Il portait un manteau gris et de nombreux hommes le regardèrent faire les cent pas sur le chemin en hauteur d'où il pouvait voir le champ de bataille enveloppé dans la fumée. De l'auberge avaient été apportées une petite table et une chaise avec une assise en paille sur laquelle il restait très longtemps – certains hommes disaient qu'il était affalé dessus – à étudier la carte étalée sur la table. Il se curait les dents à l'aide de morceaux de paille ou regardait la fumée à travers sa longue-vue. Son frère Jérôme affirma par la suite que Napoléon quitta brièvement le champ de bataille pour se faire appliquer des sangsues sur ses hémorroïdes. S'il est indéniable que l'Empereur croyait à ce remède, il n'est pas du tout sûr qu'il l'ait utilisé en ce jour fatal.

Dans les années qui suivirent Waterloo, le champ de bataille devint un site touristique très prisé. L'un des nombreux guides assurant les visites s'appelait Decoster. Il affirmait avoir été fait prisonnier le matin de la bataille et contraint de servir d'informateur à Napoléon sur le terrain. Il paraît logique que l'on ait demandé à un autochtone ce qui se trouvait derrière la crête et où donnaient les chemins, mais l'histoire de Decoster semble assez fantaisiste. L'Empereur regarda la bataille du mieux qu'il pouvait à travers la fumée, mais il ne monta pas son cheval pour rendre visite aux différentes unités se battant pour lui. Ses aides de camp s'en chargèrent, leurs chevaux filant sur la

crête, porteurs de nouvelles et de messages. La crête française était dotée d'une tour d'observation, grand échafaudage branlant en bois probablement construit par les topographes peu de temps avant la bataille afin de faciliter la conception d'une carte. Des officiers observèrent sans nul doute les combats depuis cette tour, mais il n'est indiqué nulle part que Napoléon ait grimpé à l'échelle.

Pendant ce temps, le duc de Wellington ne descendit jamais de son cheval Copenhague. Pendant une grande partie de la bataille, il resta à côté de son orme, au carrefour, mais lorsque le danger était très important, il se trouvait toujours en compagnie des troupes menacées. Il avait rendu visite à Picton peu de temps avant que les colonnes de d'Erlon n'atteignent la crête, mais, plus tard dans la journée, il resta de plus en plus souvent au niveau de son aile droite. Il affirma par la suite que le « doigt de la Providence » l'avait protégé car, bien que nombre de ses compagnons aient été tués ou blessés à ses côtés, ni lui ni Copenhague ne furent touchés. C'était toujours un général « de terrain », donnant lui-même ses ordres aux bataillons, tandis que Napoléon se contentait de laisser Ney diriger la bataille. On prêtait entre autres à l'Empereur un sixième sens se manifestant lors des instants critiques d'une bataille, moment où il portait un coup de maître fatal à l'ennemi. Mais, si c'était vrai, ce sixième sens l'avait abandonné le 18 juin 1815. Plusieurs situations d'urgence devaient se présenter ce jour-là, mais aucune ne vit l'Empereur lancer l'attaque imprévue censée profiter de la faiblesse des troupes anglo-néerlandaises. Wellington estimait que la présence de Napoléon sur un champ de bataille valait celle de 40 000 hommes et les soldats français vénéraient indubitablement leur Empereur, ils l'aimaient même. Ils se battaient pour lui en faisant montre d'un courage incomparable, mais la présence de Wellington était également inestimable. Il n'était ni vénéré ni aimé, mais il était respecté. Lorsqu'il longeait la ligne à cheval, on pouvait entendre les sergents dire à leurs hommes « Regardez devant ! Silence dans les rangs ! Vieux Nez crochu arrive ! » Ils savaient que l'ordre était à ses yeux l'élément le plus important. Il appréciait également ses hommes, lesquels en étaient conscients, et nombre de récits rendent hommage au duc pour sa présence. Lorsque la bataille était à son apogée, lorsque les boîtes à mitraille, les boulets et les balles de mousquet décimaient les rangs anglo-néerlandais, Wellington ne se trouvait souvent qu'à quelques pas de là. Un officier britannique remarqua sa présence dans l'après-midi, accompagné d'un seul aide de camp, « le restant de son entourage ayant été

tué ou blessé ». Et Wellington, nota l'officier, « était tout à fait calme, mais plongé dans ses pensées et pâle ». Il paraissait imperturbable, non pas qu'il le soit en son for intérieur, mais parce que c'était l'image qu'il devait donner. Un soldat chargeant son mousquet et ouvrant le feu, le visage moucheté de brûlures de poudre, abruti par le bruit, son champ de vision de la bataille réduit à quelques mètres plongés dans la poudre et ses camarades mourants ou morts, jetait de temps en temps un œil au duc. Si Vieux Nez crochu avait l'air inquiet, il y avait de quoi paniquer, mais si le duc paraissait calme et confiant, c'était que tout allait probablement bien.

Il n'était ni calme ni confiant. On l'entendit murmurer : « Plût au ciel que la nuit et les Prussiens arrivent auparavant ! », et on le vit regarder souvent sa montre. Par la suite, il dit souvent que cette bataille fut très serrée et qu'il n'avait « jamais été si proche de la défaite ». Il n'arrêtait pas de regarder vers l'est, tout comme Napoléon. Ils scrutaient les collines au loin, guettaient des troupes. Le duc savait que les Prussiens arrivaient. Il n'aurait jamais cherché à en découdre sinon, mais son armée fatiguait et les combats se poursuivaient. Il avait donc désespérément besoin de l'aide des Prussiens. Pour sa part, Napoléon savait qu'il lui restait une chance, à savoir battre Wellington avant l'arrivée des Prussiens. C'était désormais une véritable course, sauf que, pour von Blücher et ses troupes prussiennes, il s'agissait d'une course d'obstacles.

* * *

Les Prussiens firent une pause à l'est de la vallée de la Lasne. Von Blücher était pressé, mais il n'avait pas d'autre choix que d'attendre que sa colonne à la traîne rattrape l'avant-garde. Il les harcela. « En avant !, leur dit-il. Vous dites que c'est impossible, mais c'est impératif d'avancer ! J'ai promis à Wellington et vous ne souhaitez certainement pas que je manque à ma parole, non ? Surpassez-vous mes enfants et la victoire sera au rendez-vous ! »

Il était impossible de ne pas aimer von Blücher. Âgé de 74 ans, souffrant toujours suite à ses mésaventures à Ligny, sentant encore le schnaps et le liniment à la rhubarbe, il demeurait cependant d'un enthousiasme à toute épreuve et affichait une énergie incroyable. Si Napoléon éprouvait ce jour-là du dédain pour un ennemi qu'il sous-estimait et si Wellington affichait un calme calculateur masquant son inquiétude, von Blücher était tout feu tout flamme. Il entendait les bruits de la bataille faisant rage à 5 ou 6 km à l'ouest de sa position et il savait que ses troupes en changeraient le cours. Mais, malgré toute son impétuosité, il était également conscient qu'une certaine

prudence s'imposait.

Des troupes françaises se trouvaient à l'autre bout du défilé de la Lasne. Il s'agissait de la cavalerie légère. Il y avait par conséquent peu de chances qu'elle déclenche des échanges de coups de feu meurtriers, mais si von Blücher laissait quelques soldats en retrait ou envoyait petit à petit des unités, il risquait d'attirer l'infanterie française dans les bois touffus situés derrière la Lasne et d'exposer ses hommes à une destruction unité par unité. Il devait regrouper suffisamment d'hommes avant de traverser en force la rivière, de façon à ce qu'ils puissent se défendre en attendant que le restant de son armée arrive. Il attendit donc.

Le défilé de la Lasne ne semble pas constituer un gros obstacle aujourd'hui mais, ce 18 juin, la rivière avait gonflé à cause des pluies torrentielles de la veille et les bords de la vallée, déjà suffisamment abrupts, étaient traîtres en raison de la boue. Des marches en bois avaient été placées sur les chemins pour les chevaux des charretiers. Ils servaient désormais à l'artillerie prussienne pour négocier ce passage délicat, mais il fallait des équipes nombreuses pour maîtriser les canons, bien plus lourds que la plupart des chariots, sur les pentes glissantes et abruptes. La cavalerie devait faire passer ses chevaux, l'infanterie glissait et grimpait péniblement, mais les forces prussiennes franchirent lentement cet obstacle, aussi bien psychologiquement que physiquement. Une fois de l'autre côté de la vallée de la Lasne, von Blücher n'aurait guère le moyen de battre en retraite. Si ses forces étaient submergées par les Français, elles se retrouveraient prises au piège dans la vallée et seraient fort probablement anéanties. Mais von Blücher n'envisageait probablement pas cette issue. Il souhaitait simplement passer de l'autre côté de la rivière, à travers les arbres, puis fondre sur le flanc droit de Napoléon. Une option consistait à venir simplement s'ajouter aux forces de Wellington, renforçant ainsi la ligne anglo-néerlandaises, mais von Gneisenau prônait une approche plus au sud de façon à se glisser derrière l'armée de Napoléon et à permettre un encerclement qui déboucherait inévitablement sur la destruction pure et simple de l'armée française. Von Blücher donna son accord et la première cible des Prussiens serait donc le village de Plancenoit.

Mais ils devaient d'abord traverser la Lasne. Ce fut d'abord le tour de la cavalerie légère prussienne, qui s'engagea dans une escarmouche avec les Hussards français dans le Bois de Paris, sur le côté ouest du défilé. Le colonel Marcellin de Marbot était à la tête des cavaliers français :

*Je rejetai deux fois dans le défilé les hussards et lanciers qui précédaient [la colonne prussienne]. Je cherchais à gagner du temps en maintenant le plus possible les ennemis, qui ne pouvaient déboucher que très difficilement des chemins creux et bourbeux dans lesquels ils étaient engagés.*³⁶

Les Français avaient laissé passer une occasion. Le général Lobau disposait de plus de 6 000 fantassins à l'ouest du bois et si ces hommes avaient été placés en bordure de la vallée de la Lasne, ils auraient pu contenir les Prussiens pendant des heures, mais Napoléon avait donné à Lobau des ordres bien précis. Il ne devait pas affronter les Prussiens avant d'avoir entendu les canons de Grouchy les attaquer par l'arrière. Lobau demeura donc où il se trouvait, à attendre un son qui ne venait pas, et les Prussiens parvinrent à franchir la rivière, unité par unité. Ils se rassemblèrent dans le Bois de Paris, cavalerie en tête, infanterie derrière et artillerie sur la route. La manœuvre prit du temps – un seul pont étroit enjambait la Lasne – mais, en milieu d'après-midi, les Prussiens se trouvaient massivement de l'autre côté de la rivière. Grouchy, censé les attaquer, progressait toujours vers Wavre, où ses éclaireurs étaient tombés sur l'arrière-garde prussienne chargée de défendre la ville. Napoléon avait beau prier pour que Grouchy arrive à Waterloo, le maréchal était sur le point d'entamer séparément une bataille à une vingtaine de kilomètres de là.

Le général baron von Müffling était l'officier de liaison prussien auprès de Wellington et ses messagers faisaient des allers-retours entre lui-même et von Blücher. Les alliés étaient en contact, même s'il faudrait encore attendre un certain temps avant que les Prussiens puissent attaquer l'ennemi en nombre suffisant pour changer la donne. Mais von Müffling était bien conscient que l'assistance de ses hommes était attendue de toute urgence. « Après 15 heures, écrivit-il dans ses mémoires, la situation du duc devint critique et il fallait que l'armée prussienne vienne sans tarder à son aide. »

Car ce fut après 15 heures que les Français lancèrent leurs attaques les plus violentes contre la ligne de Wellington.

* * *

Hougoumont était en feu. Les obusiers français lançaient des obus par-dessus les hauts murs d'enceinte. S'ils ne pouvaient chasser la garnison, ils pourraient peut-être les forcer à sortir en mettant le feu. L'incendie fut à

l'origine de l'un des plus célèbres ordres donnés par Wellington. Il avait une réserve de fiches en peau, suffisamment lisses pour être effacées et réutilisées, sur lesquelles il rédigeait ses ordres, se servant du pommeau de sa selle comme support. Il avait parcouru la ligne de crête à cheval et observé Hougomont en contrebas, puis écrivait maintenant à Macdonell. Son ordre vaut la peine d'être cité dans son intégralité, en ayant à l'esprit qu'il fut écrit sous le feu ennemi dans un endroit extrêmement bruyant. La clarté qui s'en dégage est extraordinaire :

Je vois que le feu s'est propagé des meules de foin au toit du château. Vous devez cependant veiller à ce que vos hommes demeurent dans les parties à l'abri de l'incendie. Faites bien attention à ne perdre aucun homme si un toit ou des planchers s'effondrent. Une fois ces derniers effondrés, occupez les murs en ruines à l'intérieur du jardin, surtout si l'ennemi a la possibilité de passer à travers les braises pour entrer à l'intérieur de l'habitation.

On peut ajouter que Macdonell n'avait guère besoin de recevoir cet ordre, car il aurait agi conformément aux souhaits de Wellington sans instruction. Mais Wellington s'en remettait rarement au hasard. Après ses mésaventures à l'extérieur du château, Matthew Clay tirait désormais depuis l'une des fenêtres de la maison principale, à l'étage, dont il avait remarqué qu'elles étaient plus hautes que celles des autres bâtiments. Ces tirs « contrariaient les tirailleurs ennemis » :

L'ennemi le remarqua, tira ses obus sur nous et mit ainsi le feu au bâtiment que nous défendions. Notre officier se plaça à l'entrée de la pièce pour interdire à quiconque de quitter son poste tant que notre position n'était pas devenue désespérée et trop dangereuse à tenir. Nous nous attendions à tout moment à ce que le plancher s'écroule sous nos pieds et, en prenant la fuite, plusieurs d'entre nous furent plus ou moins blessés.

Les flammes ravagèrent la maison principale, qui ne fut jamais reconstruite. Le feu gagna la chapelle, où étaient allongés nombre de blessés, mais les flammes s'éteignirent juste au moment où elles atteignirent et noircirent le crucifix suspendu au-dessus du petit autel. Certains prirent cela pour un miracle. D'autres blessés se trouvaient dans la grange, laquelle était

également en feu, mais tous les blessés ne purent être sauvés et leurs hurlements déchiraient l'air avant qu'ils ne périssent brûlés. Quelques chevaux moururent également dans les flammes, leur souffrance ne faisant qu'amplifier la cacophonie ambiante. Pourtant, la garnison tenait bon. Dans l'après-midi, un conducteur courageux du Royal Wagon Train fouetta ses chevaux pour leur faire descendre le chemin. Le capitaine Horace Seymour, aide de camp de Lord Uxbridge, avait demandé à cet homme d'amener son chariot de munitions aux défenseurs :

Je lui avais à peine indiqué l'endroit où il était attendu qu'il fit vaillamment avancer ses chevaux, les conduisant jusqu'en bas de la colline, à destination de l'entrée de la ferme, où je le vis arriver. Il devait avoir perdu ses chevaux, car le feu s'acharnait après lui. La Guard lui doit vraiment une fière chandelle d'avoir récupéré des munitions.

Cela fait penser à tous ces héros de Waterloo. Le sous-lieutenant Legros et ses hommes, le sergent James Graham, Charles Ewart, tant de personnages des deux camps. Mais la lâcheté n'était pas absente. Certains hommes proposèrent d'aider les blessés à se rendre à l'arrière et ne revinrent jamais. Cela se produisit même au sein des unités d'élite. Le général Sir Andrew Barnard commandait une brigade de la Division légère comprenant un bataillon de son propre 95^e Rifles. Il écrivit ceci après la bataille :

J'ai le regret de dire que nombre de nos hommes sont allés à l'arrière sans raison après l'apparition des cuirassiers. On ne comptait pas moins de 100 absents après les combats et cela me chagrine au plus haut point car c'est la première fois qu'une telle chose se produisait au sein du régiment. Kincaid dit que très peu d'hommes (et peut-être même aucun) quittèrent le corps après la charge de la cavalerie. Nombre de ceux qui se rendirent à l'arrière étaient des hommes que je n'aurais pas crus enclins à faire cela.

Edward Costello, l'un des fusiliers de Barnard, avait été blessé aux Quatre-Bras. Il se replia avec le restant de son unité, mais, le jour de la bataille, il reçut l'ordre de se rendre à Bruxelles pour soigner ses blessures. Il marcha à travers les bois vers le nord et vit des « tas » d'hommes :

Des Belges, et aussi des Anglais, qui avaient allumé des feux, activement

occupés à préparer à manger, avaient laissé leurs camarades affronter l'ennemi. Ils allaient apparemment très bien.

Précisons tout de même qu'il en resta bien plus qu'il n'en partit. Certains blessés reçurent l'ordre de rejoindre l'arrière, sans doute à leur grand soulagement, mais nombre d'entre eux refusèrent de partir, préférant rester avec leurs camarades. D'autres avaient de bonnes raisons de quitter le champ de bataille. On confia à trois escadrons, soit la moitié des survivants, des Inniskilling Dragoons la mission d'escorter à Bruxelles tout un tas de prisonniers. Ces derniers avaient de la chance car ils étaient encore vivants. Wilhelm Schutte était chirurgien au sein des troupes du Brunswick. « Nos hommes, écrivit-il à ses parents, étaient sacrément en colère », puis il donna un exemple :

À 16 heures, on fit entrer 100 prisonniers français. L'un d'eux profita de circonstances favorables pour s'enfuir. Un hussard le poursuivit et l'abattit d'une balle de pistolet dans la tête. Les autres coururent après le fugitif et le poignardèrent. Et même les blessés saisirent des morceaux de bois ou tout ce qu'ils avaient à portée de main pour le matraquer jusqu'à ce qu'il soit complètement désarticulé.

En milieu d'après-midi, un flux constant d'hommes quittaient le champ de bataille et battaient en retraite vers le nord. La plupart avaient de bonnes raisons. Soit ils étaient blessés, soit ils aidaient les blessés à se rendre auprès des chirurgiens, même si aucun de ceux s'occupant des blessés n'était médecin. Elizabeth Gale, la fille d'un fusilier du 95^e, avait 5 ans. Avec sa mère, elle avait suivi le bataillon jusqu'à Mont-Saint-Jean. Des années après, Elizabeth se rappelait encore comment elle avait aidé à déchirer du tissu ouaté pour en faire des bandages pour les blessés et même assisté sa mère qui pansait des blessures. Elizabeth vécut jusqu'à l'âge de 95 ans et fut la dernière survivante de la bataille, ne s'éteignant qu'en 1904. Un journaliste l'interviewa peu de temps avant sa mort :

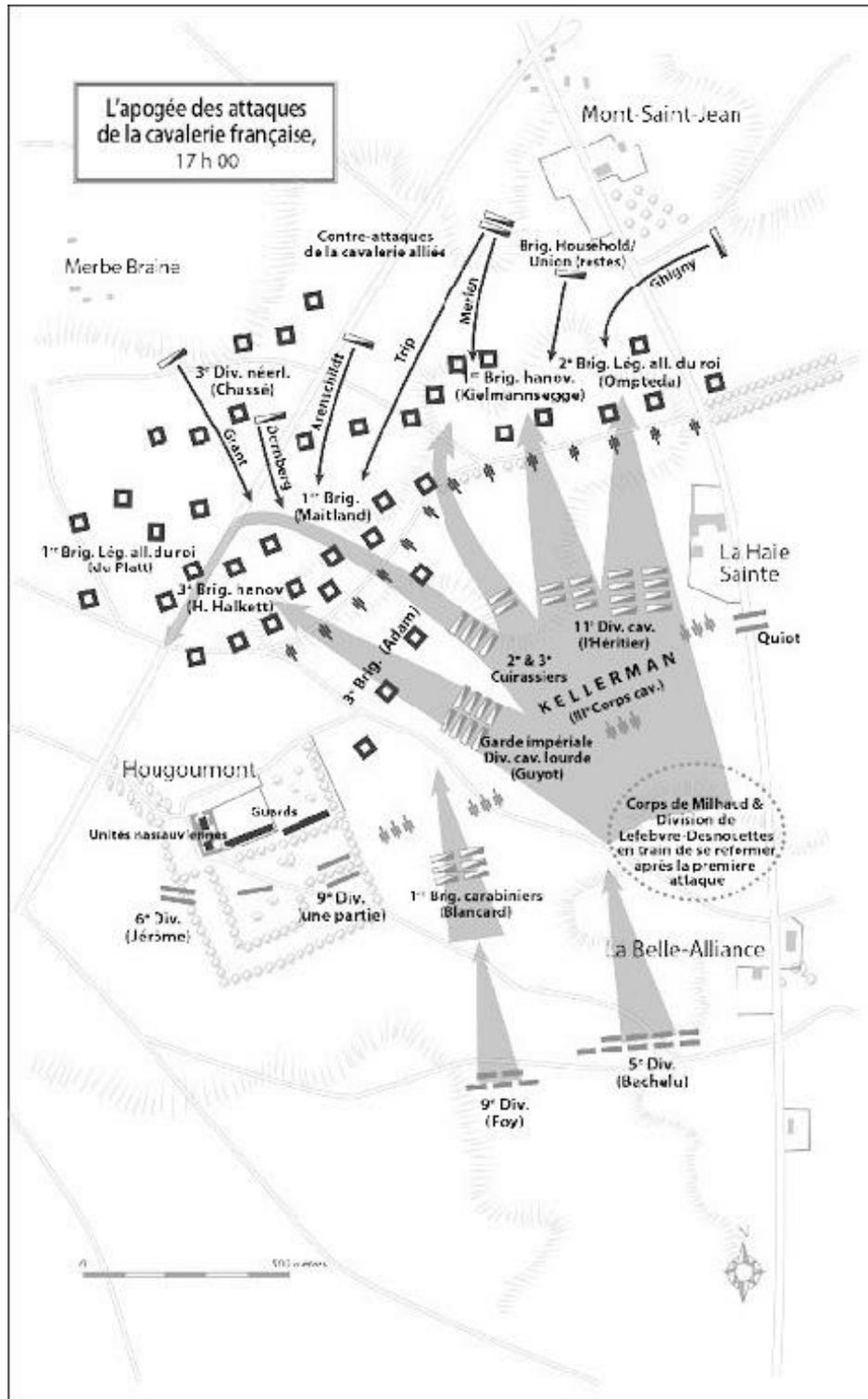
Elle se souvenait très nettement de plusieurs mourants à l'intérieur du camp et fut effrayée lorsque sa mère souleva un vêtement recouvrant l'un d'entre eux et qu'elle vit ce mort, le regard vide tourné vers le champ de bataille.

Le maréchal Ney, en train d'observer depuis la crête sud, vit énormément d'hommes faisant route vers le nord et Bruxelles. La plupart étaient blessés, certains désertaient, bon nombre étaient des charretiers allant chercher des munitions et des milliers étaient des prisonniers sous escorte. Cette foule d'hommes, de chevaux et de chariots fut la cause directe du drame de Waterloo qui devait se produire.



10

Les plus belles troupes du monde



Le révérend William Leeke, diplômé de Cambridge, était vicaire à perpétuité de la paroisse d'Holbrook, dans le Derbyshire, et l'auteur de plusieurs ouvrages sérieux s'efforçant d'améliorer l'Église anglicane. Mais avant d'étudier la théologie et de devenir prêtre, il avait été soldat. En 1815, âgé de

17 ans, il était enseigne au sein du 52^e Foot. « Être debout à se faire canonner », écrivit-il dans les mémoires de son service militaire :

et ne rien avoir d'autre à faire, n'est pas loin d'être la chose la plus désagréable qui puisse arriver à des soldats au combat. Souvent, j'essayais de suivre des yeux la course des boulets de nos propres canons, qui tiraient au-dessus de nos têtes. Il est bien plus simple de voir un boulet tiré d'une position au-dessus de vous que d'en apercevoir un filant dans les airs vers vous, bien que cela arrive de temps en temps. Je parle de tirs de canons de 6, 8, 9 ou 12 livres.

Leeke tenait l'une des couleurs du régiment, bien que les deux drapeaux ayant fait les batailles de Vimeiro, La Corogne, Buçaco, Fuentes d'Oñoro, Ciudad Rodrigo, Badajoz, Salamanque, Vitoria, la Nivelle, Orthez et Toulouse, ne soient plus que des chiffons déchirés sur des perches nues. Avec plus de mille hommes dans ses rangs, le 52^e était le plus grand bataillon d'infanterie présent à Waterloo, avec plus de la moitié de combattants ayant participé à la guerre de la Péninsule. Il aurait bientôt son moment de gloire mais, pour l'heure, il devait endurer « la chose la plus désagréable qui puisse arriver à des soldats ». Le révérend Leeke poursuivit son récit :

Après être restés pendant plus d'une heure bien au-dessous et en avant de la position britannique, un rayon de soleil les éclairant attira particulièrement mon attention vers des canons en cuivre devant nous, semblant être installés plus bas sur la pente française et plus près de nous que les autres. Je vis distinctement les artilleurs français effectuer toute la procédure consistant à nettoyer puis recharger les pièces... Lors du tir, je vis le boulet, qui semblait être orienté directement vers moi. Je me suis dit : est-ce que je bouge ? Non ! Je me suis recroquevillé et j'ai tenu bon, les couleurs dans ma main droite. J'ignore précisément à quelle vitesse volent les boulets de canon, mais je pense qu'il s'est écoulé deux secondes entre le moment où il a quitté la bouche de la pièce et celui où il frappa l'avant du carré. Il ne toucha pas les quatre hommes derrière lesquels je me tenais, mais les quatre gars sur leur droite. Il fut tiré à une certaine hauteur, frappant l'homme de devant au niveau des genoux, avant de toucher terre sous les pieds de l'homme se trouvant le plus en arrière, le blessant grièvement, avant de rebondir en

passant à 3 à 4 centimètres des couleurs, puis de passer par-dessus le rang arrière du carré sans blesser d'autres soldats. Les deux hommes situés aux premier et deuxième rangs furent projetés vers l'extérieur et je crains qu'ils n'aient pas survécu très longtemps. Les deux autres churent à l'intérieur du carré. L'homme situé à l'arrière poussa d'énormes cris lorsqu'il fut touché, mais lorsque l'un des officiers lui dit gentiment : « Oh, mon gars, arrête tout ce bruit », il se reprit instantanément et resta silencieux.

Le bataillon de Leeke était disposé en carré. Réservistes dans un premier temps, Wellington les avait ensuite placés sur le côté droit de sa ligne, lequel n'avait pas encore été attaqué. Certains hommes rapportèrent que la bataille devint « calme » après qu'ils eurent repoussé le corps de d'Erlon et gaspillé les forces de la cavalerie britannique suite à la défaite de d'Erlon. Mais le qualificatif de « calme » était tout relatif. Le bruit continuait de malmener les tympanes, Hougoumont était en feu et assiégé, mais les Français ne tentèrent pas de traverser la vallée pendant un moment. Les survivants du corps de d'Erlon se reformaient sur le flanc droit de la ligne de Napoléon, se préparant à en découdre de nouveau, mais le maréchal Ney, aux commandes des forces françaises, se trouvait désormais sur le côté gauche, à l'opposé du 52^e. Il était à cheval, ce qui lui offrait l'avantage d'être en hauteur, et trônait également sur un promontoire naturel de la crête française. Il put ainsi observer à la longue-vue la ligne britannique enveloppée dans la fumée.

Et ce qu'il vit le transporta de joie, véritable salut pour la France. Il vit la victoire.

Concrètement, il vit des canons anglo-néerlandais éparpillés sur la crête avec quelques fantassins juste derrière. Il aurait pu voir la fumée des obus français explosant sur ces fantassins, mais ce qui retint son attention fut ce qui se produisait derrière ce massacre. Se trouvant suffisamment en hauteur pour voir le terrain juste derrière la ligne de Wellington, il vit des centaines et peut-être même des milliers d'hommes battant en retraite, des chariots se dirigeant vers le nord, des blessés transportés par leurs camarades, des prisonniers escortés. Il en conclut que Wellington se désengageait et tentait de battre en retraite. En bref, il vit des Britanniques en train de s'enfuir. Il savait également que la dernière chose qu'un bon soldat pouvait faire, c'était de laisser un ennemi se retirer sans encombre. Lui-même avait justement commis cette erreur deux jours auparavant en permettant à Wellington de

s'éclipser tranquillement du carrefour des Quatre-Bras. Napoléon l'avait sévèrement critiqué pour cette erreur et il ne voulait pas risquer une autre réprimande. Il pouvait voir les hommes de Wellington déployés sur toute la route, se précipitant vers le nord et Bruxelles, ce qui signifiait que les troupes laissées derrière sur la crête devaient être peu nombreuses et de moins en moins fournies au fil des minutes. Pour Ney, l'heure du rachat avait donc sonné. C'était le moment idéal pour offrir la victoire à la France !

Il ordonna à la cavalerie de charger.

Au départ, il souhaitait qu'une brigade de cavalerie passe à l'attaque et donna donc l'ordre à près de 900 cavaliers lourds, équipés de leur plastron distinctif, de prendre d'assaut la crête britannique entre Hougomont et la Haie Sainte, mais le responsable de la brigade, le lieutenant-général Delort, fit stopper l'avancée. Delort se plaignit à un autre général :

de n'avoir d'ordre à recevoir que de Milhaud. Ney court vers Delort, insiste, s'impatiente, ordonne au nom de l'Empereur, étend son ordre à tout le corps de Milhaud. La grosse cavalerie ne doit pas attaquer sur des hauteurs une infanterie qui n'a pas été ébranlée et qui est bien disposée à se défendre. « En avant, s'écrie Ney, il s'agit du salut de la France. » J'obéis à regret.³⁷

Le général Édouard Milhaud était à la tête du corps qui aurait dû donner les ordres à Delort, mais Milhaud était lui-même pris par l'enthousiasme du moment. Il dit à Delort de charger, puis serra la main du chef de la cavalerie lourde de la Garde impériale et insista : « Nous allons attaquer ! Joignez-vous à nous ! », ce que ce dernier fit et d'autres cavaliers participèrent donc à l'assaut. Le colonel Michel Ordener commandait le 1^{er} Cuirassiers et se demanda si l'histoire militaire renfermait « d'autres exemples d'une telle foule de cavaliers attaquant simultanément ». En fait, la célèbre charge française dans les neiges d'Eylau, en 1807, fut presque deux fois plus imposante, mais Ordener (qui était présent à Eylau mais ne vit probablement pas grand-chose à cause de la tempête de neige) estima néanmoins n'avoir jamais vu une cavalerie aussi importante, les effectifs étant passés de 900 à près de 5 000.

Le maréchal Ney prit la tête, il était 4 heures de l'après-midi. Notre impact fut d'abord irrésistible. Malgré une pluie de fer s'abattant sur

nos casques et plastrons, malgré un chemin encastré au-dessus duquel se trouvaient les batteries anglaises, nous atteignîmes le haut de la crête et fondîmes à travers les canons à la vitesse de l'éclair.

Le mot clé est « d'abord », car c'était peut-être le début de la plus extraordinaire passe d'armes en ce jour exceptionnel. Dans un premier temps, Ordener pensa sans doute que Ney avait pris la bonne décision, car, quand son cheval atteignit le haut de la crête anglo-néerlandaise, il vit « l'équipement des ennemis et une foule de fugitifs se précipitant sur la route menant à Bruxelles » et des pièces d'artillerie abandonnées devant lesquelles les cavaliers passèrent « à la vitesse de l'éclair ». Mais il vit ensuite autre chose.

Des carrés britanniques. Les Britanniques n'étaient pas en train de fuir. Wellington ne rompait pas le combat et n'essayait pas de retirer ses forces. Il y avait certes des hommes et des chariots sur la route, mais la majeure partie de l'armée anglo-néerlandaise demeurait sur la crête, prête à se battre. Les canons alliés étaient bien abandonnés, mais temporairement, car les artilleurs s'étaient réfugiés à l'intérieur des carrés. Ces canons avaient déjà fait de nombreuses victimes parmi les cavaliers, l'action des boulets ayant laissé des montures mutilées et agonisantes dans la vallée. Puis des boîtes à mitraille, d'une efficacité redoutable, avaient été tirées à courte portée, avant que les artilleurs ne courent se mettre à l'abri au sein du carré de fantassins le plus proche.

C'était désormais la cavalerie contre l'infanterie et chaque cavalier devait sûrement savoir ce que le capitaine Duthilt avait écrit, à savoir qu'« il est difficile, pour ne pas dire impossible, à la meilleure cavalerie d'enfoncer des fantassins formés en carrés ». Par conséquent, si, dans un premier temps, les cavaliers semblaient avoir percé la ligne anglo-néerlandaise, ils se retrouvaient en fait face au pire obstacle qu'un cavalier puisse rencontrer. Le large plateau situé au sommet de la crête était rempli d'au moins une vingtaine de carrés disposés en une sorte d'échiquier, de sorte que si un cavalier parvenait à passer sans encombre un carré, il se retrouvait immédiatement face à un autre, puis à plusieurs autres. Et chaque carré grouillait de baïonnettes et crachait des balles de mousquet. À ce moment précis, le maréchal Ney aurait dû avoir la présence d'esprit de reconnaître son erreur et de mettre sa cavalerie à l'abri, mais Michel Ney était rarement sensé au cours d'une bataille. Il pensait que le courage et la passion permettaient

aux hommes de surmonter toutes les épreuves. Mais de là à lancer des chevaux contre un carré...

Il s'ensuivit un carnage dans les deux camps. Johnny Kincaid dit de Waterloo qu'il n'avait jamais « entendu parler d'une bataille au cours de laquelle tout le monde avait été tué, mais cela semblait être une exception ». Bien entendu, les alliés avaient su que la cavalerie arrivait, ayant vu les cuirassiers se rassembler dans la vallée, et ils avaient donc eu le temps de se préparer. Voilà pourquoi le bataillon du jeune enseigne Leeke avait formé un carré. L'artillerie se prépara également. Sir Augustus Frazer dirigeait l'artillerie à cheval et il rejoignit le capitaine Mercer au galop. « La gauche en tête, en direction du plateau principal. Au galop ! Marche ! » Mercer poursuivit :

Je chevauchais aux côtés de Frazer, dont la figure était aussi noire que celle d'un ramoneur par suite de la fumée, et dont la manche droite était déchirée par un projectile qui lui avait seulement effleuré la peau. Pendant que nous avançons, il me dit que l'ennemi avait rassemblé une énorme masse de cavalerie en face de l'endroit où nous nous dirigeons (environ un tiers de la distance entre Hougoumont et la route de Charleroi) et que, selon toute probabilité, nous serions immédiatement engagés en gagnant notre position : « L'ordre du duc est positif, ajouta-t-il ; si l'ennemi s'obstine et pousse la charge à fond, vous ne devez pas exposer vos hommes, mais vous retirer avec eux dans les carrés d'infanterie voisins. » Comme il parlait, nous montions le revers de la position principale. Nous respirions une atmosphère nouvelle : l'air était d'une chaleur suffocante semblable à celle qui sort de l'ouverture d'un four. Nous étions enveloppés d'une fumée épaisse... Les boulets aussi labouraient le sol dans toutes les directions et la grêle des balles était telle qu'il semblait dangereux d'étendre le bras de crainte qu'il ne fût emporté.³⁸

Les canons britanniques et néerlandais étaient déployés sur le plateau de la crête et la cavalerie française en approche constituait une cible immanquable. Les Français parlèrent de « charger » et d'avancer « à la vitesse de l'éclair », mais peu d'hommes étaient en mesure de galoper. L'attaque fut limitée par les défenses imposantes situées en avant de la ligne de Wellington, la Haie Sainte et Hougoumont. Des tirs provenant de ces deux forteresses

contraignirent les cavaliers à resserrer les rangs, certains chevaux se retrouvant carrément soulevés de terre par la pression exercée par leurs congénères de chaque côté. En outre, ils progressaient sur un sol détrempé, en montée et à travers des cultures rebelles particulièrement hautes puisqu'elles n'avaient pas été piétinées. Mercer dit que les escadrons de tête de la cavalerie avançaient « à un trot allongé ». Lorsque sa batterie fut déployée, il estima que l'ennemi se trouvait déjà à moins de 90 mètres. Il ordonna un tir de mitraille. « Le premier coup, je le vis, descendit plusieurs cavaliers et chevaux. » Ses cinq autres canons entrèrent en action :

faisant un carnage terrible et couvrant en un instant le sol d'hommes et de chevaux. Cependant les Français persistaient à s'approcher de nous, quoique lentement (la première volée leur avait fait prendre le pas) et il ne semblait pas qu'ils dussent nous culbuter. Nous étions dans un petit creux en dessous du niveau du terrain sur lequel ils marchaient, ayant en face de nous un remblai d'environ un pied et demi ou deux pieds, au sommet duquel courait un chemin étroit, et cela donnait plus d'effet à nos boîtes à mitraille, car le carnage était effroyable.³⁹

Élément intéressant, Mercer estime que ses canons étaient « dans un petit creux en dessous du niveau du terrain sur lequel ils marchaient ». Il se trouvait certainement sur le haut de la crête, qui formait un plateau assez large. Et les carrés britanniques étaient disposés bien en arrière du bord avant de ce terrain plat sur le point de devenir le théâtre d'un massacre. La batterie de Mercer ouvrit le feu à bout portant sur les cavaliers. Puis Mercer cita un récit français, dont il était certain qu'il faisait référence à ses canons. Le cuirassier français écrivit, « À travers la fumée,

je vis les canonnières anglais abandonner leurs pièces, sauf six canons placés en dessous de la route, et presque immédiatement nos cuirassiers furent sur les carrés dont le feu était dirigé en zigzag. Maintenant, pensais-je, ces canonnières vont être taillés en pièces. Mais ces diables continuèrent à tirer à mitraille, les fauchant (les cuirassiers) comme de l'herbe.⁴⁰

Des milliers de cavaliers se démenaient désormais pour attaquer les carrés, mais l'arithmétique leur fut fatale. En supposant qu'un bataillon britannique possédait 500 hommes et formait un carré, chaque face de ce carré présentait

quatre rangs d'environ 30 soldats chacun. Cela faisait 480 hommes garnissant les quatre côtés, sans compter les officiers et sergents se trouvant au centre. Prenons maintenant un côté du carré. 30 hommes étaient agenouillés, le mousquet pointant vers l'extérieur, baïonnette au canon. 30 autres étaient accroupis au deuxième rang, leur baïonnette également dirigée vers l'extérieur. Et derrière eux se tenaient debout 60 hommes faisant feu avec leur mousquet. 30 hommes tenaient de front sur environ 15 mètres, ce qui correspondait à la largeur théorique du carré, mais un cavalier avait besoin de plus d'espace, entre 90 cm et 1,2 mètre. En conséquence, seuls 14 ou 15 cavaliers pouvaient attaquer le côté d'un carré, en approchant en rangs, mais le premier ne pouvait comprendre plus de 15 hommes et ces derniers se retrouvaient face à 120 ennemis, dont la moitié tirait à l'aide de leur mousquet. Cela reste théorique. Généralement, les carrés étaient oblongs, mais c'était arithmétiquement exact. Si la cavalerie chargeait le carré, les cavaliers seraient abattus. Les hommes et les chevaux chutaient, agonisants, gênant les suivants, qui se prenaient des coups de sabot et devaient éviter les cadavres. Une salve transforma la charge en chaos. Le lieutenant fusilier Eeles décrivit assez bien la scène. Les cuirassiers avaient chargé « à une trentaine ou quarantaine de mètres » de son carré :

lorsque j'ai tiré une salve depuis ma compagnie, qui eut pour effet, ajoutée aux coups de feu du 71^e, de faucher tant de chevaux qu'il devint quasiment impossible à l'ennemi de continuer sa charge. Je suis persuadé que la moitié des forces ennemies étaient à terre à cet instant. Quelques hommes et montures furent tués, d'autres, en plus grand nombre, furent blessés, mais la majeure partie fut projetée au sol sur les mourants et blessés.

Ainsi, la plupart des ennemis à terre avaient simplement trébuché sur les blessés et morts des premiers rangs de la charge. Et même si la salve s'était avérée imprécise, ce qui se produisait souvent avec des soldats inexpérimentés ayant tendance à tirer trop haut, la cavalerie ne pouvait toujours pas attaquer de plein fouet le carré car les chevaux devaient faire des écarts pour éviter ces obstacles. À Garcia Hernandez, la Légion allemande du roi était parvenue à briser les carrés parce que la salve française avait tué à la fois un cheval et son cavalier, le poids inerte des deux corps agissant comme un bélier en ouvrant une brèche dans le côté d'un carré, dans laquelle

s'engouffrèrent au galop les autres cavaliers. Mais cette bataille s'était déroulée sur un sol sec et dur, alors qu'à Waterloo les cavaliers se démenaient dans la boue et les cultures emmêlées et leurs rangs avaient déjà été ébranlés par les boulets de canon et les éclats de boîtes à mitraille. Un officier sapeur des Royal Engineers qui se mit à l'abri dans un carré du 79^e, estima que trop d'hommes avaient tiré trop haut lors de la première salve, les balles de mousquet ne faisant pas grand-chose à la cavalerie ennemie. Mais les cavaliers continuaient de faire des écarts, longeant les flancs du carré et étant bien entendu accueillis par d'autres tirs de mousquet. Et, derrière la première rangée de carrés se trouvaient d'autres carrés, d'autres baïonnettes et d'autres mousquets. Ney avait conduit sa cavalerie dans un labyrinthe mortel.

La cavalerie était capable d'enfoncer des carrés, par un concours de circonstances, comme à Garcia Hernandez, mais c'était plutôt la peur qui désunissait l'infanterie. Une charge de cavalerie était un spectacle effrayant, des hommes costauds sur de grands chevaux, dotés d'un plastron, d'un casque et de plumes, le grondement des sabots, la vue des épées et des sabres levés afin de frapper. Des troupes peu aguerries pouvaient paniquer ou des carrés être anéantis par des tirs de canons et de mousquets, offrant aux cavaliers l'occasion de terminer leur mission sanglante. En 1809, lors de la bataille de Wagram, les Chasseurs français avaient enfoncé un carré autrichien en lançant une attaque en biais qui avait touché le côté venant de tirer une salve destinée à une autre unité de cavalerie. Mais cet exploit était si rare que le colonel à la tête des Chasseurs victorieux fut immédiatement promu.

Il arrivait même à des troupes expérimentées d'être impressionnées en voyant une charge de cavalerie. Le sergent Tom Morris, qui avait un officier dont la femme enceinte fit le trajet à pied entre les Quatre-Bras et Bruxelles, se trouvait dans un carré et vit les cuirassiers arriver par la crête.

En tant qu'ennemis, leur apparence suffisait assurément à faire naître en vous un sentiment de terreur. Ils faisaient tous plus d'1,80 m, étaient équipés de casques et de plastrons en acier... Leur allure était tellement redoutable que j'estimai nos chances nulles contre eux.

Rees Howell Gronow était enseigne au sein du 1^{er} Foot Guards. Son bataillon était resté à Londres afin de participer à des cérémonies, mais le jeune Gronow, sorti tout juste trois ans plus tôt d'Eton College et voulant à

tout prix accompagner l'armée en Flandre, avait emprunté 200 livres et les avait jouées, multipliant la somme par trois, ce qui lui avait suffi pour acheter des chevaux. C'est ainsi qu'il embarqua pour la Belgique sans demander la permission. Au lieu d'être en train de monter la garde au palais Saint James, il se trouvait sur la crête et aucun homme, dit-il, n'oublierait jamais « cette charge atroce mais grandiose ».

Assez loin, vous perceviez ce qui semblait être une immense ligne en mouvement, ne cessant d'avancer, qui scintillait comme une mer démontée sur laquelle se reflète le soleil. Arrivaient les troupes à cheval qui, lorsqu'elles étaient suffisamment près, faisaient trembler la terre de leurs pas. On pensait que rien ne pouvait résister au choc porté par cette terrible meute mouvante. Il s'agissait des célèbres cuirassiers... qui s'étaient distingués sur la plupart des champs de bataille d'Europe. Ils se retrouvèrent incroyablement vite à moins d'une vingtaine de mètres de nous, hurlant « Vive l'Empereur ! » L'ordre « Préparez-vous à recevoir la cavalerie » avait été donné. Chaque homme des premiers rangs s'agenouilla et les cuirassiers déchaînés se retrouvèrent face à un mur d'acier hérissé maintenu par des mains fermes... La charge de la cavalerie française fut bravement menée, mais nos tirs précis fauchèrent les hommes et les chevaux et, très vite, la plus grande confusion s'empara de leurs rangs... Divers régiments de cavalerie, dragons lourds, lanciers, hussards, carabiniers de la Garde, n'eurent de cesse de s'efforcer d'enfoncer nos murs d'acier.

Certaines unités de la cavalerie française étaient dotées de carabines, de mousquets à âme lisse et canon court, dont elles se servaient contre les carrés, mais Gronow estimait que l'effet de ces armes « était mince » et que les cavaliers avaient beaucoup de mal à recharger dans la mêlée, tandis que les manteaux rouges savaient recharger très vite. « Nos hommes, consigna Gronow, avaient l'ordre de n'ouvrir le feu que face à une foule d'ennemis proches. » Même le moins précis des mousquets ne pouvait manquer un régiment de cavalerie à 20 pas et les hommes avaient pour ordre de viser les chevaux car une monture blessée à terre constituait un véritable obstacle pour les autres cavaliers. « C'était désolant d'assister à l'agonie des pauvres chevaux », dit Gronow. Et la mousqueterie était efficace. Des salves régulières, incessantes et impitoyables rendaient impuissante la charge de cavalerie. Les tirs de mousquets, dit-il :

abattirent un grand nombre de chevaux et créèrent une confusion indescriptible. Les montures du premier rang de cuirassiers, malgré tous les efforts de leurs cavaliers, s'arrêtaient, tremblantes et recouvertes d'écume à une vingtaine de mètres de nos carrés. Généralement, elles résistaient à toute tentative de les faire foncer contre l'alignement de lames acérées.

Les fusiliers à veste verte formèrent également un carré. Le fusil était une arme plus courte que le mousquet, il était doté d'une baïonnette en acier plus longue, de 58 cm. Le fusilier John Lewis vit arriver les cuirassiers, « tous vêtus d'une armure ». Gronow pensait peut-être que la carabine n'était pas une arme efficace, mais Lewis n'aurait pas été d'accord :

Nous nous sommes tous rapprochés les uns des autres et avons formé un carré lorsqu'ils sont arrivés à une dizaine de mètres de nous. Ils ont alors constaté qu'ils ne pouvaient pas nous faire grand-chose. Ils ouvraient le feu sur nous avec leurs carabines, puis faisaient tout de suite demi-tour. L'homme à ma droite fut touché au ventre et se mit à saigner comme un cochon que l'on aurait égorgé. Je lui ai parlé et il m'a simplement dit : « Lewis, je suis fichu ! », et il est mort tout de suite après. Pendant tout ce temps, nous n'avons pas arrêté de tirer sur les membres de la Garde impériale qui battaient en retraite, mais ils revenaient, puis tiraient avant de faire demi-tour. Alors que je rechargeais mon fusil, un de leurs tirs est venu percuter mon arme, à moins de cinq centimètres au-dessus de ma main gauche. J'étais en train d'enfoncer la balle avec ma main droite. Leur tir a brisé le fût et tordu le canon de mon arme, m'empêchant de faire descendre la balle. Puis, à ce moment précis... le tir d'un canon de 9 livres coupa en deux le sergent de notre compagnie. Il ne se trouvait pas à plus de trois places derrière moi. J'ai donc jeté mon fusil et récupéré le sien.

Gronow avait comparé la cavalerie adverse à une « mer démontée » et, comme une vague se brisant sur la plage, les cuirassiers arrivèrent, furent stoppés et se replièrent. Une fois les cavaliers repartis du sommet de la crête, les artilleurs alliés sortirent en courant des carrés et ouvrirent de nouveau le feu. Le capitaine Mercer fit doubler la charge de ses canons, mettant une boîte à mitraille par-dessus un boulet. La cavalerie se reformait à une

cinquantaine de mètres, puis chargea de nouveau. Il cria alors « Feu ! »

L'effet fut terrible. Le premier rang presque entier tomba d'un seul coup, et les boulets pénétrèrent dans la colonne, portant la confusion sur toute sa longueur... Nos canons étaient servis avec une étonnante activité... Ceux qui poussaient en avant par-dessus le tas de cadavres d'hommes et de chevaux ne gagnaient que quelques pas pour tomber à leur tour et ajouter aux difficultés de ceux qui les suivaient. La décharge de chaque pièce était suivie de la chute des cavaliers et de leurs montures, comme l'herbe sous la faux du moissonneur.⁴¹

Cependant, les Français persévéraient, s'enfonçant dans les espaces entre les carrés mais décimés par les tirs de mousquet. Les carrés alliés étaient un endroit assez sûr lorsque la cavalerie entama sa charge car l'artillerie française cessa le feu. Mais dès que la cavalerie se retira, les canons ennemis reprurent leur bombardement et, dans la mesure où les cavaliers se repliaient juste derrière la crête, les fantassins ne pouvaient s'allonger. Les carrés étaient donc pilonnés par des boulets de canon et des obus. Les Français avaient également placé sur le bord avant du plateau leur artillerie à cheval, dont les canons se joignirent donc au bombardement. John Lewis :

L'homme qui se trouvait juste à ma gauche eut le bras gauche emporté par le boulet d'un canon de 9 livres, juste au-dessus du coude. Il se tourna et m'agrippa avec son bras droit et son sang se répandit sur mon pantalon.

Le sergent Tom Morris estima que des artilleurs français avancèrent avec la cavalerie, retournèrent un canon britannique et ouvrirent le feu, certainement avec une boîte à mitraille. « Notre situation, écrivit-il, était véritablement épouvantable » :

nos hommes tombaient par dizaines sous le feu ennemi. À ce moment, un gros obus atterrit juste devant nous. Pendant que la mèche se consumait, nous nous demandions combien allaient périr parmi nous. Lorsque l'obus explosa, environ 17 hommes furent tués ou blessés.

En voyant l'intérieur du carré, l'enseigne Gronow fut épouvanté. « Il était impossible de faire un mètre », écrivit-il :

sans marcher sur un camarade blessé ou les corps des morts. Et les grognements sonores des blessés et mourants étaient des plus effrayants... Notre carré était un vrai hôpital, plein de soldats morts, agonisants et mutilés. Les charges de la cavalerie étaient en apparence redoutables, mais nous soulageaient en fait au plus haut point car l'artillerie ne pouvait alors plus nous tirer dessus.

Étonnamment, Ney persista avec les attaques de cavalerie. Aucun carré n'avait été enfoncé, mais il continua à lancer les cavaliers jusqu'en haut de la colline, allant se heurter au feu croisé d'une mousqueterie disciplinée. Et il insista, envoyant encore plus d'hommes, jusqu'à ce que la charge soit presque aussi imposante que celle d'Eylau. Environ 9 000 cavaliers se ruaient désormais sur 20 000 fantassins. Ney vit une brigade de carabiniers, des hommes dotés de plastrons, attendant dans une parcelle en contrebas près d'Hougoumont. Leur chef, le général Blancard, avait reçu l'ordre du général de Kellermann de ne pas se mêler à la folie, mais, comme se souvint de Kellermann, le maréchal Ney :

court à elle [la brigade] et s'indigne de son inaction. Il lui ordonne de se précipiter sur sept ou huit carrés anglais... flanqués de nombreuses batteries d'artillerie. Les carabiniers durent obéir. Soit impuissance, soit maladresse, leur charge n'eut aucun succès. La moitié de cette brigade fut couchée par terre.⁴²

En regardant, effaré, la cavalerie chevaucher encore et encore vers sa perte, le général Foy dit que c'était ce que la France possédait de mieux. « J'ai vu leurs plastrons dorés, dit un officier d'infanterie français en parlant des cuirassiers, ils sont passés devant moi, puis je ne les ai plus vus. »

La cavalerie faisait parfois des pauses entre les carrés. Ils défiaient l'infanterie britannique d'ouvrir le feu, tous les cavaliers sachant pertinemment que leur plus grande chance d'enfoncer un carré se situait juste après une salve, quand les deux rangs de derrière étaient en train de recharger. C'est ainsi que le carré avait été brisé à Wagram, mais l'infanterie britannique était formée à tirer par section ou compagnie, de sorte que des mousquets étaient toujours chargés. La cavalerie française n'avait aucune chance de s'en sortir. Les cavaliers passèrent devant les carrés, essuyant les tirs ennemis, puis rencontrèrent la cavalerie légère britannique qui attendait à

l'arrière des formations d'infanterie. Certains Français tentèrent d'échapper au trajet retour exposé aux tirs des carrés en passant derrière Hougomont, se retrouvant ainsi dans la partie de la vallée où se trouvait leur camp. Il s'agissait de cuirassiers, pour bon nombre blessés, dont les chevaux étaient fatigués. Les cavaliers tombèrent sur un chemin encastré semblant idéal pour rejoindre les lignes françaises en toute sécurité, sauf que ce n'était pas le cas. Le chemin était barré par un abattis et le 51^e, bataillon du Yorkshire, et un régiment de Brunswickois les attendaient à proximité. Le sergent William Wheeler, du 51^e, raconta ce qui se produisit dans une lettre écrite à ses parents cinq jours plus tard :

Nous les avons vus arriver et nous étions prêts. Nous avons ouvert le feu et tout a été réglé en un instant. Le temps de recharger et que la fumée se soit dissipée, on n'a vu qu'un seul individu courir sur le sommet devant nous. Un autre a été sauvé d'un lynchage, que s'apprêtaient à commettre des Brunswickois, par le capitaine Jno. Ross. Je suis allé voir le résultat de nos tirs et je n'avais jamais vu un tel spectacle dans si peu d'espace. Une centaine d'hommes et de chevaux étaient entassés, allongés. Ceux qui avaient été tués sur le coup avaient eu de la chance car, en se débattant, les chevaux blessés chutaient et donnaient des coups de sabots, terminant le travail que nous avions entamé.

Wheeler ne vit qu'un survivant, mais il y en avait en fait quelques autres et un commandant d'infanterie français les vit revenir dans la partie de la vallée occupée par leur camp :

On vit tout à coup une fumée s'élever comme celle qu'une meule de foin ou de paille en feu aurait pu produire ; on y courut, et l'on vit quinze à dix-huit cuirassiers... Hommes, chevaux étaient défigurés ; ... couverts de sang, noirs de boue... Un sous-lieutenant seul avait ramené ces hommes de cette course périlleuse, mortelle, à travers la moitié d'une armée ! Les chevaux étaient couverts de sueur, et la fumée que nous avions aperçue n'était autre que les émanations de la vapeur de leur corps... quelle charge terrible !⁴³

Et les cavaliers y retournaient et étaient de nouveau repoussés. Le 14^e Foot était un régiment du Bedfordshire et le seul de tous les bataillons britanniques présents à Waterloo à ne pas avoir fait les campagnes de la guerre de la

Péninsule avec Wellington. L'officier à sa tête était le lieutenant-colonel Tidy, « Vieux Frank » pour ses hommes, et sa fille consigna par écrit les conseils de son père à ses soldats inexpérimentés voyant approcher la redoutable cavalerie.

« Maintenant, mes jeunes chenapans, dit-il, tenez bon ! Si vous restez dans la position que vous occupez actuellement, vous ne craignez rien, mais si l'un de vous se retire, la grande faucheuse vous attrapera tous autant que vous êtes. »

Et là résidait la clé. Tenir bon, car tant que le carré conservait sa cohésion, la cavalerie française demeurait impuissante. Le sergent Wheeler admira :

le courage intrépide plein de sang-froid de nos carrés, exposés comme souvent au feu destructeur de l'artillerie française et, en même temps ou en moins d'une minute, cernés de toutes parts par la cavalerie lourde ennemie. Celle-ci s'avavançait jusque sous le canon de nos hommes pour les frapper. Mais c'était inutile car ils ne pouvaient enfoncer aucun carré.

Mais la cavalerie française était tout aussi courageuse, chevauchant inlassablement au milieu de tirs d'artillerie infernaux avant de se heurter à la mousqueterie meurtrière. Le lieutenant John Black, des Royal Scots, eut presque pitié de l'ennemi. Il écrivit ainsi à son père :

C'est le plus grand spectacle que l'on puisse imaginer, voir ces hommes arriver au triple galop avec leur armure scintillante et crier de tout leur cœur « Vive l'Empereur ! » et nos hommes hurler également aussi fort qu'ils le pouvaient. Nous les avons gratifiés d'une telle salve que leurs deux premiers rangs tombèrent jusqu'au dernier homme. Ils s'enfuirent, nos hommes les piquant avec leur baïonnette de la plus ignoble des manières jusqu'à ce qu'ils contournent la colline et descendent par le versant opposé. Là, ils eurent droit au même accueil et se retrouvèrent face... à nos arrières, contre lesquels ils effectuèrent leur troisième charge, lanciers en avant. Les cuirassiers furent presque tous décimés, ceux, peu nombreux, qui restaient, se trouvaient derrière les lanciers et ils poussèrent la charge jusqu'à une dizaine de mètres de nous, mais nos tirs étaient si nourris qu'ils ne purent résister et se scindèrent en deux

par le centre, une partie contournant notre carré d'un côté et d'autres passant de l'autre côté. Ils s'exposèrent donc aux tirs des deux côtés et de l'avant de notre carré. Certains hommes coururent vers le sommet de la colline et les touchèrent alors qu'ils descendaient. Sur les 500 ou 600 soldats parmi les plus exceptionnels au monde, seuls 5 hommes et 4 chevaux en réchappèrent. C'est incroyable, mais c'est vrai, parole d'honneur !

Mais si les soldats les plus exceptionnels au monde mouraient, les manteaux rouges succombaient également. La cavalerie ne provoqua certes guère de pertes dans leurs rangs, mais, entre les charges, les artilleurs français continuaient de tirer et l'ordre répété sans cesse était : « Serrez les rangs ! » Certains carrés se rétrécirent en triangle. Les boulets de canon rasaient la crête et fracassaient les carrés. Le sergent Wheeler vit le général « Daddy » Hill, qui commandait le flanc droit de l'armée de Wellington, entrer à l'intérieur du carré du 51^e pour demander à boire car il mourait de soif. Pendant qu'il buvait dans le bidon en bois d'un soldat, un boulet tua quatre hommes non loin de lui. Les charges de cavalerie étaient un échec, du moins du point de vue du maréchal Ney. Il était tellement frustré qu'un cheval de plus ait trouvé la mort sous lui qu'on le vit frapper un canon britannique à l'aide de son épée. Mais, sans le vouloir, il égratignait les forces anglo-néerlandaises, car, tant qu'elles restaient en carré pour résister à la menace que constituait la cavalerie, elles représentaient une cible de choix pour les artilleurs français habiles.

Les pièces d'artillerie anglo-néerlandaises étaient abandonnées entre les charges, puis de nouveau servies lorsque les cavaliers se retiraient, jamais très loin. Plusieurs témoins dirent que la cavalerie retraversa la crête, mais leurs bonnets et leurs casques demeuraient visibles juste derrière la crête quand ils reformaient leurs rangs en vue d'un autre assaut infructueux. Combien de charges ? Personne ne le sait. Certains disent qu'il y en eut sept ou huit, d'autres douze, voire plus. Il n'est pas certain que les Français eux-mêmes l'aient su. Ils continuaient de revenir jusqu'à ce qu'ils ne puissent plus endurer de pertes supplémentaires. Entre deux charges, alors que les cavaliers se préparaient à la suivante, les canons français frappaient la ligne anglo-néerlandaise, comme le décrit un officier de bataillon :

Trois de nos compagnies furent pratiquement taillées en pièces. Un tir

tua ou blessa 25 hommes de la 4^e Compagnie et un autre du même genre tua le pauvre Fisher, mon capitaine, ainsi que 18 soldats de notre compagnie... J'étais en train de lui [Fisher] parler et j'ai reçu sur moi tout son cerveau, sa tête avait été pulvérisée.

La description du soldat John Smith, du 71^e, était plus imagée : « Des jambes, des bras, des têtes volaient dans toutes les directions, mais sans me toucher. » Il jugea la cavalerie française comme « la plus courageuse que nous ayons jamais vue. Elle nous a chargés à plusieurs reprises mais nous sommes restés solides comme des rocs... Ils tombaient cinquante ou soixante à la fois, les chevaux et les hommes formant des tas. » De nombreux chevaux moururent. Plus tôt dans la bataille, avec la charge de la cavalerie lourde, le capitaine Mercer avait observé les canonnières d'une batterie voisine dégager un cheval blessé de leurs canons et avant-trains, mais la pauvre bête ne cessait de revenir, recherchant la compagnie des autres chevaux. Ils sont finalement parvenus à l'extraire et il a trouvé refuge auprès de l'attelage de Mercer. Ce dernier se souvint ainsi :

Je fus saisi d'une sensation d'écœurement mêlé d'une pitié profonde. Un boulet avait complètement emporté la partie inférieure de la tête de l'animal, juste en dessous des yeux. Cependant il vivait et semblait complètement conscient de ce qui se passait autour de lui, tandis que ses grands yeux clairs semblaient nous supplier de ne pas le chasser loin de ses compagnons. J'ordonnai au vétérinaire Price de mettre fin à ses misères, ce qu'il fit en lui passant son sabre au travers du cœur, montrant lui-même de la bonté en cette occasion.⁴⁴

Certains tirailleurs de l'infanterie française avaient suivi la cavalerie et se révélèrent être un véritable fléau, tirant depuis la lisière du plateau sur les canonnières pendant que les cavaliers se remettaient en formation dans la pente en contrebas. Les hommes de Mercer souhaitaient utiliser la boîte à mitraille sur les tirailleurs, mais il avait reçu l'ordre d'économiser ses munitions, sans compter qu'utiliser la boîte à mitraille sur une ligne de tirailleurs éparpillés était une tactique probablement inefficace relevant du gaspillage. Mercer pensa donc qu'il devait montrer l'exemple en chevauchant sa monture devant les gueules de ses canons :

Cela tranquillisa mes hommes. Mais les grands messieurs bleus, me

voyant ainsi les défier, me prirent immédiatement pour cible et commencèrent un véritable exercice pour nous montrer quels mauvais tireurs ils étaient et prouver la vérité du vieux proverbe de l'artillerie : « Plus vous êtes prêt, plus vous êtes en sûreté. » Un gaillard me fit certainement flancher, mais il me manqua. Aussi je le menaçai du doigt, l'appelant coquin, etc. La canaille se mit à ricaner tout en rechargeant son arme et en me visant de nouveau... Comme pour prolonger mon tourment, il mit terriblement longtemps à viser. Pour moi, cela sembla un siècle. Partout où je me tournais je voyais la bouche de son infernale carabine qui me suivait. Enfin le coup partit, la balle siffla près de ma nuque.⁴⁵

Les charges de cavalerie durèrent environ deux heures. C'était du gaspillage, détruisant une grande partie de la cavalerie de Napoléon pour guère de résultats et, surtout, cela revenait à perdre un temps pourtant précieux. Le maréchal Ney persévéra dans une tactique qui ne portait pas ses fruits, et Napoléon, observant cela depuis un endroit situé à proximité de la Belle-Alliance, n'intervint pas. Wellington, en revanche, était totalement impliqué, allant à cheval de bataillon en bataillon, s'abritant parfois à l'intérieur d'un carré et se servant de la vitesse de sa monture pour échapper à une incursion de la cavalerie ennemie. Sa présence était importante. Les hommes l'observaient, voyaient son calme apparent, ce qui renforçait leur confiance. Il parlait avec les officiers en s'assurant que les hommes l'entendent par-dessus l'épouvantable vacarme : « Qu'ils aillent au diable, ce n'est qu'un canon, après tout ! » Il encourageait ses hommes à endurer l'épreuve, leur promettant une période de paix s'ils remportaient la bataille. On l'entendit également marmonner : « Plût au ciel que la nuit et les Prussiens arrivent auparavant ! » Pourtant, on n'était pas loin du jour le plus long de l'année, et la nuit ne tomberait pas avant au moins quatre heures.

Mais, pendant que les cavaliers français se faisaient massacrer, des tirs de canons retentirent bien à l'est de là. Au sein des carrés anglo-néerlandais ou des escadrons lancés à l'assaut, personne ne remarqua probablement ces bruits, couverts par les grondements de l'artillerie alliée, le crépitement de la mousqueterie, le son particulier des balles de mousquet frappant les plastrons comme « le bruit d'une averse de grêle tombant sur des vitres », dit Gronow, et par le fracas des sabots, mais ces bruits étaient de mauvais augure, tout du moins pour les Français, car il s'agissait des premiers tirs de canon prussiens.

La bataille de Waterloo venait de se transformer en affrontement entre trois armées.

* * *

Les Prussiens avaient enduré une longue marche éreintante sur de mauvaises routes, tout en entendant les canons de Mont-Saint-Jean, dont le bruit se rapprochait et s'amplifiait. Une fois passé le dangereux défilé de la Lasne, ils se retrouvèrent en plein cœur du touffu Bois de Paris, à partir duquel un seul chemin boueux plein d'ornières menait vers l'ouest, que durent emprunter tous leurs canons et avant-trains de munitions, tirés par des chevaux fatigués. Tout ceci prit du temps. Il n'était pas question que les hommes intègrent le champ de bataille bataillon par bataillon, sous peine d'être une proie facile pour les Français. Ils devaient arriver ensemble, prêts à combattre. Par conséquent, von Blücher rassembla ses hommes dans le Bois de Paris.

Il avait le choix : partir vers le nord afin que son armée rejoigne les hommes de Wellington sur leur crête ou avoir l'audace d'attaquer au sud afin de tenter d'encercler les Français. Il choisit la dernière solution. Le corps du général von Bülow, qui n'avait pas combattu à Ligny, devait attaquer vers le village de Plancenoit, situé derrière la position de Napoléon. 31 000 hommes devaient participer à l'attaque initiale. Lorsqu'ils sortiraient du bois et se déploieraient dans les champs en colonnes par bataillon, ils verraient un repère, la flèche de l'église de Plancenoit.

Le 1^{er} Corps, sous les ordres du général von Zieten, qui avait terriblement souffert à Ligny, suivit les hommes de von Bülow vers le champ de bataille. Ils avaient pris un itinéraire plus au nord car leur mission était de rejoindre les forces anglo-néerlandaises sur leur crête. Des messagers avaient fait des allers-retours à cheval toute la journée, mais von Blücher dépêcha deux officiers de cavalerie annoncer son arrivée au duc de Wellington. Les deux hommes, revêtus de leur uniforme prussien, galopèrent en face de l'aile gauche du duc, toujours jonchée des cadavres des fantassins de d'Erlon. Ils furent acclamés tout du long.

Il était environ 16 h 30 quand les Prussiens sortirent spectaculairement du bois. La tactique d'attaque de flanc, qui avait échoué à Ligny et aux Quatre-Bras, avait enfin fonctionné. Napoléon avait espéré que d'Erlon attaquerait par un flanc à Ligny, tandis que von Blücher attendait la même chose de Wellington. Deux jours plus tard, il se produisit bien une attaque de flanc. Napoléon avait prié pour que Grouchy mène l'assaut, mais ce dernier se

trouvait encore à Wavre, où il s'occupait de l'arrière-garde prussienne. Grouchy menait la mauvaise bataille au mauvais endroit et les hommes qu'il devait combattre au départ luttèrent désormais contre Napoléon. « Nos hommes étaient épuisés, écrivit Franz Lieber, mais le vieux von Blücher ne nous autorisa pas à nous reposer. »

Lorsque nous sommes passés devant le maréchal... nos soldats commencèrent à pousser des hurrahs car ils étaient toujours ravis de voir le « Vieux », comme on l'appelait. « Du calme, les gars, dit-il. Taisez-vous. Il sera bien temps de vous exprimer une fois la victoire acquise. » Il donna son célèbre ordre... qui se conclut par : « Nous allons vaincre parce que nous devons vaincre. »

Le régiment Colberg de Lieber était en réserve et il regarda les hommes de von Bülow progresser à découvert dans les champs vers la lointaine flèche de l'église. La cavalerie, l'infanterie et l'artillerie avançaient de concert, dans le cadre d'une attaque « toutes armes » qui était précisément ce que le maréchal Ney n'était pas parvenu à réaliser lorsqu'il avait envoyé sur la pente, mais à la mort, la cavalerie française. L'artillerie française entama un duel avec l'artillerie lourde prussienne, qui devait être déplacée toutes les deux ou trois minutes afin de suivre le restant des troupes. Il s'agissait d'une attaque classique : les canons et les fantassins ensemble, avec la cavalerie en soutien et les tirailleurs devant. La cavalerie menaçait en permanence la ligne de tirailleurs prussiens mais ne l'attaqua qu'une fois. Le capitaine von Colomb, des hussards prussiens, les chassa. Un peu plus tard, il reçut l'ordre d'attaquer un carré français et rechercha des volontaires au sein de son régiment. « Volontaires, avancez-vous ! », dit-il, et tous les hommes de son régiment firent avancer leurs chevaux de quelques pas en avant.

Dans ces champs, il était impossible de se mettre à couvert, il n'y avait aucune contrepente où s'abriter et les canonnières des deux camps bénéficiaient de cibles faciles. Le colonel Auguste Pétiet vit un boulet de canon :

décapiter un chef d'escadron, emporter deux jambes du cheval d'un autre et tuer le cheval du colonel Jacquinet, l'officier à la tête du 1^{er} de Lanciers et frère du général commandant la division. Un seul tir faucha trois officiers supérieurs du 1^{er} de Lanciers.

Le général Lobau était en infériorité numérique et fut repoussé, mais derrière lui se trouvait Plancenoit, le plus gros village du secteur. Français et Prussiens avaient appris dans les ruelles étroites de Ligny et de Saint-Amand tout le caractère vicieux de combats livrés dans un village. La même épreuve les attendait désormais à Plancenoit. Les maisons étaient en pierre, tout comme les murs du cimetière, et Lobau avait transformé le village en forteresse, qu'il se devait de tenir, sous peine que les Prussiens ne marchent derrière les forces de Napoléon et coupent la route de Bruxelles. Lobau ne déçut pas Napoléon, ses hommes offrirent une superbe résistance, mais les effectifs prussiens augmentèrent et les bataillons de Blücher menacèrent très vite de cerner tout le village. Lobau demanda de l'aide.

Le lieutenant-général Johann von Thielmann supplia également qu'on l'aide. Il dirigeait l'arrière-garde restée à Wavre afin de parer toute attaque lancée par le corps de Grouchy. Grouchy disposait de 33 000 hommes et von Thielmann de seulement la moitié, mais les Prussiens disposaient de la Dyle comme ligne de défense. Les combats furent violents, surtout au niveau du Pont du Christ, à Wavre, mais l'avantage du nombre que possédaient les Français permit à Grouchy de déborder von Thielmann, lequel envoya à von Blücher par messagers une demande de renforts.

« Il n'aura pas l'ombre de la queue d'un cheval », répondit von Blücher, qui savait que les combats de Wavre n'étaient qu'accessoires. Comme le dit von Gneisenau, « peu importe qu'il soit battu à partir du moment où nous l'emportons ici ».

C'était une soirée estivale. La fumée enveloppait la vallée et partait désormais des canons situés à Plancenoit. La bataille pour la capture de ce village avait commencé, mais au nord, pendant ce temps, là où la ligne de Wellington était mise à mal et entamée, les Français attaquaient de nouveau.

* * *

La cavalerie du maréchal Ney avait mené un assaut courageux mais désespéré, lançant chevaux et cavaliers contre des carrés inébranlables.

Ces carrés auraient pu être enfoncés par l'artillerie si Ney était parvenu à acheminer plus de canons près de la ligne. Il aurait également pu les détruire à l'aide de l'infanterie. C'était le côté pierre-feuille-ciseaux de la stratégie guerrière de Napoléon. Si vous réussissiez à forcer un ennemi à former un carré, vous pouviez alors attaquer celui-ci avec une ligne d'infanterie et l'écraser avec votre mousqueterie. En toute fin d'après-midi, le maréchal Ney

opta enfin pour cette tactique, ordonnant à 8 000 fantassins d'attaquer les carrés britanniques. Un historien a suggéré que Napoléon avait laissé les charges de cavalerie se poursuivre car la présence de cavaliers forçait les forces anglo-néerlandaises à rester en carré et celles-ci devenaient donc vulnérables à ses tirs d'artillerie. Les bombardements décimèrent sans nul doute les rangs de Wellington, mais cela a-t-il suffi à les affaiblir, et est-ce que cela a permis ensuite de lancer une attaque de l'infanterie pour enfoncer la ligne adverse ?

Les 8 000 fantassins appartenaient au corps du général Reille et n'avaient pas participé à la bataille d'Hougoumont, où les combats faisaient toujours rage, et où les Français n'étaient pas encore près de s'emparer du château. Les balles de mousquet continuaient de marteler les murs, les obus explosaient parmi les décombres fumants du bâtiment principal et les corps s'entassaient dans le verger et le potager, mais Hougoumont tenait bon.

Les défenseurs du château auraient pu voir les colonnes françaises grimper la pente située à l'est de leur position. 8 000 hommes marchaient au son des tambours, Aigles au vent. Waterloo fut une bataille d'une telle ampleur, si intense et si spectaculaire, que cette attaque menée par les fantassins de Reille est souvent négligée, comme s'il s'était agi d'une escarmouche sans importance, alors qu'elle mérite qu'on s'y attarde. La plus grande charge d'infanterie de toute la guerre de la Péninsule était d'une ampleur similaire, 8 000 Français ayant marché vers les horreurs de la bataille d'Albuera. Pour l'heure, le maréchal Ney envoya la division du général Bachelu et celle du général Foy grimper la longue côte. Elles avaient pour mission de se déployer en ligne, puis d'étouffer les carrés britanniques à coups de mousqueterie, mais les Britanniques n'allaient adopter la configuration du carré qu'en cas de menace de la cavalerie, et la cavalerie française était épuisée. Elle avait enchaîné les charges, affiché un courage extraordinaire, mais trop de cuirassiers avaient péri à flanc de coteau et elle ne pouvait effectuer une charge supplémentaire. L'infanterie grimpa donc la colline sans soutien de cavalerie, les Britanniques pouvant alors l'accueillir en ligne, en l'occurrence à quatre rangs, ce qui limitait leur puissance de feu, mais les chefs de bataillon savaient que la cavalerie pouvait faire son retour et qu'une ligne à quatre rangs était un compromis permettant de la transformer plus rapidement en carré.

L'infanterie française s'était rassemblée à l'abri des balles, dans le bois situé sous Hougoumont. Les Français envoyèrent d'abord des tirailleurs, qui

affrontèrent leurs homologues britanniques, les deux camps se servant des nombreux chevaux morts et agonisants comme abris. Et derrière les tirailleurs français se trouvaient les colonnes d'attaque. « À peine venions-nous de quitter le bois », dit le colonel Trefcon, aide de camp du général Bachelu :

qu'une pluie de balles et de mitraille vint s'abattre sur nous. Je me trouvais à côté du général Bachelu lorsqu'il fut atteint de plusieurs projectiles et eut son cheval tué sous lui... Un feu d'une violence inouïe nous accueillit au moment où nous touchions les Anglais de nos baïonnettes. Nos soldats tombèrent par centaines, les autres durent battre précipitamment en retraite : il n'en serait pas revenu un seul.

« Battre précipitamment en retraite » est une façon de décrire ce qui se passa. Le général Foy, qui dirigeait sa brigade à la gauche de la division de Bachelu, fut plus brutal :

Près de joindre les Anglais, nous avons reçu un feu très vif de mitraille et de mousqueterie. C'était une grêle de mort. Les carrés ennemis avaient le premier rang genoux en terre et présentaient une haie de baïonnettes. Les colonnes de la 1^{re} Division [du général Bachelu] prirent la fuite les premières : leur mouvement a entraîné celui de mes colonnes. En ce moment j'ai été blessé. Une balle m'a traversé le haut du bras droit, mais l'os n'a pas été touché. Je pensais n'avoir qu'une contusion et je suis resté sur le champ de bataille. Tout le monde fuyait. J'ai rallié les débris de ma division dans le ravin adjacent au bois de Hougomont. Nous n'avons pas été poursuivis.⁴⁶

L'infanterie britannique avait de nouveau fait montre de l'efficacité de sa puissance de feu et la ligne avait de nouveau pris le meilleur sur la colonne. 8 000 hommes avaient été battus en quelques secondes, chassés de la crête par des salves de mousqueterie particulièrement concentrées, et déchiquetés par la mitraille. Les survivants s'enfuirent, descendant cette pente rendue glissante par le sang, couverte de chevaux morts et mourants et d'hommes morts et blessés. Elle était jonchée de plastrons jetés par les cuirassiers désarçonnés qui s'étaient enfuis pour sauver leur peau, et de fourreaux, car nombre de cavaliers français les avaient abandonnés pour montrer qu'ils ne rengaineraient leur arme qu'une fois la victoire acquise.

Envoyer des fantassins sans appui attaquer des troupes britanniques, certes

blessées mais pas décimées, était stupide, tout comme de lancer une cavalerie sans soutien d'infanterie ou d'artillerie adéquat. Si l'Empereur pensait que le sacrifice de sa cavalerie déboucherait sur la destruction de l'infanterie de Wellington, « une grêle de mort » et « un feu d'une violence inouïe » lui prouvèrent qu'il s'était gravement fourvoyé. Pour enfoncer la ligne de Wellington, les Français devraient jouer bien plus habilement à pierre-feuille-ciseaux car les généraux Foy et Bachelu venaient de découvrir que les bataillons britanniques, même martyrisés, étaient encore capables de tirer des salves de mousquets foudroyantes.

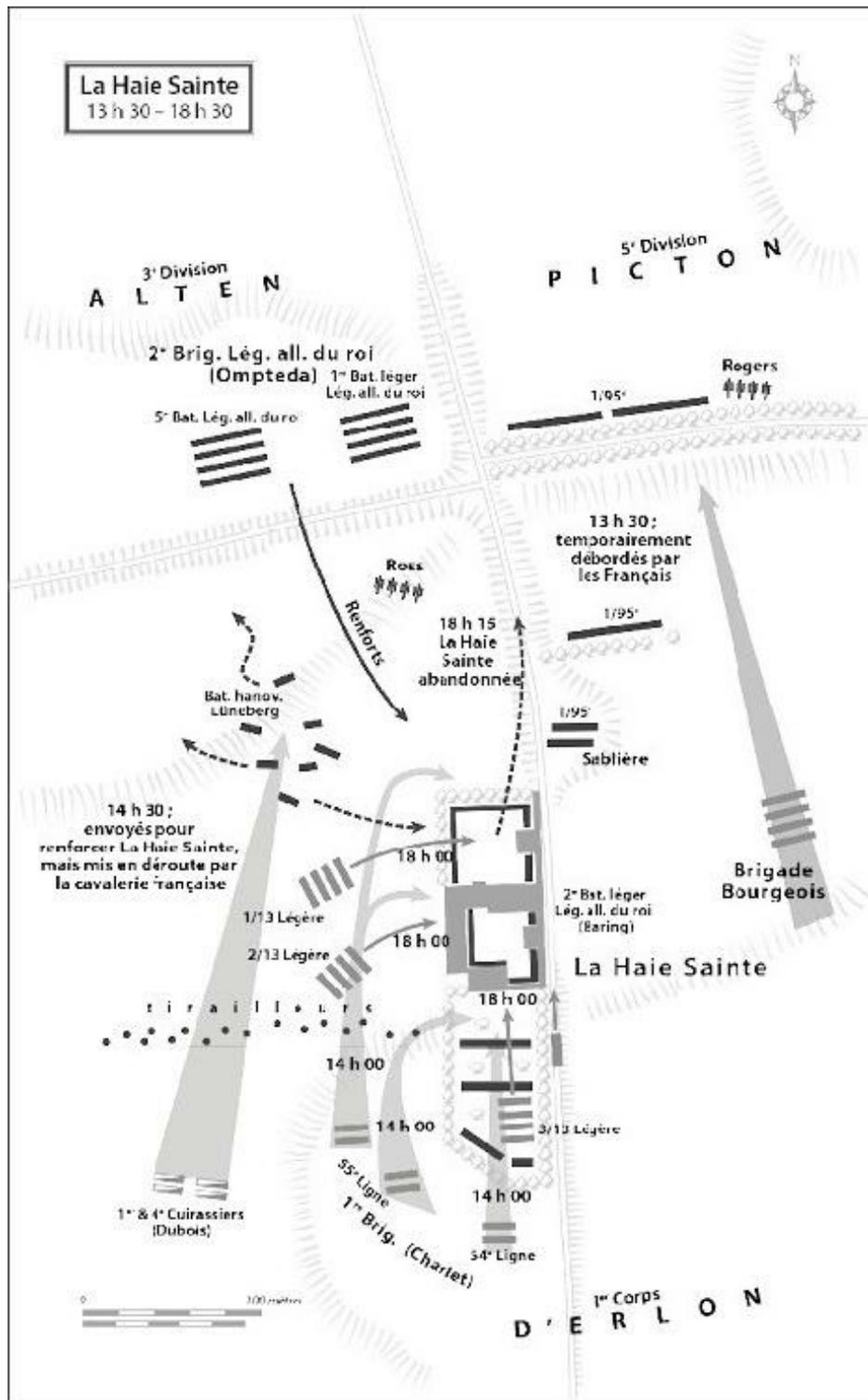
La canonnade à longue distance se poursuivit. Les manteaux rouges se reculèrent de la crête et les obus tombèrent sur eux, les boulets de canon frôlant le plateau situé sur le sommet de la crête, mais cette bataille n'allait pas être gagnée grâce à l'artillerie. Les Français se devaient d'attaquer de nouveau la ligne anglo-néerlandaise, bien que les précédentes tentatives aient toutes échoué. Mais c'est alors que survint le succès si précieux qu'ils attendaient tant.

La situation était critique au centre de la ligne de Wellington.



11

Défendez-vous ! Défendez-vous !
Ils arrivent de partout !



« Pilonnez, messieurs », dit le duc de Wellington alors que les Français continuaient de bombarder sa ligne, « nous verrons bien qui pilonnera le dernier ».

La stratégie du duc était assez simple. Il avait décidé de combattre sur la

crête en espérant tenir à distance Napoléon le temps que von Blücher arrive. Ce dernier se trouvait bien sur le champ de bataille, mais l'avancée prussienne semblait désespérément lente. Wellington paraissait calme, mais des hommes remarquèrent qu'il regardait souvent sa montre et le duc signala par la suite que les aiguilles semblaient avoir considérablement ralenti, leur mouvement devenant presque imperceptible. L'attaque prussienne sur Plancenoit éloignait les troupes françaises de la bataille livrée entre les deux crêtes, mais Wellington ou ses hommes n'en avaient pas encore conscience, car ils étaient toujours massivement bombardés par l'artillerie, et l'infanterie se regroupait sur la crête française avant de partir une nouvelle fois à l'assaut de la position du duc.

Les belles filles de Napoléon pilonnaient la crête de Wellington, mais l'artillerie ne pouvait à elle seule secouer les troupes anglo-néerlandaises. Un autre assaut s'imposait. Jusqu'à présent, les Français avaient involontairement aidé Wellington. Le retard accumulé afin de laisser sécher le terrain, en ce jour où chaque minute comptait, avait été une bénédiction pour le duc. Puis d'Erlon avait attaqué en adoptant une configuration pesante, ce qui rendait la formation d'un carré presque impossible pour ses hommes. Ils avaient donc été enfoncés par la cavalerie, tandis que Ney, dans un accès d'optimisme provoqué par son orgueil démesuré, avait lancé la cavalerie de Napoléon contre la puissance de feu britannique. Mais désormais, alors que le bruit des canons retentissait depuis le secteur de Plancenoit, les Français étaient dans le droit chemin.

La Haie Sainte était le bastion central de la position du duc, forteresse située devant la crête, auprès de la grand-route reliant Bruxelles à Charleroi. Il s'agissait d'une imposante ferme, même si elle était bien plus modeste que le château d'Hougoumont, et construite tout en pierre. Tout près des Français se trouvait le verger, puis, derrière, la ferme, tandis que le potager était plus près de la crête britannique et à environ 180 mètres du carrefour. La cour était entourée de bâtiments sur trois côtés ; le quatrième côté, au bord de la route, était protégé sur la longueur par un haut mur de pierre dans lequel se trouvaient deux portes. Le sud de la ferme était occupé par une immense grange, dotée de grosses portes qui donnaient sur les champs par lesquels avait chargé la cavalerie française. Mais, désespérément en quête de combustible lors de la nuit humide, la garnison avait démonté, démoli et fait brûler les deux portes. Le côté ouest de la cour était occupé par une rangée d'écuries et d'étables, tandis que sur le flanc nord se trouvait la ferme

proprement dite, dotée d'un étroit passage allant de la cour au potager.

La ferme avait été assiégée tout au long de la bataille, mais, contrairement à Hougomont, elle n'avait pas été correctement préparée défensivement. Les énormes portes de la grange n'étaient plus là, offrant aux Français un point d'entrée facile, tandis que les murs n'avaient pas été garnis de meurtrières. Le génie, à savoir les hommes chargés des travaux sur le champ de bataille, avait été affecté à la préparation d'Hougoumont pour le supplice qui l'attendait, et la Haie Sainte laissée pour compte. Un officier d'état-major britannique avait du mal à digérer cet impair :

La garnison était insuffisante, les ouvriers avaient été appelés ailleurs, l'endroit fut considéré suffisamment solide pour ce que l'on souhaitait en faire, et, pendant la nuit, rien ne fut fait pour améliorer sa défense. Pourtant, les travaux d'échafaudage, de construction de meurtrières, de portails et de portes, de découverture partielle, de déblayage et de sécurisation du stock de munitions, auraient dû être effectués durant toute la nuit.

Néanmoins, les défenseurs allemands parèrent toutes les attaques françaises. Les Français s'étaient emparés du verger et du potager, mais la cour entourée d'imposants bâtiments en pierre et les fusiliers de la Légion allemande du roi leur posaient problème. Le potager fut repris par la garnison lorsque le corps de d'Erlon fut brisé et qu'il dut battre en retraite ; cependant, les tirailleurs français restèrent dans le verger. Ils tentèrent de mettre le feu au toit de la grange, mais la garnison se précipita vers la mare se trouvant dans la cour pour éteindre les flammes. Le major George Baring, officier expérimenté de talent, dirigeait les défenseurs. Il avait débuté la bataille avec 400 hommes, mais avec les renforts injectés dans la ferme dans l'après-midi, ses effectifs avaient doublé.

Ils embêtaient vraiment les Français. Toute attaque de la crête de Wellington s'exposait au tir en enfilade de la Légion allemande du roi et des fusiliers britanniques situés dans la sablière, juste derrière la ferme et de l'autre côté de la route. La Haie Sainte ôtait aux Français toute possibilité d'attaque frontale au niveau du centre de la crête de Wellington, les forçant à concentrer leurs assauts entre la ferme et Hougomont ou entre la ferme et les bâtiments se trouvant sur la gauche de la ligne anglo-néerlandaise.

Par conséquent, la Haie Sainte, malgré son manque de préparation, se

révélaient être un obstacle majeur pour des assaillants français qui avaient tenté de la capturer durant tout l'après-midi. L'ennemi, écrivit Baring, « se battit avec un courage que je n'avais encore jamais vu chez les Français ». L'entrée de la grange avait été barricadée et se trouvait désormais partiellement bloquée par des cadavres ennemis, tandis que des meurtrières rudimentaires avaient été percées dans les murs extérieurs, certaines par les tirs de canon adverses, par lesquelles les deux camps tiraient. En fin d'après-midi, après l'échec de la tentative visant à enfoncer l'aile gauche britannique, le maréchal Ney reçut l'ordre de se débarrasser de ce fléau que représentait la Haie Sainte. Il rassembla les bataillons du corps de d'Erlon et les mena sur la grand-route, cette fois-ci en associant également la cavalerie et l'artillerie mobile.

Le résultat, même si Ney ne pouvait le savoir, était inévitable car la garnison se trouvait dangereusement à court de munitions. Baring avait envoyé successivement plusieurs messagers pour réclamer des cartouches, mais aucun n'arriva à destination. Les munitions se trouvaient derrière la crête, prêtes à être distribuées, mais, pour une raison ou pour une autre, aucun des messages de Baring ne parvint à la bonne personne et les réserves de la garnison ne firent que diminuer. « Quel ne fut pas mon sentiment, souligna Baring, quand, en comptant les cartouches, je découvris qu'en moyenne il n'en restait plus que trois ou quatre par homme ! »

Ainsi, sous le soleil couchant, les nuages clairsemés et l'épais voile d'une fumée sulfureuse, les Français attaquèrent de nouveau. Ils cernèrent la ferme et c'est l'un des survivants allemands, le fusilier Frederik Lindau, qui raconte le mieux les événements. Baring le considéra comme un héros car, plus tôt dans l'après-midi, il avait été blessé deux fois à la tête, avait reçu l'ordre de retourner vers la crête pour se faire soigner, mais avait refusé d'abandonner ses camarades. Il combattit avec un bandage peu pratique imbibé de rhum sur la tête, de sorte que du sang lui dégoulinait sans cesse sur le visage. Il était dans la grange lorsque se produisit l'assaut :

Les meurtrières situées derrière nous n'étant pas toutes occupées par quelqu'un, les Français nous tirèrent violemment dessus à travers. Avec quelques camarades, nous nous sommes postés à ces meurtrières, ce qui eut pour conséquence de faire décroître le feu ennemi. Je venais tout juste de tirer quand un Français saisit mon fusil pour me l'arracher des mains. Je dis à mon voisin : « Regarde, ce chien m'arrache mon fusil. »

« Attends, répondit-il, j'ai une balle d'engagée », puis le Français s'est écroulé. C'est alors qu'un autre s'accrocha au canon de mon arme, mais mon voisin de droite le planta en plein visage. J'étais sur le point de rentrer mon fusil afin de recharger quand plusieurs balles m'arrivèrent dessus... l'une d'elles arracha le manteau en laine roulé sur mes épaules et une autre pulvérisa le chien de mon fusil. Pour en récupérer un autre, je me rendis vers la mare, où le sergent Reese était sur le point de mourir. Il ne pouvait même plus parler, mais, lorsque j'ai essayé de prendre son fusil, dont je savais qu'il était de qualité, il me jeta un regard sévère. J'en pris alors un autre, il y en avait plein à terre, puis je suis retourné vers ma meurtrière. Mais j'ai très vite épuisé toutes mes cartouches et, pour pouvoir continuer à tirer, j'ai fouillé les étuis de mes camarades ayant péri, dont la plupart étaient déjà vides... Peu de temps après, j'ai entendu un [officier] hurler à toute la ferme : « Défendez-vous ! Défendez-vous ! Ils arrivent de partout ! » J'ai vu plusieurs Français à cheval sur le mur. L'un d'eux sauta par-dessus... mais, juste à ce moment-là, j'ai planté ma baïonnette dans sa poitrine. Il m'est tombé dessus et je l'ai basculé sans ménagement sur le côté, mais ma baïonnette se retrouvait tordue et j'ai dû la jeter. J'ai vu mon capitaine en train de livrer un combat au corps à corps avec des Français qui se trouvaient à la porte de la maison. L'un d'eux était sur le point de tirer sur l'enseigne Frank, mais le capitaine Graeme le transperça à l'aide de son épée, puis en frappa un autre au visage. J'ai alors couru pour venir à son aide, mais je me suis soudain retrouvé cerné par les Français. J'ai alors fait bon usage de la crosse de mon fusil. J'ai battu l'air jusqu'à ce qu'il ne me reste plus que le canon dans la main, parvenant ainsi à me libérer. Derrière moi, j'ai entendu quelqu'un jurer... et vu deux Français en train d'emmener le capitaine Holtzermann dans la grange. J'allais l'aider quand un Français m'a saisi au niveau de la poitrine... puis un autre a essayé de me donner un coup de baïonnette. C'est alors que j'ai fait pivoter sur le côté celui qui m'avait empoigné et c'est lui qui a reçu le coup. Il m'a lâché en criant : « Mon Dieu, mon Dieu », puis il est tombé. Je me suis alors précipité vers la grange dans l'espoir de m'enfuir. Face à l'entrée bloquée par beaucoup de monde, j'ai sauté par-dessus une cloison vers l'endroit où se trouvaient le capitaine Holtzermann et certains de mes camarades. Très vite, une foule de Français avança sur nous...

Lindau fut fait prisonnier. Il eut de la chance. On le dépouilla de nombreuses choses qu'il avait lui-même pillées, mais il ne fut pas tué par ses ravisseurs qui, de rage au cours de la bataille, massacrèrent de nombreux membres de la garnison qui voulaient se rendre. Sur les 400 hommes formant au départ la garnison, seuls 42 s'enfuirent par l'étroit passage permettant de traverser la ferme. Parmi eux figurait le lieutenant George Graeme :

Nous devions tous emprunter l'étroit passage. Nous voulions nous arrêter là et charger, mais c'était impossible. Les types tiraient vers le passage. [Un Français] se trouvait à environ cinq pas et levait son arme vers moi quand [un officier de ma compagnie] lui transperça la bouche, sa baïonnette ressortant par le cou. Il s'écroula immédiatement. Mais ils affluèrent dans le passage.

Le major Baring reprend le fil de l'histoire. Tous les hommes tentant de s'enfuir par le passage ne parvinrent pas à atteindre le potager, vraisemblablement parce que ce passage se retrouva bloqué par les hommes morts ou agonisant :

Parmi les victimes se trouvait l'enseigne Frank, qui avait déjà été blessé. Il passa au fil de son sabre le premier homme qui l'attaqua, mais une balle tirée par un autre ennemi lui brisa le bras. Il parvint néanmoins à atteindre une chambre et à se cacher derrière un lit. Deux hommes trouvèrent également refuge au même endroit, mais les Français les talonnaient en criant « Pas de pardon pour vous, bâtards de verts ! » et ils les abattirent sous ses yeux.

L'enseigne Frank resta caché et ne fut jamais découvert. Le lieutenant Graeme parvint à ne pas se faire prendre et traversa en courant le potager afin de rejoindre le sommet de la crête. Pendant que ces combats faisaient rage, le prince d'Orange ordonna à un bataillon de la Légion allemande du roi de marcher sur la ferme afin d'essayer de relever la garnison. Le chef de ce bataillon, le colonel Ompteda, protesta, indiquant que les Français disposaient de la cavalerie en soutien de l'infanterie et que son bataillon ne pouvait affronter les deux. Mais l'inexpérimenté prince d'Orange, qui se croyait plus avisé, insista et Ompteda, soldat très expérimenté, obéit à son ordre et succomba, tandis que son bataillon fut presque entièrement anéanti

par les cuirassiers, qui s'emparèrent d'un drapeau supplémentaire. Le prince d'Orange venait de sévir encore une fois.

La Haie Sainte était perdue car sa garnison n'avait plus de munitions, les hommes étant contraints de combattre un ennemi bien supérieur en nombre en utilisant baïonnettes, épées et crosses de fusil. Wellington assumait la responsabilité de la perte de la Haie Sainte. Bien des années plus tard, le 5^e comte Stanhope se rappela d'une conversation avec le duc, qui :

regretta la perte de la Haie Sainte par la faute de l'officier aux commandes là-bas, « qui était le prince d'Orange », avant de se reprendre immédiatement : « Non, c'était en fait de ma faute, car j'aurais dû m'en occuper moi-même. »

Les Français avaient perdu un grand nombre d'hommes au cours de l'attaque, mais la capture de la ferme leur permit d'acheminer sur place l'artillerie à cheval. Ils placèrent une garnison dans les bâtiments et envoyèrent des tirailleurs sur la pente harceler la ligne anglo-néerlandaise. Les canons, en particulier, commirent un horrible massacre chez les hommes de Wellington car ils se trouvaient désormais suffisamment près pour tirer des boîtes à mitraille. L'honorable enseigne George Keppel, tout juste âgé de 16 ans, appartenait au 14^e Régiment qui fut envoyé renforcer le centre de la ligne de Wellington menacée. Le bataillon fut contraint de former un carré en raison de la proximité de la cavalerie ennemie. Un clairon du 51^e Régiment, qui était sorti en compagnie des tirailleurs et qui était alors en train de se replier, confondit le carré du 14^e avec le sien, mais il y trouva quand même refuge. « Me voilà de retour », se rappelle avoir entendu Keppel de la bouche du clairon, « en sécurité ».

Ces mots venaient à peine de sortir de sa bouche quand un boulet de canon lui arracha la tête et éclaboussa l'ensemble du bataillon de sa cervelle, les couleurs et les enseignes chargés de ces dernières en recevant une dose supplémentaire. L'un d'eux, Charles Fraser, gentleman raffiné dans la façon de s'exprimer et de se comporter, déclencha des rires en disant d'une voix traînante : « Mais c'est extrêmement dégoûtant ! »

Le 14^e était ce jeune régiment qui n'avait pas servi auprès de Wellington lors de la guerre de la Péninsule. Environ la moitié de ses hommes et de ses

officiers étaient âgés de moins de 20 ans. Ce régiment souffrait terriblement car les artilleurs français, dit Keppel, « s'étaient rapprochés au point que nous étions maintenant tout à fait à portée de tir ». Le régiment reçut l'ordre de s'allonger et Keppel choisit plutôt de s'asseoir sur un tambour à côté du cheval du colonel, dont il caressait les naseaux.

Soudain, mon tambour s'est renversé, j'ai été projeté et je me suis retrouvé à plat ventre, avec la sensation d'avoir reçu comme une gifle sur la joue droite. Je me suis touché la tête en pensant que la moitié de mon visage avait été emportée, mais je n'avais même pas d'éraflures. Un éclat d'obus avait frappé le cheval au niveau du naseau, précisément entre ma main et ma tête, et l'avait tué sur le coup. La gifle en question avait été provoquée par l'extrémité en relief du mors.

Des obus, des boîtes à mitraille et des boulets pilonnaient le 14^e. « Si nous étions restés très longtemps dans cette situation exposée, je ne m'en serais probablement pas sorti vivant pour raconter l'histoire », écrivit Keppel, mais le régiment reçut alors l'ordre de reculer de la crête, devenue trop dangereuse pour les troupes.

Ney vit ce mouvement de recul, mais aussi que le centre de la ligne de Wellington était dangereusement en sous-effectif. Les troupes postées au centre avaient été frappées par les tirs d'artillerie et le prince d'Orange était parvenu à détruire tout un bataillon de la Légion allemande du roi, mais les Français étaient également affaiblis. Les soldats qui s'étaient emparés de la Haie Sainte avaient subi d'énormes pertes et n'étaient pas suffisamment nombreux pour lancer une nouvelle attaque contre le sommet de la crête. Ney envoya donc à Napoléon un message demandant des renforts de toute urgence. Ces renforts pourraient emprunter la grand-route et, grâce au soutien des canons de la Haie Sainte et de la cavalerie française qui s'était déjà emparée d'une couleur de la Légion allemande du roi, pulvériser le centre de la position anglo-néerlandaise. Il s'agissait d'une occasion en or et Ney s'en rendit compte. Il avait simplement besoin de troupes.

Napoléon refusa de lui en fournir. « De l'infanterie ! Où voulez-vous que j'en prenne ? Voulez-vous que j'en fasse ? »⁴⁷, demanda-t-il d'un ton sarcastique.

Il les avait pourtant, ces troupes. La réserve de l'Empereur, la Garde impériale demeurait fraîche et intacte, mais Napoléon la gardait

majoritairement sous le coude. Certains de ses membres étaient envoyés à Plancenoit, où la poussée des Prussiens était intense, à tel point que les boulets de leur artillerie tombaient désormais sur la grand-route Bruxelles-Charleroi située derrière l'Empereur, mais la majeure partie de la Garde, les Immortels, demeurait en réserve et aurait pu aller soutenir Ney. Mais Napoléon choisit d'attendre.

La soirée arrivait et la crête britannique était dans une situation délicate. C'était comme si les Français percevaient cette faiblesse et ils redoublèrent d'efforts sur le plan de l'artillerie, certains canons étant désormais installés entre la Haie Sainte et l'orme près du carrefour. « Nous aurions volontiers attaqué ces canons », se souvint l'enseigne Edward Macready, du 30^e Foot :

mais si nous nous étions déployés, la cavalerie qui les bordait nous aurait châtiés pour l'exemple... Il fallait maintenant voir quel côté avait la meilleure base et résisterait le plus longtemps. Le duc nous rendit fréquemment visite pendant cette période capitale. C'était le sang-froid personnifié. Alors qu'il traversait l'arrière de notre carré, un obus tomba au milieu de nos grenadiers et il vérifia si son cheval n'était pas blessé. Certains hommes avaient été taillés en pièces par l'explosion et il bougea à peine les rênes de son cheval de combat... aucun leader n'avait jamais bénéficié à ce point de la confiance de ses troupes, « mais aucun ne l'aimait ». Lorsqu'il faisait son apparition, il se murmurait : « Silence – restez en place et regardez droit devant – le duc arrive ! »... Puis tout devenait calme, comme lors d'un défilé. Ses aides de camp, les colonels Canning et Gordon, tombèrent près de notre carré, le premier succombant à l'intérieur. Lorsque [Wellington] s'approcha de nous en fin de soirée, Halkett vint à sa rencontre sur sa monture et lui montra notre état de faiblesse, le suppliant de nous fournir un peu de soutien.

Le duc répondit d'un air sinistre qu'il lui était impossible de satisfaire la demande du général Halkett. « Chaque Anglais sur le terrain doit mourir à l'endroit que nous occupons actuellement. » L'ordre d'emmener à l'arrière les couleurs du 30^e Régiment en disait long sur la situation désastreuse. Macready dit : « Beaucoup réprochèrent cette mesure, mais jamais de ma vie je n'ai ressenti une telle joie ou affronté le danger le cœur aussi léger que lorsque j'ai vu en lieu sûr nos bons vieux drapeaux en lambeaux. »

Les couleurs ne rejoignaient l'arrière qu'en cas de danger extrême. Ainsi, si la défaite survenait, l'ennemi n'avait au moins pas la satisfaction d'emporter des trophées. D'autres bataillons envisagèrent de retirer leurs couleurs. L'enseigne James Howard était au sein du 33^e, le vieux régiment du duc. Et le 18 juin était le jour de son anniversaire. Il écrivit à sa mère : « Nous avons eu notre lot d'atrocités. Je n'oublierai jamais la scène et le carnage. » Après la chute de la Haie Sainte, Howard regarda autour de lui :

Les seuls soldats que nous pouvions voir étaient ceux de notre brigade et d'une brigade de Guards. Nous étions tellement [isolés]... que j'ai pensé que les choses tournaient mal et nous avons décidé d'envoyer nos couleurs vers l'arrière, mais toujours déterminés à rester en place jusqu'au dernier homme. Nous étions là, à simplement occuper notre terrain, quand arrivèrent de nombreux renforts, à notre plus grande joie.

Wellington en personne accompagna les renforts, ses dernières troupes de réserve. Pour l'heure, tout ce qu'il pouvait faire était de maintenir ses hommes sur la crête et les abriter du mieux qu'il pouvait des tirs d'artillerie ennemis. Mais lorsque les bataillons se replièrent sur la contrepente pour échapper aux boulets et aux obus, ils laissèrent ainsi le champ libre aux tirailleurs ennemis pour s'emparer de la crête et les Français avaient dépêché des milliers d'hommes, dispersés pour harceler la ligne anglo-néerlandaise. La chute de la Haie Sainte avait permis aux Français d'occuper la majeure partie du glacis de la crête britannique et les voltigeurs étaient nombreux dans le secteur, tandis que derrière eux se cachait, dans l'épaisse fumée de poudre, la cavalerie. « Le régiment », écrivit l'enseigne Leeke, du 52^e :

se tenait à environ 40 pas sous la crête, se trouvant donc pratiquement à l'abri des tirs. Le grondement des boulets de canon n'avait pas cessé, et bon nombre nous passaient juste au-dessus de la tête, tandis que d'autres frappaient le haut de notre position et rebondissaient vers nous. D'autres encore, dont la vitesse s'était considérablement ralentie, roulaient doucement vers nous. Alors que nous étions en ligne, l'un de ceux-ci roula comme une balle de cricket, si lentement que j'écartai le pied pour l'arrêter, quand mon Colour-Sergeant me supplia tout de suite de ne pas faire ça, en me disant que j'aurais pu me blesser

gravement au pied. Juste à deux mètres devant moi se trouvait un chaton écaillé et blanc mort, qui s'était probablement sauvé, effrayé, d'Hougoumont, habitation la plus proche de nous.

Des obus, tirés de façon à tomber de l'autre côté de la crête, firent plus de dégâts. Un soldat âgé de 17 ans du 23^e prit un obus dont la mèche était en train de se consumer et le jeta au loin comme s'il lançait une balle. L'obus explosa sans faire de victimes. De par leur trajectoire plus rectiligne, les boulets de canon étaient moins dangereux pour les hommes se trouvant dans la contrepente. Malgré tout, de nombreux soldats se baissaient vivement lorsque les boulets leur passaient assez près au-dessus de la tête. Sir John Colborne, l'officier charismatique à la tête du 52^e, leur dit d'arrêter de se baisser, sous peine que l'on croie qu'ils appartenaient au second bataillon. Il était de coutume, du moins dans un régiment à deux bataillons, que le premier parte en campagne tandis que le second restait au pays à former les recrues. La réprimande fit son effet et les hommes cessèrent de se baisser. Si le 52^e était relativement à l'abri des boulets de canon, il subissait nettement le harcèlement des tirailleurs français sur le sommet de la crête. Le capitaine Patrick Campbell, officier de compagnie, parti en permission puis revenu dans le régiment cet après-midi-là, dit que les tirs étaient particulièrement nourris lorsque le duc passait à cheval.

À côté du 52^e se trouvait un bataillon du 1^{er} Foot Guards qui, à l'instar du 52^e, s'était rassemblé en carré de crainte que la cavalerie française ne déferle à nouveau sur la crête. Cette formation en carré faisait des hommes le composant une cible facile pour les tirailleurs qui infestaient le haut de la crête, mais le duc, voyant ce qui se passait, prit le commandement du bataillon des Guards et lui ordonna de se mettre en ligne, sur quatre rangs, et d'avancer, prenant lui-même la direction des opérations. Ils boutèrent les tirailleurs du sommet de la crête grâce à des salves de mousquet. L'enseigne Leeke observa la scène depuis l'un des deux carrés du 52^e :

On vit alors approcher un corps de cavalerie, mais le bataillon [des Guards] se reforma rapidement et correctement en carré. La cavalerie refusa d'attaquer mais en essuya les tirs. Ensuite, filant devant le 52^e Régiment, elle s'exposa à d'autres tirs nourris qui entraînèrent quasiment sa destruction. Le troisième bataillon du 1^{er} Guards se replia bien en ordre afin de reprendre sa position d'origine.

D'autres bataillons suivirent l'exemple des Guards et formèrent une ligne afin de chasser les voltigeurs, même si toute la discipline du monde – et le récit abrupt de Leeke témoigne de l'ordre et des manœuvres magnifiques des manteaux rouges dans cet effroyable environnement – ne parvint pas à éviter l'augmentation des pertes lorsque les obus explosèrent, que les boulets de canon entaillèrent les rangs et que les tirailleurs ennemis apparurent de nouveau en masse. Mais les tirailleurs français rendirent au moins un service aux alliés : un tireur d'élite logea une balle de mousquet dans l'épaule gauche du prince d'Orange, qui quitta le champ de bataille pour se faire soigner. Ainsi, il ne pourrait plus faire de dégâts. Les Français n'avaient guère besoin de son aide. Mercer décrivit « une nuée de tirailleurs » en train de s'approcher de la crête britannique, la harcelant avec des tirs d'artillerie, les gros canons grondant, leurs projectiles faisant entendre leurs rugissements dans toute la vallée remplie de fumée avec des ombres désormais plus grandes. Le pauvre major Baring, évincé de la Haie Sainte, joignit ceux de ses hommes qui avaient survécu à un autre bataillon de la Légion allemande du roi. Il avait trouvé une monture abandonnée de la cavalerie française, qu'il avait enfourchée, mais cinq balles frappèrent la selle, tandis qu'une autre fit tomber son chapeau. « Rien », écrivit-il :

ne semblait pouvoir mettre un terme au massacre, sauf la destruction totale de l'une ou de l'autre des armées engagées. Mon cheval, le troisième de la journée, reçut une balle dans la tête. Il se cabra, puis s'écroula au sol, me coinçant la jambe droite. J'étais tellement enfoncé dans le sol très mou que, malgré tous mes efforts, je ne parvenais pas à me sortir de là.

Il finit par être secouru, mais remarqua que le centre de la ligne de Wellington « était affaibli et irrégulièrement déployé ». Il se trouvait juste à la droite du 27^e Foot, qui faisait partie des unités anglo-néerlandaises les plus durement touchées. Était présent un régiment irlandais, auparavant maintenu en réserve, dont la mission était de renforcer le centre de Wellington et qui se trouvait près des canons français postés à la Haie Sainte. Les Irlandais tinrent bon et moururent également sur place : 16 de leurs 19 officiers furent tués ou blessés, tandis que sur les 700 autres soldats, pas moins de 463 figurèrent au tableau des pertes. À la fin de la bataille, le 27^e était toujours en carré, mais

ce carré était surtout constitué de morts. Dans le carré du 73^e Highlanders, qui s'était si farouchement battu aux Quatre-Bras, on rechignait à serrer les rangs, craignant peut-être que le prochain boulet de canon ennemi ne suive la même trajectoire que le projectile qui avait massacré leurs camarades. Le lieutenant-colonel Harris, qui dirigeait le 73^e, amena son cheval au niveau de la brèche et dit : « Bon, les gars, puisque vous ne voulez pas, je vais m'y coller. » Cette phrase les persuada de faire leur devoir. À un moment au cours de l'épreuve pénible qu'ils vivaient, le duc s'approcha du carré du 73^e et demanda qui le dirigeait. « J'ai répondu "le colonel Harris" », se souvint le capitaine John Garland. Le duc « souhaita ensuite que je dise au colonel Harris de nous déployer en ligne, mais de reformer un carré si jamais les cuirassiers nous attaquaient ». Une ligne, même de quatre rangs, était bien moins vulnérable aux tirs de l'artillerie qu'un carré.

Le pauvre Garland allait être sérieusement blessé et passer plusieurs mois dans un hôpital de Bruxelles avant de rejoindre son Dorset natal, où il baptisa sa maison Villa des Quatre-Bras. Sa rencontre avec Wellington rappelle à quel point le duc tenait à se trouver au cœur de l'action et du danger, prêt à donner des conseils ou des ordres. Napoléon regardait la bataille de loin, alors que Wellington avait besoin de voir et d'entendre le déroulement des opérations. Il avait brièvement pris le commandement du bataillon des Guards, puis parcouru la crête, afin d'encourager les hommes et, surtout, d'être visible. Shaw Kennedy, officier d'état-major britannique, évoqua « le sang-froid, la précision, l'énergie et la maîtrise de soi totale » du duc.

Il donna l'impression d'être parfaitement calme durant chaque phase, quelle que soit la gravité de la situation. Il avait confiance en sa capacité à orienter la tempête qui faisait rage autour de lui. Sa détermination transparaissait dans son discours et laissait penser qu'il était résolu à défendre à tout prix le moindre centimètre de la position qu'il tenait.

Le duc devait savoir que Napoléon ferait une dernière tentative pour enfoncer sa ligne et que tout ce qu'il pouvait faire était de maintenir celle-ci sous pression pour faire face à l'assaut. Les troupes alliées durent donc supporter la canonnade. Mark Adkin, qui a étudié plus que quiconque les sinistres statistiques de la bataille de Waterloo, estime que les deux tiers des pertes de Wellington sont imputables à l'artillerie et que c'est à ce moment

précis que la plupart de ces pertes intervinrent. Toute la crête respirait la mort et les mutilations. Ney avait probablement raison. Une violente attaque bien conduite, associant l'artillerie, la cavalerie et l'infanterie, serait sûrement venue à bout de la ligne de Wellington, passablement affaiblie, mais le refus de Napoléon d'envoyer des renforts avait offert du temps au duc, qui s'en servit pour rassembler ses troupes. Et, dans la mesure où les premières troupes prussiennes du corps de von Zieten étaient en train d'atteindre l'extrémité est de la crête, il put rapatrier des hommes auparavant postés à l'extrême gauche de sa ligne afin de renforcer son centre. Il donna l'ordre au major-général Sir Hussey Vivian de ramener sa brigade de cavalerie légère au centre de la crête, mais Vivian, commandant de cavalerie intelligent et expérimenté, avait anticipé cet ordre et était déjà en route. Il conduisit ses hommes là où les manteaux rouges souffraient :

Je n'avais jamais rien vu d'aussi terrifiant. Le sol était recouvert de morts et d'hommes agonisant, la pluie de boulets de canon et d'obus était même plus drue que la plus violente mousqueterie à laquelle il m'ait été donné d'assister. Et certains de nos soldats se retiraient.

Ces soldats étaient de jeunes Brunswickois inexpérimentés et pris de panique face au carnage se déroulant au sommet de la crête. La cavalerie de Vivian stoppa leur fuite, mais ce fut le duc en personne qui les rassembla et les ramena sur la crête. Il fit de même avec un gros bataillon de Néerlandais et de Belges, la toute dernière de ses unités de réserve. Henry Duperier, qui, malgré son nom français, était un officier du 18^e Hussards britannique servant sous les ordres du général Vivian, fut placé derrière ces troupes non aguerries et observa leurs officiers :

les conduire (comme la personne qui mène le bétail en Espagne) pour leur faire sentir l'odeur de la poudre à canon... Je faisais comme les officiers belges : à celui qui faisait demi-tour, je mettais la pointe de mon épée entre ses deux omoplates et je lui disais que s'il ne reprenait pas sa place, je l'embrocherais. Cette tactique a fonctionné, car ils sont tous restés.

En faisant progresser ses bataillons en lignes à quatre rangs, le duc parvint à chasser la plupart des tirailleurs de la crête et cela permit aux fusiliers du 95^e de tirer sur les artilleurs français qui avaient installé leurs batteries très

près du carrefour. Cependant, les lignes ne pouvaient rester sur la crête à cause du danger que représentaient les gros canons français situés en arrière. Par conséquent, les tirailleurs allaient revenir à toute vitesse une fois les fantassins alliés partis. Pour bon nombre de soldats de l'armée alliée, ce furent les pires moments de la bataille. Les Français occupaient le glacis de la position du duc et les canons faisaient des ravages parmi les défenseurs. Ce n'était pourtant pas le duc qui était dans le pétrin, mais plutôt l'Empereur, car les Prussiens étaient désormais sur le champ de bataille et Napoléon manquait de temps.

* * *

Les soldats du maréchal von Bülow chassèrent les Français de Plancenoit à l'issue de combats rapprochés sauvages à coups de baïonnette et de crosse de mousquet dans des ruelles et les jardins des habitations. L'artillerie crachait des boulets de canon et des boîtes à mitraille dans des rues étroites pleines de fumée et de flaques de sang. Quelques soldats français s'accrochaient à des maisons dans la partie ouest du village, mais ils couraient le risque d'être cernés par les troupes prussiennes qui avançaient dans les champs de chaque côté du village.

Napoléon ne pouvait se permettre de perdre Plancenoit, qui se trouvait derrière sa ligne et pourrait servir de base à partir de laquelle les soldats de Blücher avanceraient ensuite sur la grand-route de Bruxelles. Si cette grand-route se retrouvait coupée, les Français ne disposeraient alors d'aucune voie pour battre en retraite et seraient alors complètement encerclés. Voilà pourquoi l'Empereur envoya sa Jeune Garde reprendre le village.

La Jeune Garde faisait partie de la Garde impériale, ces troupes d'élite qu'aimait tant l'Empereur. Pour rejoindre la Garde, un soldat devait avoir participé à trois campagnes et faire montre de caractère, critère concernant plus la discipline que la moralité. Les candidats admis bénéficiaient d'un meilleur équipement, d'une solde plus élevée et d'un uniforme spécial. Traditionnellement, la Garde, qui disposait de ses propres infanterie, cavalerie et artillerie, et qui constituait donc une armée au sein de l'armée, se tenait en retrait de la bataille afin de pouvoir porter l'estocade le moment venu. Au sein de l'armée française, il régnait naturellement un certain ressentiment face aux privilèges accordés à la Garde impériale, mais la plupart des soldats nourrissaient cependant l'ambition d'y entrer. Leur surnom, « les Immortels », était un peu sarcastique, vu les nombreuses batailles auxquelles elle n'avait pas été conviée (entre eux, ses membres

s'appelaient les grognards, car ils trouvaient frustrants qu'on les maintienne en réserve quand d'autres se battaient). Mais s'il régnait un certain ressentiment, l'admiration était également de mise. La Garde impériale était profondément loyale à Napoléon, connue pour intégrer des hommes courageux qui se battaient comme des tigres et se vantaient de n'avoir jamais connu la défaite. Aucun ennemi n'avait jamais sous-estimé leurs qualités de combattant ni leur efficacité.

La Jeune Garde était composée de tirailleurs, mais qui pouvaient se battre en ligne ou en carré, à l'instar de n'importe quel bataillon. À Waterloo, ils étaient un peu plus de 4 700. Lorsqu'il devint clair que les hommes de Lobau en infériorité numérique étaient en train d'être chassés de Plancenoit, l'Empereur envoya les 8 bataillons de la Jeune Garde reprendre le village. À leur tête se trouvait le général Guillaume Philibert Duhesme, enfant de la Révolution française au caractère de chien. Fils de notaire, il était sorti du rang grâce à ses compétences, mais il était également corrompu, véniel, cruel et sadique. Avocat de formation, il devint soldat et se montra soupçonneux à l'égard de Napoléon, pensant, à juste titre, que l'Empereur avait trahi nombre des principes de la Révolution française, mais Duhesme était trop bon soldat pour que l'on se passe de lui et Napoléon avait suffisamment confiance pour lui confier la Jeune Garde. Duhesme était un tacticien hors pair en matière d'infanterie légère, comme le prouve son ouvrage *Essai historique de l'infanterie légère*, qui devint la référence sur le sujet pendant une grande partie du XIX^e siècle.

L'infanterie légère, formée pour réfléchir et agir de manière indépendante, était parfaitement adaptée à une contre-attaque sur Plancenoit. La Jeune Garde avança et fut accueillie par une mousqueterie en provenance des maisons situées en bordure du village, mais Duhesme refusa que ses hommes répliquent et opta pour les conduire directement dans les rues et ruelles dégagées à la baïonnette. Cette tactique fonctionna et les Prussiens furent expulsés du village et même poursuivis au-delà sur une certaine distance. Le général Duhesme fut grièvement blessé à la tête lors des violents combats et devait mourir deux jours plus tard.

La Jeune Garde avait accompli sa mission conformément aux instructions et respecté les traditions de la Garde impériale, mais les hommes de von Bülow recevaient progressivement des renforts empruntant la vallée de la Lasne et traversant les bois pour rejoindre le champ de bataille. Les Prussiens contre-attaquèrent, boutant les Français hors des maisons sur le côté ouest du

village et assiégeant le cimetière cerné par un mur de pierre. Le colonel Johann von Hiller dirigeait l'une des deux colonnes prussiennes qui :

parvinrent à s'emparer d'un obusier, de deux canons, de plusieurs wagons de munitions et à capturer deux officiers d'état-major et plusieurs centaines d'hommes. La place autour du cimetière était entourée de maisons d'où il était impossible de déloger l'ennemi... des échanges de coups de feu se produisirent à une distance se situant entre 15 et 30 pas, qui eurent pour conséquence de décimer les bataillons prussiens.

La Jeune Garde se battait avec acharnement, mais von Blücher parvint à injecter encore plus d'hommes et celle-ci se retrouva lentement et irrémédiablement contrainte de reculer. Les Prussiens reprirent possession de l'église et de son cimetière, puis progressèrent maison par maison, jardin par jardin, se battant dans les ruelles bordées de maisons en feu. La Jeune Garde, désormais largement surpassée en nombre, battit en retraite à contrecœur.

Napoléon disposait en réserve de 13 bataillons de la Garde impériale. Il les avait déployés au nord et au sud de façon à former une ligne de défense si jamais les Prussiens effectuaient une percée à Plancenoit. Mais, pour éviter cette incursion, il dépêcha deux bataillons de la Vieille Garde renforcer les troupes françaises harcelées dans le village. Les deux bataillons progressèrent dans la fumée et le chaos, baïonnette au canon. Leur arrivée donna du courage aux survivants français et les combats pour le contrôle de Plancenoit basculèrent de nouveau, cette fois-ci en faveur des Français. Les soldats expérimentés de la Vieille Garde venant d'arriver sur place se frayèrent un passage jusqu'au cimetière, dont ils s'emparèrent, avant de placer une garnison à l'intérieur. Mis sous pression, à un moment, leur général, le baron Pelet, se saisit de la précieuse Aigle et hurla : « À moi, Chasseurs ! Sauvons l'Aigle ou mourons autour d'elle ! » La Garde se rassembla. Plus tard au cours des combats, Pelet découvrit, dégoûté, des membres de la Garde en train d'égorger des prisonniers prussiens et mit fin à ces assassinats. Pour l'heure, Pelet avait au moins renforcé la défense française et Plancenoit était détenu par l'Empereur, écartant ainsi la menace pesant sur l'arrière de Napoléon.

Cependant, les hommes de von Bülow n'étaient pas les seuls Prussiens à arriver sur le champ de bataille. Le 1^{er} Corps du lieutenant-général Hans von

Zieten avait quitté Wavre en début d'après-midi et avait emprunté un itinéraire plus au nord que les hommes de von Bülow. Ils avaient été retardés à cause du 2^e Corps du général Pirch qui prenait l'itinéraire sud de von Bülow. Les corps de von Zieten et Pirch, forts de plusieurs milliers d'hommes chacun, ainsi que de canons et de wagons de munitions, se rejoignirent à un carrefour, créant inévitablement une certaine confusion, car chacune des deux colonnes tenta de franchir la ligne de progression de son homologue. Von Bülow et Pirch avaient été envoyés pour attaquer l'aile droite de Napoléon à Plancenoit, tandis que les hommes de von Zieten empruntèrent les routes plus au nord afin de pouvoir effectuer la jonction avec les hommes de Wellington sur la crête.

Les hommes du général von Zieten avaient été massivement impliqués dans les combats de Ligny, perdant presque la moitié de leurs effectifs. Le soleil déclinait et von Zieten menait environ 5 000 hommes vers la position de Wellington. Ils avaient entendu la bataille bien avant de la voir, avec le voile de fumée. Les tirs des canons produisaient des éclairs et les flashes se voyaient au-dessus des arbres. Le premier contact intervint lorsque les soldats placés en tête atteignirent le château de Frichermont, édifice imposant situé au niveau de l'extrême gauche de la position de Wellington et occupé par les troupes nassauviennes de Bernard de Saxe-Weimar, celles-là même qui avaient sauvé les Quatre-Bras deux jours auparavant grâce à leur défense héroïque. De Saxe-Weimar avait combattu tout l'après-midi, repoussant les attaques françaises sur la Papelotte et la Haie. Puis il fut soudain attaqué sur l'arrière. L'un de ses officiers, le capitaine von Rettburg, se remémora comment son infanterie fut refoulée « par de nombreux tirailleurs suivis de colonnes de fantassins » :

Les tirailleurs m'attaquèrent même depuis les haies situées sur mon arrière. Lorsque je les ai repoussés, je me suis rendu compte que nous avions affaire aux Prussiens ! À leur tour, ils reconnurent leur erreur, qui avait duré moins de dix minutes mais avait causé des victimes, morts et blessés, dans les deux camps.

Ce que ne dit pas von Rettburg, c'est que l'on parvint à mettre fin à cette malheureuse escarmouche entre alliés grâce à son courage. Il progressa tant bien que mal au milieu de la mousqueterie pour aller avertir les Prussiens de leur méprise. Les Nassauviens portaient un uniforme vert foncé qui pouvait

être pris pour le bleu foncé des manteaux français, d'autant plus que leur chapeau avait la forme de celui des Français.

Le chaos devait s'aggraver. La présence des hommes du général von Zieten sur la crête était impérative. Wellington savait qu'une nouvelle attaque de la part des Français était probable et, si les Prussiens renforçaient son aile gauche, il pouvait ramener des troupes pour consolider la partie centrale de son dispositif. Le général von Zieten envoya des éclaireurs, dont un jeune officier, qui revint lui dire que tout était perdu. Il avait vu l'armée de Wellington battre carrément en retraite. À l'instar du maréchal Ney, il avait pris le chaos régnant derrière la ligne de Wellington pour des manifestations de défaite, pensant que les troupes tentaient de s'enfuir, prises de panique, alors qu'il s'agissait simplement de blessés que l'on acheminait vers l'arrière, de wagons de munitions, de servants et de chevaux perdus. Les obus explosaient au milieu d'eux et les boulets de canon, frôlant la crête, faisaient jaillir de la terre là où ils atterrissaient. C'était comme si les Français pilonnaient cette foule paniquée, ne faisant qu'accentuer l'impression de déroute. L'officier prussien ne pouvait probablement pas voir grand-chose de ce qui se passait sur la crête proprement dite, tellement la fumée était dense, à part les éclairs rouges provoqués par les tirs de canon et les scintillements plus petits des mousquets, leurs flashes éclairant soudain la fumée et se dissipant instantanément. De temps en temps se produisait une plus grosse explosion lorsqu'un obus tombait sur un caisson de l'artillerie, et la « nuée » de tirailleurs français était près du sommet de la crête, tout comme certains canons. Derrière ces tirailleurs rôdait la cavalerie, à peine visible à travers la fumée. Pas étonnant que ce jeune officier ait pensé que les Français s'étaient emparés de la crête de Wellington et que les forces du duc battaient en retraite. Il revint au galop vers von Zieten lui dire que la situation était désespérée et qu'il ne servait à rien de rejoindre Wellington car le duc avait été battu.

Au même moment, un officier d'état-major, le capitaine von Scharnhorst, arriva avec de nouveaux ordres de la part de von Blücher. Ne trouvant pas von Zieten, il galopa jusqu'en tête de la colonne et donna ces ordres directement aux hommes : ils devaient faire demi-tour et marcher au sud afin d'aider von Blücher dont l'attaque sur Plancenoit était en perte de vitesse. Il semblait donc que Wellington n'allait pas bénéficier de renforts, les Prussiens ayant l'intention de livrer bataille au sud de la crête de Napoléon.

Le général von Müffling, officier de liaison auprès de Wellington, avait

attendu l'arrivée de von Zieten et espéré qu'il viendrait bien plus vite. Le corps de von Zieten était enfin en vue sur l'extrême gauche de la position de Wellington. Puis, au grand étonnement de von Müffling, ces troupes firent demi-tour et s'éloignèrent. Il écrivit : « Ce mouvement aurait pu conduire à la défaite. » Par conséquent, von Müffling éperonna son cheval et partit au galop rattraper les Prussiens battant en retraite.

Pendant ce temps-là, une violente dispute éclata entre le lieutenant-colonel von Reiche, l'un des officiers d'état-major de von Zieten, et le capitaine von Scharnhorst. Von Reiche souhaitait obéir à l'ordre original et venir en aide à Wellington, malgré le rapport faisant état de la défaite du duc, mais von Scharnhorst insista pour que les nouveaux ordres de von Blücher soient respectés. « Je lui ai fait remarquer », dit von Reiche :

que tout avait été arrangé avec von Müffling, que Wellington comptait sur notre arrivée à ses côtés, mais von Scharnhorst ne voulait rien savoir. Il déclara que j'allais être tenu pour responsable si je désobéissais aux ordres de von Blücher. Je ne m'étais jamais retrouvé dans une situation aussi fâcheuse. D'un côté, nos troupes étaient en danger à Plancenoit et, de l'autre, Wellington comptait sur notre soutien. Le général von Zieten restait introuvable.

Les troupes avaient fait une pause pendant cette dispute, puis le général Steinmetz, qui commandait la garde avancée de la colonne de von Zieten, arriva au galop, contrarié par ce retard, et dit sans ménagement à von Reiche qu'il fallait obéir au nouvel ordre de von Blücher. La colonne poursuivit consciencieusement sa marche vers l'est, en quête d'un petit chemin menant vers le sud et Plancenoit. Mais c'est à ce moment-là que von Zieten fit son apparition et la dispute reprit de plus belle. Von Zieten écouta puis prit une décision courageuse. Il allait ignorer le nouvel ordre de von Blücher et, persuadé, comme von Müffling, que le duc ne battait pas en retraite, il ordonna à ses troupes de se rendre sur la crête anglo-néerlandaise. Finalement, le 1^{er} Corps prussien rejoindrait Wellington.

Le 1^{er} Corps disposait de ses propres canons, des pièces de 6 livres et des obusiers de 7 livres, qui furent les premières armes de von Zieten utilisées contre les Français. Ils firent probablement feu sur l'avant de la crête, visant sans doute les éclairs provoqués par les canons autour de la Haie Sainte. Peu de temps après avoir ouvert le feu, les canons prussiens essuyèrent des tirs de

contre-batterie. Le capitaine Mercer, de la Royal Horse Artillery, raconte très bien l'épisode :

Nous avons à peine envoyé quelques volées à la batterie qui nous enfilait, qu'un grand gaillard dans l'uniforme noir de Brünswick vint au galop vers moi de l'arrière en s'écriant : « Ah ! mein Gott ! mein Gott ! Qu'est-ce que vous faites, monsieur ? C'est vos amis Prussiens, et fous les duez ? »⁴⁸

Les canons prussiens avaient visé la batterie de Mercer, occasionnant des pertes, et Mercer, malgré les ordres du duc qui interdisaient tout tir de contre-batterie, avait répliqué. Cette erreur finit elle aussi par être corrigée. Ce type de méprise était probablement inévitable : il y avait, dans les armées alliées, trop d'uniformes méconnus et la fumée assombrissait un champ de bataille légèrement éclairé par la lueur des flammes. Il était plus de 19 heures et la fortune des armes s'était considérablement retournée contre l'Empereur, même si tout n'était pas perdu.

La magie de la Garde impériale de Napoléon opérait de nouveau. 10 bataillons avaient suffi à maîtriser l'attaque prussienne sur Plancenoit et 11 demeuraient en réserve. Les Français mettaient la pression sur la ligne de Wellington, se trouvant désormais à proximité du sommet de la crête, plus particulièrement au niveau du centre, au-dessus de la Haie Sainte. Ney avait supplié qu'on lui envoie des troupes supplémentaires afin de pouvoir porter l'estocade au secteur central de la position de Wellington, demande refusée par Napoléon. Mais désormais, face à des Prussiens de plus en plus nombreux, le moment était venu de lancer les meilleurs soldats de France, sinon d'Europe, contre la ligne affaiblie du duc.

John Cross était capitaine au sein du 52^e, le plus gros bataillon de Wellington, à tel point qu'il avait formé non pas un mais deux carrés. Cross, un ancien de la guerre de la Péninsule, avait été sérieusement contusionné plus tôt dans la journée, mais était demeuré auprès de sa compagnie. Le bataillon n'avait cessé d'avancer sur la crête pour faire descendre les tirailleurs français sur le glacis tout en tirant des salves pour repousser les voltigeurs. Cross vit alors des cuirassiers galopant dans la fumée en direction d'Hougoumont. Cela n'avait rien de bizarre, car la cavalerie rôdait dans la vallée depuis que ses charges avaient échoué à enfoncer les carrés alliés. Mais Cross aperçut l'un des officiers cuirassiers se détacher du restant des

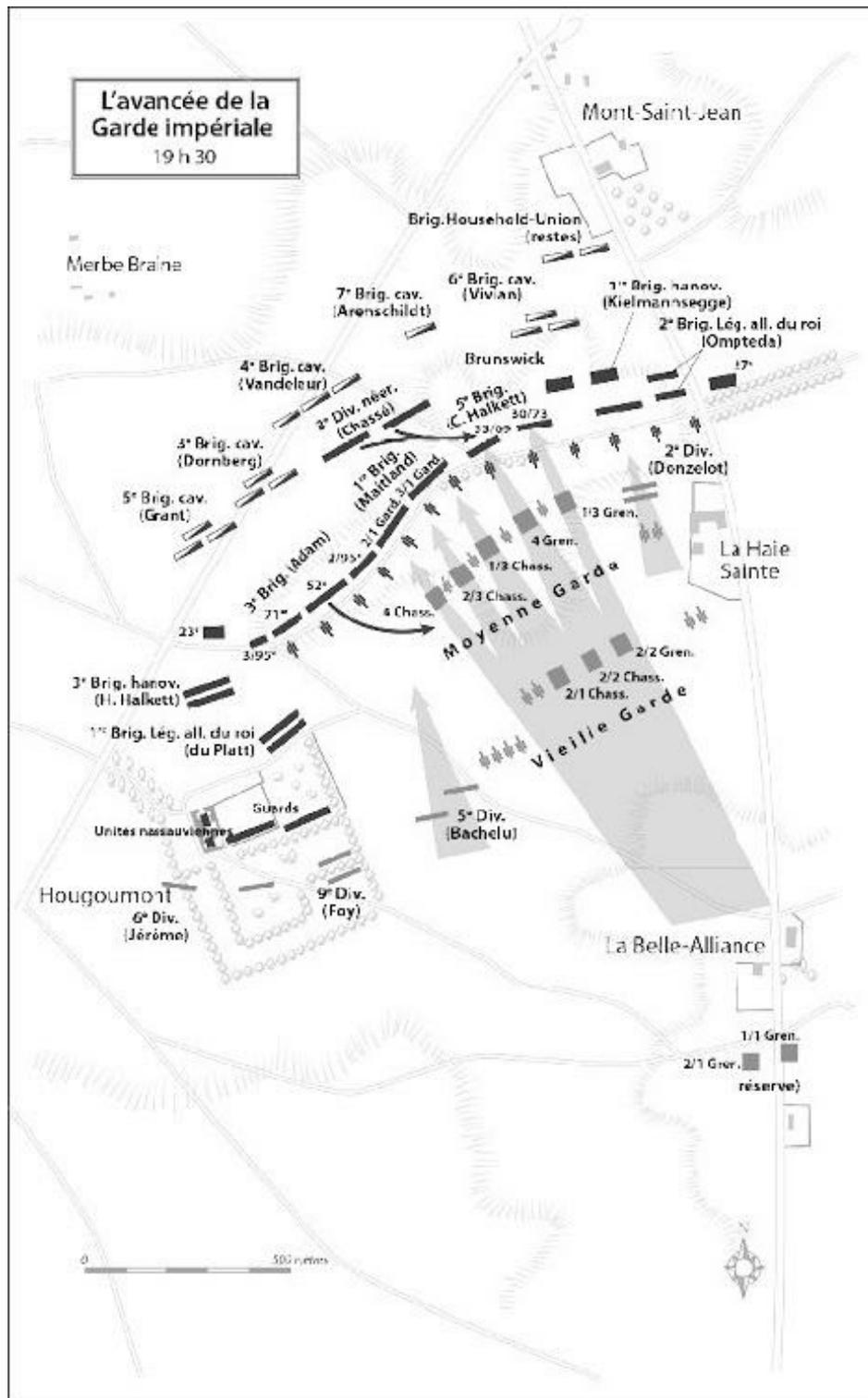
cavaliers. Le Français avançait au triple galop « vers le 52^e, se souvint Cross, criant à gorge déployée : “Vive le roi !” en approchant ». Il leva bien au-dessus de sa tête son sabre encore dans son fourreau, signe qu’il ne venait pas combattre. C’était un royaliste venu avertir que « ce... de Napoléon est là avec les Gardes. Voilà l’attaque qui se fait. ».

La Garde impériale était cette unité invaincue, les Immortels chargés de conclure la bataille.



12

Après une bataille perdue, le plus grand malheur est une bataille gagnée



Il était désormais aux alentours de 19 heures, il faisait encore jour, même si les ombres s'allongeaient. Le temps s'était dégagé, les dernières averses se dirigeaient vers l'est, là où le maréchal Grouchy combattait l'arrière-garde prussienne, à Wavre. Au-dessus de Mont-Saint-Jean, le ciel était morcelé de

nuages, laissant les rayons du soleil filtrer en oblique à travers les brèches et éclairer le voile de fumée menaçant suspendu au-dessus des champs de seigle, d'orge et de blé qui avaient été tellement piétinés qu'on aurait dit des nattes de jonc indiennes, aux dires d'un officier britannique. Des milliers de corps jonchaient la vallée et la crête que les hommes de Wellington avaient tenue pendant les huit heures qu'avaient duré les combats. Les hostilités n'étaient pas encore terminées, mais Napoléon savait qu'il ne lui restait qu'une chance de l'emporter. Et l'Empereur, très joueur, jeta les dés et fit cinq et trois.

5 bataillons de la Moyenne Garde et 3 bataillons de la Vieille Garde allaient marcher vers la pente ensanglantée, pour une dernière attaque contre la ligne alliée. 8 bataillons. Napoléon avait démarré la journée avec 21 bataillons de la Garde impériale, mais il avait été contraint d'envoyer dix de ces bataillons tenir les Prussiens à distance de Plancenoit. Sur les onze qui restaient (il y avait un autre bataillon à Rossomme, chargé de garder les bagages de l'Empereur et trop loin pour être appelé afin de mener ce dernier assaut), il en gardait trois en réserve. Napoléon donna un ordre au général Drouot, le chef de la Garde : « La Garde, au feu ! »

Au mieux, les 8 bataillons comprenaient en tout 5 000 hommes environ, et là, probablement légèrement moins. La première attaque d'infanterie contre la ligne de Wellington avait mobilisé 18 000 hommes et la deuxième, réalisée par Bachelu et Foy, dans les 8 000. Les 18 000 hommes du comte d'Erlon avaient été près de l'emporter, mais l'intervention de la cavalerie lourde britannique avait ruiné leurs espoirs. Bachelu et Foy avaient été battus avec une facilité frisant le mépris, expulsés de la pente par la mousqueterie des manteaux rouges. De prime abord, l'attaque de la Garde impériale semblait donc sans espoir, surtout que les trois bataillons de la Vieille Garde, les grognards, restaient en réserve. Ces trois bataillons descendirent dans la vallée et y restèrent, prêts à suivre le succès des cinq bataillons d'assaut de la Moyenne Garde. Ces derniers cumulaient aux environs de 3 500 hommes, ce qui était dangereusement peu pour attaquer une position défendue par le duc de Wellington, mais il s'agissait de combattants tous chevronnés et de partisans fanatiques de l'Empereur. Ils avaient une réputation à défendre et étaient armés d'une confiance à toute épreuve. Ils savaient qu'on ne les envoyait au feu que lorsque la situation était désespérée, mais ils pouvaient se vanter d'être invincibles. Peu de gens auraient refusé d'admettre que la Garde impériale de Napoléon abritait peut-être les meilleurs soldats d'Europe.

La Moyenne Garde n'allait pas attaquer seule. Les restes de toute l'infanterie napoléonienne furent d'abord envoyés harceler la crête alliée. Ils ne marchaient certes pas en colonnes, mais avaient adopté une solide ligne de tirailleurs avec, derrière eux, les survivants de la cavalerie de l'Empereur. Deux batteries de l'artillerie à cheval de la Garde impériale accompagnaient les 8 bataillons et la grande batterie tira sur la crête jusqu'à ce que ses propres hommes masquent ses cibles.

En personne à la tête de la Garde, Napoléon descendit au galop la crête française jusque dans la vallée, où il confia ses troupes au maréchal Ney, chargé de les amener jusqu'à la crête anglo-néerlandaise. À la droite de Napoléon, quelque part derrière le voile de fumée recouvrant les cadavres des hommes de d'Erlon, se trouvaient de nouvelles troupes visibles sur la crête alliée. De nouveaux soldats et de nouveaux canons, mais l'Empereur, sachant que l'arrivée des Prussiens allait nuire au moral de ses hommes, décida de leur mentir. Il envoya des officiers répandre la fausse nouvelle que les nouveaux arrivants étaient les hommes de Grouchy et qu'ils allaient attaquer l'aile gauche de Wellington pendant que les Immortels s'occuperaient du centre du dispositif ennemi. Parmi les officiers chargés de répandre le mensonge se trouvait le colonel Octave Le Vavas seur, officier d'artillerie et aide de camp du maréchal Ney. Le Vavas seur écrivit dans ses mémoires :

Prenant le galop, élevant le chapeau au bout de mon sabre et passant devant la ligne : « Vive l'Empereur, m'écrié-je, soldats, voilà Grouchy ! » Ce cri est soudain répété par mille voix : l'exaltation des soldats est à son comble ; ils s'écrient tous : « En avant ! En avant ! Vive l'Empereur ! »⁴⁹

La ligne le long de laquelle galopa Le Vavas seur était pratiquement aussi large que le champ de bataille proprement dit. Tout homme en état était vivement poussé de l'avant. L'infanterie qui s'était emparée de la Haie Sainte grimpa la crête, tout comme le restant du corps de d'Erlon. Les survivants de la brigade du général Bachelu étaient en train de porter une attaque près d'Hougoumont et les combats reprenaient au niveau du château proprement dit alors que les hommes de Foy prenaient d'assaut les murs d'enceinte. Les hommes du général Reille avancèrent derrière la Garde, sachant tous qu'il s'agissait de l'effort ultime pour sortir vainqueurs de cette journée de combats. Ney avait harangué la troupe. Le capitaine Pierre Robinaux, l'un

des fantassins en train d'assiéger Hougoumont, entendit le maréchal aux cheveux roux crier : « Courage ! L'armée française est victorieuse ! L'ennemi est battu sur tous les points ! » Et, peu de temps après, apparut un officier d'état-major porteur d'un message de l'Empereur selon lequel les troupes de Grouchy étaient arrivées sur le champ de bataille. Napoléon avait décidé de tromper ses hommes afin de leur remonter le moral et la plupart des soldats crurent cette information, mais un général qui rencontra Le Vasseur connaissait la vérité. « Regardez », dit-il dégoûté, en désignant du doigt l'aile gauche de la crête de Wellington, « ce sont les Prussiens ».

Lancer la Garde était bien entendu un coup de poker, même si le dilemme était cruel pour Napoléon. Il avait dit un jour : « Pour l'espace, nous pouvons toujours le regagner. Le temps perdu, jamais. » L'attaque de von Blücher contre Plancenoit était contrecarrée par les hommes de Lobau et les 10 bataillons de la Garde venus à son secours, mais Napoléon savait que les effectifs des Prussiens n'allaient faire qu'augmenter. Il savait également que les renforts prussiens avaient atteint l'extrémité est de la ligne de Wellington et que leur répartition sur toute la largeur de la crête n'était qu'une question de temps. En bref, il allait se retrouver bientôt face à deux armées qui le surpasseraient très largement en nombre. Mais il restait deux heures de jour, ce qui était suffisant pour détruire l'une de ces deux armées. Si la Garde parvenait à enfoncer la ligne de Wellington, si les Français réussissaient à envahir la crête et à tailler en pièces les forces anglo-néerlandaises, il pourrait alors s'occuper des Prussiens, qui, voyant leur allié battu à plates coutures, étaient susceptibles de battre en retraite. Ou simplement de rester là où ils étaient jusqu'à la tombée de la nuit. Le 19 juin pourrait alors faire l'objet d'une nouvelle bataille, à laquelle cette fois-ci prendrait vraiment part Grouchy. C'était un pari, mais, avec une victoire sur la crête contrôlée par les Britanniques, les pronostics tourneraient en faveur de la France. « On s'engage », avait dit un jour Napoléon, dans l'une de ces allégations qui faisaient paraître si simple la guerre, « et alors on voit ». Il allait donc s'engager et le monde verrait le résultat.

Quel autre choix avait-il ? S'il ne passait pas à l'attaque, c'est lui qui allait encaisser. Il était déjà attaqué à Plancenoit et, s'il retirait ses soldats de la crête qu'il occupait au début de la journée, il pouvait alors s'attendre à un assaut combiné des troupes anglo-néerlandaises et prussiennes. Le choix raisonnable consistait à se replier, emporter ce qui restait de son armée et se retirer de l'autre côté de la Sambre, restant ainsi en vie dans l'attente d'une

autre bataille, un autre jour. Mais battre en retraite était difficile, sinon impossible. Il faudrait qu'il envoie des milliers d'hommes au sud le long de la route de Charleroi en espérant pouvoir contenir l'ennemi pendant cette manœuvre. Et à quelques kilomètres, sur cette route, se trouvait l'étroit pont au niveau de Genappe, qui faisait un peu moins de 2,50 m de large, seul endroit où ses canons et wagons de munitions et de bagages pouvaient franchir la Dyle. Une retraite engendrerait probablement le chaos, la confusion et la défaite. Il fallait donc attaquer, dépêcher les Immortels pour accomplir ce qu'ils savaient faire de mieux : conclure victorieusement les batailles de l'Empereur. Ce dernier dit un jour : « La fortune est femme ; si vous la manquez aujourd'hui, ne vous attendez pas à la retrouver demain. » Mais la chance avait besoin d'aide, voilà pourquoi la Garde impériale existait, pour être certain que la chance conduise l'Empereur à la victoire.

« La Garde, au feu ! En avant ! Vive l'Empereur ! » Les tambours battaient la charge pendant que la Garde, cette Garde invaincue, marchait au nord sur la grand-route, précédée par une fanfare de 150 hommes jouant des airs patriotiques. La fanfare s'arrêta bien avant la Haie Sainte et l'Empereur resta avec les musiciens, tandis que les 8 bataillons s'écartèrent à gauche de la route. Ils se trouvaient désormais dans le lit de la vallée, là où 5 bataillons de la Moyenne Garde formaient leurs colonnes d'attaque. Boulets et obus passaient en hurlant au-dessus de leurs têtes et pilonnaient la crête anglo-néerlandaise. La Garde n'envoya aucun tirailleur en préambule, car il y en avait déjà suffisamment sur la pente. La Garde allait passer à l'attaque et se déployer en ligne une fois au contact de l'ennemi, puis le balayer de la crête grâce à sa mousqueterie. Certains historiens se sont demandé pourquoi Ney les orienta vers la gauche au lieu de les faire progresser directement sur la grand-route, mais il aurait été presque impossible de garder les troupes en colonnes si la Garde avait dû négocier la route en contrebas près de la Haie Sainte, sans parler de la ferme proprement dite, de la sablière se trouvant derrière, des avant-trains de canons détruits et des centaines de cadavres se trouvant dans le champ de seigle piétiné. Ney les mena donc sur la pente même où il avait chargé avec la cavalerie, également jonchée de morts, mais qui constituait un terrain moins encombré et plus engageant. Les Gardes portaient de grands bonnets à poil avec des plumes rouges qui les faisaient paraître immenses et de grands manteaux aux épaulettes rouges. Ils ne portaient pas toujours ces plumes, généralement conservées dans un tube en carton, mais on leur avait dit qu'ils défileraient en tenue de cérémonie sur la

Grand-Place de Bruxelles. Et il semble bien qu'ils portaient ces plumes pour se battre en cette soirée estivale. La route de Bruxelles montait jusqu'au sommet de la crête, une pente jonchée de chevaux morts et de soldats agonisant, et menant à la victoire.

Les officiers se trouvaient en tête des colonnes et pouvaient voir la crête devant eux, à travers la fumée. Ils ne voyaient aucun ennemi sur place, à part les artilleurs, qui ouvrirent le feu pratiquement dès la formation en colonnes achevée. Le shrapnel craquait au-dessus de leurs têtes, les boulets de canon ouvraient des brèches dans les rangs, qui se refermaient en même temps que se poursuivait la marche. Les tambours jouaient, ne s'interrompant que pour laisser les membres de la Garde crier : « Vive l'Empereur ! »

Ils attaquaient la droite de Wellington, son flanc le plus solide, celui-là même sur lequel Bachelu et Foy s'étaient cassé les dents. Derrière la crête, invisibles sur la contrepente, Wellington disposait de trois de ses unités les plus redoutables. À l'ouest, près d'Hougoumont, se trouvait la brigade du général Adam, dont chaque bataillon avait participé à la guerre de la Péninsule, dont le 52^e, le plus grand bataillon d'Oxfordshire. À leur gauche, il y avait la brigade de Guards de Maitland. Les Guards britanniques devaient se défendre contre la Garde impériale et, au plus près du carrefour, était implantée une division des troupes hanovriennes renforcée par les bataillons de la Légion allemande du roi et par les manteaux rouges britanniques de Halkett. Comme ils se trouvaient au niveau de la contrepente, les Français en train de grimper la pente ne pouvaient voir aucune infanterie ennemie, mais seulement l'éclair que produisaient les gueules de canon lorsqu'elles tiraient, la fumée épaisse qui se dégageait et leurs propres rangs brisés lorsque les boulets les fauchaient. Lorsqu'ils se retrouvèrent proches des canons, les artilleurs doublèrent leurs tirs, chargeant une boîte à mitraille par-dessus un boulet, ce qui eut pour effet de provoquer un carnage encore plus terrible, mais néanmoins insuffisant pour stopper la Garde. Les immortels marchaient vers leur destin.

Napoléon observait la scène depuis le côté le plus éloigné de la vallée. Il vit la Garde impériale se diviser en deux colonnes. Personne ne sait pourquoi cette scission se produisit, mais les deux colonnes grimpèrent la pente. Napoléon se souvint-il de la conversation qu'il avait eue au petit déjeuner ? Il avait demandé à ses généraux leur avis sur Wellington et les troupes britanniques et il n'avait pas aimé leurs réponses. Le général Reille avait indiqué que, bien postée, l'infanterie britannique était inexpugnable. Eh bien,

cela restait à voir. « On s'engage, et alors on voit. » Les Immortels étaient sur le point d'engager les inexpugnables. Les invaincus allaient affronter les invincibles.

* * *

Il est étrange que ce choc décisif entre la Garde impériale et l'infanterie de Wellington demeure entouré de mystère. La formation utilisée par la Garde impériale fait débat. Progressa-t-elle en colonne ou en carré ? Et pourquoi la formation de départ s'est-elle scindée en deux ? Nous l'ignorons. La bataille qui s'ensuivit fait partie de l'une des passes d'armes les plus célèbres de l'histoire. Nous disposons de récits de témoins. Des milliers d'hommes y prirent part, dont bon nombre racontèrent leur expérience, mais nous ne savons toujours pas ce qui s'est réellement produit. Il existe même un désaccord sur l'identité de celui à qui devraient revenir les honneurs de la victoire. Mais ce n'est peut-être pas si surprenant. Dans les deux camps, personne ne prenait de notes. Les survivants sont en désaccord sur l'heure à laquelle s'est déroulé l'affrontement, même si la Garde reçut probablement l'ordre d'avancer peu après 19 h 30 et que tout fut terminé à 20 h 30. Et les hommes qui étaient sur place, les hommes qui ont fait l'histoire, ne pouvaient voir qu'à quelques mètres alentour. En outre, ce qu'ils voyaient était obscurci par l'épaisse fumée et leur ouïe était saturée par le bourdonnement des balles de mousquet, la détonation des tirs de canon, les cris des blessés, la clameur des officiers et des sergents hurlant leurs ordres, l'explosion des obus, le martèlement incessant des salves de mousquet et le bruit strident des trompettes. Ce bruit assourdissant ne s'arrêtait jamais. Un officier britannique se souvint qu'il hurlait ses ordres et que l'homme juste à côté de lui n'entendait pas ce qu'il disait. Comment un homme pouvait-il saisir ce qui se passait alors que tout ce qu'il pouvait voir était de la fumée, du sang et des flammes, qu'il était devenu sourd et que sa vie dépendait de sa capacité à accomplir son devoir malgré la peur lui déchirant les entrailles ? Voilà à quoi servaient l'entraînement et la discipline, quand votre sort se joue, quand règne le chaos, quand la mort rôde. C'est dans cet environnement qu'un homme accomplissait sa mission. D'instinct, il avait envie de fuir cette horreur, mais la discipline l'incitait à agir autrement.

L'artillerie à cheval de la Vieille Garde fut la première unité de la Garde à entrer en action. Elle s'était répartie en quatre sections et les batteries furent préparées là où prenait fin le secteur du terrain le plus pentu. Ses canons tiraient donc depuis le bord du sommet assez plat de la crête. La crête était

incurvée et la Garde impériale attaquait au niveau du renflement de l'arc de cercle et les alliés convergeaient leurs tirs vers ces rangs serrés qui ne cessaient d'avancer. Lorsque l'artillerie des Guards entra en action, les Français purent répliquer. « La précision et la rapidité de ces tirs étaient réellement effrayantes », écrivit le capitaine Mercer :

*Chaque coup portait et je m'attendais à nous voir certainement tous anéantis. Nos chevaux et caissons étant retirés vers le bas de la pente avaient été jusque-là un peu à couvert du feu direct. Mais celui-ci plongeait droit au milieu, les renversant par paires et créant une horrible confusion. Les conducteurs avaient à peine le temps de se dégager d'un cheval mort qu'un autre tombait... Je vis éclater un obus sous les deux plus beaux limoniers de la troupe et les culbuter.*⁵⁰

Tous les canons alliés ne pouvaient pas ouvrir le feu. Certains avaient perdu leurs servants ou une roue de leur avant-train avait été pulvérisée et n'était pas encore remplacée. Il restait suffisamment de pièces d'artillerie pour faire des ravages au sein de la Garde en pleine progression, mais pas pour l'arrêter. À chaque tir, la fumée s'épaississait, les hommes se souvenant de l'image des boulets pénétrant dans les rangs de la Garde au sein desquels les mousquets volaient. Mais leurs rangs serrés et les tambours les amenèrent jusqu'en haut de la pente, vers le plateau de la crête, où les attendait l'infanterie alliée. L'enseigne Macready, que nous avions laissé alors qu'il observait les couleurs de son bataillon en train d'être rapatriées à l'arrière, était en position pour accueillir la colonne la plus à l'est de la Garde, celle s'approchant le plus du centre de la crête. Macready avait tout juste 17 ans et se retrouvait face aux combattants chevronnés de l'Empereur. On les vit « monter jusqu'à notre position », dit-il :

aussi ordonnés que pour une revue. Alors qu'ils progressaient pas à pas devant nous et qu'ils traversaient la crête, leurs épaulettes rouges et leur ceinture croisée sur leurs grands manteaux bleus les faisaient passer pour des géants, impression renforcée par leur grand bonnet à poil et leurs longues plumes rouges, qui ondulaient avec les mouvements de tête qu'ils effectuaient pour rester en mesure avec les tambours au centre de leur colonne. « C'est l'empoignade », ai-je murmuré. J'avoue qu'en voyant l'avancée massive de ces hommes et en pensant à la réputation qu'ils s'étaient forgés, je n'espérais qu'une chose, ne pas me

faire embrocher par une baïonnette et, dans un élan de confiance, que mes organes vitaux ne soient pas touchés.

Macready et son bataillon, le 30^e, devaient être attaqués par deux bataillons de la Moyenne Garde, tous deux constitués de grenadiers de la Garde. Le nom de grenadiers était obsolète, car les soldats ne portaient plus de grenades, mais, traditionnellement, les grenadiers appartenaient à l'infanterie lourde, aux troupes d'assaut. Dans un bataillon britannique, il y avait une compagnie légère, qui regroupait des tirailleurs, et une compagnie de grenadiers, chargée de se livrer au combat rapproché. Ces deux bataillons de la Moyenne Garde marchaient directement vers la brigade du major-général Sir Colin Halkett. Ce dernier était un ancien combattant de la guerre de la Péninsule qui avait effectué la majeure partie de sa carrière au sein de la Légion allemande du roi, même si, à Waterloo, il commandait quatre bataillons britanniques, qui avaient tous beaucoup souffert aux Quatre-Bras à cause de la stupidité du prince d'Orange. Ces quatre bataillons furent donc réorganisés pour n'en former plus que deux. Le 30^e de Macready était en carré avec le 73^e, tandis qu'à leur gauche se trouvait un carré réunissant des membres du 33^e et du pauvre 69^e, qui avait perdu ses couleurs aux Quatre-Bras. Ils n'étaient bien entendu pas seuls. À leur droite, il y avait les Guards britanniques et à leur gauche des bataillons des troupes allemandes et néerlandaises. Mais les deux bataillons d'assaut ne se retrouvaient pas non plus seuls, appuyés qu'ils étaient par les masses d'hommes lourdement équipés du corps du général Reille qui grimpèrent la crête derrière la Garde, soutenus par des tirs d'artillerie rapprochés, tandis que le restant de la cavalerie française était prêt à tirer parti de toute avancée significative. L'historien Mark Adkin dit : « Concrètement, cette attaque n'était pas loin de s'apparenter à une avancée générale, menée par la Garde, que les Français réussirent à Waterloo. »

Le fer de lance de la Garde était sur le plateau de la crête. Était-il en colonne ou en carré ? Mark Adkin démontre de manière convaincante que, bien que nombre de témoins, côté allié, aient vu des colonnes, les Français étaient en carré, sans doute parce qu'ils craignaient que ne se reproduise la catastrophe à laquelle avait abouti l'attaque de d'Erlon. Un carré compact, dont les côtés se rétrécissaient quand les rangs se resserraient après les tirs d'artillerie, ressemblait énormément à une colonne, et aucune formation, colonne ou carré, n'était très homogène ce soir-là. Les rangs et les files

étaient non seulement frappés par les boulets de canon et les boîtes à mitraille, mais leur itinéraire était encombré par les corps des chevaux morts ou blessés. Seule la meilleure infanterie pouvait espérer garder une formation serrée dans de telles circonstances, en l'occurrence la Garde impériale. Malgré les obstacles et les tirs d'artillerie, elle atteignit le plateau de la crête, puis se déploya en ligne. Les quatre bataillons britanniques du général Halkett s'étaient également mis en carré à cause de la menace exercée par la cavalerie française durant toute la soirée, mais lorsque la Garde française atteignit le sommet de la crête, le général donna l'ordre aux manteaux rouges de passer en ligne à quatre rangs. Il cria : « Mes enfants, vous avez fait tout ce que j'attendais de vous et plus que je ne pouvais espérer, mais ce n'est pas fini. Maintenant, il ne nous reste plus qu'à charger ! »

Macready poursuit l'histoire :

L'ennemi s'est arrêté, a porté les armes à environ quarante pas de nous, puis a tiré une salve. Nous avons répliqué, puis abaissé nos baïonnettes en criant « Hourrah ! » Quelle n'a pas été notre surprise quand, en avançant à travers la fumée qui se dissipait, nous avons vu le dos des grenadiers de la Garde impériale. On s'est arrêté et on s'est regardé comme si on ne parvenait pas à croire ce que l'on voyait. Des canons de 9 livres postés à l'arrière sur notre droite les pilonnèrent et le massacre fut terrible. Je n'avais encore pas vu sur ce champ de bataille autant de corps entassés.

Trois semaines après la bataille, Macready écrivit à son père. « Quand ils sont parvenus à 20 pas », dit-il dans cette lettre :

nous avons tiré une salve, crié « Hourrah ! » et nous nous sommes préparés à charger, mais nous n'avons pas eu à le faire, car ils se sont enfuis... Mais je m'efforce de réaliser l'impossible, décrire une bataille. Nous savions si peu de choses à son propos... Notre général de brigade Halkett... nous fit un joli discours dans le feu de l'action, auquel nos braves camarades répondirent en criant plusieurs fois : « Chargeons, votre Honneur, nous allons nous les faire ! ».

Le récit de Macready laisse penser que c'était facile, mais ça ne l'était pas. Une brigade hanovrienne située à la gauche des manteaux rouges fut obligée de reculer à cause de ce qu'un officier hanovrien décrivit comme « une

attaque très violente ». Les Hanovriens étaient à court de munitions et leur chef fut tué alors qu'ils battaient en retraite. Pendant ce temps, la brigade Halkett avait repoussé la Garde française en tirant des salves et en les menaçant de leurs baïonnettes, mais il se produisit alors quelque chose d'étrange. Les artilleurs de la Garde impériale se trouvaient à proximité de la brigade d'Halkett et tiraient sur les manteaux rouges ayant traversé la route courant le long du sommet de la crête. Il semblait alors que l'infanterie de la Garde était battue, mais les artilleurs balayaient la ligne à quatre rangs des manteaux rouges et la brigade reçut l'ordre de faire demi-tour et de s'abriter derrière la haie et le talus bordant la route derrière eux. De nouveau Macready :

On nous a ordonné de faire demi-tour et nous sommes partis parfaitement en ordre. Alors que nous descendions la [contrepente], les tirs s'intensifièrent considérablement et les cris émanant des hommes abattus ainsi que des nombreux blessés présents tout autour de nous, qui se croyaient abandonnés, étaient atroces. Un nombre extraordinairement élevé de soldats et d'officiers des deux régiments dévalèrent la pente en un rien de temps. Chez nous, Prendergast fut taillé en pièces par un obus, McNab fut tué par de la mitraille et James et Bullen perdirent chacun leurs deux jambes pendant la retraite, fauchés par un boulet de canon ou lors de la canonnade qui l'avait précédée. Alors que je me relevais après être tombé, un ami me percuta. Il criait, à moitié fou à cause de ses cinq blessures. Il s'ensuivit une scène bien triste : « C'est grave, Mac, c'est grave ? » À cet instant, nous nous sommes retrouvés mélangés aux 33^e et 69^e Régiments. Tout ordre avait bel et bien disparu.

La brigade avait été prise de panique. Elle avait contraint les grenadiers de la Garde impériale à faire demi-tour, puis avait pris peur en se repliant et la panique s'était très rapidement répandue. Officiers et sergents essayèrent d'y mettre un terme, en vain. « 50 cuirassiers auraient pu anéantir notre brigade », admit Macready. Pendant un instant, c'était comme si la discipline de la brigade s'était carrément volatilisée. Des hommes se battaient en essayant de rejoindre l'arrière, puis, aux dires de Macready, un soldat poussa des hurras qui inversèrent le sentiment de panique lorsque d'autres hommes se joignirent à lui. On dit que le général Halkett avait empoigné les couleurs du

33^e, tout comme le général Pelet avait saisi une Aigle à Plancenoit, et les avait gardées jusqu'à ce qu'il soit rejoint par d'autres hommes. Wellington était là et incitait toujours au calme. Par ailleurs, il avait autrefois été à la tête du 33^e et que Dieu leur vienne en aide si jamais ils le déshonoraient maintenant. Une batterie néerlandaise ouvrit le feu de près sur les Français, décimant les rangs déjà touchés de la Garde et une brigade anglo-néerlandaise tira des salves sur eux, ce qui fit mit un terme à la panique. « Les officiers ont fait des merveilles, dit Macready, mais ces seuls cris nous ont sauvés. Je n'ai jamais pu savoir qui en était l'auteur. » Et, par conséquent, après cette terreur momentanée, les quatre bataillons firent demi-tour, reformèrent une ligne et tinrent bon. Pour Henry Duperier, le trésorier du 18^e Hussards britannique, la réapparition soudaine de la brigade de Halkett fut une surprise. Il était stationné sur la crête de Wellington avec le restant de la cavalerie, derrière l'infanterie, à observer les salves de l'infanterie néerlandaise, quand « Lord Wellington amena des petits gars au manteau rouge venant de je ne sais où, je les ai juste aperçus à travers le nuage de fumée ».

« Je m'efforce de réaliser l'impossible, avait écrit Macready à son père, décrire une bataille. » Que s'est-il donc passé au sommet de la crête quand la première colonne, ou le premier carré, de la Garde impériale a attaqué ? La confusion régnait dans les deux camps. Les Hanovriens battirent en retraite dans le désordre, tout comme les manteaux rouges. Les Néerlandais et les Belges s'étaient bien battus et leurs artilleurs accomplirent un travail remarquable. Les Français se replièrent également, fracassés par cette immense première salve de la ligne du général Halkett. Les canonniers français faisaient des ravages et ce furent surtout leurs tirs qui semèrent la panique au sein de la brigade du général Halkett. C'est tout à l'honneur de cette brigade d'avoir su la juguler, mais elle eut la chance qu'aucune troupe française ne soit capable de tirer parti de ce bref désordre, les Français n'étant eux-mêmes probablement pas loin de céder à la panique. Ils avaient battu en retraite face à la redoutable première salve, les canons néerlandais leur envoyant boîtes à mitraille et boulets, la crête étant plongée dans la fumée et leurs premiers rangs se trouvant morts ou blessés. Tout ce que l'on peut dire avec certitude, c'est que la colonne de la Garde impériale la plus à l'ouest échoua dans sa mission, qu'elle fut rejetée du secteur où se tenait la ligne de Wellington et qu'elle resta en retrait. Le général Halkett fut blessé dans les combats, mais eut la satisfaction d'apprendre que ses hommes s'étaient

rassemblés et tenaient bon.

Pendant ce temps-là, la seconde attaque française, celle-ci d'envergure, visa la crête sur la droite de Halkett, là où la brigade de Guards britannique et l'excellente brigade d'infanterie légère du général Adam les attendaient. Harry Powell était capitaine du 1^{er} Foot Guards et, à l'instar du restant de ce bataillon, il se tenait couché sur la contrepente :

Dans ce secteur de la position courait un chemin de terre avec, sur un côté, un fossé et un talus qui servaient d'abri à la brigade pendant la canonnade, laquelle dura peut-être trois quarts d'heure. Sans la protection de ce talus, tous les êtres dans les parages auraient sûrement péri. L'Empereur avait probablement compté sur cet effet car, soudain, les tirs cessèrent. Et lorsque la fumée s'évacua, une superbe vue s'offrit à nous. Une colonne de grenadiers (avec environ 70 hommes de front) de la Moyenne Garde, comprenant environ 6 000 hommes, dirigée, d'après ce que nous avons appris depuis, par le maréchal Ney, grimpa au pas de charge en criant « Vive l'Empereur ! ». Ils continuèrent d'avancer jusqu'à 50 ou 60 pas de nous, puis la brigade reçut l'ordre de se lever. Que ce soit en raison de l'apparition soudaine et imprévue d'un corps si près d'eux, qu'ils crurent sans doute sortir de terre, ou de notre salve très violente, la Garde, qui n'avait jamais connu l'échec lors d'une attaque, s'arrêta soudain.

Le capitaine Powell crut, comme l'ensemble de la brigade de Guards, se trouver face aux grenadiers de la Moyenne Garde, alors qu'il s'agissait des chasseurs de la Garde. Et cette erreur explique la raison pour laquelle il existe un régiment baptisé les Grenadier Guards. Le 1^{er} Foot Guards reçut le nom de son ennemi, même si, en fait, ce sont les hommes de Halkett qui affrontèrent les grenadiers français. Powell fixa leur nombre à 6 000, erreur pardonnable dans cette soirée bruyante où régnait le chaos, alors que la colonne française la plus imposante ne pouvait comprendre plus de 2 000 hommes.

Le duc était bien entendu présent. Montant Copenhague, son fidèle cheval, et observant l'approche de la Garde française, il attendit que l'ennemi se retrouve près, à 50 ou 60 pas selon Powell, puis il prit de nouveau le commandement. « Maintenant, Maitland ! », dit-il au chef de la brigade, « C'est à vous ! Debout, Guards ! » Ils se levèrent, se disposèrent rapidement en ligne : « Préparez-vous ! » Il y eut une pause, le temps que les imposants

mousquets prennent place contre les épaules meurtries, puis : « Feu ! »

Et le massacre débuta. C'est dans ce domaine que l'infanterie britannique excellait. Harry Powell parla de « tirs extrêmement nourris », le choc d'une mousqueterie disciplinée lâchée à distance rapprochée. « En moins d'une minute », dit Powell :

plus de 300 hommes furent abattus. Ils flanchaient et plusieurs des divisions situées à l'arrière commencèrent à faire mouvement comme pour se déployer, tandis que certains hommes de l'arrière ouvrirent le feu par-dessus les têtes de ceux placés devant, preuve flagrante d'une confusion dans leurs rangs.

La Garde impériale tentait de se déployer en ligne, mais encore une fois, comme cela s'était produit à de nombreuses reprises lors de la guerre de la Péninsule, elle s'y était prise trop tard. La brigade de Guards était en supériorité numérique et les cernait, les balles de mousquet venant de l'avant et des côtés. Et quand ils essayèrent de constituer une ligne, ils furent repoussés par ces salves régulières et implacables. Les premiers rangs de la Garde impériale durent être effroyablement surpris. Ils avaient grimpé la crête et avaient été reçus par l'artillerie et, alors qu'ils avaient atteint le sommet et pouvaient ensuite déferler sur la route en courant sur toute la longueur, un ennemi était apparu derrière le talus, un ennemi plus nombreux, déjà trop près pour permettre à la Garde française de se déployer en ligne, et qui fit feu avec une redoutable efficacité. Des troupes inexpérimentées et mal entraînées faisaient souvent feu de trop loin et avaient tendance à tirer trop haut, mais pas la brigade de Guards. À la distance où ils se trouvaient, un mousquet ratait rarement sa cible. Et, pour recharger, l'ennemi devait s'arrêter, les rangs situés derrière poussant ceux de devant, ce qui fut source de désordre parmi les chasseurs, alors qu'ils étaient toujours frappés par ces salves implacables, perdant de plus en plus d'hommes. Désormais, leurs propres morts et blessés les bloquaient et la brigade de Guards continuait de tirer. Puis le lieutenant-colonel Alexander, Lord Saltoun, leur cria : « En avant ! » Saltoun avait pris la tête d'une compagnie afin de renforcer Macdonell à Hougoumont, mais avait rapatrié ses hommes, ou plutôt les survivants, soit un tiers de ceux s'étant rendus au château, sur la crête pour ces moments décisifs de la bataille. « C'est le moment, les garçons ! » hurla-t-il. Les Guards abaissèrent leur baïonnette et chargèrent. « À ce moment, se

souvent le capitaine Reeve, qui avait lui aussi participé à la guerre de la Péninsule, nous les avons chargés, ils se dirigèrent vers la droite, puis s'enfuirent dans toutes les directions. »

Les Guards britanniques descendirent la pente, menant comme un troupeau une Garde impériale prise de panique, et c'est sans doute à ce moment que les grenadiers de la Garde ayant attaqué la brigade de Halkett battirent également en retraite. Le maréchal Ney eut son dernier cheval tué sous lui, mais la Garde française n'en avait pas terminé avec son assaut. Certains témoins affirmèrent que la seconde attaque, plus importante en nombre, comprenait deux colonnes et non une seule (ou deux formations en carré). Il s'agissait du 4^e Chasseurs de la Garde, à la traîne derrière les autres, probablement parce qu'ils devaient parcourir la plus grande distance, et qui grimpaient désormais la crête afin de lancer eux aussi leur attaque. Il s'agissait de l'unité de la Garde impériale la plus proche d'Hougoumont, sur la droite des Britanniques, et leurs salves disciplinées contenaient les Guards britanniques, alors qu'apparaissait au même moment dans la fumée enveloppant la vallée la cavalerie française. Les Guards britanniques reçurent l'ordre de former un carré. Il y eut un moment de confusion car, apparemment, d'autres officiers tentèrent de conserver la ligne afin de s'occuper du 4^e Chasseurs. Le désordre ne prit fin qu'en ramenant les Guards au sommet de la crête où, une fois de plus, ils formèrent une ligne à quatre rangs.

Il est naturel d'essayer de mettre de l'ordre dans le désordre, de décrire une bataille le plus simplement du monde pour que le chaos soit compréhensible. Dans la plupart des récits de Waterloo, la charge de la Garde impériale est le moment clé, un événement isolé décidant de l'issue de cette journée, mais, malgré son caractère capital, ce ne fut pas le seul événement important. Presque tous les hommes demeurés sur le champ de bataille furent engagés dans des combats. Tous les canons encore en état servirent. À l'est de la grand-route, les hommes de d'Erlon progressaient sur la pente menant à la crête, luttant contre les troupes britanniques, néerlandaises et prussiennes. Le bruit était assourdissant, si intense que les hommes n'entendaient pas les ordres hurlés par l'officier ou le sergent se trouvant près d'eux. La Garde impériale, qui avait atteint le sommet de la crête et été repoussée par la mousqueterie néerlandaise et britannique, ne s'était pas repliée dans la vallée mais demeurait sur le glacis, soutenue par l'infanterie du général Reille, prête à avancer de nouveau vers les terribles salves de mousquet. Un certain désordre régnait dans ses rangs mais elle n'était pas encore battue, d'autant

que la confusion gagna aussi ses ennemis. Et la crête arrondie de Wellington était plongée dans la fumée, les hommes ne voyant rien au-delà de quelques mètres. Nous savons que quatre des cinq bataillons de la Garde impériale furent repoussés, mais les hommes de la brigade du général Adam, se trouvant à seulement 200 ou 300 mètres à l'est, n'en avaient pas connaissance à cause du manque de visibilité. Ils ne voyaient que la fumée provoquée par l'artillerie, n'entendaient que la percussion incessante des pièces, le claquement des mousquets et les cris. Et ils entendaient le pas de charge, le chant des guerriers de France marchant vers la gloire au son des tambours, venant du 4^e Chasseurs, le dernier bataillon d'assaut de la Garde impériale, grimpant la pente. L'enseigne Leeke, du 52^e, ne les voyait pas encore car ils étaient sur le glacis, mais il pouvait les entendre :

Les tambours rythmaient le pas de charge, lequel faisait, d'après mes souvenirs, « rom dom, rom dom, rommadom, dommadom, dom, dom », puis était suivi de « Vive l'empereur ». Et cela ne cessait de se répéter.

Le 4^e Chasseurs fut le dernier des braves à essayer de renverser la ligne de Wellington, mais sur sa gauche, au sommet de la crête, se tenait la brigade du général Adam, au sein de laquelle se trouvait le 52^e, gros bataillon d'Oxfordshire sous le commandement de Sir John Colborne, 37 ans, soldat extrêmement expérimenté qui avait participé à la guerre de la Péninsule. À une époque où la plupart des officiers achetaient leur promotion pour grimper les échelons, Colborne avait progressé au mérite. Il avait été le protégé de Sir John Moore, qui l'avait promu au grade de major et avait exprimé comme dernier souhait, avant de s'éteindre lors de la bataille de La Corogne, qu'il soit élevé au grade de lieutenant-colonel. Et il le fut. Il était aussi efficace que populaire, et quand le 4^e Chasseurs de la Garde atteignit le plateau de la crête et tenta de se déployer en ligne, il se rendit célèbre.

Il défit la ligne du 52^e. La moitié des hommes de Colborne avaient fait la guerre de la Péninsule et connaissaient leur métier. Sir John fit avancer puis pivoter son bataillon de façon à ce que ses hommes se retrouvent face au flanc gauche des Chasseurs de la Garde. Le commandant de sa brigade, Sir Frederick Adam, vint au galop voir ce qu'il faisait et Colborne dit par la suite avoir répondu qu'il allait « gratifier cette colonne de notre feu ». Le général Adam, tout juste âgé de 34 ans, eut la présence d'esprit de laisser faire Colborne. Il se rendit vers le 71^e, auquel il ordonna de suivre le 52^e, qui se

trouvait désormais sur le glacis, son propre flanc exposé à tout ennemi rôdant dans la vallée enfumée. Mais ils étaient en position de massacrer la Garde et ne s'en privèrent pas. Ils commencèrent à tirer des salves sur le flanc français, les membres de la Garde impériale étant donc attaqués par l'avant et par la gauche. Le combat fut impitoyable. Les invaincus furent tués par les invincibles. Les hommes de Colborne subirent de lourdes pertes de la part de la Garde française, mais leurs salves taillèrent en pièces le 4^e Chasseurs. Les tirs des Guards britanniques touchaient les premiers rangs et, à l'instar des autres bataillons de la Garde impériale, ils rompirent. Ils ne se replièrent pas simplement mais volèrent en éclats. Ils avaient été battus par les salves britanniques et furent cette atroce mousqueterie, entraînant le restant de la Garde.

Et cette déroute entraîna avec elle les espoirs de la France. « La fortune est femme », avait dit Napoléon. Eh bien, celle-ci lui crachait maintenant au visage. Lorsque le 4^e Chasseurs se disloqua, son armée lui emboîta le pas. Le moral des troupes s'effondra, la panique s'installa, les hommes virent la Garde invaincue s'enfuir, défaite, et prirent eux aussi la poudre d'escampette. Même Napoléon l'admit :

Les régiments voisins, qui virent quelques troupes appartenant à la garde à la débandade, crurent que c'était de la Vieille Garde et s'ébranlèrent : les cris « tout est perdu, la Garde est repoussée » se firent entendre ; les soldats prétendent même que, sur quelques points, des malveillants apostés ont crié : « Sauve qui peut ! » Quoi qu'il en soit, une terreur panique se répandit tout à la fois sur le champ de bataille ; on se précipita, dans le plus grand désordre, sur la ligne de communication : les soldats, les canonniers, les caissons se pressaient pour y arriver.⁵¹

Ce fut très soudain. La bataille avait fait rage durant tout l'après-midi et toute la soirée, les Français pesant beaucoup et avec courage sur la ligne de Wellington et, tout à coup, il n'y eut plus d'armée française, juste une masse de fugitifs en panique.

Wellington retourna à cheval vers le centre de sa ligne. Leeke l'avait vu juste avant que le 52^e ne parte ruiner les rêves de l'Empereur. Leeke dit que le duc était « vêtu d'une redingote bleue, d'un pantalon blanc en cachemire et de bottes en toile. Il portait un sabre et une ceinture, mais pas d'écharpe ». Le

manteau bleu uni et le bicorne permettaient à ses hommes de le reconnaître instantanément. Il observa depuis le centre de la crête les Français commencer à s'enfuir et vit un ennemi en panique, une armée battant en retraite en pleine débandade au sein de laquelle régnait le chaos. Il les scrutait, puis on l'entendit marmonner : « Quand le vin est tiré, il faut le boire. » Il ôta son bicorne et des hommes dirent qu'immédiatement un rayon de soleil perça les nuages pour venir l'illuminer sur la crête qu'il avait défendue toute la journée. Il agita son bicorne vers l'ennemi à trois reprises, signal indiquant à la ligne alliée d'avancer.

Tous les hommes ne virent pas le signal. Tout comme il avait fallu du temps pour que la panique essaime au sein de toute l'armée française, le soulagement de la victoire ne fut pas apparent tout de suite dans le camp des alliés. Le capitaine John Kincaid avait combattu les tirailleurs français en compagnie de ses fusiliers quand :

une clameur, que nous savions être britannique, se fit entendre à l'extrême droite et incita tout le monde à dresser l'oreille. C'était l'ordre d'avancer donné par Lord Wellington et attendu depuis longtemps. Le bruit s'approcha progressivement, gagnant en intensité, et nous l'avons repris instinctivement tout en chargeant à travers la haie... envoyant valser nos adversaires avec la pointe de nos baïonnettes. Lord Wellington galopa vers nous au même moment et nos hommes commencèrent à l'acclamer, mais il s'écria : « Pas d'acclamation, les gars, et en avant, parachevez votre victoire. »

Quelques instants auparavant, le 52^e, qui avait progressé sur le glacis avant d'obliquer à droite pour remonter la grand-route en direction de la Belle-Alliance, avait pris à tort des membres de la cavalerie légère britannique pour des cavaliers français et en avait désarçonné quelques-uns en faisant usage de leur mousquet. Wellington était là. « Peu importe ! avait-il hurlé à Colborne, continuez, continuez ! » Certains fusiliers du 95^e Riflemen avancèrent aux côtés du bataillon de Colborne, provoquant « un carnage d'une ampleur qui m'était inconnue », écrivit le capitaine Joseph Logan des Greenjackets :

Ce noble individu, Lord Wellington, avança avec le 95^e tout en criant souvent « Avancez, mes braves ». Je craignais pour sa sécurité, mais pas pour la mienne. Mon Dieu ! S'il était tombé, quelle journée pénible

c'eût été pour l'Angleterre !

Ainsi, toute la ligne alliée progressa dans la vallée, sauf qu'il ne s'agissait pas d'une ligne très imposante en raison des pertes, très élevées. L'officier de liaison prussien, le baron von Müffling, se souvint :

Lorsque la ligne de fantassins se mit en mouvement, on vit des petits groupes très espacés d'une centaine d'hommes avancer de toutes parts. La position sur laquelle l'infanterie avait combattu était marquée, à perte de vue, par la ligne rouge que formaient les uniformes rouges des nombreux tués et blessés gisant là.

Une ligne rouge de morts, d'hommes agonisant et en souffrance. C'était une image terrible. Et, devant eux dans la vallée, se trouvaient encore d'autres victimes et des milliers de chevaux blessés et mourants. Leeke dit que des chevaux étaient :

allongés, d'autres étaient debout, mais certains, debout ou allongés, mangeaient le blé ou le seigle qui avait été piétiné, en dépit de leurs jambes arrachées... une odeur particulière régnait, mélange de blé couché et de poudre à canon.

Et c'est sur ce blé et ce seigle piétinés, parmi les chevaux agonisant et les déchetts de la bataille que progressait l'infanterie alliée. « Je n'avais jamais vu ça », se souvint Sir Augustus Frazer, à la tête de la Royal Horse Artillery, « le ciel était devenu noir à cause de la fumée, alors que le soleil se couchait ». Et dans cette lumière blafarde irréaliste, l'armée alliée avançait dans la vallée. « Aucun mot ne saurait exprimer les sentiments de l'armée britannique à cet instant », se souvint le sergent Robertson, du 92^e Highlanders :

Leur joie était vraiment débordante... Nous ne prenions pas le temps de recharger, puisque nous n'utilisions que la baïonnette... tout n'était désormais que destruction et désordre. Les Français s'enfuirent finalement en courant, jetant havresacs, armes et tout ce qui s'avérait encombrant ou risquait de gêner leur fuite.

La cavalerie britannique se joignit à la mise en déroute, taillant impitoyablement dans les rangs des unités françaises paniquées. Le capitaine Henry Duperier, du 18^e Hussards, se souvint avoir chargé : « En un instant, nous sommes tombés sur la cavalerie, qui résista mais sans grande

conviction. En s'enfuyant, ils trébuchèrent sur leur propre infanterie. » Les hommes de Duperier, pour bon nombre irlandais, massacrèrent ensuite quelques artilleurs avant de s'en prendre à un bataillon d'infanterie désorganisé. L'infanterie française tenta de se rendre. « Ils ne dirent rien de plus que "Vive le Roi", indiqua Duperier, mais c'était trop tard, sans compter que nos hommes ne comprenaient pas le français. Alors ils les sabrèrent. »

Le capitaine Pierre Robinaux avait passé la journée à mener des attaques infructueuses sur Hougoumont. La panique saisit alors les soldats encore en train d'assiéger le château. Ils se replièrent très vite. « Nous recevions quelques boulets par-derrière », écrivit Robinaux :

et des soldats effrayés, regardant derrière eux, aperçurent nos lanciers polonais ; ils les prirent pour de la cavalerie anglaise, et s'écrièrent : « Nous sommes perdus ! » Le bruit s'en répandit dans toute la colonne, et bientôt nous fûmes dans un désordre complet ; chacun ne pensa plus qu'à son propre salut ; impossible de rallier les soldats égarés ; la cavalerie suivit l'impulsion de l'infanterie ; j'ai vu des dragons en retraite, au galop, renverser des malheureux fantassins et monter sur leurs corps avec leurs chevaux ; cela m'est arrivé une fois.⁵²

Robinaux jugeait peut-être impossible « de rallier les soldats égarés », mais il parvint à en contrôler quelques-uns. Il menaça des dragons à l'aide d'un mousquet et réussit à interrompre leur fuite. Il rassembla 60 ou 70 soldats et les conduisit vers le sud, mais fit suffisamment preuve de bon sens pour éviter la route principale, sur laquelle la poursuite était totalement engagée. Il s'échappa mais, dans la vallée, sous les longs rayons d'un soleil couchant, le massacre n'était pas encore terminé.

* * *

L'armée française rendit l'âme, mais ce ne fut pas une mort instantanée. Il fallut du temps pour que la nouvelle parvienne aux hommes en train de défendre Plancenoit et ils continuèrent de se battre jusque vers 21 heures. Certains artilleurs de la grande batterie continuèrent de tirer pendant que l'armée se désagrégeait autour d'eux. L'un de leurs derniers tirs manqua de quelques centimètres Wellington et emporta la jambe de son commandant en second. « Nom d'un chien, Sir, aurait dit Uxbridge, j'ai perdu ma jambe ! » « Nom d'un chien, répondit le duc, en effet. »

Il y avait également ces trois bataillons de la Vieille Garde restés dans la

vallée. Ils étaient encore là, toujours en carré et bien disciplinés. Ils battirent lentement en retraite, pressés par l'infanterie alliée. Un escadron du 10^e Hussards chargea l'un des carrés de la Vieille Garde et reçut un feu nourri. L'officier à leur tête, l'Honorable Frederick Howard, possédant le grade de major et fils du comte de Carlisle, figura parmi les derniers officiers tués ce jour-là. Il tomba, inconscient, devant le carré de la Vieille Garde, dont l'un des membres sortit des rangs pour venir le frapper à la tête avec la crosse de son mousquet. Certains fantassins français paniqués tentèrent de trouver refuge dans les carrés, mais les grognards étaient trop expérimentés pour autoriser cela. Des hommes se frayant un passage dans un carré risquaient d'ouvrir une brèche dans laquelle pouvaient s'engouffrer les cavaliers ennemis. Les grognards ouvrirent donc le feu sur tous les candidats à l'entrée, amis comme ennemis.

Le général Pierre Cambronne commandait une brigade de la Garde et figurait dans l'un de ces carrés. Leur position était sans espoir. L'infanterie britannique et hanovrienne les avait rattrapés et des officiers demandaient à la Garde de capituler. C'est à cet instant que naquit l'une des plus tenaces légendes de la bataille de Waterloo. Cambronne répondit : « La Garde meurt, mais ne se rend pas ! » Ces belles paroles furent presque certainement inventées par un journaliste français quelques années après la bataille. L'autre version affirme que Cambronne répliqua « Merde ! » Les deux réponses sont devenues célèbres, réaction de défiance face à une défaite inévitable. Cambronne affirma ensuite ne pas avoir dit cela. Il fut désarçonné par une balle de mousquet qui lui érafla la tête et le laissa inconscient. Le colonel Hugh Halkett, officier britannique de l'armée hanovrienne, le fit prisonnier, et les carrés que ce dernier commandait diminuèrent de volume sous le feu des mousquets et des boîtes à mitraille, devenant des triangles, avant de se dissoudre carrément à proximité de la Belle-Alliance. Les membres de la Garde impériale rejoignirent les troupes en fuite.

Un officier du 71^e Foot affirma avoir tiré le dernier boulet à Waterloo. Le 71^e avança avec le 52^e de Sir John Colborne et, quelque part à proximité des derniers carrés rebelles de la Vieille Garde, la compagnie de grenadiers du 71^e découvrit un canon français abandonné avec un porte-feu encore allumé non loin de là. Un tube, qui servait à acheminer le feu vers la poudre à l'intérieur du canon, dépassait de la gueule de la pièce d'artillerie, laissant penser que celle-ci était chargée. Le lieutenant Torriano et certains de ses hommes firent pivoter le canon jusqu'à ce qu'il se retrouve face à la Vieille

Garde, poussèrent le porte-feu, puis tirèrent sur les rangs de la Vielle Garde.

Il faisait pratiquement nuit. Le soleil s'était couché, une fumée épaisse était encore en suspension dans la vallée. Von Blücher galopa parmi les décombres de Plancenoit pour rejoindre la grand-route de Bruxelles, sur laquelle, quelque part au sud de la Belle-Alliance, il rencontra Wellington. Il était environ 21 h 30 quand les deux commandants se serrèrent la main. Certains disent qu'ils se penchèrent depuis leur selle pour s'étreindre. « Mein Lieber Kamerad! [mon cher camarade], dit Blücher, quelle affaire ! »

« J'espère vraiment que c'était ma dernière bataille », dit le duc à Frances, Lady Shelley, un mois après la bataille. Wellington était toujours plus communicatif avec les femmes qu'avec les hommes, surtout avec les jeunes femmes jolies et intelligentes. Et la jeune, jolie et intelligente Lady Shelley devint une amie très chère du duc. « Ce n'est pas bon d'être toujours sur le champ de bataille », lui dit-il :

Quand je me trouve au cœur de la bataille, je suis bien trop occupé pour ressentir quoi que ce soit, mais je me sens mal juste après. Il est impossible de penser à la gloire. L'esprit et le cœur sont épuisés. Je me sens mal, même au moment de la victoire et je dis toujours qu'après une bataille perdue, le plus grand malheur est une bataille gagnée. Vous perdez non seulement tous ces amis qui vous étaient chers et qui partageaient votre quotidien mais vous êtes également contraints d'abandonner les blessés. On essaie certes de faire le maximum pour eux, mais ce ne sont que des broutilles ! Dans de tels moments, tous les sentiments sont émoussés. Je commence seulement maintenant à contrôler mon état d'esprit naturel, mais je désire ne plus jamais combattre.

C'était vraiment terminé.



Conséquences

Que mille tombent à ton côté, et dix mille à ta droite, tu ne seras pas atteint

Wellington se rendit à Waterloo à cheval dans l'obscurité. Il descendit de Copenhague et lui donna une tape affectueuse, puis celui-ci envoya son sabot. Le duc était fatigué. « L'esprit et le cœur sont épuisés », devait-il dire à Lady Shelley. Il devait être également extrêmement soulagé. « Dieu merci, je l'ai rencontré », devait-il s'exclamer par la suite. Pas seulement de l'avoir rencontré, mais d'avoir survécu à cette entrevue. « Cela a été une affaire sacrément sérieuse », dit-il à Creevey le lendemain à Bruxelles. « Il s'en est fallu d'un rien : l'affaire la plus incertaine jusqu'au dernier moment que vous ayez jamais vue de votre vie. Par Dieu ! Je ne pense pas que cela se serait bien terminé, si je n'avais pas été là »⁵³, écrivit-il à son frère William :

*Vous verrez le compte rendu de notre bataille désespérée et de notre victoire sur Boney [Bonaparte]. C'était l'affaire la plus désespérée où je me sois trouvé. Jamais je n'avais pris autant de peine pour une bataille et jamais je n'ai été si près d'être battu. Nos pertes sont immenses, particulièrement dans le meilleur de nos éléments d'infanterie britannique. Je n'ai jamais vu l'infanterie se comporter si bien.*⁵⁴

Il soupa seul à Waterloo. Il ne pouvait utiliser son lit car un aide de camp mourant l'occupait. Il dormit donc sur une paille et fut réveillé de bonne heure par le docteur John Hume, qui disposait de la liste des pertes. Hume :

Il était très affecté. J'ai senti ses larmes ruisseler sur la main, puis je l'ai regardé et j'ai constaté qu'elles se succédaient, coulant sur ses joues poussiéreuses. Il les essuya rapidement de sa main gauche et me dit d'une voix chevrotante étranglée par l'émotion : « Eh bien, Dieu merci, j'ignore ce qu'est de perdre une bataille, mais rien n'est certainement plus douloureux que d'en gagner une en perdant tant d'amis. »

Il était à ce point épuisé qu'il était allé se coucher sans se laver, alors que le duc était pourtant un homme des plus méticuleux. Le 19 juin à l'aube, il commença à rédiger la dépêche constituant son rapport officiel, destinée au gouvernement britannique, puis il rentra dans ses quartiers, à Bruxelles, où il acheva son compte rendu et écrivit des lettres, dont une à l'attention de Lady Frances Webster :

Ma chère Lady Frances... Hier, à l'issue d'un combat des plus âpres et des plus sanglants, j'ai remporté une victoire totale et poursuivi les Français jusque dans la nuit. Ils se trouvent dans un désordre absolu et je pense avoir récupéré dans les 150 pièces de canon. Von Blücher, qui s'est chargé de la poursuite toute la nuit, puisque mes soldats étaient morts de fatigue, m'a fait envoyer un mot ce matin pour m'indiquer qu'il avait mis la main sur 60 de plus. Mes pertes sont immenses. Lord Uxbridge, Lord Fitzroy Somerset, le général Cooke, le général Barnes et le colonel Berkeley sont blessés. Le colonel de Lancey, Canning, Gordon, le général Picton sont morts. Le doigt de la Providence était sur moi et j'en suis sorti indemne.

Le duc avait tort à propos du colonel de Lancey, car il était toujours vivant, bien que grièvement blessé. Vers la fin de la bataille, un boulet de canon l'avait frappé de biais, ne lui ouvrant pas les chairs mais lui fracassant les côtes. C'était le quartier-maître général adjoint de Wellington et assurément l'un des amis dont la perte ultérieure affecta ce dernier le plus profondément. William de Lancey était né à New York au sein d'une famille de loyalistes qui avait perdu sa propriété à l'indépendance des États-Unis. La famille avait déménagé en Angleterre et William fit une brillante carrière militaire, participant à la guerre de la Péninsule et gagnant à cette occasion la confiance de Wellington. En avril 1815, de Lancey, désormais anobli, avait épousé Magdalene Hall, jeune Écossaise qui accompagna son mari en Flandre. Là, le duc insista pour que de Lancey devienne son quartier-maître général adjoint. Lady de Lancey était partie à Anvers avant la bataille, mais elle revint immédiatement après et trouva son mari dans la chambre d'une maison de Mont-Saint-Jean. Elle le soigna et il semblait miraculeusement en passe de se remettre de ses blessures, mais le lundi 26 juin, huit jours après avoir été touché, Sir William s'éteignit. Magdalene fut anéantie. Ils n'étaient mariés que depuis moins de trois mois. Elle écrivit par la suite le récit de son histoire

d'amour à la fin tragique, publié sous le titre de *A Week at Waterloo in 1815*.

Les Prussiens s'étaient chargés de la poursuite nocturne de l'armée française, ce qui était logique. Il y avait eu suffisamment d'escarmouches accidentelles entre les troupes anglo-néerlandaises et les hommes de von Blücher. Et par cette nuit de lune, de telles méprises risquaient encore plus de se reproduire. Von Gneisenau organisa la poursuite, faisant astucieusement monter des tambours sur des chevaux de la cavalerie afin que les Français croient que l'infanterie prussienne était sur leurs talons. Les Prussiens chassèrent les Français jusque minuit passé, semant la panique, dispersant les survivants de Napoléon et massacrant les fugitifs. Von Blücher passa la nuit à Genappe, petite ville située sur la route des Quatre-Bras, d'où il écrivit ceci à sa femme, le lendemain matin :

La supériorité numérique de l'ennemi m'obligea à battre en retraite le 17, mais, le 18, en compagnie de mon ami Wellington, j'ai mis un terme une bonne fois pour toutes à la danse de Bonaparte. Son armée a été totalement mise en déroute et son artillerie, ses bagages, ses caissons et son équipement sont en ma possession. Les insignes des divers ordres qu'il portait m'ont été apportés, après avoir été trouvés dans un coffret qui se trouvait dans sa voiture. Deux chevaux ont été tués sous moi hier.

L'expression « Mon ami Wellington » traduit une générosité d'esprit qui manquait à von Gneisenau, mais aussi à Wellington. Von Gneisenau reconnut que les Britanniques se battirent en faisant montre d'un « courage magnifique », mais il ne changea jamais d'avis sur Wellington.

L'étroit pont présent dans Genappe constitua à un énorme obstacle pour les Français battant en retraite. Les chariots qui transportaient les bagages créèrent un embouteillage, bloquant complètement la rue, les soldats en fuite devant se résoudre à ramper dessous pour atteindre le pont. Napoléon était parvenu à trouver sa voiture, mais le cocher ne réussit pas à traverser le village. L'Empereur fut donc contraint de quitter sa voiture quelques instants avant que la cavalerie prussienne ne s'en empare. Il abandonna également une petite fortune en bijoux. Le trésor de l'armée, stocké dans des chariots, avait pu rallier Charleroi, où un autre embouteillage se forma. Des fugitifs se livrèrent au pillage, ouvrant les sacs de pièces d'or à coups de sabre et de baïonnette.

Napoléon, à qui l'on avait donné un cheval, se dirigea vers le sud, escorté

par une poignée de membres de la Garde impériale. Aux Quatre-Bras, au clair de lune, l'Empereur vit des milliers de corps nus sur le champ de bataille. Tous avaient été déshabillés et privés de leurs effets personnels par les paysans du coin. Il évita la foule à Charleroi et se retrouva le lundi à 9 heures de l'autre côté de la frontière, où il fit une halte. Il dicta une lettre à son frère Joseph, qui était son adjoint à Paris. « Tout n'est point perdu », écrivit l'Empereur :

*Je suppose qu'il me restera, en réunissant mes forces, cent cinquante mille hommes. Les fédérés et les gardes nationaux, qui ont du cœur, me fourniront cent mille hommes ; les bataillons de dépôt cinquante mille. J'aurai donc trois cent mille soldats à opposer de suite à l'ennemi ; j'attellerai l'artillerie avec des chevaux de luxe ; je lèverai cent mille conscrits... Je vais à Laon ; j'y trouverai sans doute du monde. Je n'ai point entendu parler de Grouchy. S'il n'est point pris (comme je le crains), je puis avoir dans trois jours cinquante mille hommes.*⁵⁵

Napoléon faisait des châteaux en Espagne. Grouchy avait été horrifié par les nouvelles de Waterloo, puis avait battu habilement en retraite après sa victoire inutile à Wavre, parvenant à emmener en lieu sûr 25 000 hommes de l'autre côté de la frontière. Mais, quoi qu'ait pu en penser Napoléon, tout était bien perdu. L'Empereur atteignit Paris le 21 juin, un mercredi, et trouva la ville déjà perturbée par des rumeurs de défaite désastreuse. Émile Labrettonnière, si enthousiaste en prenant connaissance le dimanche de la fausse information faisant état d'une victoire, annoncée à coups de canon aux Invalides, apprit les rumeurs et se rendit au Palais de l'Élysée, résidence d'été de Napoléon :

La cour du palais était remplie de chevaux couverts de poussière et de sueur. Des aides de camp continuaient d'arriver et paraissaient véritablement épuisés. Plusieurs cavaliers de la Garde impériale étaient assis, l'air sombre, sur un banc, tandis que leurs chevaux attendaient, attachés, dans la cour. L'un des cavaliers avait le visage bandé à l'aide d'une écharpe noire. Toute cette scène respirait la confusion et le deuil.

La France avait offert à Napoléon une dernière chance, laquelle s'était évanouie dans la vallée, du côté de Mont-Saint-Jean. La Chambre des députés n'allait plus le soutenir. Von Blücher et Wellington dirigeaient leur armée en

direction de Paris, les Autrichiens avaient franchi la frontière à l'est et les Russes n'étaient pas loin derrière. Napoléon fut furieux de ce qui lui arrivait, puis accepta son sort. Paris se rendit aux alliés le 4 juillet, même si leurs forces n'entrèrent dans Paris que le 7. Napoléon avait alors abdiqué. Il se trouvait à la Malmaison, la maison de Joséphine, et l'idée d'émigrer aux États-Unis lui traversa l'esprit. Il commanda des ouvrages sur les États-Unis, puis se rendit à Rochefort, où il espérait pouvoir trouver des bateaux capables de l'emmener vers le Nouveau Monde. Mais il tomba plutôt sur un blocus maritime britannique. Il se rendit au capitaine Maitland, du HMS *Bellerophon*, le *Billy Ruffian* de la bataille de Trafalgar, et entama ainsi son voyage jusqu'à Sainte-Hélène.

À Genappe, bien plus au nord, des milliers d'exemplaires d'une proclamation traînaient encore dans la boue. Elle avait été imprimée à Paris, bien que mentionnant en en-tête « Le palais impérial de Laeken à Bruxelles ». Elle était destinée au peuple de Belgique :

*Le succès éphémère de mes ennemis vous a détachés, pour un moment, de mon empire. Dans mon exil, sur un rocher au milieu des mers, j'ai entendu vos plaintes. Le Dieu des batailles a décidé du destin de vos belles provinces ; Napoléon est parmi vous. Vous êtes dignes d'être français. Levez-vous en masse, rejoignez mes invincibles phalanges pour exterminer le reste de ces barbares qui sont vos ennemis et les miens. Ils fuient avec la rage et le désespoir au cœur.*⁵⁶

Mais c'était l'Empereur qui avait fui, furieux et désespéré, et les Prussiens étaient désormais déterminés à l'exécuter. Von Gneisenau écrivit à von Müffling, qui était encore officier de liaison auprès de Wellington. « C'est ce que réclame la justice éternelle et demande la déclaration du 13 mars, et le sacrifice de nos soldats... sera vengé. »

Von Müffling transmet la demande, appuyée par un ultimatum prussien au gouvernement par intérim de Paris, selon lequel von Blücher n'accepterait de cessation des hostilités que si Napoléon était remis « mort ou vif ». Le duc de Wellington, se souvint von Müffling :

me fixa, stupéfait, et commença par contester l'interprétation de la déclaration de Vienne [du 13 mars] le plaçant hors des relations civiles et sociales, qui n'avait jamais été destinée à appeler à l'assassinat de

Napoléon... Avec un tel acte, notre nom passerait à la postérité entaché d'un crime et l'on retiendrait alors que nous ne méritons pas le titre de vainqueurs de Napoléon.

« Si les souverains souhaitent lui infliger la peine capitale, écrivit Wellington sur un ton acerbe, ils devraient plutôt engager un bourreau, ce que je ne saurais être. » Von Gneisenau, toujours prêt à reprocher à Wellington d'avoir des arrière-pensées et de manigancer des choses, qualifia cette sortie de « magnanimité théâtrale », mais les Prussiens cédèrent, bien qu'à contrecœur. Ce n'était pas le seul désaccord entre les alliés. Von Blücher souhaitait accessoirement appeler les événements du 18 juin la bataille de la Belle-Alliance, nom sous lequel ils sont encore connus en Allemagne, mais Wellington préféra Waterloo. Les Français les ont souvent appelés bataille de Mont-Saint-Jean. Quand les alliés occupèrent Paris, les Prussiens décidèrent de faire sauter le Pont d'Iéna, baptisé ainsi en l'honneur de la grande victoire de Napoléon sur les Prussiens à Iéna, en 1806. Aux yeux de Wellington, c'était absurde, car un pont était toujours utile ! Pourquoi le détruire ? Lady Shelley nous raconte que le duc sauva ce pont :

en postant simplement une sentinelle dessus... les Prussiens s'efforcèrent de se débarrasser de la sentinelle, déterminés qu'ils étaient à faire sauter ce pont. Mais la sentinelle ne quitta pas son poste. « Vous pouvez faire sauter le pont si vous le souhaitez, dit-il, mais je ne bougerai pas d'ici. » Il tint parole et le pont fut sauvé !

Napoléon rejoignit Paris le 21 juin et, ce jour-là, l'honorable major Henry Percy, du 14^e Light Dragoons, arriva à Londres, tard dans cette chaude soirée d'été. Il se rendit au 10 Downing Street afin de remettre la dépêche de Wellington au comte Bathurst, ministre de la Guerre, et fut réorienté vers Grosvenor Square, où le comte dînait. Puis Percy fut amené à St James's Square pour informer le prince Régent, qui était à un bal. Percy s'était rendu au bal de la duchesse de Richmond six jours plus tôt mais n'avait pas eu la possibilité de changer ses bas de soie ni ses chaussures de danse, qui étaient couverts de boue. Le bal était donné par Mme Boehm, femme de marchand suffisamment riche pour attirer l'aristocratie à ses fêtes, où l'on mangeait et dansait. Bien des années plus tard, elle décrivit les événements au révérend Julian Young, qui consigna ses paroles par écrit. Il était environ 22 heures

quand Mme Boehm :

se dirigea vers le prince et demanda s'il plairait à Son Altesse Royale d'ouvrir le bal. Le premier quadrille était en train de se former et le prince se dirigeait vers l'estrade sur laquelle se trouvait son fauteuil, quand je vis tout le monde se précipiter en toute inconvenance vers les fenêtres, laissées ouvertes en raison de la chaleur étouffante régnant ce jour-là. La musique s'arrêta et la danse s'interrompit. Nous n'entendions que les hurlements d'une immense foule venant d'entrer dans le Square et qui courait à côté d'une chaise de poste à quatre chevaux, par les fenêtres de laquelle pendaient trois satanées Aigles françaises. En une seconde, la porte de la voiture s'ouvrit violemment et Henry Percy bondit au-dehors sans attendre que le marchepied soit descendu. Quel visage poussiéreux ! Il avait un drapeau dans chaque main, poussant tous ceux se trouvant sur son passage. Il monta l'escalier quatre à quatre puis déboucha dans la salle de balle, s'avançant prestement vers le Régent. Il mit un genou à terre, disposa les drapeaux à ses pieds et dit « Victoire, Sir ! Victoire ! »

Trois Aigles ? C'est ce que dit le récit, mais aussi le rapport officiel de Wellington, même si Mme Boehm dit que le major Percy en avait une dans chaque main, soit deux. Le troisième drapeau était peut-être un pennon de la cavalerie. Mme Boehm aurait dû être ravie d'apprendre la nouvelle, mais elle ne vit dans cette intrusion qu'une atteinte à ses aspirations sociales, comme le fit remarquer le révérend Young, d'un ton plus que mordant :

Le magnifique souper servi à nos convives resta intact dans la salle à manger... Tout le mal que l'on s'était donné, l'anxiété éprouvée et les dépenses engagées furent purement et simplement gaspillés à cause, dois-je le dire ? Eh bien oui, je dois le dire ! L'annonce hors de propos de la victoire de Waterloo ! Bien entendu, on était très heureux de savoir que l'on avait battu ces ignobles Français et tout ça. Mais tout de même, on ne m'enlèvera pas de l'esprit le fait qu'il aurait été préférable qu'Henry Percy ait tranquillement attendu le matin, au lieu de surgir avec une précipitation d'une telle indécence.

À moins qu'elle ait voulu dire qu'Henry Percy aurait pu avoir la décence de chuchoter la nouvelle à l'oreille du prince Régent, qui, elle en était

convaincue, « aurait fait montre de suffisamment d'égards envers ma personne pour ne pas publier la nouvelle avant le lendemain matin ». Cet espoir aurait certainement été déçu, vu la réaction du prince décrite par une invitée lorsqu'il apprit la nouvelle de la victoire. Elle écrivit à son mari que le prince « fut pris d'une sorte d'hystérie féminine. On lui jeta de l'eau sur le visage. Non, cela n'eut aucun effet. On eut plus de succès avec du vin et il noya ses sentiments dans un océan de vin de bordeaux ».

Édimbourg apprit la nouvelle le lendemain, après avoir entendu courir la rumeur d'une défaite écrasante qui faisait état de l'anéantissement des Prussiens et de la défaite écrasante de Wellington aux Quatre-Bras. Tout le monde ne crut pas cette rumeur et on prit des paris sur la véracité de ces informations. Puis la nouvelle officielle vint de Londres. James Taylor, avocat de son état, apprit la nouvelle au tribunal :

Le porteur de la bonne nouvelle arriva très vite au tribunal, où siégeaient les juges. Les clameurs entendues dans l'Outer Hall cessèrent seulement pour reprendre dans l'Inner Hall. Il était hors de question que se tiennent les audiences restant à l'ordre du jour et l'ajournement fut prononcé. Juges, avocats, agents et officiers foncèrent dans la rue, déjà remplie d'habitants enthousiastes et triomphants. Personne ne pouvait rester chez soi. Dans les écoles, on laissa sortir les élèves, l'activité fut suspendue dans les usines et un jour férié fut décrété par acclamation.

Les canons de 24 livres du château d'Édimbourg tirèrent à 19 reprises pour saluer la nouvelle. La voiture amenant les journaux depuis Londres arriva décorée de lauriers et de drapeaux. Les perdants réglèrent leurs paris aux vainqueurs, ces sommes étant, selon Taylor, reversées dans le fonds mis en place en faveur des blessés, veuves et orphelins de la bataille de Waterloo.

Et ceux-ci étaient bien trop nombreux.

* * *

La nouvelle parvint à Londres le mercredi et, cette nuit-là, soit trois jours pleins après la fin de la bataille, il y avait encore sur le champ de bataille des blessés qui n'avaient pas été récupérés. Le dernier ne fut secouru que le jeudi. Bon nombre de ceux qui auraient pu être sauvés étaient morts dans l'intervalle. Les cadavres étaient très nombreux. Le major Harry Smith, le fusilier héros de la guerre de la Péninsule, parcourut le champ de bataille à

cheval le 19 juin :

J'ai foulé de nombreux champs de bataille, mais à l'exception d'un endroit à la Nouvelle-Orléans et de l'épisode de Badajoz, je n'avais rien vu de comparable. À Waterloo, tout le champ de bataille, de droite à gauche, était jonché de cadavres. À un endroit, à la droite de la Haie Sainte, les cuirassiers français étaient littéralement empilés les uns sur les autres. Nombre de soldats non blessés étaient allongés sous leur cheval, tandis que d'autres, très gravement blessés, se retrouvaient parfois avec leur monture se débattant sur leur corps meurtri. Cette vision soulevait le cœur... Partout vous voyiez des officiers et des soldats autorisés à sortir des rangs, se pencher et pleurer sur un frère ou un camarade mort ou agonisant. La bataille s'est déroulée un dimanche, le 18 juin, et je me suis répété un vers des Psaumes – psaume 91, verset 7 : « Que mille tombent à ton côté, et dix mille à ta droite, tu ne seras pas atteint. »

La nuit, les pilliers se rendaient sur le champ de bataille afin de détrousser les morts et les blessés, et, si ces derniers résistaient, ils étaient tués. Des hommes et des femmes se servaient de pinces pour arracher les dents des morts et, des années après la bataille, les fausses dents étaient appelées dents de Waterloo.

Certains blessés avaient été ramenés à Waterloo. Le sergent Johann Doring, fantassin nassauvien, marchait dans la petite ville au lendemain de la bataille :

Au niveau des derniers bâtiments de Waterloo, une place située devant une grange était remplie de bras et de jambes amputés, certains ayant encore des bouts d'uniformes. Les chirurgiens, les manches relevées comme des bouchers, étaient encore affairés. On aurait dit un abattoir.

D'autres victimes furent acheminées jusqu'à Bruxelles, où, en raison d'une pénurie d'hébergements, elles se retrouvaient allongées sur de la paille sur les places de la ville. Le fusilier Edward Costello fut stupéfait en voyant cela :

La scène défiait l'imagination et sa description était déconcertante : des milliers de Français, Belges, Prussiens et Anglais blessés, des chariots, wagons et autres véhicules disponibles arrivaient sans discontinuer,

remplis de victimes. Les blessés étaient allongés, amis et ennemis confondus, sur de la paille entre les avenues, partout dans la ville, souvent sans possibilité d'être opérés. Mais les bonnes dames, pleines d'humanité, redoublaient d'efforts pour pallier cette défaillance. Elles étaient nombreuses à s'affairer – certaines pour panser les blessures, d'autres pour servir le thé, le café, de la soupe et des aliments pour apaiser les victimes.

Un chirurgien, Charles Bell, apprit la nouvelle de Waterloo alors qu'il était en Angleterre et fit le voyage à ses frais jusqu'à Bruxelles, où il découvrit horrifié que des blessés étaient encore ramenés en ville. Les hommes les plus gravement touchés se trouvaient dans un hôpital. On y amenait les Français grièvement blessés, mais l'établissement n'était doté d'aucun chirurgien. Bell commença à opérer à 6 heures du matin, pour ne s'arrêter qu'à 7 heures du soir, et ce, trois jours d'affilée :

Toutes les règles pour réaliser des opérations chirurgicales furent très vite laissées de côté. Pendant que j'amputais un homme au niveau de la cuisse, étaient allongés juste à côté treize hommes attendant tous leur tour, l'un d'eux me suppliant, l'autre me demandant de tenir ma promesse de s'occuper de lui et un troisième jurant sans cesse. La sensation du sang collé sur mes vêtements était étrange, tandis que j'avais les bras tétanisés à force de me servir de mon couteau.

Nous ne saurons probablement jamais combien d'hommes précisément sont morts ou ont été blessés à Waterloo. Les divers régiments tenaient bien entendu des registres, mais vu le chaos qui suivit la bataille, des milliers d'hommes furent portés disparus et, quand on put enfin procéder à des appels, il fut impossible de savoir si ces hommes avaient simplement déserté, été faits prisonniers ou s'ils figuraient parmi les victimes. C'était plus particulièrement vrai pour l'armée française. Nous savons que Napoléon entama la bataille avec 77 000 hommes environ et qu'une semaine plus tard il en manquait plus de 46 000. Mark Adkin, qui a si minutieusement étudié les statistiques de la bataille, a fourni les meilleures estimations. Les forces anglo-néerlandaises sous les ordres de Wellington comptaient 17 000 pertes après la bataille, dont 3 500 tués et 10 200 blessés, les autres ayant déserté. La plupart des déserteurs étaient des Néerlandais et des Belges, qui se

trouvaient près de chez eux. Les Hussards de Cumberland, malgré leur nom anglais, étaient un régiment de la cavalerie hanovrienne dont les membres se sont tout simplement enfuis. Les Prussiens payèrent un lourd tribut pendant les trois jours, à Ligny, lors de la retraite vers Wavre et à Waterloo, perdant en tout plus de 31 000 hommes, 10 000 ayant déserté pendant la retraite et les autres étant à placer au rang des pertes subies au cours de la bataille. À Plancenoit, les combats furent tout particulièrement violents, les Prussiens perdant 7 000 hommes et les Français bien plus encore. Probablement plus de 30 000 Français furent tués ou blessés à Waterloo, mais ces chiffres ne sont qu'une estimation. Nous savons que 840 officiers d'infanterie britanniques combattirent aux Quatre-Bras et à Waterloo et que près de la moitié firent partie des pertes. Un tiers des cavaliers britanniques furent tués ou blessés. Les Royal Scots Guards perdirent 31 de leurs 37 officiers et le 27^e, 16 sur 19. Lorsque la nuit tomba le 18 juin, aux alentours de 12 000 cadavres devaient se trouver sur le champ de bataille, ainsi qu'entre 30 000 et 40 000 blessés, le tout sur 7,7 km². Nombre de ces blessés devaient succomber dans les jours suivants. Le 32^e, régiment britannique, eut 28 tués et 146 blessés pendant la bataille, mais 44 de ces blessés moururent au cours du mois qui suivit.

Des gens du cru furent embauchés pour nettoyer le champ de bataille. On creusa des tranchées pour y enterrer les victimes alliées, mais elles n'étaient pas suffisamment profondes et un touriste remarqua que des visages et des membres affleuraient. Les cadavres français furent brûlés. Une personne qui se rendit sur le champ de bataille dix jours après la fin des hostilités vit des bûchers funéraires à Hougoumont :

Les bûchers funéraires avaient fonctionné pendant huit jours, le feu n'étant entretenu qu'avec la graisse humaine. Il y avait des cuisses, des bras et des jambes entassés et une cinquantaine d'ouvriers portant un mouchoir sur le nez ratissaient le feu et les os à l'aide de longues fourches.

Un an plus tard, des restes humains étaient encore visibles, dont certains avaient été déterrés par des gens en quête d'un souvenir. On finit par passer un accord avec une entreprise afin qu'elle récupère les os visibles et les pulvérise pour en faire de l'engrais.

* * *

La bataille était terminée, mais pas la controverse.

Qui a remporté la bataille ? Cette question peut paraître ridicule, mais elle a provoqué beaucoup de remous et d'accès de colère dans les années qui suivirent et c'est encore le cas aujourd'hui. Au moins une théorie peut être écartée. Dans son magnifique roman *Les Misérables*, Victor Hugo parle avec passion de Waterloo, mais il fit naître aussi quelques mythes encore tenaces en France. « Les Cuirassiers, affirma-t-il, anéantirent sept carrés sur treize, prirent ou enclouèrent soixante pièces de canon et enlevèrent aux régiments anglais six drapeaux, que trois cuirassiers et trois chasseurs de la garde allèrent porter à l'empereur devant la ferme de la Belle-Alliance. » C'est faux. Aucun carré ne fut enfoncé et aucun canon ne fut encloué par les Français et aucune couleur britannique ne fut perdue. Les défenseurs d'Hougoumont, déclara-t-il, jetèrent des prisonniers vivants dans le puits du château :

Ce puits était profond et on en fit un sépulcre. On y jeta trois cents morts. Peut-être avec trop d'empressement. Tous étaient-ils morts ? La légende dit non. Il paraît que, la nuit qui suivit l'ensevelissement, on entendit sortir du puits des voix faibles qui appelaient.

Le puits en question a été fouillé par des archéologues, qui ne trouvèrent aucune trace de restes humains. La légende d'hommes agonisant au fond est l'œuvre de Victor Hugo en personne. « Était-il possible que Napoléon gagnât cette bataille ? Nous répondons non. Pourquoi ? À cause de Wellington ? À cause de Blücher ? Non. À cause de Dieu. » Cela trouble l'identité du vainqueur, ce que cherchait à faire l'écrivain. « Waterloo, déclara-t-il, n'est point une bataille ; c'est le changement de front de l'univers. » Ces légendes et ce lyrisme transformèrent cette bataille sur un plan mythique selon lequel les Français ne furent pas battus à la régulière mais les victimes d'une décision cosmique.

Le prince d'Orange estima avoir remporté la bataille. Il écrivit à ses parents : « Nous avons magnifiquement affronté Napoléon aujourd'hui... c'est mon corps qui livra principalement bataille et c'est à lui que nous devons la victoire. » Il serait plus juste de dire que les alliés doivent leur victoire au tirailleur français qui parvint à toucher le prince d'Orange à l'épaule.

Un argument plus convaincant fut fourni par le révérend William Leeke quand, en 1866, il publia son ouvrage, *The History of Lord Seaton's*

Regiment (The 52nd Light Infantry) at the Battle of Waterloo. L'avant-propos de ce livre commence par : « On commence de plus en plus à cerner la profonde injustice dont a été victime Lord Seaton et le 52^e Light Infantry. » Lieutenant-gouverneur du Haut-Canada particulièrement apprécié, Lord Seaton était Sir John Colborne, anobli en 1839. Aux yeux de Leeke, on n'a pas accordé à Colborne et au 52^e le mérite d'avoir battu la Garde impériale. Sur la page de titre de son ouvrage figure un avertissement en lettres dorées qui dit :

L'auteur attribue à Lord Seaton et au 52^e l'honneur d'avoir battu à lui tout seul, sans l'aide du 1^{er} British Guards ou de n'importe quelles autres troupes, cette partie de la Garde impériale de France, forte d'environ 10 000 hommes, qui lança la dernière attaque contre la position britannique.

Leeke affirme que le 52^e :

était descendu 270 à 370 m sous la position britannique et avait attaqué et mis en déroute à lui seul deux grandes colonnes de la Garde impériale française regroupant environ 10 000 hommes. De plus, nous avons vu de nos yeux que cette défaite fut suivie de la fuite de l'intégralité de l'armée française.

Leeke était un fervent chrétien respectant le repos dominical, cause à laquelle il se consacra pendant de nombreuses années, tout comme au scandale voulant que les officiers et soldats de l'armée britannique soient « forcés » d'assister aux « cérémonies idolâtres des Églises catholique romaine et grecque ». Cette présence « forcée » était une conséquence sans importance, temporaire et assez accessoire, de la participation de la Grande-Bretagne à la guerre de Crimée. Le révérend Leeke semblait capable de s'emporter sous son col de pasteur et ce livre fit du bruit.

Sir John Colborne se montra indubitablement courageux et efficace à Waterloo. Il prit l'initiative de sortir le 52^e de la ligne, le plaça sur le flanc du 4^e Chasseurs de la Garde impériale et réserva à ce dernier un feu nourri dévastateur. Reste à savoir si cette dernière attaque menée par la Garde impériale atteignit le sommet de la crête. Patrick Campbell, officier du 52^e qui avait participé à certaines batailles parmi les plus violentes de la guerre de la Péninsule, écrivit que les membres de la Garde française « battaient en

retraite dans le désordre » quand le 52^e effectua son attaque de flanc, ce qui laisse penser que les Guards britanniques avaient déjà commencé à pousser l'ennemi vers la défaite, avant que le 52^e n'achève le travail. Ensuite, pour compliquer l'histoire, le capitaine John Cross, autre soldat expérimenté du 52^e, estima que ce furent les tirs du bataillon de Colborne qui stoppèrent la colonne française : « Dès que les colonnes françaises perçurent les tirs des tirailleurs [du 52^e], elles s'arrêtèrent, semblèrent céder à la confusion et ouvrirent le feu de manière soutenue sur le 52^e. » Selon Cross, les Guards britanniques étaient « immobiles et ne tiraient pas », ce qui laisserait penser que ce dernier bataillon français n'était pas parvenu à portée de mousquet des Guards britanniques. Par conséquent, si Cross et Leeke ont raison, c'est bien le 52^e qui a fait échec au dernier assaut de la Garde impériale, mais Leeke a sûrement tort de dire que le 52^e a mis « à lui tout seul » en déroute la Garde française, car les Guards britanniques avaient déjà paré une attaque de plus grande envergure, tout comme l'avaient également fait les Néerlandais et les Britanniques plus loin sur la crête.

Leeke n'était peut-être même pas au courant de ces précédentes attaques. Il y avait tellement de fumée, de bruit et de désordre qu'il est très peu probable que Leeke, alors âgé de 17 ans, participant à sa première bataille et portant les couleurs du régiment au centre de la ligne du 52^e, ait pu savoir ce qui se produisait plus haut derrière le flanc gauche du bataillon, ou ce qu'il était advenu plus à l'est sur la pente. Le bataillon avait formé deux lignes de demi-compagnies espacées de dix pas et Leeke se trouvait presque certainement dans celle qui se trouvait le plus en arrière afin de protéger au mieux les couleurs, ce qui, si c'était bien le cas, lui aurait offert un champ de vision encore plus restreint. Le 52^e n'a pas non plus battu deux colonnes comme l'affirme Leeke. Ils ont attaqué le dernier bataillon de la Garde, mais les quatre autres avaient déjà été repoussés en bas de la pente. Et ces 10 000 hommes ? Il est logique que cette impression ait dominé, vu l'horreur des combats qui coûtèrent la vie à tant de soldats de Colborne, mais la Garde française était bien moins nombreuse.

Le récit de Sir John Colborne partage les honneurs avec les Guards britanniques et « la survenue, sur son flanc, d'une attaque de la brigade de Sir F. Adam et de la division de Sir Henry Clinton ». Cela ne devrait rien enlever à l'initiative et à la réussite de Sir John Colborne. Il réalisa quelque chose de courageux et de magnifique. Leeke et certains officiers du 52^e se sentirent blessés de voir que leur régiment n'était pas loué dans la dépêche du duc, et

ils avaient raison. Wellington mentionna bien les Guards britanniques, disant qu'ils « donnèrent l'exemple, suivi par tous ». Cela resta en travers de la gorge de Leeke, qui avait le sentiment que son bataillon méritait les mêmes éloges. Les survivants des autres régiments étaient en droit d'avoir le même sentiment. Le 92^e, en très large infériorité numérique, stoppa puis repoussa à la baïonnette l'une des colonnes de d'Erlon. Le 27^e occupait la place la plus exposée au sein de la ligne du duc et ses hommes succombèrent presque jusqu'au dernier. Ils contribuèrent tous à la victoire. Lorsque l'on demanda au duc, vers la fin de son existence, ce qu'il regrettait le plus, il répondit qu'il aurait dû être plus élogieux, et c'était précisément la teneur des reproches de Leeke. Il était contrarié que les Guards aient reçu les lauriers de la victoire dans le rapport du duc et il écrivit un livre fort de réfutation, mais le 52^e ne provoqua pas « à lui tout seul » l'effondrement français, ni les Guards britanniques.

Cependant, la controverse la plus marquée se situe entre l'école de von Gneisenau et l'école de Wellington. Pour une raison ou pour une autre, l'attitude rancunière et virulente de von Gneisenau envers le duc a persisté. D'une manière générale, il a accusé le duc de ne pas avoir donné leur dû aux Prussiens et de s'être attribué entièrement la victoire, mais il existe également des griefs plus précis. On prétend qu'il trompa délibérément ses alliés avant les batailles de Ligny et des Quatre-Bras, qu'il ne tint pas sa promesse d'envoyer à von Blücher des renforts à Ligny et qu'après la campagne, pendant le restant de ses jours, il se servit de sa renommée et de son statut éminent pour chasser toute suggestion selon laquelle les Prussiens avaient sauvé la mise.

La première accusation est la plus sérieuse. Elle soutient que Wellington avait appris bien plus tôt la concentration des troupes françaises, le 15 juin, soit la veille des batailles de Ligny et des Quatre-Bras. Mais, pour de viles raisons qui lui étaient propres, il fit semblant de ne pas être au courant jusqu'au soir. Pour croire cette accusation, il faut également estimer que l'officier prussien qui avait apporté la nouvelle à Wellington à Bruxelles ne dit à personne d'autre qu'une attaque française était imminente. Il faut également se demander quel avantage pouvait donner au duc une dissimulation de la nouvelle. La réponse habituelle est que cela exposait von Blücher, offrant ainsi à Wellington tout le temps nécessaire pour battre en retraite. C'est absurde. Si le duc avait eu si peur d'affronter les Français, pourquoi ne commença-t-il pas à se replier dès qu'il eut connaissance de

l'information ? Poser la question, c'est prendre conscience de la stupidité de cette thèse. Et que pouvait bien tirer le duc d'une défaite de von Blücher ? Toute la campagne reposait sur une alliance, sur le principe selon lequel ni Wellington ni von Blücher n'étaient capables de battre à eux seuls l'Empereur et qu'ils devaient donc regrouper leurs armées. En rendant von Blücher vulnérable à la défaite, le duc assurait la défaite de sa propre armée. En l'occurrence, von Blücher fut battu, mais le camp allié l'a échappé belle, car les Prussiens ne furent pas mis en déroute et survécurent, s'offrant la possibilité de combattre ultérieurement. La victoire fut au rendez-vous car von Blücher prit la décision courageuse de se replier vers Wavre et non vers Liège, destination qu'il choisit parce qu'il était convaincu que Wellington était prêt à se battre. Et, puisque ce dernier défendit à tout prix la crête de Mont-Saint-Jean, c'est qu'il était persuadé que Blücher était en route pour lui venir en aide. En bref, la campagne fut victorieuse parce que Blücher et Wellington avaient confiance l'un en l'autre. Laisser entendre que Wellington était capable de mettre en péril cette confiance en trompant son allié, c'est défier les probabilités et remettre en cause tout ce que nous savons sur le caractère de Wellington.

Alors, a-t-il promis de venir en aide à Blücher à Ligny ? La réponse est simple : oui, mais à la condition de ne pas être lui-même attaqué. Et, étant attaqué, il ne pouvait en aucun cas aider les Prussiens. La promesse, considérée comme telle, fut donnée lors de l'entretien entre Blücher et Wellington au moulin de Brye. Les récits de la rencontre, côté prussien, ne mentionnent pas la précision « à condition que je ne sois pas moi-même attaqué », bien que von Müffling ait rapporté ces paroles. Le général von Dornberg, d'origine prussienne mais servant dans l'armée britannique, se souvint de quelque chose de similaire. Il affirma que Wellington dit : « Je vais voir ce que je trouve en face de moi et de combien d'hommes je dispose, puis j'agirai en conséquence. » Trois récits prussiens affirment cependant qu'il promit non seulement de venir, mais qu'il précisa également l'heure exacte à laquelle il pensait arriver ; néanmoins, si le premier récit évoque comme heure d'arrivée 14 heures, le deuxième, 15 heures et le troisième, celui de von Clausewitz, qui n'était pas présent, 16 heures, ces affirmations sont au mieux discutables. Il existe donc différentes versions, mais Wellington avait déjà vu de ses yeux les Français aux Quatre-Bras. Et il n'aurait raisonnablement pas fait une promesse qu'il savait ne pas pouvoir tenir. Il s'attendait à des combats aux Quatre-Bras et dut prévenir ses alliés

prussiens de cette éventualité très forte. Von Gneisenau n'eut de cesse de mettre sur le dos de Wellington la responsabilité de ce qui s'était passé à Ligny, décrivant cet épisode comme « la défaite que nous avons subie à cause de lui », mais cela nous éclaire plus sur la mesquinerie de von Gneisenau que sur la véracité du comportement de Wellington.

Autre question : les deux commandants se sont-ils parlé directement ou par l'intermédiaire d'interprètes ? Wellington parlait couramment français, mais pas allemand. Von Blücher ne parlait pas anglais et très peu français. Lorsqu'il rencontra Wellington après la bataille de Waterloo, von Blücher dit « Quelle affaire ! » et le duc plaisanta sur le fait que c'étaient les deux seuls mots de français qu'il connaissait. Mais son chef d'état-major, von Gneisenau, parlait à la fois français et anglais. On soupçonne von Gneisenau d'avoir assuré la majeure partie de la conversation à Brye. Nous savons que, lorsque Wellington suggéra aux Prussiens de poster leur infanterie sur les contrepentes de Ligny, c'est von Gneisenau et non von Blücher qui lui répondit, assez sottement : « Les Prussiens aiment voir leur ennemi. » Von Gneisenau n'était pas idiot et cette réponse était presque insolente de par son caractère dédaigneux. Cela suggère que, même en ces instants, von Gneisenau était incapable d'occulter le fait qu'il n'aimait pas les Britanniques et ne faisait pas confiance à Wellington. Il y a peut-être eu une conférence au moulin de Brye, mais les récits existants laissent penser que la communication n'avait pas vraiment été établie. Les discussions souffraient de la suspicion ambiante et des malentendus. Von Blücher semble ne pas avoir gardé rancune envers son « ami » Wellington, ce qui aurait très certainement été le cas s'il pensait avoir été trahi.

Et von Gneisenau pouvait de son côté être accusé de mauvaise foi. Quand, le 18, il envoya les Prussiens aider Wellington, le travail fourni par son état-major peut être qualifié de bâclé ou de délibérément obstructionniste. Pour envoyer d'abord le corps loin du champ de bataille ou s'arranger pour que les deux corps se croisent à un carrefour ? Von Gneisenau était-il à ce point convaincu que Wellington allait perdre qu'il retarda la marche des Prussiens ? Les dispositions furent plus probablement prises à la hâte, et envoyer d'abord le corps de von Bülow se justifiait car il n'avait pas connu le bain de sang de Ligny et personne ne pouvait prévoir qu'un boulanger négligent allait mettre le feu à sa maison. Mais, si l'on veut vraiment faire des récriminations à une grande réussite alliée, il vaut la peine de faire remarquer que les accusations n'ont pas besoin d'être orientées vers un seul camp.

Et Wellington a-t-il rabaisé la contribution prussienne ? Oui, c'est prouvé, mais bien après la fin de la bataille. Dans sa dépêche, il ne se montre pas avare en compliments sur le rôle des Prussiens :

Je serais ingrat envers le maréchal et l'armée prussienne si je n'attribuais pas le succès obtenu à l'issue de cette difficile journée à l'assistance cordiale et opportune qu'ils m'ont apportée. L'opération du général von Bülow sur le flanc ennemi fut des plus décisives et, même si je ne m'étais pas retrouvé en position de réaliser l'attaque ultime, cela aurait forcé l'ennemi à se retirer si ses attaques avaient échoué et l'aurait empêché d'en tirer parti si elles avaient eu le malheur de porter leurs fruits.

Cela semble évident : l'intervention prussienne fut « des plus décisives ». L'école von Gneisenau se plaignit de ce que le duc attribua la victoire à sa propre attaque, mais était-ce vraiment justifié ? La cause première de l'effondrement de l'armée française fut la défaite de la Garde impériale, battue par les forces de Wellington. Le duc ne tenta pas de nier que l'assaut de la Garde aurait causé plus de ravages si les Prussiens n'avaient pas épuisé les réserves napoléoniennes lors de la défense de Plancenoit. Ce fut une victoire alliée.

Mais, au fil des ans, le duc souhaita sans nul doute se tailler la part du lion en matière d'honneurs. Cette bataille était son plus grand triomphe, une victoire sur Napoléon en personne qui l'éleva au rang de plus grand héros britannique et lui offrit une réputation inattaquable. Il refusa de parler de la bataille et rejeta toute demande d'informations de la part d'auteurs (qu'il détestait). Il était impossible, disait-il, de raconter l'histoire d'une bataille, mais, dans les années 1830, William Siborne, officier de l'armée britannique, eut l'idée de construire une grande maquette de la bataille, sur laquelle 2,74 m équivalaient à 1,6 km dans la réalité. Cette maquette fut construite et existe encore aujourd'hui au National Army Museum, à Londres, dans le quartier de Chelsea. C'est une réalisation énorme et impressionnante comprenant plus de 70 000 petits soldats et décrivant leur position au moment de la défaite de la Garde impériale. Siborne passa plusieurs mois à Waterloo afin de se familiariser avec la topographie du champ de bataille et, avec l'aide de l'armée, il écrivit à presque tous les officiers survivants afin de leur demander les souvenirs qu'ils avaient de la bataille, leurs réponses

constituant des archives uniques de récits de témoins oculaires.

Le duc refusa de livrer ses souvenirs, semblant mécontent du projet entrepris par Siborne. En mars 1837, Lord Fitzroy Somerset écrivit à Siborne. Fitzroy Somerset avait été secrétaire militaire du duc pendant la campagne (il devint plus tard Lord Raglan suite à la guerre de Crimée) et demeurait un proche de Wellington. Il se fendit d'une lettre aimable, mais fit remarquer :

Je pense toujours que la position que vous avez attribuée aux troupes prussiennes est erronée par rapport au moment de la bataille que vous avez choisi de représenter. Ceux qui étudieront votre travail en déduiront que la bataille ne connut pas cette issue grâce à la bravoure britannique et à la tactique exceptionnelle du chef de l'armée anglaise, mais au mouvement de flanc des Prussiens.

Siborne proposa d'effectuer des changements, mais le gouvernement venait juste d'acheter la maquette et il était trop tard pour faire des modifications. La maquette que l'on peut voir aujourd'hui est donc celle critiquée par Somerset. Elle est probablement exacte. Et il est sans doute vrai qu'en vieillissant le duc minimisa la contribution prussienne. C'était de la vanité, de la part d'un homme vaniteux qui avait de quoi l'être. En apprenant la mort de Napoléon en 1821, le duc fit remarquer à Harriet Arbuthnot, probablement la plus proche de ses nombreuses amies : « Je crois désormais pouvoir dire que je suis le général le plus brillant encore vivant ! » Il en était indéniablement fier et voyait d'un mauvais œil tout ce qui pouvait ternir sa réputation.

La bataille de Waterloo se solda par une victoire alliée. Elle avait été planifiée ainsi et c'est ce qui se produisit. Wellington n'aurait jamais pris position sur sa crête s'il avait pensé un instant que les Prussiens le laisseraient tomber. Von Blücher ne se serait jamais mis en route s'il estimait que Wellington allait s'enfuir. Les Prussiens sont certes arrivés plus tard que ne l'escomptait Wellington, mais cela contribua probablement au succès de l'opération. Si les forces de von Blücher étaient arrivées deux ou trois heures plus tôt, Napoléon aurait peut-être retiré son armée. Mais lorsque les Prussiens intervinrent, l'armée française était presque entièrement engagée dans la bataille et tout retrait était impossible. L'Empereur ne fut pas simplement battu, mais mis en déroute.

Frances, Lady Shelley, demanda un jour à Wellington s'il était vrai qu'il

avait été surpris devant les Quatre-Bras. Elle avait en tête le bal de la duchesse de Richmond, au cours duquel le duc avait déclaré qu'il avait été roulé. Il lui répondit en mars 1820 : « Concernant le reproche d'avoir été surpris... à supposer que j'aie été en effet surpris : j'ai remporté la bataille et qu'aurait-on eu de plus si je n'avais point été surpris ? »

C'est assurément la réponse classique du duc à toutes les critiques à son encontre : « J'ai remporté la bataille, que voulez-vous de plus ? »

* * *

Au lieu de se demander qui a gagné la bataille, il est plus facile de répondre à la question : « Qui a perdu la bataille ? » Et la réponse est : Napoléon. Le duc et von Blücher ont tous deux montré la direction en s'imposant en meneurs. En les voyant, leurs hommes furent encouragés, alors que Napoléon confia la conduite des opérations au maréchal Ney, lequel, s'il était plus courageux que la plupart des hommes, fit à peine plus qu'envoyer des troupes contre le défenseur le plus doué de l'époque. Les Français disposaient du temps nécessaire et des hommes pour renverser la ligne de Wellington, mais ils échouèrent, à cause de la défense intelligente de Wellington, mais également parce qu'ils n'entreprirent jamais de prendre d'assaut la ligne alliée en mobilisant toutes les armes. Ils retardèrent le début de la bataille alors que Wellington priait pour avoir plus de temps. Ils perdirent inutilement beaucoup d'hommes lors de l'attaque d'Hougoumont. Ney envoya la cavalerie française dans une attaque qui prit beaucoup de temps et qui dura une grande partie de l'après-midi. Et la raison pour laquelle Napoléon confia à Ney la direction des opérations reste un mystère. Ney était assurément courageux, mais l'Empereur lui reprochait d'être trop stupide pour réussir. Pourquoi avoir donc compté sur lui ? Et, lorsque les Français décrochèrent leur unique grand succès, la capture de la Haie Sainte, ce qui leur permit d'occuper le glacis de la crête de Wellington, l'Empereur refusa de renforcer le centre et permit donc au duc d'amener ses propres renforts. Enfin, lorsque la Garde impériale passa à l'attaque, elle était en nombre insuffisant et agit trop tard. Les Prussiens eurent le temps d'atteindre le flanc français et de menacer leurs arrières.

Comme souvent, le duc avait raison : il est impossible de raconter le déroulement d'une bataille, car trop d'histoires sont imbriquées et personne ne peut démêler l'écheveau. Pour certains hommes, ce fut une journée pleine de confusion, de terreur, au cours de laquelle ils ne virent guère autre chose que de la fumée. Certains bataillons n'étaient capables de déduire la position

de l'ennemi qu'aux éclairs provoqués par les tirs de mousquet. Ils ouvraient donc le feu dans leur direction. Par la suite, ils essayèrent de comprendre ce qu'ils avaient enduré, ce qui donna naissance à des histoires personnelles, dont celle de John Shaw, corporal of horse au sein du 2^e Life Guards, un colosse qui avait fait de la boxe à mains nues. Certains racontèrent qu'il était complètement ivre lorsqu'il chargea avec son régiment, mais qu'il parvint à tuer sept cuirassiers et, la dernière fois qu'il fut aperçu, son sabre s'était brisé et il se servait de son casque comme d'un bâton. Puis il mourut. Il y avait aussi John Dawson, 2^e comte de Portarlington, qui disparut durant la nuit précédant la bataille, probablement pour honorer un rendez-vous galant avec une femme à Bruxelles. C'est ainsi qu'il loupa le début de la bataille et, dans la mesure où il était à la tête du 23^e Dragoons, ce fut un déshonneur total. Il se raccrocha au 18^e Hussards et attaqua en leur compagnie à la fin de la bataille, mais le déshonneur était tel qu'il fut contraint de démissionner. « Il sombra dans la débauche, indique l'ouvrage *The Waterloo Roll Call*, et mourut à Londres dans un obscur taudis. » Puis il y a l'histoire de la femme d'un fermier de Mont-Saint-Jean qui, étant au courant des penchants prédateurs des soldats, enferma toute sa volaille dans le grenier de sa ferme et passa la bataille à garder poulets et canards. Un jeune Prussien écrivit ceci à ses parents après la bataille : « Dites à ma sœur que je n'ai pas fait caca dans mon pantalon ! » Après la bataille, le lieutenant Charles Smith, des 95^e Rifles, eut la sinistre mission d'enterrer les morts des Greenjackets. Alors que son groupe gérait les tas de cadavres, ils trouvèrent le corps d'un officier de cavalerie français « au gabarit apparemment fragile ». Il s'agissait d'une jeune femme en uniforme. Nous ne saurons jamais de qui il s'agissait, seulement que Charles Smith la trouva jolie. Elle ne pouvait peut-être pas supporter l'idée d'être séparée de son amoureux.

Tant d'histoires, mais peu avec une fin heureuse. La veille de la bataille de Waterloo, le major qui commandait le 40^e écrivit à sa femme. Irlandais de 34 ans à la tête d'un bataillon du Somersetshire, sa lettre ressemblait à nombre de celles écrites par les soldats, la dernière au cas où il viendrait à mourir. Français, Néerlandais, Prussiens, Hanovriens, Écossais, Irlandais, Gallois et Anglais écrivirent tous ce genre de lettre à la veille de la bataille de Waterloo. « Ma chère Mary », écrivit ainsi le major Arthur Heyland :

Ma petite Mary, les plus beaux jours de ma vie, je les dois à ton amour et à ton affection, et j'espère que cela te consolera. Je meurs en n'ayant

jamais aimé que toi et en espérant de tout mon cœur que nos âmes se retrouveront dans l'au-delà pour ne plus jamais être séparées. Je te laisse des enfants adorables, ma petite Mary. Ma petite Marianna, la plus gentille des petites filles, que Dieu te bénisse. Anne et John, mes enfants adorés, que les cieux vous protègent... Mary, ma chérie, je te dis encore une fois que je meurs l'esprit tranquille, si c'est le destin qui m'attend. Nous ne pouvons mourir ensemble, mon amour. L'un ou l'autre doit être le témoin de la perte de l'être qui nous était le plus cher. Puissent mes enfants te consoler, mon amour, ma petite Mary.

Le major Arthur Heyland fit partie des milliers de tués lors de la bataille de Waterloo.



Postface

Paris capitula face aux Alliés le 4 juillet 1815. Napoléon arriva à Sainte-Hélène, dans l'Atlantique Sud, le 15 octobre 1815. Il devait vivre encore six ans, passant surtout son temps à écrire des mémoires tendancieux destinés à alimenter le culte napoléonien qui existe encore aujourd'hui en France. Basil Jackson, l'officier d'état-major britannique qui apporta au général Picton l'ordre de se replier des Quatre-Bras, appartenait à la garnison de Sainte-Hélène et nota que l'Empereur déchu choisit délibérément de se plaindre en permanence des restrictions inutiles, des insultes du gouverneur, du manque de provisions, des conditions d'hébergement déplorables, du climat malsain et de plein d'autres sujets. Peu de ces plaintes étaient justifiées, mais Napoléon parvint à ternir la réputation de Sir Hudson Lowe, gouverneur de l'île d'une patience à toute épreuve, et à susciter la pitié. À sa mort, en 1821, Napoléon fut enterré dans une jolie vallée donnant sur l'Atlantique, avant d'être rapatrié en France en 1840. Il repose depuis dans un gigantesque tombeau aux Invalides. Longwood House, maison bâtie à Sainte-Hélène pour héberger Napoléon, fut cédée à la France en 1858. C'est aujourd'hui un musée.

La plupart des généraux français s'enfuirent en exil après la bataille. Presque tous avaient prêté allégeance à Louis XVIII et craignaient une vengeance royaliste, mais ils revinrent un par un en France, retrouvèrent leur honneur et furent de nouveau en odeur de sainteté. Par exemple, le maréchal Soult devint Premier ministre. Il assista au couronnement de la reine Victoria dans l'abbaye de Westminster, à Londres, où il rencontra en toute cordialité le duc de Wellington. Grouchy fut très largement accusé d'avoir été le responsable de la défaite de l'empereur et trouva refuge aux États-Unis, mais fut pardonné en 1821, l'année de la mort de Napoléon.

Le général d'Erlon rencontra le maréchal Ney lors de la retraite précipitée de Waterloo et lui conseilla de choisir l'exil. Ney aurait dû suivre ce conseil, mais il choisit de rentrer en France où, après la restauration de la monarchie, il fut arrêté et jugé pour trahison. Le 7 décembre 1815 de très bonne heure, par un temps glacial, le maréchal Ney se retrouva devant un peloton d'exécution. Il refusa qu'on lui bande les yeux, de s'agenouiller, et mourut

dans son uniforme de maréchal. Il méritait mieux. C'était un homme passionné, courageux, impétueux et héroïque. Il était indéniablement coupable de haute trahison envers Louis XVIII, mais comme de nombreux autres, dont surtout le maréchal Soult qui, avant la campagne de Waterloo, avait été le ministre de la Guerre du roi. Mais Soult possédait de puissants alliés politiques à Paris et échappa donc à toute sanction. Une légende a la vie dure, selon laquelle Ney s'enfuit en Caroline du Sud et qu'un autre homme prit sa place devant le peloton d'exécution, mais cette histoire semble être plus romantique qu'autre chose.

Louis Canler, le jeune soldat dont le petit déjeuner fut agrémenté de poudre à canon, eut une brillante carrière de policier, puisqu'il gravit les échelons de la Sûreté française et finit à la tête de l'organisation. Un autre jeune homme fit une belle carrière, Franz Lieber, ce jeune Prussien qui entra dans l'armée avec enthousiasme à Berlin. Il émigra aux États-Unis en 1827, fut professeur d'économie politique à l'université de Caroline du Sud, puis s'installa dans le nord du pays avant la guerre de Sécession et enseigna à l'université de Columbia, où il élaborait le Lieber Code, considéré comme la première tentative de codification des règles de la guerre. Il vécut jusqu'en 1870.

Le général von Müffling fut promu maréchal. Pendant un temps, il dirigea la garnison alliée qui occupa Paris, puis il fut nommé à la tête de l'état-major de l'armée prussienne. Il est mort en 1851. Carl von Clausewitz est célèbre pour avoir écrit *Vom Kriege* (*De la guerre*, pour la version française), ouvrage majeur sur les conséquences politiques de la guerre. Von Clausewitz fut le chef d'état-major de von Gneisenau. Les deux hommes sont morts lors de l'épidémie de choléra de 1831. En Allemagne, le maréchal von Gneisenau est considéré à juste titre comme un grand patriote et l'homme qui, avec von Scharnhorst, fut chargé de la réorganisation de l'armée prussienne et de sa préparation à la lutte décisive contre Napoléon. Sa collaboration avec von Blücher figure parmi l'une des plus fructueuses de l'histoire militaire.

Le maréchal von Blücher se retira sur ses terres en Silésie après les guerres et s'éteignit en 1819. Peu après la bataille de Waterloo, il se rendit à Londres pour y être fêté et remercié par le gouvernement britannique pour son rôle capital dans la défaite de Napoléon. Il avait débarqué à Douvres et le trajet jusqu'à Londres le fit passer par Blackheath, où sa voiture stoppa pour qu'il profite du fantastique panorama de la capitale britannique s'étendant vers l'ouest. La vue l'émerveilla et il dit : « Quelle ville à piller ! » C'était un homme exceptionnel.

Le prince d'Orange se révéla être meilleur roi que général. Son père abdiqua en 1840 et il devint le roi Guillaume II des Pays-Bas, qui avait perdu la province de Belgique. Il était libéral dans l'ensemble, en faveur d'une réforme électorale et acceptant les contraintes constitutionnelles pesant sur la monarchie. Il régna jusqu'à sa mort en 1849.

La plupart des soldats britanniques qui survécurent à la bataille restèrent dans l'armée. Ned Costello et John Kincaid devinrent hallebardiers de la Tour de Londres, tandis que d'autres s'évanouirent dans les ténèbres et la pauvreté. D'autres, tel Sir John Colborne, eurent de brillantes carrières au service de leur gouvernement. Colborne devint Lord Seaton et lieutenant-gouverneur du Haut-Canada, tandis que Frederick Ponsonby, qui avait été tailladé par des épées, transpercé par une lance et détrossé par des fantassins de passage, survécut pour devenir gouverneur de Malte. Cavalier Mercer grimpa haut dans la hiérarchie de la Royal Artillery. Pour tous ces hommes, célèbres comme anonymes, Waterloo fut l'expérience décisive de leur vie. Rien de ce qu'ils avaient vécu avant n'avait eu cette importance et ils virent à travers le prisme de cette terrible journée tout ce qui leur arriva ensuite. Ce fut d'autant plus vrai pour le duc. Malgré les hautes fonctions qu'il occupa, il resta le vainqueur de Waterloo. Il devint Premier ministre, mais ce ne fut pas un succès. Son surnom, « le duc de fer », ne venait pas de la bataille, mais des volets en fer qu'il avait fait installer dans sa résidence, Apsley House, afin que la foule jetant des pierres sur la façade ne brise pas les vitres. Il est mort en 1852 à l'âge de 83 ans. Malgré ses échecs politiques, il avait acquis un grand renom et une célébrité sans égale. Avant Waterloo, il était considéré comme le plus brillant général britannique depuis Marlborough, mais Waterloo avait rendu sa réputation inattaquable.

Cette bataille marqua un tournant. La dernière partie du XVIII^e siècle avait été une longue lutte pour la suprématie entre la France et la Grande-Bretagne. La guerre de Sept Ans chassa les Français d'Amérique du Nord, mais ces derniers eurent leur revanche lors de la Révolution américaine quand leur armée, alliée avec les forces de Georges Washington, battit les Britanniques et assura ainsi l'indépendance des États-Unis. Dix ans plus tard débutèrent les guerres révolutionnaires et napoléoniennes qui, à l'exception d'un bref répit en 1802, ne se terminèrent qu'en 1815. Waterloo marqua la fin de la lutte et garantit à la Grande-Bretagne une domination au cours du XIX^e siècle, scellée par la défense de la crête de Mont-Saint-Jean par le duc de Wellington.



Bibliographie

- Adkin, Mark, *The Waterloo Companion: The Complete Guide to History's Most Famous Land Battle*, Aurum Press, Londres, 2001.
- Alsop, Susan Mary, *The Congress Dances, Vienna 1814-1815*, Weidenfeld & Nicolson, Londres, 1984.
- Ardèche, Laurent de l', *Histoire de l'empereur Napoléon*, J. J. Dubochet et Cie, 1859.
- Asprey, Robert, *The Reign of Napoleon Bonaparte*, Basic Books, New York, 2001.
- Bailey, D. W., *British Military Longarms, 1715-1815*, Arms and Armour Press, Londres, 1971.
- Barbero, Alessandro, *Waterloo*, traduit par Elizabeth Auster, Flammarion, Paris, 2008.
- Bassford, Christopher, Daniel Moran et Gregory W. Pedlow (éd. et traducteurs), *On Waterloo, Clausewitz, Wellington, and the Campaign of 1815*, Clausewitz.com, 2010.
- Black, Jeremy, *The Battle of Waterloo*, Random House, New York, 2010.
- Bourachot, Christophe, *Napoléon : La dernière bataille : Témoignages 1814-1815*, Omnibus, 2014.
- Brett-James, Antony, *The Hundred Days: Napoleon's Last Campaign from Eye-Witness Accounts*, Macmillan, Londres, 1964.
- Brett-James, Antony (éd.), *Edward Costello: The Peninsular and Waterloo Campaigns*, Longman, Green, Londres, 1967.
- Bryant, Arthur, *Jackets of Green: a study of the history, philosophy and character of the Rifle Brigade*, Collins, Londres, 1972.
- Buttery, David, *Waterloo Battlefield Guide*, Pen and Sword, Barnsley, 2013.
- Caldwell, George et Robert Cooper, *Rifle Green at Waterloo*, Bugle Horn Publications, Leicester, 1990.
- Canler, Louis, *Mémoires de Canler : ancien chef du Service de Sûreté*, J. Hetzel, 1862.
- Chalfont, Lord (éd.), *Waterloo: Battle of Three Armies*, Sidgwick and Jackson, Londres, 1979.
- Chandler, David G. (éd.), *Napoleon's Marshals*, Weidenfeld & Nicolson,

- Londres, 1987.
- Chandler, David G., *On the Napoleonic Wars*, Greenhill Books, Londres, 1994.
- Chandler, David G., *Waterloo: The Hundred Days*, Osprey Publishing, Londres, 1980.
- Charras, Jean Baptiste Adolphe, *Histoire de la campagne de 1815 : Waterloo*, Lacroix, Verboeckhoven & Ce, 1863.
- Couvreur, H., *Souvenirs d'un officier de Napoléon. Lettres du capitaine Cardron, de Philippeville. 1804-1815*, Annales de la société archéologique de Namur.
- Crowdy, T. E., *Incomparable: Napoleon's 9th Light Infantry Regiment*, Osprey Publishing, Londres, 2013.
- Dalton, Charles, *The Waterloo Roll Call*, 2^e édition, Eyre and Spottiswoode, Londres, 1904.
- Dobbs, Capitaine John, *Recollections of an Old 52nd Man*, 1863 ; réimprimé par Staplehurst, Spellmount, 2000.
- Duthilt, Pierre Charles, *Mémoires du capitaine Duthilt*, J. Taillandier, 1909.
- Elting, John R., *Swords Around a Throne: Napoleon's Grande Armée*, The Free Press, New York, 1988.
- Fitchett, W. H., *Wellington's Men: Some Soldier Autobiographies*, Smith, Elder, Londres, 1900.
- Fremont-Barnes, Gregory et Todd Fisher, *The Napoleonic Wars: The Rise and Fall of an Empire*, Osprey Publishing, Oxford, 2004.
- Gallo, Max, *Napoléon – L'immortel de Sainte-Hélène*, Robert Laffont, Paris, 1997.
- Geyl, Pieter, *Napoleon: For and Against*, Jonathan Cape, Londres, 1949.
- Glover, Gareth, *Letters from the Battle of Waterloo*, Greenhill Books, Londres, 2004
- Glover, Gareth, *The Waterloo Archive*, vol. I, *British Sources*, Frontline Books, Barnsley, 2010.
- Glover, Gareth, *The Waterloo Archive*, vol. II, *German Sources*, Frontline Books, Barnsley, 2010.
- Glover, Gareth, *The Waterloo Archive*, vol. III, *British Sources*, Frontline Books, Barnsley, 2011.
- Glover, Gareth, *Wellington as Military Commander*, Batsford, Londres, 1968.
- Griffith, Paddy (éd.), *Wellington Commander: The Iron Duke's Generalship*,

- Antony Bird Publications, Chichester, 1985.
- Grouchy, Emmanuel-Henri de, *Mémoires du maréchal de Grouchy* (volume 4), E. Dentu, Paris, 1873-1874.
- Guedalla, Philip, *Wellington*, Harper and Bros, New York, 1931.
- Hathaway, Eileen, *Costello: The True Story of a Peninsular War Rifleman*, Shinglepicker, Swanage, 1997.
- Haydon, Benjamin Robert, *The Diary of Benjamin Robert Haydon, 1808-1846*, MA, Harvard University Press, Cambridge, 1960.
- Haythornthwaite, Philip J., *The Napoleonic Source Book*, Facts on File, New York, 1990.
- Haythornthwaite, Philip J., *Redcoats: The British Soldiers of the Napoleonic Wars*, Pen and Sword, Barnsley, 2012.
- Haythornthwaite, Philip J., *The Waterloo Armies: Men, Organization & Tactics*, Pen and Sword, Barnsley, 2007.
- Haythornthwaite, Philip J., *Weapons and Equipment of the Napoleonic Wars*, Blandford Press, Poole, 1979.
- Haythornthwaite, Philip J., *Who Was Who in the Napoleonic Wars*, Arms and Armour Press, Londres, 1998.
- Hibbert, Christopher, *Wellington: A Personal History*, HarperCollins, Londres, 1997.
- Hofschröder, Peter, *1815, The Waterloo Campaign: Wellington, his German Allies and the Battles of Ligny and Quatre Bras*, Greenhill Books, Londres, 1998.
- Holmes, Richard, *Redcoat: The British Soldier in the Age of Horse and Musket*, HarperCollins, Londres, 2001.
- Holmes, Richard, *Wellington: The Iron Duke*, HarperCollins, Londres, 2002.
- Hooper, George, *Waterloo: The Downfall of the First Napoleon: A History of the Campaign of 1815*, Smith, Elder, Londres, 1862.
- Horward, Donald D. et al. (éd.), *The Consortium on Revolutionary Europe, 1750-1850: Selected Papers, 2000*, Florida State University, Tallahassee, 2000.
- Houssaye, Henry, *1815*, Perrin et Cie, Paris, 1921.
- Howarth, David, *A Near Run Thing*, Collins, Londres, 1968.
- Johnson, David, *Napoleon's Cavalry and Its Leaders*, Batsford Books, Londres, 1978.
- Johnson, Paul, *Napoleon*, Weidenfeld & Nicolson, Londres, 2002.
- Johnston, R. M. et Philip Haythornthwaite, *In the Words of Napoleon: The*

- Emperor Day by Day*, Greenhill Books, Londres, 2002.
- Keegan, John, *Anatomie de la bataille : Azincourt 1415, Waterloo 1815, la Somme 1916*, traduit par Jean Colonna, Robert Laffont, Paris, 1993.
- Keegan, John, *L'art du commandement : Alexandre, Wellington, Grant, Hitler*, Perrin, Paris, 2013.
- Kincaid, John, *Random Shots from a Rifleman*, T. and W. Boone, Londres, 1847.
- Lachouque, Henry, *Les Derniers Jours de l'Empire*, Arthaud, Grenoble, 1965.
- Leeke, Rev. William, M.A., *The History of Lord Seaton's Regiment (The 52nd Light Infantry) at the Battle of Waterloo*, 2 vol., Hatchard, Londres, 1866.
- Lemonnier-Delafosse, Jean-Baptiste, *Campagnes... ou, souvenirs militaires*, 1850.
- Liddell Hart, Captain B. H. (éd.), *The Letters of Private Wheeler 1809-1828*, Michael Joseph, Londres, 1951.
- Lieber, Francis, L.L.D., *Reminiscences, Addresses, and Essays* (vol. I of *Lieber's Miscellaneous Writings*), J. B. Lippincott, Philadelphie, 1881.
- Logie, Jacques, *Waterloo : la bataille de 1815*, Lannoo Uitgeverij, 2003.
- Longford, Elizabeth, *Wellington: The Years of the Sword*, Weidenfeld & Nicolson, Londres, 1969.
- MacKenzie, Norman, *The Escape from Elba: The Fall and Flight of Napoleon 1814-1815*, Oxford University Press, New York, 1982.
- Marbot, Jean-Baptiste Antoine Marcelin, baron de, *Mémoire du Général Baron de Marbot*, Plon, Paris, 1891.
- Martin, Jacques François, *Souvenirs d'un ex-officier (1812-1815)*, Cherbuliez, 1867.
- McLynn, Frank, *Napoleon: A Biography*, Jonathan Cape, Londres, 1997.
- Mercer, Alexander Cavalié, *Journal de la campagne de Waterloo*, traduit par Maxime Valère, Plon et Nourrit, Paris, 1933.
- Müffling, Baron Carl von, *The Memoirs of Baron von Müffling: A Prussian Officer in the Napoleonic Wars*, Greenhill Books, Londres, 1997.
- Napoléon I^{er}, *Napoléon par lui-même*, Librairie académique Perrin, Paris, 1963.
- Napoléon I^{er}, *Recueil de pièces authentiques sur le captif de Sainte-Hélène... : mémoires et documents écrits ou dictés par l'Empereur Napoléon*, A. Corréard, 1822.

- Napoléon I^{er}, *Œuvres de Napoléon Bonaparte*, Panckoucke, 1822.
- Naylor, John, *Waterloo*, Batsford, Londres, 1960.
- Newark, Tim, *Highlander: The History of the Legendary Highland Soldier*, Constable and Robinson, Londres, 2009.
- O'Meara, Barry Edward, *Napoléon en exil à Sainte-Hélène* (Volume 2), Plancher, 1822.
- Palmer, Alan, *An Encyclopaedia of Napoleon's Europe*, Weidenfeld & Nicolson, Londres, 1984.
- Park, S. J. et G. F. Nafziger, *The British Military, Its System and Organization, 1803-1815*, Rafm, Cambridge, Ontario, 1983.
- Parkinson, Roger, *The Hussar General: The Life of Blücher, Man of Waterloo*, Peter Davies, Londres, 1975.
- Pétiet, Auguste-Louis, *Souvenirs militaires de l'histoire contemporaine*, Dumaine, 1844.
- Richardson, Robert G., *Larrey: Surgeon to Napoleon's Imperial Guard*, John Murray, Londres, 1974.
- Quinet, Edgar, *Histoire de la campagne de 1815*, Lévy, 1862.
- Rigau, Dieudonné, *Souvenirs des guerres de l'Empire*, À la Librairie des Deux Empires, 2000.
- Roberts, Andrew, *Napoleon and Wellington*, Weidenfeld & Nicolson, Londres, 2001.
- Roberts, Andrew, *Waterloo: Napoleon's Last Gamble*, HarperCollins, Londres, 2005.
- Robinaux, Pierre et Gustave Léon Schlumberger, *Journal de Route du Capitaine Robinaux, 1803-1832*, Plon-Nourrit et Cie, Paris, 1908.
- Rocca, M. de, *Campagne de la Belgique : depuis 1809 jusqu'à la bataille de Waterloo*, P. J. de Mat, 1818.
- Rogers, Colonel H. C. B., *Napoleon's Army*, Ian Allan, Shepperton, 1974.
- Rosset, Clément, *Le Réel. Traité de l'idiotie*, Minuit, Paris, 1977.
- Rothenberg, Gunther E., *The Art of Warfare in the Age of Napoleon*, Batsford, Londres, 1977.
- Scheltens, Chrétien Henri et Charles Terlinden, *Souvenirs d'un grognard belge : les mémoires du colonel Scheltens*, Charles Dessart, Bruxelles, 1943.
- Schom, Alan, *One Hundred Days: Napoleon's Road to Waterloo*, Penguin, Londres, 1993.
- Severn, John Kenneth, *A Wellesley Affair: Richard Marquess Wellesley and*

- the Conduct of Anglo-Spanish Diplomacy, 1809-1812*, Florida State University, Tallahassee, 1981.
- Shelley, Lady Frances, *The Diary of Frances Lady Shelley*, vol. I, 1787-1817, éd. Richard Edgcumbe, Charles Scribner's Sons, New York, 1912 ; vol. II, 1818-1873, éd. Richard Edgcumbe, John Murray, Londres, 1913.
- Stouff, Louis, *Le Lieutenant-Général Delort : d'après ses archives et les archives du ministère de la guerre, 1792-1815*, Berger-Levrault, Paris, 1906.
- Strawson, John, *The Duke and the Emperor: Wellington and Napoleon*, Constable, Londres, 1994.
- Trefcon, Toussaint, *Carnet de campagne du colonel Trefcon, 1793-1815*, Pickle Partners Publishing, 2011.
- Uffindell, Andrew et Michael Corum, *On the Fields of Glory: The Battlefields of the 1815 Campaign*, Greenhill Books, Londres, 1996.
- Urban, Mark, *Rifles: Six Years with Wellington's Legendary Sharpshooters*, Faber and Faber, Londres, 2003.
- Weller, Jac, *Wellington at Waterloo*, Longmans, Green, Londres, 1967.
- Wise, Terence, *Artillery Equipments of the Napoleonic Wars*, Osprey, Londres, 1979.
- The Waterloo Journal*, éd. Ian Fletcher (en anglais). *The Waterloo Journal* est publié trois fois par an par l'Association of Friends of the Waterloo Committee (www.waterlooassociation.org.uk) et par l'ASBL Comité pour les études historiques de la bataille de Waterloo. Le *Waterloo Journal* m'a énormément inspiré et stimulé au fil des ans grâce à ses articles.



Notes

- [1](#) Sauf mention contraire, les citations de Napoléon sont tirées de l'ouvrage de Max Gallo, *Napoléon – L'immortel de Sainte-Hélène*, Robert Laffont, Paris, 1997. (NdT)
- [2](#) Clément Rosset, *Le Réel. Traité de l'idiotie*, Minuit, Paris, 1977. (NdT)
- [3](#) Napoléon I^{er}, *Napoléon par lui-même*, Librairie académique Perrin, Paris, 1963, p. 285-286.
- [4](#) H. Couvreur, *Souvenirs d'un officier de Napoléon. Lettres du capitaine Cardron, de Philippeville. 1804-1815*, Annales de la société archéologique de Namur, 1937, p. 191.
- [5](#) Jean Joseph Stanislas Albert Damas-Hinard, *Napoléon, ses opinions et jugemens sur les hommes et sur les choses*, Dufey, 1838, p. 477.
- [6](#) En français dans le texte. (NdT)
- [7](#) *Histoire de Napoléon Bonaparte depuis 1769-1815*, Michaud, 1818.
- [8](#) Erckmann-Chatrian, *Waterloo*, ebooks libres et gratuits.
- [9](#) M. de Rocca, *Campagne de la Belgique : depuis 1809 jusqu'à la bataille de Waterloo*, P. J. de Mat, 1818.
- [10](#) O'Meara, Barry Edward, *Napoléon en exil à Sainte-Hélène* (volume 2), Plancher, 1822, p. 225.
- [11](#) Alexander Cavalié Mercer, *Journal de la campagne de Waterloo*, traduit par Maxime Valère, Plon et Nourrit, Paris, 1933, p. 60.
- [12](#) *Ibid*, p 67.
- [13](#) *Ibid*, p. 62.
- [14](#) Houssaye, Henry, *1815*, Perrin et Cie, Paris, 1921, p. 271.
- [15](#) Martin, Jacques François, *Souvenirs d'un ex-officier (1812-1815)*, Cherbuliez, 1867, p 280.
- [16](#) Napoléon, *Recueil de pièces authentiques sur le captif de Sainte-Hélène ; mémoires et documents écrits ou dictés par l'Empereur Napoléon*, A. Corréard, 1822, p. 99-100.
- [17](#) Logie, Jacques, *Waterloo : la bataille de 1815*, Lannoo Uitgeverij, 2003, p.80.
- [18](#) Auguste-Louis Pétiét, *Souvenirs militaires de l'histoire contemporaine*, Dumaine, 1844, p. 195-196, 214.

- [19](#) Alexander Cavalié Mercer, *Journal de la campagne de Waterloo*, p. 73.
- [20](#) Louis Canler, *Mémoires de Canler : ancien chef du Service de Sûreté*, J. Hetzel, 1862, p. 12.
- [21](#) Edgar Quinet, *Histoire de la campagne de 1815*, Lévy, 1862, p. 432.
- [22](#) Emmanuel-Henri de Grouchy, *Mémoires du maréchal de Grouchy* (volume 4), E. Dentu, Paris, 1873-1874, p. 106.
- [23](#) Alexander Cavalié Mercer, *Journal de la campagne de Waterloo*, p. 83-84.
- [24](#) Jean-Baptiste Lemonnier-Delafosse, *Campagnes... ou, souvenirs militaires*, 1850, p. 380.
- [25](#) Emmanuel-Henri de Grouchy, *Mémoires du maréchal de Grouchy* (volume 4), E. Dentu, Paris, 1873-1874, p. 65.
- [26](#) *Ibid*, p. 82.
- [27](#) Louis Canler, *Mémoires de Canler : ancien chef du Service de Sûreté*, p. 13-14.
- [28](#) *Ibid*, p. 14.
- [29](#) Pierre Charles Duthilt, *Mémoires du capitaine Duthilt*, J. Taillandier, 1909, p. 302.
- [30](#) Alexander Cavalié Mercer, *Journal de la campagne de Waterloo*, p. 71.
- [31](#) Chrétien Henri Scheltens et Charles Terlinden, *Souvenirs d'un grognard belge : les mémoires du colonel Scheltens*, Charles Dessart, Bruxelles, 1943, p. 201.
- [32](#) Louis Canler, *Mémoires de Canler : ancien chef du Service de Sûreté*, p. 14.
- [33](#) Chrétien Henri Scheltens et Charles Terlinden, *Souvenirs d'un grognard belge : les mémoires du colonel Scheltens*, p. 201.
- [34](#) Dieudonné Rigau, *Souvenirs des guerres de l'Empire*, À la Librairie des Deux Empires, 2000.
- [35](#) Louis Canler, *Mémoires de Canler : ancien chef du Service de Sûreté*, p. 15.
- [36](#) Jean Baptiste Antoine Marcellin, baron de Marbot, *Mémoire du Général Baron de Marbot*, Plon, Paris, 1891, p. 406.
- [37](#) Louis, Stouff, *Le Lieutenant-Général Delort : d'après ses archives et les archives du ministère de la Guerre, 1792-1815*, Berger-Levrault, Paris, 1906, p. 98.
- [38](#) Alexander Cavalié Mercer, *Journal de la campagne de Waterloo*, p. 89-90.

[39](#) *Ibid*, p. 92-93.

[40](#) *Ibid*, p. 93.

[41](#) *Ibid*, p. 97.

[42](#) Tiré du site web <http://users.skynet.be/saintmard/2-carabiniers.html>. (NdT)

[43](#) Jean-Baptiste Lemonnier-Delafosse, *Campagnes... ou, souvenirs militaires*, 1850, p. 395-396.

[44](#) Alexander Cavalié Mercer, *Journal de la campagne de Waterloo*, p. 86.

[45](#) *Ibid*, p. 95-96.

[46](#) Toussaint Trefcon, *Carnet de campagne du colonel Trefcon, 1793-1815*, Pickle Partners Publishing, 2011.

[47](#) Jean Baptiste Adolphe Charras, *Histoire de la campagne de 1815 : Waterloo*, Lacroix, Verboeckhoven et Ce, 1863, p. 296.

[48](#) Alexander Cavalié Mercer, *Journal de la campagne de Waterloo*, p. 102.

[49](#) Christophe Bourachot, *Napoléon. La dernière bataille. Témoignages 1814-1815*, Omnibus, 2014.

[50](#) Alexander Cavalié Mercer, *Journal de la campagne de Waterloo*, p. 100-101.

[51](#) Laurent de l'Ardèche, *Histoire de l'empereur Napoléon*, J. J. Dubochet et Cie, 1859, p. 738.

[52](#) Pierre Robinaux, Gustave Léon Schlumberger, *Journal de route du capitaine Robinaux : 1803-1832*, Plon-Nourrit et Cie, 1908, p. 210.

[53](#) Alessandro Barbero, *Waterloo*, traduit par Elizabeth Auster, Flammarion, Paris, 2008, p. 481.

[54](#) Henry Lachouque, *Les Derniers Jours de l'Empire*, Arthaud, Grenoble, 1965, p. 25.

[55](#) Napoléon, *Œuvres de Napoléon Bonaparte*, Panckoucke, 1822, p. 330.

[56](#) Jean Baptiste Adolphe Charras, *Histoire de la campagne de 1815 : Waterloo*, p. 318.

Table of Contents

[Waterloo](#)

[Avant-propos](#)

[Préface](#)

[Excellente nouvelle ! Nap est revenu en France, hurrah !](#)

[Mon Dieu, Napoléon m'a roulé !](#)

[Le sort de la France est entre vos mains !](#)

[Avancez, mes enfants, courage, encore une fois, Français !](#)

[Ah ! Je les tiens donc, ces Anglais !](#)

[Un boulet de canon arriva de je ne sais où et emporta la tête de notre homme
situé sur le côté droit](#)

[Les gros talons n'aiment pas la brutalité !](#)

[Qu'ils sont terribles ces chevaux gris !](#)

[L'heure de la vengeance avait sonné ! Quel massacre !](#)

[Les plus belles troupes du monde](#)

[Défendez-vous ! Défendez-vous ! Ils arrivent de partout !](#)

[Après une bataille perdue, le plus grand malheur est une bataille gagnée](#)

[Que mille tombent à ton côté, et dix mille à ta droite, tu ne seras pas atteint](#)

[Postface](#)

[Bibliographie](#)

[Notes](#)